

Jean-Louis
Dubut de Laforest

La Bonne à tout faire

Édition de Victor Flori

L'Amuse de l'Amour



« Voyez-vous, mademoiselle, la chevelure est le principal ornement du beau sexe, et les pauvres filles bazardent tout, avant de sacrifier leurs cheveux... On dit : les dents !... Sans doute, les dents ont leur utilité et leur charme ; mais une dame peut fermer la bouche ou se payer un râtelier... Au besoin, si la langue lui manquait, elle pourrait parler par signes, et il y a des hommes qui ne détesteraient pas ça !... Mais, les cheveux !... les cheveux !... Tout est là, toute la grâce, toute la séduction, tout le printemps des femmes ! »

Victor Chevrier, acte I, scène 12, La Bonne à tout faire, comédie en quatre acte et en prose.

La Bonne à tout faire occupe une place particulière dans l'œuvre de Jean-Louis Dubut de Laforest. Publié en 1886, ce « roman parisien » connaît une adaptation théâtrale en 1892 et il est repris à la fin des années 1890 dans la saga des *Derniers Scandales de Paris*.

L'édition critique de Victor Flori nous donne accès aux trois versions du chef-d'œuvre de celui qui fut surnommé « l'avocat des femmes ».

4,50 €

ISSN : 2104-7030

ISBN : 978-2-917649-55-8



Portrait de Jean-Louis Dubut de Laforest
réalisé pour le vin Mariani à la fin du XIX^e siècle.

Jean Louis Dubut de Laforest

L'Amuse de l'Amour

LA BONNE À TOUT FAIRE

Édition de Victor Flori



Le livre unique

PRÉFACE

L'acte de naissance de Jean-Louis Dubut établi le 24 juillet 1853 à Saint-Pardoux-la-Rivière donne des indications sur ses origines familiales. Il est le fils de Pierre Jean Nicolas Dubut, avocat et maire du village, et de Marie Gabrielle Zora Dubreuil, propriétaire terrienne. Son père est alors âgé de vingt-huit ans et son grand-père, Jean Prosper Dubut, âgé quant à lui de soixante ans, figure parmi les témoins de la naissance. Saint-Pardoux-la-Rivière est une bourgade située au nord de la Dordogne, dans ce qu'on appelle le Périgord vert ; la commune est chef lieu de canton dans l'arrondissement de Nontron, elle est arrosée par une petite rivière : la Dronne.

Le futur écrivain voit le jour dans un milieu favorisé, comme le montrent la profession de son père et son mandat électoral, et aussi les études qu'il poursuit au lycée de Périgueux, puis à la faculté de droit de Bordeaux où il obtient le diplôme de licence dans les années 1870. Celui-ci donne lieu en 1878 à la publication de son mémoire intitulé *Des privilèges sur les immeubles*¹ signé L. Dubut.

Au sortir de ses études, il devient rédacteur à *L'Avenir de la Dordogne*. Il publie dans cette période deux « brochures républicaines » : *Nos avocats de village* et *Lettre à monsieur de Fourtou*. Il écrit dans la seconde moitié des années 1870 un *Essai sur l'Italie* et une *Notice sur Villemain* qu'il situe au seuil de sa carrière littéraire. Il fréquente alors de nombreuses personnalités républicaines de son département, notamment Léon Fourichon, député de Dordogne de 1871 à 1876, Jean Garrigat, député puis sénateur de 1885 à 1891 et Alcide Dusolier, député de 1881 à 1885, auquel est dédié son premier roman : *Les Dames de Lamète* en 1881.

1. *De His qui in priorum creditorum locum succedunt. Des privilèges sur les immeubles. Thèse pour la licence...* Bordeaux : E. Crugy, 1878.

En janvier 1880, « sur la recommandation spéciale de Léon Gambetta¹ », qu'il doit vraisemblablement à l'expression de ses convictions politiques, il devient conseiller de la préfecture de l'Oise à Beauvais. Sa nomination porte la date du 16 janvier 1880, mais il demande un délai de quelques jours avant de regagner son poste, « pour régler quelques affaires de famille », écrit-il au préfet de l'Oise, Gustave de Pradelle.

Les affaires en question semblent aujourd'hui d'importance puisque, d'une certaine manière, c'est à ce moment-là que se produit la véritable naissance de Jean-Louis Dubut de Laforest qui va prendre le pas sur Louis Dubut. Le jeune homme requiert alors devant le tribunal civil de Nontron pour que son nom soit modifié et devienne celui que l'on connaît aujourd'hui. Il justifie sa demande en expliquant que son bisaïeul, né en 1762, s'appelaît Pierre Dubut de Laforest, et que l'omission de la seconde partie du nom de son grand-père : Jean Prosper Dubut serait due à « la suppression totale lors de la Révolution de 1789 de tout titre de noblesse et de particule qui précédait un grand nombre de noms² » au XVIII^e siècle.

La requête est acceptée le 12 février 1880 et l'acte de naissance de Saint-Pardoux est apostillé pour prendre en compte la nouvelle identité de l'écrivain. Le cabinet du ministère de l'Intérieur enregistre ce changement et transmet la nouvelle à la préfecture de l'Oise. Le dossier administratif conservé aux archives de Beauvais présente des échanges à ce sujet, ainsi qu'une fiche de renseignement du nouveau conseiller qui nous apprend qu'il est célibataire, avocat de profession et possède plusieurs propriétés dans l'arrondissement de Nontron au lieu-dit Jamaye-Nègre-Combe qui lui apportent six mille francs de rente.

Mais son expérience de la fonction publique sera de courte durée. En effet, en décembre 1881, il est mis en disponibilité à sa demande. Il souhaite se consacrer désormais totalement à la littérature et vivre à Paris : « Je voulais être à Paris, à Paris, tout de suite : là seulement, dans la lumière entrevue de l'intelligence et du savoir, je pourrai

1. *L'Affaire du Gaga*, Edmond Hippeau, Paris : Dentu, 1886, page 7.

2. Jugement du tribunal civil de Nontron, 12 février 1880.

penser, observer, étudier tout à mon aise !¹ » Sa lettre de demande est publiée dans des journaux de l'Oise et de la Dordogne, il y affirme encore ses opinions républicaines. Comme il est apprécié de sa hiérarchie, il est nommé « officier d'académie » par le ministre de l'Instruction publique et trois cents de ses anciens camarades du lycée et de l'université lui offrent une œuvre d'art pour ce nouveau départ. Il s'installe rue de Moscou où il résidera quelques années avant de déménager au 10 de la rue Trudaine au milieu des années 1880 où il demeurera jusqu'à sa mort. Commence alors une période d'intense créativité littéraire. Durant les cinq années qui précèdent *La Bonne à tout faire*, ce sont plus de dix romans qui sont édités, la plupart dans la presse : *Tête à l'envers* dans *La République Française*, *Un Américain de Paris* dans *L'Indépendance belge*, *La Crucifiée* dans *La Justice* ; *Le Rêve d'un viveur* et les *Contes à la paresseuse* rassemblent plusieurs nouvelles publiées dans *L'Échos de Paris*, *Le Figaro* et *La Vie moderne* ; *Mademoiselle Tantale* bénéficie d'une préface du professeur Charcot ; dans *Le Voltaire*, *Belle-Maman* est suivi d'une nouvelle, *Une Livre de sang* ; dans *La Nouvelle presse*, l'auteur écrit un « grand roman d'aventures » : *Les Dévorants de Paris* qui sera publié par l'éditeur Édouard Dentu, de même que *Le Gaga* en 1884 qui vaut à l'auteur un procès pour « outrages aux bonnes mœurs ».

Dans les années 1880, il fréquente de nombreux intellectuels : Alexandre Dumas, Guy de Maupassant à qui il dédiera en 1892 *Mademoiselle de T...*, François Coppé, « un de [ses] parrains à la société des gens de lettres² », le critique Maxime Gaucher, le journaliste Édouard Pailleron qui le qualifiera « d'avocat des femmes³ », Paul Hervieu, Francis Magnard, Anatole France, Jean Izoulet, professeur au collège de France, ou encore l'écrivain Alexandre Hepp avec qui il échange une correspondance dont quelques pièces sont conservées aux archives de la Dordogne. Il collabore avec Yveling Ram-Baud avec qui il écrit *Le Faiseur d'hommes* et Georges Barral qui en rédige

1. Edmond Hippeau, *op. cit.*, page 13.

2. *La Traite des Blanches*, Jean-Louis Dubut de Laforest, Paris : Fayard, 1900, page XVIII.

3. *Ibid.*, page XXIII.

la préface. Ses romans font l'objet de critiques positives, en dépit de celle de Francisque Sarcey, à l'occasion de *La Bonne à tout faire*, qui estime, dans une chronique du 27 novembre 1886, que ce livre donne une image négative de la France.

Pour le jeune écrivain, l'importance de l'article de Francisque Sarcey est néanmoins considérable en raison de la notoriété du personnage dont les critiques dramatiques font la pluie et le beau temps dans les salles de spectacle. Bien que l'avis soit négatif, c'est une reconnaissance et elle donne lieu à une réponse que le romancier lui envoie sous la forme d'une lettre qu'il reproduit en 1888 dans *Documents humains* et une dizaine d'années plus tard dans *Les Derniers Scandales de Paris*.

La Bonne à tout faire est le douzième livre de Jean-Louis Dubut de Laforest et la date de l'article de Francisque Sarcey nous révèle que sa première édition se situe en 1886, six ans après son installation dans la capitale. Alors que ses premiers romans avaient pour cadre la région natale où se jouaient des drames familiaux, le plus souvent à partir d'une situation d'adultère, l'auteur privilégie l'environnement parisien depuis *Les Dévorants de Paris* en 1885. Le Périgord apparaît seulement comme la région d'origine du personnage éponyme qui a grandi dans le village des Coussières, près de Piégut en Dordogne. On y retrouve cependant un élément caractéristique des premiers livres : la situation d'adultère, ici entre Théodore Vaussanges, chef de bureau au ministère des Finances, et sa bonne à tout faire, Félicie Chevrier.

Avec *Le Cornac*, *Le Gaga*, *Mademoiselle de Marbeuf* et *L'Homme de joie* écrits entre 1885 et 1889, *La Bonne à tout faire* caractérise une période singulière dans l'œuvre particulièrement vaste de Dubut de Laforest où le roman prend des allures de tragédie. On assiste en effet dans chacun de ces livres à une déchéance, individuelle comme dans *Le Gaga* ou collective comme dans *Mademoiselle de Marbeuf*, qui se solde en général par la mort d'un ou plusieurs personnages : dans *La Bonne à tout faire*, c'est le suicide de Charlotte Vaussanges.

Mais cette disparition dans le dernier chapitre n'est qu'un symptôme, la partie émergée d'un iceberg, pourrait-on dire. Le sentiment d'une tragédie provient surtout du spectacle auquel on assiste de

l'effondrement de toute une famille, sans qu'on puisse trouver une responsabilité, déterminer un coupable qui donnerait une explication à la fatalité, apporterait une rationalité reconfortante. Tout se joue certes autour de Félicie Chevrier, dont la beauté irrite les désirs de Théodore Vaussanges et qui favorise l'adultère de sa femme avec Georges Luzard, le « vert-galant ». Mais la bonne est aussi soumise au désir brutal du bourgeois qui la recrute dans une agence de placement comme s'il se rendait à un « marché de femmes ». On assiste à la combinaison de deux forces qui assaillent la famille Vaussanges et la font chanceler : le désir incontrôlable de Théodore Vaussanges et l'ambition irrésistible de la bonne qui fuit la misère rampante.

Ainsi, le roman nous présente une tragédie du désir amoureux qui connaît son issue fatale au dernier chapitre. Mais alors, on comprend mal la phrase de Théophile Gautier mise en exergue au roman et qui dit tout le contraire en faisant l'éloge du plaisir, « seule chose utile au monde ». Cette citation nécessite une interprétation pour comprendre la relation qu'elle entretient avec l'intrigue, mais également pour souligner d'autres aspects du roman. On se fourvoierait en la comprenant comme la revendication d'une école philosophique hédoniste qui proposerait la recherche du plaisir comme seule possibilité d'un sens à notre existence. En effet, c'est l'inverse qui se produit dans le roman où les plaisirs de Théodore Vaussanges avec sa bonne conduisent la famille à sa ruine.

On peut lire la phrase de Théophile Gautier autrement, non comme l'expression d'une démarche philosophique, mais plus simplement comme le constat d'un état de fait, le signe d'une quête irrépressible liée à la condition humaine et qui anime chacun des principaux personnages, tous à la recherche des plaisirs de l'amour. L'intrigue est bien centrée sur la relation entre Théodore et Félicie, mais on voit aussi le fils Léonce tomber amoureux de la servante au point d'en devenir idiot, sa sœur Valentine rêver du gentilhomme de Breteuil, et Georges Luzard, dont le nom rappelle le serpent de la Bible comme le souligne Félicie, attirer vers lui les désirs de la plupart des personnages féminins, à l'exception justement de celle dont il est amoureux au

début du roman, Charlotte Vaussanges, et qui finira par lui céder et l'aimer à son tour. La citation de Théophile Gautier nous invite à lire le roman comme une mise en scène du plaisir, du désir amoureux qui, dès lors, ne peut plus justifier le caractère tragique de l'histoire.

C'est plutôt dans les relations sociales que la fatalité trouve son origine. Elle apparaît dans l'environnement de Félicie avec le personnage de son amie Ravidia Brizol, chassée par son maître après qu'il l'a « engrossée », qui voit mourir son bébé, qui est atteinte de syphilis et qui se venge de ses malheurs en transmettant à d'autres le mal dont elle souffre ; ou encore chez la tante Fantille, obligée de vendre ses beaux cheveux blancs pour acheter de la nourriture et des médicaments à son époux alité. La « pelote » que constitue Félicie est une revanche sur la misère. Comme le dit l'auteur, elle porte bien son prénom : le livre décrit sa réussite sur les décombres d'une famille bourgeoise.

Deux autres textes de Jean-Louis Dubut de Laforest sont évoqués dans le roman. *Une Livre de sang*, publié en 1884 à la suite de *Belle-Maman*, apparaît avec le personnage de Giovanni Lorezzi qui accompagne les travaux d'un voisin des Vaussanges, le docteur Ambroise Le Roux, en lui fournissant un microscope. Le jeune savant cherche à créer un vaccin contre la syphilis. Avec ce personnage se manifeste une des grandes caractéristiques de l'œuvre du romancier : son intérêt pour les recherches scientifiques. On ne peut s'empêcher de faire un parallèle entre la maladie contagieuse que traque leur voisin et les amours immorales qui se répandent parmi les Vaussanges, telles une épidémie. Cependant, cette intrigue secondaire reflète d'une autre manière l'intrigue principale. En effet, la fin du roman évoque le succès du docteur qui aboutit à la découverte du vaccin espéré, succès qui accompagne celui de Félicie qui a réussi à amasser l'argent nécessaire à son installation avec le coiffeur Victor Hériot.

Un autre roman intervient également à travers la villa que loue la famille Vaussanges au Home-Varaville et qui appartient au marquis de Sombreuse, cousin du comte de Mauval. L'un et l'autre sont deux « satyrisiaques » dont *Le Gaga* décrit la sinistre déchéance. Ce roman donne lieu en 1885 à un procès pour « outrage aux

bonnes mœurs¹ » et, tandis que *La Bonne à tout faire* n'est pas dénué d'humour, lorsque, par exemple, les domestiques de Georges Luzard s'inquiètent de la santé de leur maître en raison du grand nombre de ses maîtresses, *Le Gaga* se caractérise par sa noirceur, à tel point qu'on peut voir en l'évocation de ses principaux personnages une annonce de l'issue fatale.

La réussite de Félicie est totale, certes, mais elle laisse un sentiment amer, notamment en raison de la mort violente de Charlotte Vaussanges qui lui est totalement indifférente. Sentiment qui explique dans une large mesure la critique de Francisque Sarcey. Quelques années plus tard, en 1896, Jean-Louis Dubut de Laforest inventera la réussite d'une autre Périgourdine montée à Paris pour s'enrichir : Angéla Bouchaud, demoiselle de magasin. Son succès ne sera plus fondé sur une destruction, mais au contraire sur le travail et la solidarité, comme s'il lui fallait racheter la faute de sa compatriote. Félicie et Victor apparaissent dans l'arrière-plan d'*Angéla Bouchaud* et soulignent cet effet.

On les retrouve également en 1892 dans une pièce de théâtre écrite par Jean-Louis Dubut de Laforest avec Oscar Méténier qui reprend le titre de *La Bonne à tout faire*. Mais alors qu'on aurait pu s'attendre à une tragédie ou, au moins, à une « tragi-comédie », il s'agit d'une « comédie en quatre actes et en prose » qui se caractérise par sa légèreté et la bonhomie des personnages. Le malaise lié au roman et qui faisait sa grande originalité a disparu au profit d'une intrigue bon enfant qui se termine par un heureux mariage dont tout le monde est satisfait. Le suicide de Charlotte Vaussanges est évacué, comme s'il restait à jamais insupportable et devait être enfoui au plus lointain de notre inconscient.

Dans la pièce de théâtre les prénoms des époux Vaussanges sont modifiés et marquent les différences entre les deux textes : Théodore devient Isidore et Charlotte porte le prénom de sa fille qui n'existe plus dans la comédie : Valentine. Leur nom connaît aussi un changement : Vaussanges devient Voussanges. Cela montre que la pièce n'est pas

1. Edmond Hippeau, *op. cit.*, page 7.

véritablement une adaptation théâtrale du roman, mais plutôt une variation de son intrigue sur une tonalité différente.

Félicie change aussi de nom pour prendre celui de sa tante : Barba. Contrairement aux précédents, ce changement intervient également dans la reprise des *Derniers Scandales de Paris*. Cette modification importante pose question. Et c'est encore *Angéla Bouchaud* qui fournit des éléments d'explication. En effet dans ce roman, Félicie réapparaît après son mariage avec Victor. Ils forment le couple Chevrier, alors qu'ils auraient dû s'appeler Hériot. La raison se trouve vraisemblablement dans le fait que la plupart des noms français évoquent une origine géographique. En conservant le nom de Chevrier, l'auteur maintient le lien de Félicie avec le Périgord, au-delà de son mariage.

C'est ainsi qu'elle s'appelle Barba dans la reprise du roman dans *Les Derniers Scandales de Paris* publiés entre 1898 et 1900. Cet ensemble romanesque constitue une saga monumentale en trente-sept volumes de cent cinquante pages environ. Les neuf premiers développent une intrigue originale qui a pour personnages principaux l'héroïne Cloé de Haut-Brion et le dangereux criminel Arthur de La Plaçade, surnommé Miroir par les prostituées qu'il fréquente. À partir du livre dix, *Les Derniers Scandales de Paris* reprennent des romans déjà publiés qui sont légèrement modifiés pour constituer un ensemble articulé. *La Bonne à tout faire* occupe ainsi les livres 23, 24 et 25 et fait l'objet de nombreuses modifications pour la plupart anodines, en dehors de celles qui concernent l'identité de l'héroïne et de son amant.

L'édition que nous proposons aujourd'hui est composée de trois éléments. En premier lieu le roman original de *La Bonne à tout faire* agrémenté de notes de bas de page parmi lesquelles nous signalons les principales modifications de la seconde version dans *Les Derniers Scandales de Paris*. Ce texte est suivi de la pièce de théâtre écrite avec Oscar Méténier puis de la chronique de Francisque Sarcey parue dans *La France* accompagnée de la lettre réponse de Jean-Louis Dubut de Laforest.

Victor Flori

*Cette édition de La Bonne à tout faire
de Jean-Louis Dubut de Laforest
est dédiée à Simone Malifaud
en hommage à son action en faveur de la culture,
dans le Loir-et-Cher et ailleurs.*

V. Flori

LA BONNE À TOUT FAIRE

ROMAN PARISIEN

« Au lieu de faire un prix Montyon¹ pour la récompense de la vertu, j'aimerais mieux donner, comme Sardanapale², ce grand philosophe que l'on a si mal compris, une forte prime à celui qui inventerait un nouveau plaisir ; car la jouissance me paraît le but de la vie, et la seule chose utile au monde. Dieu l'a voulu ainsi, lui qui a fait les femmes. »

*Théophile Gautier*³

1. Ensemble de prix (vertu, littéraire et scientifique) décernés par l'Académie française, l'Académie des sciences et l'Académie de médecine.
2. Roi d'Assyrie du VII^e siècle avant Jésus-Christ. La tradition le décrit comme un roi débauché privilégiant les plaisirs.
3. Écrivain et critique d'art français (1811-1872). La citation est extraite de la préface de son roman épistolaire, *Mademoiselle de Maupin*, publié en 1835.

I

La conversation devenait orageuse ; M. Théodore alluma sa pipe, vida un second verre de cognac, et après avoir dégonflé ses grosses joues d'une bouffée de fumée, il dit énergiquement à sa femme :

– Charlotte, ne t'en occupe plus : moi, je m'en charge !...

– Toi ?...

– Moi !...

Le lendemain de ce jour, à huit heures du matin, – on était au 4 novembre 1885 – M. Théodore Vaussanges, chef de bureau au ministère des Finances, descendait les trois étages de l'appartement qu'il occupait avec sa famille, boulevard de Clichy, hélait une voiture et donnait au cocher l'adresse d'une maison de la rue Montmartre. Bien enveloppé dans son pardessus marron à col de fourrure, il s'installa au centre des coussins du fiacre, avança un peu à droite, parcourut pour la forme deux ou trois journaux de diverses opinions et trouva beaucoup plus drôle de ne rien lire du tout, d'observer à travers les glaces des portières la mêlée batailleuse des trottoirs, ce va-et-vient matinal de Paris où toutes les joies, toutes les douleurs, toutes les vaillances, toutes les fiertés, toutes les hontes semblent possédées d'une fièvre pareille, la hâte de vivre, – comme si cela pouvait être utile à âme qui vive de se presser, comme si l'on avançait plus vite vers le but final ignoré, en courant sur le chemin d'une circonférence qui tourne avec vous.

Il regardait les passants : « Où diable, vont-ils ? » Et, bureaucrate parisien d'humeur gaillarde, dédaigneux des philosophies vulgaires et pédantes, il résolvait le problème à la façon d'Alexandre Dumas fils : « Parbleu ! Ils vont tous demander quelque chose à quelqu'un ! »

Une pâte, ce M. Théodore : quarante-cinq ans, allures de chanoine rabelaisien, taille au-dessus de la moyenne, cheveux ras, grisonnants, figure ronde et grasse, colorée, épanouie, sans un poil de barbe, yeux bleus à fleur de tête, sourcils épais, nez fort, aux larges ailes, dents intactes se montrant volontiers à l'éclosion d'un sourire de bourgeois farceur. Signe particulier : une verrue au-dessus de la lèvre supérieure, à gauche, une verrue propre, très soignée, joviale. Il était coiffé d'un chapeau à haute forme et vêtu, sous le pardessus à fourrure, d'une ample redingote, d'un gilet à ramages et d'un pantalon noir. Ses deux mains robustes, un peu velues, aux doigts carrés à leurs extrémités, s'appuyaient sur une canne de jonc à pomme d'argent gravée des initiales de son propriétaire, en gothique. Tout en lui affirmait l'un de ces hommes, ni vieux, ni jeunes, pleins de santé, qui chassent la mélancolie et imposent parfois aux générations suivantes le respect naïf d'une belle tête de vieillard.

– Je m'en charge ! avait-il dit, à l'ébahissement prodigieux de sa femme et de sa fille, et du ton emporté d'un mari honorable, tout prêt à corriger un insulteur.

Pour ceux qui connaissaient les Vaussanges, l'engagement solennel du chef de bureau n'avait rien de redoutable ; aucune querelle n'était à craindre. M. Théodore laissait couler ses jours, au sein du foyer respecté, à l'ombre des vertus familiales, attendant la croix¹ d'abord, et plus tard la retraite comme chef de division, riche de six mille francs de traitement, de cinq mille de rentes, la dot de madame, et de l'espérance, – ayant fait de son fils Léonce un médecin, ayant marié sa fille Valentine, – d'aller se reposer avec sa femme dans quelque villa proche de la capitale et d'y voir venir la tombée de la nuit.

Quatre ans de préfecture de province, vingt ans de ministère des Finances ! Il avait vu rouler un nombre inimaginable de sénateurs-ministres, de députés-ministres et de directeurs, – politiques repoussés par le suffrage universel, directeurs suspects aux nouveaux

1. La Légion d'honneur, décoration honorifique.

ministres, – ceux-ci détruisant le mince travail des autres et s'écroulant ensuite dans la même obscurité, parfois dans la misère, s'ils n'avaient pas un peu tâté du jeu de la Bourse, ou si, à force de platitude, ils ne trouvaient quelques emplois lucratifs, en dehors des règlements, sur le dos des pauvres diables de la filière, dans les perceptions, dans les consulats ; lui, Vaussanges, il restait inébranlable, malgré la politique et ses avatars ; il savait mieux que personne les questions afférentes à sa division, les mille rouages du budget. Sa besogne n'était point dure : le matin, deux heures ; trois heures, le soir ; liberté entière les dimanches et jours de fêtes, plus un mois de congé, à la belle saison, le mois d'août que l'on passait, en famille, à Cabourg. Dans la maison, sur le ciel de l'alcôve, pas un nuage ; amitié succédant à l'amour pour les sens apaisés de l'homme et de la femme ; devoirs conjugaux, une fois par semaine, très tranquillement, avec le souci de ne plus créer d'héritier ; des promenades aux buttes Montmartre, un tour au parc Monceaux, au bois de Boulogne, une échappée à Neuilly, à Asnières, à Bougival, à Ville-d'Avray, à Fontainebleau ; de temps à autre, le cirque, le théâtre, l'Opéra-Comique, de préférence, car M. Théodore jouait du violoncelle. Un bouquet de vertus bourgeoises !

Quelle mouche avait donc piqué M. Théodore ? Et pourquoi, lui, époux tranquille, par excellence, ordonnait-il à sa femme de se taire, affirmant qu'il allait « s'en charger » ?

C'est que, depuis plusieurs mois, les bonnes se succédaient à la maison, comme les ministres au ministère. On ne pouvait garder les terribles servantes : celle-ci répondait ; celle-là était sale et buvait ; une troisième mettait les chemises et les bas de madame ; une autre découchait, rentrait éreintée ; quelques-unes poussaient l'audace jusqu'à recevoir des individus à casquette de soie, dans la cuisine ; quelques autres faisaient de la chambre du sixième un vrai lupanar ; toutes mentaient et volaient.

Après sa déclaration, M. Vaussanges, la pipe à la bouche, le ventre au feu, avait déplié un journal, à la troisième page : Offres et demandes d'emploi.

Il lisait pour lui :

Dame dem. place p^r cuisine et ménage chez une ou deux pers. Tr. b. réf., H. M., avn. Larnotte-Piquet.

– Une marquise tombée dans le malheur : il n'en faut pas !...

Il continuait :

Jeune fille, b. r., 17 ans, désire place femme de chambre à l'étranger...

– Qu'elle y aille !... Ah c'est trop fort !...

Ses yeux parcouraient cette série d'annonces :

Bonne à tout faire, 20 ans, demande place. Exc. réf. – J. M. O. ; rue Colisée.

*Bonne à tout faire, 16 ans, désire place. T. b. r. – Écrire à ***, bureaux du journal.*

Bonne à tout faire, 19 ans, dem. place. Exc. réf., pr. chez p. s. – M. W., rue Milton.

Bonne à tout faire, 26 ans, dés. pl. B. r. – S'adresser L. L., avenue Gabriel.

Bonne à tout faire, 18 ans, dem. place, préf. chez personne s. – H. Z. rue de Turin.

Valentine s'étant éloignée, le chef de bureau montra les annonces à M^{me} Vaussanges, incriminant les feuilles qui osaient faire de l'argent avec une telle publicité. Il attaqua toute la presse parisienne ; il s'indignait, mais comme, sans doute, il avait l'indignation facile, la dame ne parut pas attacher beaucoup d'importance à la fureur du bourgeois. M. Théodore se calma enfin, et sa jovialité l'emportant :

– Après tout, cela sert aux vieux garçons !...

La voiture s'arrêta au milieu de la rue Montmartre. M. Théodore gravit l'escalier d'un entresol et sonna à une porte qui indiquait en lettres noires sur une plaque de cuivre : « Bureau de placement. »

Une vieille dame vint ouvrir, et dès que le visiteur lui eut décliné son nom, sa qualité, l'objet de sa démarche, elle le pria d'entrer dans une petite pièce attenante au bureau. Le placeur, M. Julien Maudier¹, un homme à barbe grise, quitta ses écritures et apparut, l'air engageant :
– Monsieur tombe bien !... Nous avons du choix !...

Il tenait un carnet à la main :

– « Catherine Paulhiac, 33 ans. – Entrée au service de... »

M. Vaussanges l'interrompit :

– Je suis un peu physionomiste, dit-il, et je préférerais d'abord juger *de visu*... Les renseignements viendront ensuite pour corroborer mes appréciations...

– À vos ordres, monsieur !...

Dans le couloir où flambait un bec de gaz², deux chambres en face l'une de l'autre : celle de droite réservée aux hommes ; celle de gauche pour les femmes. Ici et là, un bruit sourd de paroles, les plaintes peu variées de la domesticité :

– « Ah ! il ne fait pas bon être pauvre !... »

– « Ils ne payaient même pas la blanchisseuse !... »

– « On crevait de faim !... »

– « On achetait le vin au litre !... »

– « Madame n'avait rien à se mettre sur le corps !... »

Le placeur ouvrit la porte toute grande et désignant les chambres :

– Vous voyez, monsieur, pas de promiscuité !...

Les deux hommes pénétrèrent dans le local des femmes, et, tout aussitôt, la clameur s'apaisa. En groupe, une vingtaine de femmes, des nourrices, de robustes gaillardes normandes, de petites bonnes en tablier blanc, des gouvernantes en chapeaux à fleurs, très graves, des cuisinières, des femmes de chambre, celles-ci en bonnet de couleur ou en chapeau, quelques-unes en cheveux ; – tout au fond, un peu à l'écart, une jeune fille aux beaux yeux de velours brillants, coquette

1. Dans la reprise de *La Bonne à tout faire* publiée dans *Les Derniers Scandales de Paris* à la fin des années 1890, le nom du placeur est modifié, il s'appelle Julien Naumier, ce qui crée un lien de parenté avec d'autres personnages de l'intrigue, en particulier Ambroise Naumier, le « Caissier du tripot ».

2. Lampadaire d'éclairage public alimenté par du gaz.

sous un foulard noué à la nuque, une cocarde bleue¹ gracieusement jetée à l'arrière d'une chevelure brune, épaisse et luisante. Elle était de belle taille, bien bâtie, chaussée de mignonnes bottines, un pied en avant, une main appuyée sur un parapluie fermé ; un jersey² noir moulait sa poitrine et une jupe en cheviotte³ à carreaux grisaille permettait de deviner les splendeurs de ses formes, en dessinant, grâce à sa pose, des creux et des saillies, des contours, les renflements des hanches vigoureuses. Une raie de milieu, une raie à la vierge, insouciante de la mode, séparait ses cheveux dont les frisettes rebelles venaient caresser des sourcils touffus. Son cou était svelte, son nez fin, ouvragé de délicates narines, le teint de ses joues d'un rose tendre moins vif que celui des voluptueuses lèvres un peu mouillées où souriait un écrin de jolies dents ; à côté de la bouche, à gauche, un grain de beauté fleuri de quelques poils noirs que l'une des mains légères frisait amoureusement. La propreté de son humble collerette et de ses poignets contrastait avec le linge plus ou moins crasseux des autres femmes, mais c'était surtout la cocarde de soie bleue, la cocarde éclatante qui jetait une note gaie, une flamme de printemps, en cette figuration pauvre et sombre d'une matinée d'hiver.

La fille brune semblait s'éloigner encore du peuple des servantes, comme si elle eût craint le contact du troupeau qui restait trembleur, les yeux au parquet, et, toute seule, derrière les têtes serviles, elle gardait le front haut, la gorge en évidence et l'œil brillant.

M. Théodore l'observait, debout, les mains dans les poches, la canne sous l'aisselle droite, et des idées contradictoires peuplaient le cerveau du bourgeois. Lui, qui ne trompait jamais sa femme, il pensait : « C'est un type ! Pour un type, c'est un type !... Mais, elle est trop jolie pour être honnête ! » Et le rigorisme conjugal prenant tout à fait le dessus : « Elle est rasée⁴ !... Voyons ailleurs !... » Il examinait le groupe des

1. Dans la reprise, la cocarde est rouge.

2. Corsage en laine fine moulant le buste.

3. Laine de mouton cheviot, fine et abondante.

4. Écartée, éliminée.

autres domestiques, la populace endimanchée et d'une atroce laideur, et il revenait à la belle.

C'était la première fois que la fille au foulard bleu se présentait à un bureau de placement ; à la longue, elle trouvait étrange, pénible, humiliante, l'exhibition demandée par le grand et gros monsieur, et que, dans sa pensée, elle comparait à un autre genre d'exhibition dont on lui avait parlé, à Bordeaux.

M. Vaussanges et le placeur causaient dans un coin.

– La grande brune ?... Le mouchoir bleu ?...

– Oui...

– Ça c'est une payse¹ à moi !...

– Une Bordelaise ?... Une Bayonnaise ?...

– Non... Une Périgourdine qui vient de Bordeaux... Excellents renseignements... Voulez-vous voir, monsieur ?

– Pas encore !...

Et toujours, le chef de bureau contemplait la Périgourdine ; il la contemplait en artiste, comme l'on admire une plante superbe et mauvaise à laquelle il est défendu de toucher ; il se disait cela, mais il n'en pensait pas un mot. La Périgourdine l'allumait. À un moment, l'idée lui vint de sortir brusquement, de remettre son choix à un autre jour, de ne plus reparaître ; il tira sa montre ; il ne regarda pas les aiguilles.

– Elle a l'air intelligent et elle paraît très propre, votre payse... Très propre !...

– Désirez-vous ?...

– Voyons !... Je ne m'engage à rien...

– Bien entendu !...

Le placeur fit un signe à la Périgourdine, et M. Vaussanges, la jeune servante et Maudier quittèrent la chambre pour entrer aussitôt dans la petite pièce voisine.

Maudier commença à lire sur un grand registre :

– « M^{lle} Félicie Chevrier, 24 ans, née au village des Coussières, près Piégut (Dordogne)... En 1880, elle servait à Thiviers... »

1. Compatriote, personne de la même région.

M. Théodore se pencha à l'oreille du placeur :

– De qui tenez-vous les renseignements ?

– Mais... de mademoiselle !...

– Alors, dit le chef de bureau, avec un sourire malin, il vaut autant que je l'interroge moi-même...

– À vos ordres, monsieur !... Justement, on vient de sonner et il ne se passe pas de minute... Déjà, six personnes au bureau... Excusez, monsieur, je vous laisse... Nous pourrions, du reste, vérifier les renseignements... Si vous le désirez, j'écrirai, de suite, à Bordeaux, à l'adresse indiquée...

– Très bien !... Nous verrons !...

Dès qu'il fut seul avec la servante, M. Vaussanges l'invita à s'asseoir, tout en se rengorgeant dans l'attitude grave d'un maître qui interroge un serviteur nouveau. Sa bonhomie perçait malgré lui, et la jeune femme voyait bien que le monsieur n'était pas méchant, bien qu'il fronçât les sourcils et essayât de donner à son organe une intonation sévère.

– Vous vous nommez Félicie...

– Oui, monsieur, Félicie Chevrier¹, répondit la bonne d'une voix flûtée...

– Vous êtes du Périgord, le pays des truffes ?...

– Oui, monsieur...

– Et vous savez faire la cuisine ?...

– Si monsieur n'est pas trop difficile... Je crois...

– Ce n'est pas seulement monsieur qu'il s'agirait de contenter ! interrompit-il, très haut. Il y a madame, mademoiselle... J'ai aussi un fils au collège... Vous pensiez peut-être que j'étais garçon ?...

Elle garda le silence.

Il reprit plus doucement :

– À la maison, le travail n'est pas énorme... M^{me} Vaussanges est si active... Ces dames font quelquefois elles-mêmes leurs chambres... Ce que nous cherchons, c'est une domestique fidèle, dévouée... Vous me paraissez une honnête fille... Depuis quand êtes-vous à Paris ?

1. Dans la seconde version, la servante s'appelle Félicie Barba.

- Depuis hier...
- Ah !... Et vous êtes logée ?...
- Provisoirement, chez mon oncle Barba, rue Rochechouart...
- Que fait-il, votre oncle Barba ?...
- Il est cordonnier...
- À son aise ?
- Oh ! non, monsieur !...
- À Bordeaux, où serviez-vous ?
- Rue Guillaume-Brochon, famille Moncirel...
- Vous avez un certificat ?
- Oui, monsieur...

Et Félicie présenta à M. Vaussanges une feuille de papier que le chef de bureau parcourut rapidement.

- Ils ont l'air de vous apprécier beaucoup, M. et M^{me} Moncirel, pourquoi les avez-vous quittés ?
- Je voulais venir à Paris...
- Vraiment ?... Vous êtes franche au moins, vous !...

Il cherchait ses phrases, un peu grisé par la vue de la belle créature.

- J'aime la franchise... C'est une qualité de plus en plus rare... Donc, mademoiselle, vous désiriez connaître Paris et vous y êtes venue dans l'intention...

- De travailler !... Je vous ai coupé... pardon, monsieur...
- Vous avez encore vos parents ?
- Mon père et ma mère habitent un village, Les Coussières, près de Piégut ; ils sont pauvres, aussi pauvres que l'oncle et la tante Barba de Paris, et si je pouvais leur venir en aide...
- De très bons sentiments, c'est parfait !... Qu'est-ce que vous gagniez à Bordeaux ?...
- Quinze francs par mois...

Afin de mieux s'asseoir, Félicie avait relevé un pan de sa robe et elle découvrait un coin de jupon blanc : M. Théodore fermait les yeux.

Il se leva pour conclure :

- Vous aurez trente-cinq francs, Mademoiselle, et plus tard, si vous convenez, on vous augmentera... Venez, ce soir, à huit heures, boulevard

de Clichy... La maison est située à l'angle du boulevard et de l'impasse de Guelma. Vous demanderez M. Vaussanges... L'appartement est au quatrième, la porte du milieu ; c'est un peu haut, mais il y a un balcon et de l'air !... Du reste, vous devez avoir de bonnes jambes... Ne parlons pas de ça... Je suis pressé... je m'en vais... Avez-vous bien entendu : M. Vaussanges ?...

– Oui, monsieur... Faudra-t-il apporter ma malle ?

Il hésita et la regardant en face :

– Venez avec votre malle...

Le placeur entraînait. Le chef de bureau le remercia, descendit l'escalier et remonta dans le fiacre, les yeux enflammés :

– Au ministère des Finances !... Filez !...

La servante prit congé de son compatriote, avec la promesse de solder son placement, à la fin du mois.

– Hein ! payse, de la prudence ! observa Maudier... Vous êtes charmante, et je crois que vous avez tapé dans l'œil du bourgeois... Ça ne dure pas longtemps les histoires de jupons... Vous avez une excellente place, et, si vous êtes maligne, vous la garderez !...

Dans la voiture, M. Vaussanges soupirait :

– Que va dire Charlotte ?... Oh ! cette Félicie, elle m'a mis dans un état !... Hum !... Quelle carnation¹ !... Quels yeux !... Quelle chevelure !... Respect du foyer... L'adultère... La louve dans la bergerie... Théodore, soyons sérieux !...

Et il redevint sérieux, comme par enchantement.

À midi, M. Théodore rentra déjeuner à la maison ; lorsque les dames l'interrogèrent, il fut pris d'un scrupule, d'une réflexion tardive, d'une peur et il déclara qu'il avait vu beaucoup de servantes, mais que rien n'était encore décidé. Il devait repasser au placement.

Vers les deux heures, M. Théodore accomplit le voyage du boulevard de Clichy au ministère des Finances, à pied, cette fois, et sans passer par la rue Montmartre. Dans le froid vif, il marchait, animé d'une

1. Coloration de la chair.

force nouvelle ; et c'est en vain qu'il essayait de vaincre l'idée que Félicie était le soleil de ce renouveau de jeunesse et d'ardeur. Il réédita des invectives connues contre les maîtres amants de leurs servantes ; il songea aux mains ridées et noircies par le feu des fourneaux, le balayage des couloirs, les grosses opérations de cuisine ; il songea aux toilettes sommaires ; il sentit les odeurs graillonneses¹ ; il eut la vision d'un corps de femme malpropre dans la hâte du réveil, à l'heure de la descente de la boîte aux ordures, et il se crut armé contre la brunette à la cocarde. Puis, le bouquet des vertus bourgeoises endormant son nerf olfactif, il accentua sa robuste indifférence par le souvenir de la famille. Un bel exemple, s'il arrivait qu'il fût l'amant de sa domestique ! Ainsi qu'il le disait, hier, avec dédain, devant les annonces du journal, les grandes lettres B et leurs suites, les bonnes à tout faire, cela servait aux vieux garçons !

M^{lle} Valentine mettait le couvert et sa mère surveillait le dîner, notamment un plat de sucrerie dont le chef de bureau raffolait.

M. Théodore entra, la lèvre riante.

– Eh bien, demanda M^{me} Vaussanges, avons-nous une domestique ?

– Oui, chère femme, et il est temps que tu te reposes...

Ils s'embrassèrent.

– Avoue donc que nous ne sommes pas plus mal servis, en nous servant nous-mêmes ?

– Ce n'est pas une raison... Le métier de cuisinière te fatigue et gâte tes mains...

– Je travaille avec des gants...

– Ne faut-il pas, du reste, que tout le monde vive ?

– Certainement...

– Je crois avoir trouvé...

– Une perle ?

– Je ne dis pas une perle, mais une bonne servante !...

– C'est tout ce qu'il nous faudrait... Tu vas nous conter ça !...

1. Odeur de graillon, cuisine grasse et malpropre.

Le père, la mère et leur fille se mirent à table.

– Elle sera là, à huit heures, annonça M. Théodore, en prenant l'assiette de potage que sa femme lui présentait.

M^{me} Vaussanges prit un air grave :

– Je l'interrogerai, et nous établirons nos conditions...

– Inutile !... Euh !... Je me brûle !... Cette soupe est trop chaude !...

– Inutile ?...

– Trente-cinq francs par mois...

Il soufflait sur sa cuiller :

– Je suis engagé...

– Trente-cinq francs !... Nous ne donnions que trente francs à Julie...

– Julie salissait la maison, et si pour cent sous de plus...

– Oh ! je ne me plaindrai pas !...

– J'ai confiance en Félicie...

– Félicie ?... Je n'aime pas beaucoup ce nom...

– Ni moi non plus, dit la demoiselle qui, très gentiment, enlevait les assiettes.

– Il n'est pas laid !

– Enfin, nous verrons Félicie à l'œuvre !... Valentine, un couteau de service pour ton père... dans le tiroir, le dernier aiguisé...

Certes, la dame était médiocrement flattée que son mari eût ainsi arrêté une nouvelle domestique, mais elle comptait sur les huit jours réglementaires pour remettre, si besoin était, toutes choses en place. Grande, blonde, les yeux noirs, le nez grec, la bouche très fraîche, le visage tacheté de ces légères marques de rousseur qui révèlent les blancheurs de la peau, M^{me} Charlotte Vaussanges, malgré un peu d'embonpoint, était encore une belle femme. Dans son peignoir de lainage bleu, et pour ce soir, la poitrine libre de corset, abondante, pas trop lâche, des mains fines, elle eût piqué d'un désir plus d'un homme. En son épanouissement, il s'exhalait de tout son être, de l'éclat de ses yeux, de ses lèvres, de l'ondulation paresseuse de son corps l'une de ces voluptés endormies que savent réveiller ceux qui comprennent la femme et préfèrent parfois au mordant des fruits

verts la jutée savoureuse des pêches bien mûres. Le chef de bureau était de l'essence de tous les êtres : la passion des objets susceptibles de vieillir, que l'on a aimés d'un amour violent, s'émiette, au lieu de se fortifier, par l'habitude. Il n'y a point de mari si fidèle qu'on le puisse imaginer qui, après vingt ans de justes noces, embrasse sa femme sur la bouche, avec ardeur.

Pendant le cours de vingt années, M. Vaussanges croyait avoir deviné tous les trésors de Charlotte et il ne rêvait d'elle que pour le bonsoir correct de la semaine. Époux ignare, il laissait mourir l'été de la Saint-Martin¹ et se faner les roses, au lieu de reprendre la femme, énergiquement, saintement, et de la faire vibrer, jusqu'à l'heure du repos. Valentine avait dix-sept ans à peine ; ses parents venaient de la retirer de pension ; elle ressemblait à sa mère ; elle en était le diminutif, non seulement par la taille et la fragilité des membres, mais même dans la couleur de la physionomie, avec un teint et des yeux plus clairs, des cheveux d'or plus pâles. La jeune fille allait se développer, terminer sa croissance.

Léonce, le second fils des Vaussanges, entra en rhétorique au collège Rollin où il était interne.

Huit heures sonnèrent à la pendule de la salle à manger, une pendule Louis XV, – une relique de famille, du côté de madame.

– Valentine, ma pipe et les accessoires !...

Le timbre de l'antichambre retentit.

– Voici Félicie !... Vous voyez, elle est exacte !...

La jeune fille se leva pour ouvrir.

– Monsieur Vaussanges, mademoiselle, s'il vous plaît ?

– C'est ici, mademoiselle...

Félicie enveloppée d'un fichu de lame salua les maîtres d'une révérence. Charlotte la toisait d'un regard. Mais loin de se troubler, avec la noble assurance de son Midi, la bonne disait, en chantant les finales :

– Madame, j'ai laissé ma petite malle en bas... Le concierge doit la monter, dès qu'il sera rentré... Je suis aux ordres de madame...

1. L'été indien.

– Bien, ma fille... Vous allez dîner...

– J'ai dîné... Je remercie madame...

Tandis que M. Théodore absorbait une double rincette¹, les dames Vaussanges conduisaient Félicie à travers l'appartement. La servante écoutait, attentive, les recommandations de sa nouvelle maîtresse. Monsieur ne l'avait pas trompée : le service était facile, avec le frotteur, tous les lundis, et pas de linge à laver. Madame confiait à la bonne les clefs de la cave et elle s'engageait, si elle était satisfaite, à lui donner du linge et des vêtements encore très propres. Félicie n'aurait presque pas de dépenses.

– Mademoiselle, vous ne serez point malheureuse auprès de nous...

Monsieur aime à crier, mais il est bon ; ma fille et moi ne sommes pas méchantes...

– J'essayerai de me rendre digne des bontés de madame...

Charlotte voyait se dissiper l'impression première défavorable :

– D'abord, je vous demanderai un petit sacrifice, un changement de coiffure... À Paris, l'on porte des bonnets blancs... Avez-vous des bonnets ?

– Non, madame...

– Je vous donnerai de l'argent, et vous en achèterez, demain...

Le concierge, M. Tareau, garçon de recette à la Banque de France, montait la malle de la domestique ; il frappa à la porte des Vaussanges, et, sur l'autorisation de madame, la jeune bonne suivit le concierge dans sa chambre, au sixième.

Quand le concierge redescendit, la loge était déjà pleine. M^{me} Tareau et quelques servantes de la maison commentaient l'arrivée de la nouvelle bonne, sa démarche hautaine, le foulard bleu. La concierge voisine, M^{me} Lortier, une vieille compatriote des Tareau, originaires tous deux d'un village de la Somme, entra, voulant savoir. De sa fenêtre, à la lueur d'un bec de gaz, elle avait dévisagé l'inconnue et elle la jugeait très fière et trop charmante pour une simple domestique. Les poings sur les hanches, elle interrogea sa collègue dans leur patois picard :

– Coc-chen-né d'el tchot touyi qu'oz avé lo ? All'o eun' figur' étrin...

1. Dose d'alcool versée dans un verre sous prétexte de le rincer.

gère !... (Qu'est-ce que cette mignonne frisée que vous avez là ? Elle a une figure d'étrangère !...)

Mais M^{me} Tareau, qui redoutait un bavardage, se contenta de répondre en riant :

– C'est une Africaine !...

M. Théodore se déshabillait :

– Une provinciale ignorante de Paris : nous la formerons !... Pour moi, elle vaut mieux avec son ignorance que toutes ces Parisiennes gringalettes, écervelées, poussées on ne sait où... fruits du vice de la Babylone¹ moderne, envahies par les hérédités funestes... La province, elle, la province a des trésors d'honnêteté et de dévouement !... Nous sommes des provinciaux, nous !...

Charlotte répondait :

– Félicie pourrait être heureuse avec nous... Le voudra-t-elle ?

– Parbleu !

– Est-ce que l'on sait jamais !...

Le chef de bureau se trémoussait au lit :

– Elle est bien amusante, la Gasconne, avec sa coiffure !...

– Son bout de foulard ?... Je l'ai priée de le remplacer par un bonnet de linge...

– Pourquoi ?

– Ce sera plus convenable..

– Mais moins original !...

Il eut peur d'en avoir trop dit, et, chassant la mauvaise pensée :

– Allons, viens, ma chérie...

– Comme tu es tendre, ce soir, Théodore...

– Les premiers froids de l'hiver...

– Tu disais la même chose, à l'entrée du printemps... Les premiers feux, au lieu des...

1. Capitale antique de Mésopotamie située sur l'Euphrate. Associée traditionnellement à l'orgueil des hommes, Babylone apparaît souvent comme un symbole du mal. Dubut de Lafforest utilise couramment cette expression pour qualifier Paris.

– À l'été et à l'automne aussi !... Au prélude... Je suis un homme des quatre saisons !...

– Ça ne dure pas...

– Ça durera, Charlotte !...

Après avoir rangé ses frusques dans l'armoire et tiré le verrou, Félicie s'étendait entre les draps bien blancs, et soupirait, joyeuse et câline :

– C'est drôle !... Je me sens ici comme chez moi !...



Dès sept heures du matin, Félicie fut sur pied. Elle s'habilla à la hâte, craignant d'être en retard pour préparer le café au lait de ces dames. Comme elle traversait le couloir, coiffée de son mignon foulard bleu, elle aperçut, dans l'entrebâillement d'une porte, une tête de femme, puis, cinq autres têtes, à la file, de porte en porte. C'étaient les bonnes de la maison qui avaient résolu de ne pas descendre avant l'étrangère pour l'observer et se moquer d'elle, tout à leur aise. Il y avait là Louissette, la servante des frères Carbonade du premier étage, des négociants en vin chargés de famille dont les femmes et les enfants criaient, toute la journée ; – Rosa de chez le docteur Le Roux, locataire du second, un ami de M. Théodore ; – Malvina, qui servait les Damicourt, deux paisibles rentiers de l'entresol ; – Hortense, bonne des Vercouzère, occupant l'un des appartements du quatrième, à côté des Vaussanges ; son patron était *arkitek*, disait-elle ; – Pauline, de chez M. et M^{me} Dujarric, du troisième : le mari était employé au Comptoir d'escompte de la Ville de Paris¹ ; – enfin, une petite femme coiffée à la Récamier², au nez pointu, très vive, M^{me} Bouvet, gouvernante des neuf enfants de M. et M^{me} Nerpin, ex-fabricants de moutarde, aujourd'hui fabricants de moutards³, le mot était du chef de bureau. M^{me} Bouvet daignait balayer un appartement du cinquième ; on la nommait « madame » parce qu'elle affirmait avoir été dame et être mariée à un monsieur qui s'était ruiné au *krach*⁴ ;

1. Établissement bancaire fondé en 1848.

2. De Juliette Récamier (1877-1849), personnalité du début du XIX^e siècle, amie de René Chateaubriand. Coupe de cheveux bouclés.

3. Enfants.

4. De 1873 à 1896, le monde traverse une grande dépression économique qui se traduit par plusieurs krachs boursiers dans toute l'Europe.

son mari élevait des bestiaux en Océanie ; il reviendrait riche. En attendant, M^{me} Bouvet, obligée à la servitude, cherchait à relever la servitude : une ligue nouvelle contre les agences de placements la comptait parmi ses adhérentes et inspiratrices les plus zélées.

La bonne des Vaussanges s'engagea dans l'escalier. Tout aussitôt, les six femmes en jupon et en savates, les yeux bouffis, les lèvres sèches, les cheveux ébouriffés, se massèrent contre la rampe.

Désireuse de continuer son rôle commencé à l'agence, de ne pas se mêler au peuple des servantes, Félicie ne daigna pas d'abord s'apercevoir de la comédie qui se jouait en haut, des coups de coude, des « hum ! », des rires.

Elle eut un haussement d'épaules : le tapage augmenta. Alors, elle s'arrêta au dernier échelon, leva un peu la jambe droite et fit claquer violemment sa main sur sa robe, plus bas que les hanches, dans le gras.

Il y eut un vacarme de menaces et d'insultes.

– Poseuse !...

– Paysanne !...

– Chameau !...

– Monte donc pour voir !...

– Elle est ben trop lâche !...

– D'ousque tu sors, outil ?... Viens donc qu'on t'éponge ?...

Mais la servante entrait dans l'appartement de ses maîtres, tenant à la main la jatte de lait qu'un voiturier¹ déposait chaque matin sur le paillason. Le fourneau de la cuisine allumé, elle y installa une cafetière et elle se rendit dans la salle à manger, pour ouvrir les fenêtres. Elle se familiarisait d'autant plus vite que tout disait autour d'elle la province solide transportée à Paris, depuis les pots de confiture dressés dans le haut du buffet, jusqu'à la grande salière de bois de la cuisine et à l'armoire colosse du vestibule.

Dans le salon, un plumeau à la main, elle époussetait les meubles d'acajou massif, et tout ce confortable très simple était pour elle du meilleur augure.

1. Livreur.

M^{me} Vaussanges parut.

– Mademoiselle, vous matinale... c'est bien... Le lait est sur le feu ?...

– Oui, madame...

– Monsieur a l'habitude de manger un morceau, avant de sortir... Mettez un couvert dans la salle à manger et servez le gigot froid... Vous descendrez ensuite à la cave et vous rapporterez une bouteille de vin blanc...

– La dernière rangée, à côté des eaux-de-vie... Ne vous trompez pas ! dit M. Théodore qui attaquait une tranche de gigot...

En quittant le bureau de la rue Montmartre, Félicie Chevrier s'était rendue rue Rochechouart. Après avoir annoncé à l'oncle Barba et à la tante Fantille la nouvelle de son placement, tout aussitôt, et avec un soupir de délivrance, elle boucla sa malle. Cette hâte du départ n'était point sans raison. De Bordeaux, la servante avait écrit aux Barba pour demander un gîte provisoire : elle croyait les Parisiens beaucoup mieux à leurs affaires, à en juger par les lettres qu'ils écrivaient aux Chevrier du Périgord. Il ne lui avait fallu que deux tristes repas et une mauvaise nuit sur un matelas, dans l'étouffoir d'un sous-sol, pour se convaincre que les malheureux ouvriers de Paris ont quelquefois la fierté de taire leurs infortunes. La vue de la misère laborieuse et hautaine lui donna bien un frisson de peur ; mais, vaillante, elle réagit et elle décupla son désir d'arriver, à la force des bras, du cerveau... et du reste.

Elle ne mentait pas en déclarant à M. Vaussanges que toute seule l'idée de la capitale la détermina à quitter la province où elle végétait, sans espoir d'avenir. Là-bas, à Thiviers, d'abord, cent vingt francs par an et une paire de souliers, aux étrennes, la détresse malgré les bontés de M^{me} Dussutour ; puis à Bordeaux, dans la famille Moncirel, de la rue Guillaume-Brochon, quinze francs par mois, le maximum, une anse de panier insignifiante, de petits sergents-majors¹ pour le casuel² : c'était encore bien mesquin, et toutes ses économies de quatre ans la nippèrent à peine pour le grand voyage.

1. Officier dont le grade se situe entre le sergent-chef et l'adjudant.

2. Revenu irrégulier.

Son enfance, elle l'avait passée dans l'humble village des Coussières, à tenir, pieds nus, en cotillon de futaine, les cheveux au vent, la guillade¹ des bœufs : « Aïssi Chabrô !... Anen Billià !... », à ramasser le crottin, à garder les vaches, à promener les moutons à travers les fossés de la route départementale ; elle avait grandi au soleil, avec les arbres, les chênes, car elle était un jeune chêne en son printemps, de par sa vigueur physique, son assiette bien plantée, – une frondaison² rose et noire, au lieu d'une verte ramure.

Jeune fille, elle allait vendre des œufs, des lapins, des volailles, au marché de Piégut, le grand marché de l'arrondissement de Nontron ; elle était déjà jolie, la jeannette de similor³ au cou, déjà rêveuse. À la fête patronale, les gars s'assommaient pour la faire danser ; les bouchons de limonade pétaient en son honneur, et dans les flonflons du quadrille⁴, le cavalier devenait pâle, tant elle allumait le vis-à-vis.

Il en vint un aux Coussières, le plus beau et le plus robuste du bal, un jeune soldat à moustaches. C'était un soir d'été. Félicie et lui s'en furent, tous deux, sur une meule de foin, à la clarté des étoiles, et le gars sembla si pressé et si rude que la fillette eut la douleur sans le plaisir. Cela ne l'avait point empêchée de s'amuser à Bordeaux avec des sergents-majors à la caresse plus tendre. Cachottière, habile en la chose d'amour, défiante, elle évitait les maternités, pleine d'une rare science, et personne jamais ne jasait sur elle.

Depuis sa fuite des Coussières, une fuite nocturne, un long chemin à pied pour arriver à Thiviers, toutes sortes d'angoisses avant l'entrée en service dans la maison Dussutour, elle gardait le désir de s'élever, et aussi l'horrible crainte de tomber au rang des filles, de mourir à l'hôpital, ravagée et détruite par quelque maladie vengeresse. Elle ne s'illusionnait pas sur les gains rapides et dangereux. Thiviers, petite ville, restait indemne, mais Bordeaux, que d'exemples !

1. Pour aiguillade, aiguillon dont on pique les bœufs.

2. Pousse des feuilles sur les arbres.

3. Mince collier dont la matière imite l'or.

4. Danse à la mode au XIX^e siècle.

Grâce à une vigilante sagesse, maîtrisant son tempérament fougueux, Félicie avait la santé de la belle jeunesse, toute la fraîcheur désirable du corps, tout le velours des charmes.

Pour arriver au même but, la fortune, elle sacrifiait la route des plaisirs et gravissait le chemin de la servitude, – chemin plus long, moins agréable, mais plus sûr.

Devant le bourgeois, visiteur du bureau de placement, venu là comme à un marché de femmes, la servante avait frémi d'une répulsion instinctive : cet air bonace et, tout d'un coup, ces yeux flambants lui donnaient des inquiétudes. Elle ne connaissait point le placeur, bien qu'il fût son compatriote. Depuis quelques minutes, elle marchait à l'aventure dans la rue Montmartre ; elle était entrée chez Maudier, guidée par le hasard, sur la simple indication d'un commissionnaire auquel elle avait demandé l'adresse du bureau de placement le plus proche. Ce Maudier l'avait inscrite sur un registre, en la complimentant pour sa tenue et sa beauté : c'était tout. La chambre des servantes, aucun maître ne l'avait visitée, ce matin-là, avant le chef de bureau. Si le monsieur n'était pas un bourgeois, mais le patron d'un établissement louche ?... Alors on l'enfermerait dans un mauvais lieu !... Quelle sottise !... Quelle crainte invraisemblable !... Aussitôt, la frayeur de la provinciale s'était évanouie pour faire place à un sentiment d'orgueil. Le monsieur la reluquait ferme ; il hésitait ; il avait peur de sa dame, car il était marié ; elle n'en pouvait douter, elle le devinait à quelque chose et elle n'eut aucune surprise d'entendre confirmer sa croyance par le maître lui-même.

En dehors des patrons chimériques des bouges¹, elle eût volontiers accepté le service d'un monsieur seul et riche, sauf à veiller au grain, – à son grain de beauté fleuri de poils noirs, – mais la situation nouvelle, bien reconnue, lui sembla préférable encore : ceci était le secret de la jeune bonne.

Pendant les huit premiers jours, aucun incident ne marqua l'existence de Félicie. Dès le lendemain, pour contenter madame, elle avait

1. Cafés ou cabarets mal famés.

arboré un bonnet blanc qui, de l'avis silencieux de M. Théodore, ne remplaçait que d'une manière imparfaite la cocarde bleu de ciel. La servante était déjà au courant des fournisseurs et la famille appréciait de plus en plus sa cuisine, bien que la Gasconne déclarât que, dans les accommodements, le beurre ne valait pas la graisse de son pays. Les Parisiens du Nord détestaient la graisse et Félicie s'inclinait.

Charlotte et Valentine louaient l'intelligence et l'activité fidèle de la domestique, sa souplesse aux ordres, le bon goût et la propreté de ses minces toilettes, son honnêteté scrupuleuse dans les achats : seul, le chef de bureau restait sombre.

Les Vaussanges s'étaient mariés à Rouen, leur patrie commune, elle, riche de cent mille francs de dot ; lui, sans fortune, ancien employé de la Préfecture de Seine-Inférieure¹, ayant absorbé dans ses études de droit les dernières ressources de la famille. Grâce à la recommandation de M. Nicolas Lizard, le député de Rouen, l'employé avait pu obtenir une place de rédacteur au ministère des Finances et, avec cette petite situation, épouser M^{lle} Charlotte Dupuis, la fille d'un marchand de grains.

Leurs parents avaient disparu ; seuls au monde, aimant leurs enfants, pénétrés tous deux de leur responsabilité familiale, ils gardaient le respect du foyer, le mari repu, l'épouse endormant sa chair.

Depuis l'arrivée de la domestique, M. Théodore sentait un feu le brûler, un feu dont, bientôt, il ne serait plus le maître.

Il essayait de ne pas voir Félicie. Justement, à la seconde même où il désirait l'éviter, elle lui présentait une assiette, ou bien, s'il ne la croyait plus là, elle apparaissait en face de lui, et il la fixait. Elle baissait la tête, confuse, et, sous le premier prétexte, quittait la salle à manger.

Avant de se mettre à table, le chef de bureau se lavait les mains à l'évier de la cuisine ; Félicie lui tendait une serviette ; il prenait le linge, brusquement, d'un air fâché, la tête basse, sans une parole. Pour

1. Ancien nom du département de Seine-Maritime.

lui, elle avait deux visages : elle l'éloignait, l'attirait, le baissait, le haussait, le suspendait, – s'il eût été possible, – comme une tige de métal entre deux aimants de puissance pareille. Il se trouvait très bête, étant plein d'appétit, de ne pas satisfaire son caprice, sauf à renvoyer ensuite la servante avec un peu d'argent. Pendant l'hiver, la fenêtre de la cuisine aux rideaux de couleur était toujours close ; vingt fois, dans la semaine, il avait hésité à empoigner Félicie, à côté du fourneau, à l'embrasser ; et il n'osait pas, et il avait les timidités, la candeur d'un puceau¹. Une nuit où il rentrait plus tard que de coutume, lesté d'un fort dîner, il monta un étage au-dessus de son appartement. Là, il s'arrêta, écoutant les moindres bruits, tressaillant à l'idée que lui, père de famille, fonctionnaire, il pourrait être pincé par les autres bonnes ou même repoussé bruyamment par la fille ; il redescendit, penaud.

Dans cette imagination d'homme, la passion grandissait, développée par le contact familial. Aujourd'hui, le maître trouvait la servante aussi belle sous le bonnet de linge qu'avec l'ancienne coiffure ; il relevait un coin de rideau pour l'admirer, trottant sur l'asphalte². Elle troussait sa robe à la manière des dames ; elle se dandinait, comme les jeunes Parisiennes, et bien que ses formes harmonieuses eussent de l'ampleur et de la résistance, elle marchait très finement.

Un jour, au ministère des Finances, un éclair de folie traversa le cerveau de M. Théodore. Le maître écrivait à sa servante ; il déclarait qu'elle n'était pas née pour servir ; il savait bien ce qu'il avait fait, en l'emmenant chez lui ; il lui donnait rendez-vous, de l'autre côté de l'eau³, dans un café d'étudiants. Elle laisserait ses frusques à la maison ; elle viendrait en voiture ; ils dîneraient ensemble ; on louerait un appartement meublé, en attendant mieux. Elle serait pour toujours sa maîtresse !

Sa maîtresse ? Félicie, la domestique ?... Il se traita de cheval, de crétin et brûla le billet, jurant qu'il n'y avait pas tant de façons à prendre et qu'à la première occasion, il irait carrément.

1. Homme vierge.

2. Mélange à base de bitume pour revêtir les rues et les trottoirs.

3. De l'autre côté de la Seine, sur la rive gauche.

La Périgourdine était sage ; elle sortait très peu, ne parlait à personne, suivait droit son chemin, se couchait de bonne heure, et les autres servantes logées au sixième jalousaient cette fille hautaine, bien qu'elle relevât singulièrement la profession.

Une pensée inquiétait M. Vaussanges. Félicie était-elle vierge ? Ce doute l'enflammait d'une ardeur plus vive. Il fut sur le point de céder à la naïveté d'interroger en riant la domestique sur ce chapitre. Tous les soirs, il rentrait avec la volonté d'en finir, et tous les soirs, il se heurtait à quelque obstacle né de lui-même encore, ou de la présence de Charlotte et de Valentine. On ne faisait pas la cour à une bonne ! On la prenait d'un coup, dare dare¹, on l'acculait dans l'ombre du vestibule, et l'on mordait à elle, comme l'on mord à un fruit qui est vôtre !... C'était bien cela !...

– Félicie, ordonna-t-il, en se lavant les mains... descendez, à minuit, dans le couloir... Les dames seront couchées... Je vous attendrai... Nous nous amuserons, s'pas ?

Et il toussa très fort avant de rejoindre sa femme et sa fille.

Félicie secoua la tête, en clignant de l'œil, et ne vint pas au rendez-vous.

Le lendemain de ce jour, un dimanche, – les dames Vaussanges entendaient la messe à Notre-Dame-de-Lorette, – le chef de bureau très vexé appela de sa chambre ; il sonna. Pas de Félicie. D'un bond, il s'élança dans le couloir. Il vit la bonne qui pleurait.

Il se sentit faible.

– Pourquoi pleurez-vous ? demanda-t-il... Est-ce que je vous ai fait de la peine ?... Je vous aime beaucoup, beaucoup, et vous avez bien tort...

Il lui caressait les joues, et elle le repoussait, mollement. Alors, ne résistant plus à l'expansion de la grosse bêtise qui, depuis plusieurs jours, le travaillait :

– Pucelle, peut-être ?...

Elle eut une formidable envie de rire, se contint, et répondit, rougissante, les mains sur son tablier :

– Presque, monsieur...

1. Vite.

Il tira trois louis de sa poche qu'il la força à accepter et il l'entraîna brutalement sur le canapé du salon.

Il la baisait à pleine bouche ; elle resta inerte, un moment. La brutalité de l'homme l'avait étourdie et la dégoûtait ; mais, tout d'un coup, sacrifiant à la chair, elle jeta son bonnet dont les brides embarrassaient son visage ; ses cheveux se dénouèrent, ses yeux s'agrandirent, et le maître, émerveillé de sa facile conquête, vit la belle Gasconne palpiter et rugir de volupté.



Les Vaussanges donnaient à dîner : on serait dix-sept à table ; et comme le nombre des convives était inusité dans la maison, Charlotte avait cru devoir proposer à Félicie de lui adjoindre une aide. Justement, une femme du quartier, grande cuisinière sans emploi, sollicitait, pendant son chômage, la façon des dîners en ville. La femme était venue se recommander à la bienveillance des concierges ; Félicie pouvait descendre à la loge, demander l'adresse à M^{me} Tareau et aller prévenir le cordon bleu¹. Mais désireuse de prouver à la fois son dévouement et ses talents culinaires, la servante répondit que, si madame lui accordait sa confiance, le menu à venir ne l'effrayait point, car elle avait une certaine habitude dans la préparation des grands repas ; et tout de suite, elle cita un exemple : à Thiviers, un soir de frairie², chez M^{me} Dussutour, elle avait mené la cuisine pour vingt-cinq personnes, des dames et des messieurs de Saint-Pardoux, de Nontron, de Brantôme, des friands, des « léchous³ »... « En Périgord, disait-elle, de son accent traînard, avec un geste fiérot⁴, en Périgord, on aime à manger et l'on s'y connaît !... »

M^{me} Vaussanges se mit à rire et n'insista pas ; elle applaudit même à tant d'excellentes dispositions, et il fut entendu qu'à l'heure du dîner seulement, Rosa, la servante du D^r Le Roux, un invité du second étage, viendrait donner un coup de main pour le service de la table.

1. Expression pour qualifier un bon cuisinier ou une bonne cuisinière. Elle a pour origine le large ruban qui, pendant l'Ancien Régime, servait d'insigne aux chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit fondé par Henri III en 1578.

2. Fête de village.

3. Préparation à base de viande.

4. Fier.

– Donc, Félicie, tout est bien convenu... Potage, poisson, civet de lièvre et...

La jeune bonne hochait la tête en soupirant :

– Civet de lièvre ?...

– Pourquoi pas ?...

– Une royale vaudrait peut-être mieux ?

– Une royale !... Qu'est-ce cela ? demanda Charlotte.

La Périgourdine entra dans de longues explications ; elle fit un tel éloge du plat de son pays que la dame normande se laissa convaincre.

– Va pour la royale de lièvre !...

Si Félicie était vaillante à l'ouvrage, elle était encore plus avare et elle redoutait la grande cuisinière inconnue qui lui eût demandé sans doute de partager le profit du panier ; Rosa, la bonne des Le Roux, se contenterait de l'aider à changer les assiettes, à porter les plats et elle ne viendrait pas fourrer le nez dans les additions des fournisseurs.

Il était six heures et demie. Presque tous les invités se trouvaient au salon. À l'un des angles de la cheminée, dans la lumière des lampes aux globes de cristal, deux dames étaient assises sur un divan : M^{me} Lafont, en robe de satin mauve, étalant des grâces énormes, était la mère des deux jeunes filles en blanc et rose qui causaient avec Valentine, devant le piano ouvert ; l'autre, M^{me} Céleste Mercœur, une jeune et fraîche veuve au costume violet, très nerveuse, très bavarde, la nièce du maître de la maison. Sur les fauteuils en demi-cercle, M^{me} Le Roux une grande femme en toilette sévère, puis M^{me} Auguste Vaussanges, la belle-sœur du chef de bureau, une dame brune en toilette claire, au visage de Romaine, souriant d'un sourire craintif à belle humeur de la veuve, en train de potins¹. Autour du piano, Léonce Vaussanges et son ami Robert, le second fils de M^{me} Le Roux, tous deux en tenue de collégien. Auprès des dames et debout, M. Mécène Bagois, un collègue de M. Théodore, gros petit homme, aux moustaches poivre et sel, effilées en crocs, enflé dans son habit, la mâchoire proéminente, un bouledogue très farceur : il ne protégeait ni les arts ni les lettres,

1. En train de médire.

mais de son prénom, il s'appelait Mécène, tout de même ; M. Chrétien des Mazerolles, un voisin de l'autre côté du boulevard, une barbe blanche ; M. Auguste Vaussanges, teneur de livres à la Banque du Commerce et de l'Industrie, un homme à la barbe grise, visiblement préoccupé de l'embarras de sa femme.

Le docteur Ambroise Le Roux entra et vint s'incliner devant M^{me} Vaussanges ; le jeune médecin passa presque inaperçu, car l'attention de ces dames et de ces demoiselles se concentrait sur le nouvel arrivant, M. Georges Luzard. C'était un grand et beau jeune homme, à la bouche vermeille, aux yeux noirs caressants et rieurs, aux cheveux blonds, aux blondes moustaches coquettement relevées et frisées, au nez délicat, très en harmonie avec le visage ; il avait une encolure puissante, rosée d'un sang pur. À la coupe de l'habit, au cœur savant du gilet, au nœud mignon de la blanche cravate, à la finesse du linge et surtout à l'aristocratie des manières, à l'expression un peu railleuse du sourire, on reconnaissait l'un de ces Parisiens qui imposent la mode et mènent l'esprit et la gaieté autour d'eux, sans rien chercher, par un don de nature. Sa boutonnière était fleurie d'un gardénia, et à l'aurore de ses trente ans, tout en lui disait la force, la fraîcheur et la grâce.

À son approche, dans le grand monde où il fréquentait souvent, les maris devenaient inquiets ; les femmes avaient des rêves. Ses amis, des peintres, des hommes de lettres vantaient sa vigueur sensuelle, ses prouesses amoureuses. Il était riche et il faisait de la peinture, des portraits, pour faire quelque chose. Depuis son plus jeune âge, il connaissait M. Vaussanges auquel feu son père, ancien député de Rouen, avait eu l'occasion d'être utile, alors que le chef de bureau n'était qu'un modeste employé de la préfecture de la Seine-Inférieure.

M. Théodore le disait fiancé de Valentine ; il ne disait pas non ; dans la journée, il avait même envoyé deux bouquets aux dames, affirmant ainsi sa situation de prétendant.

Il s'avavançait. Charlotte lui sourit en lui tendant la main.

– Merci pour vos fleurs, fit-elle.

Il s'inclina, accepta le *shake-hands*¹ de M^{me} Mercœur qui le dévorait des yeux et se rendit auprès de Valentine, sans grand enthousiasme. Félicie annonça le dîner et l'on passa très cérémonieusement, bras dessus, bras dessous, dans la salle à manger. M^{me} Lafont se dégageait un peu de M. Bagois, son cavalier, pour murmurer en même temps aux oreilles de sa cadette pendue au bras de Georges Luzard et de l'aînée conduite par le frère de M. Théodore :

– Mesdemoiselles, faites bien attention à vos robes !...

Dès le potage aux moules, – une recette du Nord, venue tardivement en Gascogne, mais bien comprise par Félicie, – l'éloge de la cuisinière nouvelle avait commencé. La bonne, en tablier blanc, allait chercher les plats à la cuisine, reparaisait ensuite pour servir elle-même ; Rosa, une grosse fille de la Normandie, donnait les assiettes et Félicie trouvait encore le temps de réparer les sottises de la servante des Le Roux, très zélée, mais peu habituée au cérémonial, présentant le pain à gauche, mettant le couvert d'un convive dans l'assiette d'un autre.

– Est-ce qu'il y a longtemps que vous avez cette fille ? demanda M^{me} Lafont à M^{me} Vaussanges.

– Depuis dix jours seulement, madame...

– Vous devez en être satisfaite ?

– Oui, elle est active, intelligente...

– Un vrai cordon bleu ! s'écria M. Bagois devant sa part de truite meunière.

– Voyons, Bagois, dit doucement M. Théodore, ne gêtez pas notre domestique...

Félicie resta impassible.

À la table brillamment éclairée par le lustre de gaz et deux candélabres, les convives avaient pris place dans l'ordre suivant : à droite et à gauche de la maîtresse de maison, M. Chrétien des Mazerolles, et M. Mécène Bagois ; aux côtés de M. Vaussanges, M^{me} Le Roux et M^{me} Lafont puis le docteur et M^{me} Angèle, la femme du teneur de livres ; M. Georges Luzard avait à sa droite M^{me} veuve Mercœur et

1. La poignée de mains.

à sa gauche M^{lle} Blanche, la fille aînée de M^{me} Lafont ; M. Auguste Vaussanges séparait Valentine de Sophie. Afin d'être plus au large, à la dernière minute, M. Théodore avait ordonné d'enlever les couverts de Léonce, de Robert, le frère du docteur et de Jeanne, une enfant de douze ans, la fille de M. et M^{me} Auguste Vaussanges ; Félicie venait de dresser une petite table, à côté du buffet. Léonce n'était pas content et son camarade du collègue Rollin essayait de l'apaiser :

– Nous sommes aussi bien servis que les autres...

– Ce n'est pas la même chose, et papa est un muflé...

Le fils des Vaussanges avait seize ans, trois années de plus que son ami : les deux collégiens formaient un vivant contraste. Grand, dégingandé, le nez fort de son père, de longues oreilles rouges, une figure de singe clairsemée de poils follets, Léonce était un bûcheur, et sa nature n'était pas mauvaise, malgré une vanité enfantine ; Robert avait un visage de demoiselle et des yeux vifs, chercheurs ; il voulait être marin et préparait les examens du *Borda*¹. Son père, un ingénieur civil, était mort alors que l'enfant était au berceau et toute la tendresse de l'orphelin s'était reportée sur sa mère et sur son frère le docteur. Pour le grand frère, il éprouvait plus que de l'amitié, plus que du respect, un sentiment d'admiration profonde. Sans rien dire, les soirs de sortie, il observait le médecin au milieu des cornues, des alambics et des microscopes. Que faisait-il, le docteur un peu dédaigneux de la clientèle ?... Que cherchait-il à inventer ? L'écolier n'avait aucune idée de ce labeur, mais il estimait dans sa foi naïve que c'était quelque chose de très grand, dont on parlerait, un jour, dans toute la terre.

– Voici la royale ! dit M^{me} Vaussanges, pendant que Félicie déposait sur le réchaud un plat noir fumant, enguirlandé de feuilles de laurier.

– Une royale !... s'écria Mécène... Prenez garde, Vaussanges, nos gouvernants n'aiment pas ces plaisanteries !... Vous vous ferez expulser !... Tiens, ça a l'air d'un lièvre ?...

– C'est un lièvre, monsieur, répondit la servante...

1. École navale.

– Alors, continua M. Bagois, pour une royale, c'est comme pour un civet, il faut un lièvre ?

– Tout juste, monsieur !

On mangeait. Ce furent des exclamations enthousiastes.

– Exquis !...

– Délicieux !...

– Bravo, la Périgourdine !...

– Je vous en redemanderai...

– Moi aussi !...

M^{me} Lafont voulait absolument connaître la recette et Félicie, pleine d'orgueil, chuchotait des explications à l'oreille de la dame :

– Quand vous avez dépouillé et vidé votre lièvre, faites une farce, soit avec du porc, soit avec des restes de volailles rôties. Farcissez le lièvre ; puis, mettez-le dans une cocotte avec des bardes de lard, dessus et dessous, un oignon, une carotte, un petit bouquet à trois branches, thym, lavande, persil. Salez ! Poivrez !... Hachez le foie avec des échalotes et du lard ; délayez dans ce hachis le sang que vous avez gardé ; à défaut du sang de lièvre, prenez du sang de volaille ; ajoutez un verre de bouillon, un quart de verre de vinaigre. Placez le hachis sur le feu, en tournant toujours, jusqu'à presque ébullition. Alors passez et versez sur votre lièvre. Faites cuire trois heures et servez chaud, après avoir planté tout autour du plat des feuilles de laurier... Voici, madame, la royale de lièvre, le plat du Périgord !...

Et, emballée, une main sur la hanche :

– C'est encore bien meilleur froid, le matin, avec du vin blanc !... Avant de partir pour la chasse, les messieurs de chez nous...

M. Théodore s'impatientait :

– Voyons, Félicie... Vous avez donné votre recette... Ne fatiguez pas madame !... M'avez-vous entendu ?...

M^{me} Mercœur se penchait à l'oreille de Georges Luzard :

– N'est-ce pas qu'elle est bien drôle, ma famille ?... D'excellentes gens, tout de même, monsieur... vous verrez !...

Georges versait à boire à sa voisine, et toujours aimable, sautant

volontiers d'un sujet à l'autre, la jeune veuve continuait :

– Elle est mignonne, Valentine... Comment trouvez-vous les demoiselles Lafont ?

– Mais très bien, madame !...

Il ne les avait même pas encore vues, tout entier à d'autres observations. Blanche et Sophie, droites et guindées, toutes deux brunes, avec des visages roses, des nez retroussés et de grandes bouches, n'avaient, elles aussi, de regards que pour M. Luzard. Sophie souriait à Valentine triomphante, et elle semblait lui dire : « Ah ! tu es bien heureuse, toi !... » Blanche faisait les mêmes réflexions, et de temps à autre, les sœurs levaient les yeux et elles évoquaient des rêves du dortoir, travaillées d'un pareil désir de luxure. Leur père, modeste commis-greffier du Tribunal de commerce, avait été invité au dîner, mais il s'était excusé à la dernière heure. La maman, elle, commençait à les sortir, et toutes deux, elles songeaient que n'étant ni riches, ni jolies, elles n'étaient pas encore au bout du chemin.

Le chef de bureau était entré dans la salle à manger, au moment où Valentine et ses amies indiquaient les places avec de petits cartons dans les verres à champagne : il fut trouver sa femme et sa nièce et parla de son désir de voir Valentine à côté de M. Luzard.

– Non, dit Charlotte, ce ne serait pas convenable !...

– Des fiancés !...

– Un rêve de toi !...

– Cependant, Georges...

– M. Luzard n'a fait encore aucune démarche officielle... Je ne veux pas que notre fille ait l'air de courir après lui !... Je m'en rapporte à Céleste... Et la jeune veuve :

– Ma tante a bien raison !... C'est moi qui vais me mettre à la gauche de M. Luzard, du côté du cœur... pour Valentine !...

Au lieu de lutter pour sa nièce, la jolie veuve faisait son propre jeu, mais non dans une idée matrimoniale. Elle en avait eu assez du conjungo¹ ; elle était riche, elle aimait la liberté. Céleste s'enflammait, avec le sentiment qu'une conquête passagère dont elle se montrait de

1. Mariage.

plus en plus affriolée, ne saurait empêcher, ni retarder, ni ombrager l'union légitime future : un tout petit coup de canif, avant la lecture du contrat.

Georges restait indifférent aux agaceries de M^{me} Mercœur ; il ne bronchait pas lorsqu'un brodequin frôlait son pied. La veuve se lança dans un éloge extraordinaire de Valentine ; il n'écoutait toujours que d'une oreille distraite, souriant d'un sourire de Normand rusé. Souvent, une ombre de tristesse passait sur son front, éteignait ses yeux, et le regard du jeune homme ne se levait brillant que pour Charlotte.

Elle était jolie, en toilette, M^{me} Vaussanges. Une rose brillait dans sa chevelure aux légers frisons¹ tordus en vrilles d'or. Elle avait une robe de soie bleue, garnie de blanches dentelles, décolletée en carré sur la poitrine et en V à partir du bas de la nuque, un décolleté timide, chaste, mais suffisant pour permettre d'admirer des chairs blondes et fermes, soulevées en de profondes oscillations. À ses fines oreilles étincelaient des diamants sans cercle, d'une eau très pure, les diamants de la corbeille de nocés qui, au mouvement de sa tête, – au va-et-vient des ordres donnés à Félicie, – allumaient autour d'elle de longues flammes rapides. Elle veillait à tout, ne mangeait presque rien, promenant sur ses invités l'œil bienveillant et attentif d'une maîtresse femme ; elle semblait ravie de la satisfaction de ses convives, et par ses craintes, ses fièvres de bourgeoise, une vive couleur lui était venue aux joues ; il y avait en elle tout un rayonnement de jeunesse et de plaisir.

– Monsieur Luzard ?... interrogeait M^{me} Mercœur.

– Madame ?

– Quel âge donnez-vous à ma tante Charlotte ?

– Mais...

– Trente-sept ans, monsieur !... Elle ne les paraît pas, n'est-ce pas ?

– Certainement non !...

– Et à moi, quel âge ?

– Vous, madame ?... Vingt-deux ans...

– Oh ! le flatteur !... J'en ai vingt-trois !...

1. Mèches de cheveux bouclées.

– Et le pouce ! dit très doucement la voisine de droite, M^{me} Blanche Lafont, à laquelle un de ses cousins avait appris quelques expressions singulières dans la bouche d'une demoiselle.

On se passait la salade et M. Théodore, la figure animée par les vins, insistait beaucoup pour que sa femme acceptât un morceau de volaille :

– Charlotte, tu n'as rien mangé... Ces dames et ces messieurs voudront bien attendre un peu... Allons, Charlotte ?...

– Non, merci, mon ami...

Et elle se leva de table pour jeter un coup d'œil dans le salon.

Au champagne, – tandis que les frères Vaussanges, M. Bagois, le D^r Le Roux et M. des Mazerolles continuaient assez bruyamment une discussion sur la réforme de l'impôt foncier, – la jeune veuve profita du tumulte des voix pour s'engager à fond et tirer son voisin de ses rêveries. Une chaleur la brûlait ; des sueurs lui venaient aux tempes. Depuis un moment, elle s'était avancée, sans qu'il y parût ; sa tête restait immobile dans l'espace, mais la partie inférieure de son corps se rapprochait de plus en plus du jeune homme, dans un jeu des hanches.

– Monsieur Luzard, fit la veuve, d'un ton qu'elle essaya de rendre le plus naturel du monde... Monsieur Luzard, une de mes amies m'a parlé de vous...

À cette nouvelle attaque de la voisine dont il sentait la poussée charnelle, Georges parut chasser une idée, folle, obsédante, et plein de reconnaissance pour la femme qui rompait le charme, abrégeait le douloureux voyage de sa pensée, il frisa ses moustaches, d'un air content :

– Et votre amie, madame, elle vous a dit... du mal ?

– Oh ! non !...

– Suis-je indiscret ?...

– M^{me} Bouvreuil...

Ils se regardèrent en dessous, gentiment, le verre de champagne à la main, et à la pression du genou qui répondait enfin à sa prière, M^{me} Mercœur faillit s'évanouir de joie.

Félicie les surveillait, pensant :

– Qu'est-ce qui la mord, celle-là ? Ont-ils assez l'air de s'y entendre, tous deux ?... Des amours sans ailes ! Avez-vous fini, petits polissons ?... Comme ça, devant le monde !... Mais c'est dangereux de voir ça !... Allons, Félicie, sois sage !...

– Oui, messieurs, criait Bagois, si le Parlement n'est pas aussi cheval que les années précédentes, il imposera le revenu !

– Le revenu ?... ripostait M. des Mazerolles, alors imposez aussi vos traitements !...

– Nous avons la retenue !... Messieurs, en France, l'impôt...

Derrière M^{me} Mercœur et M. Luzard, la servante continuait son observation. Elle présenta aux amoureux une corbeille de fruits : ils la repoussèrent d'un geste ; ils s'inquiétaient autant de la bonne que de l'impôt du revenu ! En se baissant pour ramasser un bouchon de champagne, Félicie put voir la jambe du jeune homme engagée à fond dans les plis de la robe. Georges contait à son entourage une aventure piquante du monde parisien ; Céleste buvait, fermait les yeux avec un soupir, inclinait le front, ouvrait la bouche pour boire les phrases du voisin dont l'haleine fraîche passait, caressante et voluptueuse, toute de parfum, comme une brise exhalée d'un champ d'héliotropes¹ en fleurs. Sous la pression de leurs corps, dans l'ardeur brûlante, Georges bavardait, Céleste riait, tous deux de la façon la plus naturelle.

– C'est à renverser les Coussières ! conclut Félicie enthousiasmée.

Après le café, Charlotte se leva de table, et toutes les autres dames quittant la salle à manger pour se rendre au salon, M^{me} Mercœur se résigna à les suivre, en jouant de l'éventail.

Les invités allumèrent leurs cigares, et M. Chrétien des Mazerolles, le grand monsieur à la barbe blanche, interpella en ces termes le docteur Le Roux :

– Vous voici entre hommes, mon cher docteur ; vous seriez bien aimable de nous dire ou vous en êtes de vos travaux, de votre admirable découverte ?...

1. Plante à fleurs blanches, mauves ou violettes très odorantes.

Le vieillard avait parlé d'une voix grave ; le médecin hésitait à répondre.

– La fécondation artificielle, sans doute ? interrogea Bagois... Une farce !... Je n'y crois pas !...

M. des Mazerolles secoua la tête :

– Non !... autre chose !... Une découverte qui concerne toute la jeunesse... malheureusement...

Il ajouta en lui-même :

– Découverte trop tardive, hélas ! pour celui que je pleure !...

Le vieillard songeait à son fils unique, enlevé par une effrayante maladie ; M. des Mazerolles vivait seul avec sa femme qui ne sortait jamais, veuve de son enfant, « orbate¹ » enfoncée dans sa douleur.

M. Théodore balbutiait :

– Le sujet est évidemment intéressant, original, et la découverte en question fait le plus grand honneur à notre ami Le Roux, mais je crains...

Et de l'index, il désigna Georges Luzard qui fumait une cigarette, les yeux au plafond.

– Bah ! riposta M. des Mazerolles, M. Luzard n'est plus un enfant et il est bon que notre jeunesse soit au courant des progrès de la science et enfin armée !...

Georges s'approcha du groupe et les regards des quatre invités et de l'amphitryon² se fixèrent aussitôt sur le docteur Ambroise Le Roux.

Félicie ouvrait la porte.

– Laissez-nous ! commanda M. Théodore...

Le médecin avait trente-deux ans ; il était de taille moyenne, un peu maigre, un peu pâle, avec un front très haut, une barbe brune en pointe, à l'instar des mignons, un nez droit artistement modelé, des yeux noirs pensifs. À considérer sa large capacité cérébrale, les os frontaux franchement évasés, la face amoindrie et comme écrasée sous la partie supérieure, le renflement de l'arcade sourcilière de droite, siège de l'analyse et des sciences positives, il était aisé de

1. Endeuillée par la disparition de son enfant.

2. Celui qui invite à dîner.

comprendre, après l'avoir entendu, que l'on se trouvait en présence de l'un de ces grands savants dont l'image vivra rayonnante, éternelle pour les siècles futurs, alors que, leurs ambitions mortes et leurs rêves évanouis, politiques, artistes et soldats, même les plus fameux, dormiront, oubliés dans la poussière.

– L'idée de l'inoculation expérimentale du virus syphilitique, commença très simplement le docteur Le Roux, compte près d'un siècle d'existence ; mais les essais ayant produit des désordres aussi graves que le mal obtenu par contagion directe, la méthode préservatrice eut le sort de l'inoculation de la variole qui donnait alors toute la variole...

– Ce n'était pas la peine ! interrompit Mécène Bagois.

– La découverte du vaccin jennérien¹ apporta un regain d'actualité à la tentative : on essaya d'inoculer avec le virus des accidents tertiaires soi-disant atténués ; ces accidents ne sont pas contagieux, et il n'y eut pas de résultat. Enfin, en 1844, Auzias-Turenne² prétendit que l'inoculation, plusieurs fois répétée, – en première période, – jusqu'à ce que le malade devînt réfractaire aux effets des premiers accidents, entraînait pour toujours l'immunité, et il s'inocula lui-même ; puis il tenta l'expérience sur diverses personnes : il opéra jusqu'à deux mille inoculations successives sur le même individu. Il fut démontré que, la préservation étant transitoire, les sujets restaient soumis à l'empoisonnement ; Auzias-Turenne s'est tué par l'inoculation... À la suite de ces tristes mécomptes, on abandonna les expériences... Messieurs, après ces explications préliminaires indispensables que j'ai voulu rendre peu savantes et rapides, j'arrive à ma découverte : j'avais cette conviction basée sur des études sérieuses que la maladie en question, comme le charbon³, la rage, est due à un bacille...

Mécène leva les bras :

1. Vaccin contre la variole.

2. Joseph-Alexandre Auzias-Turenne (1812-1870) est un médecin français. Il préconisa l'inoculation préventive de la syphilis, sur le modèle de la variolisation, sans aboutir à un vaccin.

3. Maladie infectieuse chez les hommes et les animaux.

– Les bacilles !... Vivent les bacilles !... Madeleine-Bacille !...

M. des Mazerolles frappa de son poing sur la table :

– Silence !

– Je cherchais le bacille. Aucun des microscopes en usage ne donnait un grossissement suffisant ; le hasard me favorisa : un vieillard, guéri de la folie par la transfusion du sang, avait lu, dans un journal de science, un article consacré à mes études ; il m’offrit le microscope que son sauveur, son fils même, l’illustre Paolo Lorezzi¹, venait d’inventer pour l’examen des globules. Avec le puissant appareil, je reconnus la présence indéniable des bacilles dans le virus, de millions de bacilles à forme étoilée. J’étudiai le terrain de culture et je fus arrêté par ce fait qu’à l’inverse du charbon et de la rage, la syphilis est une maladie essentiellement humaine. Presque tous les animaux, en effet, excepté une race de singes, la tribu des alouates ou singes-hurleurs², tribu du Nouveau-Monde, de plus en plus rare, sont réfractaires à la maladie. La rage, vous le savez, n’est pas une maladie humaine, le charbon non plus ; M. Pasteur³ a cultivé le virus charbonneux dans le sérum du sang de bœuf, le virus rabique⁴ sur des moelles de lapins enragés. Il me fallut chercher dans l’homme même ; je commençai par le sang ; je continuais avec le liquide sécrété par les reins : je n’obtenais aucun résultat. Alors, j’essayai de la lymphe⁵ dont les propriétés et la composition sont des plus variables, suivant les parties où les vaisseaux lymphatiques s’approvisionnent ; je choisis la lymphe la plus ordinaire, celle qui se trouble par son mélange avec l’alcool, qui, en portion solide, devient rouge pourpre dans le gaz acide carbonique et rouge écarlate en contact avec le gaz oxygène, et je procédai par atténuations. Je cultivais les bacilles dans cette lymphe à une haute

1. L’histoire de Paolo Lorezzi et de son père fait l’objet d’une nouvelle de Dubut de Laforest, « Une Livre de sang », publiée en 1884 avec le roman intitulé *Belle-Maman* et en 1897 dans *Pathologie sociale* sous le titre de « La Transfusion de sang ».

2. Singes du continent américain aussi appelés « hurleurs » en raison de la puissance de leur voix.

3. Louis Pasteur est un scientifique français (1822-1895), inventeur de plusieurs vaccins, en particulier contre la rage.

4. Le virus de la rage.

5. Liquide organique.

température, sur quatre terrains progressifs, 45°, 50°, 55° et 60°. Après cette série, les bacilles, très peu actifs, se trouvaient incapables d'évoluer dans l'organisme autrement que par des manifestations sans gravité. Je tentai l'expérience de l'inoculation sur moi-même et, de cette expérience qui remonte à sept ans déjà, est née pour moi la certitude que le vaccin du virus ainsi atténué préserve à tout jamais du mal...

Les assistants avaient écouté avec beaucoup d'attention, M. des Mazerolles et Georges Lizard surtout ; M. Mécène Bagois lui-même était sérieux.

Le D^r Le Roux conclut :

– Qu'advient-il de mon labeur ?... Un médecin expérimente sur lui-même ; ce n'est pas assez pour imposer la croyance à sa découverte... M. Pasteur a rencontré des sujets qui ont accepté le virus rabique, en tant que préservatif. Aurai-je la même fortune ? Je n'en sais rien... Je ne puis présenter un mémoire à l'Académie de médecine qu'autant que ce mémoire relatara une observation nouvelle, l'expérience tentée sur un autre que sur moi, sur un homme jeune, robuste, libre de sa volonté, et j'entends par là que je ne veux pas profiter du malheur d'un pauvre !... J'attendrai !... On me volera peut-être ma découverte... Tant pis !...

– Je te vois venir, grommela Bagois, tu cherches un homme de bonne volonté pour avaler le bacille : il te faut un type ?... Eh bien, illustre docteur, s'il n'y a que Mécène, tu peux te fouiller¹ !...

– Docteur, fit des Mazerolles, si, au lieu du sang vermeil d'un jeune homme et d'une musculature vigoureuse, il vous suffit d'un être vieilli et tremblant, je vous dis : Prenez-moi !... Je crois en vous !...

– Merci, ami... J'ai besoin d'un jeune sang !...

Chrétien des Mazerolles reprit :

– Quoi qu'il en soit, je suis sûr qu'un jour vous trouverez le moyen d'affirmer publiquement votre découverte ; vous aurez rendu à l'humanité un fier service ! On ne verra plus des êtres aimés ravagés et détruits par le mal infâme !... Ils ne s'en iront plus, désertant la

1. Essayer vainement.

famille et cachant au loin, malades honteux, le poison de leurs corps !... La rage ne fait que de très rares victimes, vingt par an dans toute la France, la syphilis¹, elle, c'est par milliers qu'elle compte ses empoisonnés, ses fous et ses morts ; la syphilis, le Protée² vengeur que l'on croit toujours tenir, amoindrir et qui nous échappe toujours, est la cause de la décrépitude humaine, des descendances tarées et perdues, de l'appauvrissement intellectuel et vital de toute la vieille Europe !...

Il se leva et tendit son verre ; il était superbe, des Mazerolles, avec son grand corps redressé, ses yeux brillants et sa barbe de fleuve, éclatante comme celle de « l'empereur à la barbe florée³ ».

Sa voix vibra :

– Debout, messieurs !... À la santé du docteur Ambroise Le Roux !... À la prochaine acclamation de sa découverte !...

Pendant que les verres s'entrechoquaient dans le brouhaha des félicitations, M. Théodore eut un geste :

– Chut !... Voici les enfants !...

Léonce et Robert venaient chercher les messieurs ; au salon, les dames s'impatientaient. Par la porte ouverte apparaissait Félicie, un plateau à la main, très curieuse de savoir ce que pouvaient conter les hommes, des atrocités évidemment. Mais pourquoi ne riaient-ils pas ?... Pourquoi semblaient-ils tous très graves entourant le docteur, avec une sorte d'admiration respectueuse ?...

Le petit Robert Le Roux n'avait entendu que le toast de M. Chrétien des Mazerolles et il en ressentait une fierté d'enfant. À l'émotion générale, il se jeta dans les bras de son frère, et tout en larmes :

– Ils ont raison, les messieurs !... Ils ont raison !... Je ne sais pas ce dont il s'agit, mais tu réussiras, grand frère !...

1. Maladie vénérienne contagieuse.

2. Divinité marine de la mythologie grecque qui a la faculté de changer d'apparence, à l'origine du terme *protéiforme*. Il est décrit par Homère dans *L'Odyssée* comme le « vieillard de la mer ».

3. Désignation de Charlemagne qui régna sur une grande partie de l'Europe au début du IX^e siècle.

– Oh ! monsieur Théodore ?... Oh ! monsieur Théodore ?...

Devant l'aimable insistance de M^{me} Lafont et des jeunes filles, le chef de bureau s'approcha du piano où Valentine venait de s'asseoir et il racla¹ du violoncelle pour accompagner une sonate de Massenet².

Après le morceau, les applaudissements éclatèrent ; sur la pointe des pieds, Félicie faisait circuler des consommations, des sirops et des glaces pour les dames ; de la bière et du punch pour les hommes.

On réclama une sérénade de Gounod³. Mécène Bagois en profita pour suivre Félicie à la cuisine ; M. Théodore traduisait ses susceptibilités jalouses par de formidables coups d'archet inopportuns, par des « broun !... broun !... » des roulements de tonnerre détraquant la mesure, à la grande stupéfaction de sa fille.

– Papa !...

Les danses commencèrent ; Charlotte était au piano. Georges Luzard offrit le bras à M^{me} Céleste Mercœur, M. Auguste Vaussanges et Léonce avaient invité les demoiselles Lafont ; Robert faisait danser Valentine.

Mécène rentra ; il s'approcha de son collègue :

– Bien gentille, votre bobonne !... Ah ! vieille canaille !...

– Vous êtes soûl, Bagois ?

Mécène fit glisser ses mains sur son bedon :

– Je suis à mon aise...

– Collègue, je n'aime pas ces plaisanteries !...

– Vaussanges ?...

– Ne recommencez pas, mon cher !...

– Voyons, Théodore ?...

– Vous avez compris ?...

– Parbleu !... M'en voulez-vous toujours ?...

– Non... mais...

1. Gratta les cordes du violoncelle sans délicatesse.

2. Jules Massenet est un compositeur français (1842-1912).

3. Charles Gounod est un compositeur français (1818-1893).

Vers la fin de la soirée, Félicie ayant renversé un plateau de verres au milieu du salon, M. Vaussanges se mit dans une fureur noire :

– Elle est idiote, cette fille !... cria-t-il... idiote !...

Tandis que la bonne ramassait les éclats de verre, Charlotte murmura à l'oreille de son mari :

– Théodore, en présence des étrangers, les observations des maîtres sont trop blessantes, trop dures...

Il haussa les épaules et il ne vit pas le coup d'œil que lui jetait la servante humiliée ; il ne comprit pas le levain de haine qui fermentait en cette fille sauvage, à la pensée qu'elle était soutenue par la femme trompée sous son propre toit et méprisée par l'homme qui l'avait prise et couchée sur le canapé du salon, aussi brutalement que le gars des Coussières, – en la nuit d'août, sur les foins éventrés, à la clarté des étoiles.

IV

Pendant l'étreinte d'une valse, alors que M^{me} Céleste Mercœur se pressait avec rage contre son beau cavalier, Georges Luzard avait prié sa danseuse à déjeuner chez lui, le lendemain, en tête à tête, dans son petit et charmant hôtel de la rue du Mont-Thabor. Bien que la dame lui eût déjà donné des preuves manifestes de son entraînement et de ses fièvres de désir, le fiancé de Valentine, – fiancé, au dire de M. Théodore, – crut devoir excuser la hardiesse de l'invitation ; mais la jeune veuve accepta, tout de suite, attirée vers l'homme par un aimant invisible dont elle subissait avec joie la toute-puissance.

Il y avait une cause à ce déchaînement de passion érotique, à ce mépris de toute crainte, de toute pudeur, à l'explosion furieuse de cet amour furieux. Certain soir de ce même hiver, M^{me} Céleste Mercœur prenait le thé, rue du Mont-Thabor, dans le salon de son amie M^{me} Bouvreuil, la voisine de Georges¹. Paresseusement assises sur un sofa, deux jeunes femmes causaient, en maniant l'éventail, indifférentes au reste de la société, en grande partie féminine. Le nom de Georges Luzard revint plusieurs fois dans leur conversation, et la veuve très intéressée à savoir le sentiment de ces dames sur son futur parent, n'écoula plus que d'une oreille distraite les banalités de trois ou quatre vieux messieurs rassemblés autour d'elle. C'étaient des « Oh ! ma chère !... Oh ! ce Georges !... », puis des yeux levés au plafond, des crispations de doigts, des soupîrs, des frissons, des tressaillements de volupté, et tout d'un coup, des repos, des silences ; paupières closes et mains gantées affaissées sur les robes... Mais les dames secouaient leur torpeur, et

1. La reprise dans *Les Derniers Scandales de Paris* donne un prénom à la voisine de Georges : Héloïse, et ajoute qu'elle est la belle-sœur de Gabrielle Bouvreuil, prostituée assassinée par le vicomte de La Plaçade dans le livre 2 de la saga (*Les Souteneurs en habits noirs*).

avec des mouvements convulsifs, elles repartaient ensemble : « Oh ! ma chère !... Oh ! ce Georges ! » Leurs regards étaient brillants ; leurs têtes se dressaient orgueilleuses, attentives ; leurs poitrines avaient des renflements, leurs jambes des trépidations, et tout leur corps tremblait comme si le bien-aimé allait venir, comme s'il était là, à genoux.

– Ah ! ma pauvre Valentine ! soupira M^{me} Mercœur.

Pendant deux jours, Céleste garda pour elle sa découverte ; mais à la troisième journée, elle désira en apprendre davantage et elle se confia à M^{me} Bouvreuil. Celle-ci ignorait encore les idées matrimoniales de Georges et elle n'hésita pas à affirmer la réputation du coq élégant de la rue du Mont-Thabor ; elle-même – toutes ses amies le savaient, mais elle s'en cachait au moins ! – avait pu apprécier la valeur sexuelle de M. Luzard ; M^{me} Bouvreuil, en verve de bavardage, mit sur le compte d'autres femmes le résultat de ses propres observations. Elle fit un tableau si vivant des aventures galantes de Georges que la veuve découvrit sans peine que son interlocutrice avait dû vivre un bout de rôle.

– Alors, toutes ? demanda en riant M^{me} Mercœur... toutes les dames du quartier ?

– Toutes ? non... Presque toutes... Moi ?... Non... Non, je vous le jure !... J'adore mon mari !...

M^{me} Bouvreuil avait prononcé cette dernière parole, sans grande conviction. Si elle évitait de parler d'elle, la voisine de Georges était intarissable sur le sujet des autres femmes.

– M. Luzard, fit-elle, ne se cantonne point dans le quartier !

– Comment ! toutes les maîtresses que vous m'avez citées ne lui suffisent pas ?

– M. Georges reçoit aussi des visites de grandes dames voilées... On raconte que plusieurs comtesses, marquises, duchesses du faubourg, une princesse même l'ont honoré de leurs faveurs... D'une discrétion, par exemple !... Des voitures aux stores baissés, les femmes descendent et entrent... La porte se referme... J'ai cherché à voir... Impossible de distinguer un visage !...

– Il doit avoir une maîtresse... plus aimée que les autres, M. Luzard... une maîtresse... attirée... ?

– Pour cela, non !... Je ne le pense pas, du moins... Nous le saurions !...

– C'est juste ! déclara la jeune femme, un peu suffoquée par la révélation de cet espionnage permanent.

À dater de ce jour, M^{me} Mercœur rêva de Georges Luzard, et sa chair fut mordue, exacerbée par une rage d'autant plus violente qu'au lieu de chercher un dérivatif à ses transports, la veuve les augmenta en éloignant son amant. Cet amant, M. Adrien Michon¹, commissionnaire en marchandises, était un brave homme qui avait adoré Céleste, sans le lui dire, les cinq années de son mariage, et qui aujourd'hui, espérait l'épouser.

Dans sa luxueuse retraite de Neuilly, Céleste recevait la visite de M. Michon et celui-ci la comblait de cadeaux ; il s'était institué son commissionnaire, sans factures. Elle invoqua une maladie nerveuse, le besoin d'être seule, au moins pour quelques mois, et l'amant désolé partit pour une tournée en Italie et en Allemagne.

Après la mort de son mari, un homme gros et laid, banquier rue Lafayette, M^{me} Mercœur avait été accablée par les tracas sans nombre des veuves ; ses oncles Théodore et Auguste étaient trop occupés pour l'aider ; d'autre part, elle redoutait les tyrannies fatales de la famille. Elle chargea de ses intérêts un agent d'affaires, M. Tamisier. D'abord, elle voulut voir clair dans sa situation et même elle éprouva un certain goût à se rendre dans les études d'avoués ; très intelligente, elle commençait à démêler la crinière de la procédure actuelle, l'une des hontes du pays de France ; elle mesurait surtout l'immense malheur des femmes seules. Mais, depuis son caprice, rien ne l'intéressait, pas même un procès pendant devant le Tribunal civil où un quart de sa fortune était engagé. M. Tamisier ne la reconnaissait pas. La veuve naguère si débrouillarde, si remuante, trimballant les dossiers, n'y jetant jamais sans raison sa signature, ordonnée chez elle et n'ayant en

1. Dans la deuxième version du roman de *La Bonne à tout faire*, le nom de l'amant est modifié ; il s'appelle Adrien Goilon, vraisemblablement pour éviter l'homonymie avec un autre personnage des *Derniers Scandales de Paris*, dénommé Valérie Michon.

somme qu'à mettre de côté ses rentes, puisque M. Michon subvenait à tout ; cette même femme signait à l'aventure, toquée, pour tout de bon ; elle venait rue du Mont-Thabor, chez M^{me} Bouvreuil, afin d'entendre parler de Georges, excitant les bavardages ; elle allait chez ses parents, boulevard de Clichy, avec l'espoir de rencontrer Georges ; mais, à cette époque, M. Luzard voyageait en Irlande. Enfin, elle le vit et elle trembla ; il lui semblait encore plus aimable, plus robuste, plus séduisant, plus attractif, que ne l'avaient dépeint M^{me} Bouvreuil et ses invitées.

Céleste n'avait pas aimé son énorme mari, ni la maison de la rue Lafayette où des ribambelles de chiffres dansaient une sarabande, où le métal sonnait, toujours sonnait, comme dans un ghetto. M. Mercœur s'éprit d'elle, alors qu'elle habitait, square Montholon, un petit appartement avec sa mère, la sœur aînée des Vaussanges. Les parents de Céleste étaient morts et le banquier foudroyé par une attaque d'apoplexie se rappelait au souvenir de sa jeune femme avec la moitié de sa fortune évaluée à trente ou quarante mille francs de rentes, selon la décision des juges. M^{me} Mercœur n'était pas plus attachée à M. Michon qu'elle ne l'avait été à quatre jeunes employés de son mari auxquels elle s'abandonna dans ses heures de désœuvrement ; ces cinq êtres, les seuls, ne comptaient pas pour elle ; c'était la première fois de sa vie que ses sens battaient pour un homme, et ils battaient, battaient, battaient.

À une heure du matin, – le bal des Vaussanges finissait, – Félicie vint prévenir la jeune veuve que son coupé l'attendait. M. Théodore et M. Auguste s'étaient offerts pour accompagner leur nièce à Neuilly. Céleste refusa. Son vieux domestique Jérôme était un homme très sûr, et puis, elle était brave ! Pendant que la servante l'examinait d'un œil sournois tout en l'aidant à mettre son manteau de peluche noire doublé de velours cerise, M^{me} Mercœur avait montré à l'entourage le petit revolver qu'elle portait dans son manchon de loutre, et après avoir serré fiévreusement la main de Georges, elle était partie, la chair en fête.

Tout le long du chemin, plus d'une fois, elle songea que c'était bien mal de s'allumer ainsi pour un homme, comme la dernière des filles, bien mal d'avoir donné des gages intimes de tendresse à un futur parent, bien mal d'avoir accepté du fiancé de Valentine un déjeuner pour ce même matin, un déjeuner, un rendez-vous d'amour. Elle se consola ; ses alarmes s'éclipsèrent. Le mariage n'était pas encore décidé ; Georges n'était pas si chaud que cela pour la cousine ; l'oncle Théodore l'avait rêvé, ce mariage ! Charlotte plus sage, se refusait à y croire, à cause de la disproportion des fortunes !... La tante Charlotte lui avait dit : « Ton oncle est fou !... M. Lizard vient chez nous, en ami ; il nous envoie des fleurs, en compatriote, en ami !... » Et puis, Céleste était femme, elle était jeune, elle était jolie, elle était veuve et elle aimait !

Au lieu de l'éloigner, l'idée que Georges avait eu tant de maîtresses l'attirait ; elle n'avait point la prétention de le posséder vierge et elle se disait qu'il fallait vraiment qu'il fût bien extraordinaire pour remporter tant de victoires. Elle se souvenait des paroles de M^{me} Bouvreuil, de la conversation enthousiaste des deux dames, dans le salon de la rue du Mont-Thabor ; elle se souvenait encore mieux des caresses de son voisin de table, du feu dont il l'avait embrasée et qui, loin de s'éteindre, flambait plus fort, dans l'exaspération du désir, de même qu'un incendie gagne du terrain, par une nuit brûlante, au souffle d'un vent impétueux, sur un champ de bruyères en flammes. Elle avait déjà laissé passer un pan de ses jupes dans l'engrenage où mille créatures et des plus belles, avaient mis leur corps. Georges l'avait remarquée, même en présence de Valentine, et cela lui donnait une fierté, un grand orgueil, une vaillance d'amoureuse.

Dans sa chambre, pour la première fois, depuis son deuil, elle n'eut pas un regard pour le portrait de son mari, du mort qu'elle vantait toujours, en présence de Michon, sans croire un mot des éloges, pour agacer l'amant, jouir de sa stupéfaction et de ses angoisses ; elle n'eut pas une pensée pour l'homme qui lui avait laissé et la liberté et la fortune, sans laquelle la liberté est une ironie ; elle rêva de Georges, se plaisant à grandir le héros, à le parer de toutes sortes d'attirances, de raffinements, de surhumains mérites inconnus des autres mortels,

et elle vit une apothéose féerique, un lumineux cortège de femmes où elle, la dernière venue, elle hâtait le pas et fleurissait, frisait, pomponnait tous ses charmes, pour rayonner, et dès l'aurore, au premier rang.

Georges Luzard n'était pas du tout dans les mêmes dispositions que l'ardente veuve. On se souvient de ses préoccupations, pendant le dîner des Vaussanges, où sa voisine essayait sa conquête. À la fin, autant par simple politesse d'homme du monde que par énervement, il s'était décidé à répondre aux avances de M^{me} Mercœur, et son front pensif s'était désembruni.

Georges avait paru vaincre et chasser une idée pénible, mais voilà que cette idée première lui était revenue, plus troublante que jamais. Ce n'étaient pas la beauté piquante, le minois chiffonné, les grâces de jeunesse de Valentine qui l'absorbaient à ce point. Avait-il eu pour maîtresses des vierges ? Il ne s'en était jamais inquiété ; il ne le pensait pas, estimant en sa sagesse profonde que la virginité est un mythe, car, aussi pure que la jeune fille puisse être imaginée, – si elle n'a pas été corrompue dans son pensionnat ou par sa gouvernante, elle a tout au moins rêvé d'un cousin, – et ce rêve est à lui seul une souillure. Il ne croyait donc pas au symbole de la fleur d'oranger, à l'existence d'une fille immaculée, vierge dans l'acception du mot, – vierge des sens et vierge de pensées mauvaises.

Avait-il, à un moment, – et malgré son opinion très arrêtée sur la vertu des demoiselles de chair et d'os, – songé à faire sa femme de Valentine ? Peut-être. Dans tous les cas, à l'heure présente, un autre amour et un amour puissant le tenait au cœur. Le galant si aimé des femmes, le peintre amateur, le jeune homme riche à bonnes fortunes dont la réputation amoureuse allait chaque jour grandissante, – depuis le monde des bourgeoises de la rue du Mont-Thabor jusqu'au faubourg Saint-Germain, – celui qui avait son entrée chez M^{me} Bouvreuil, aussi bien que dans le boudoir de la princesse de Sachs-Rantel¹, il se troublait,

1. Personnage principal de la nouvelle intitulée « Les Statues » publiée en 1886 dans les *Contes pour les baigneuses*.

rougissait devant une femme, une femme de trente-sept ans, – une vieille femme pour un homme qui n'avait pas encore fini la trentaine.

Il aimait M^{me} Vaussanges, la mère de Valentine. C'est en vain qu'il essayait de se tromper lui-même en exagérant les côtés ridicules et funestes de cet amour en germe ; c'est en vain qu'il cherchait, – plus soucieux de sa raison et de sa santé que M^{me} Mercœur, – à s'étourdir, à oublier avec des maîtresses : l'obsession de la dame blonde était en lui et ne le lâchait pas.

Tout enfant, il avait admiré Charlotte jeune fille, à Rouen ; il l'avait vue grandir, s'embellir ; il l'avait désirée, lui tout petit, et elle déjà femme. Puis, les études de droit étaient venues après le lycée, puis les voyages, et il avait oublié M^{lle} Dupuis.

Brusquement, un soir, à la sortie du théâtre du Vaudeville, il y avait de cela six semaines, – un homme lui avait doucement frappé sur l'épaule ; il s'était retourné et avait reconnu M. Théodore Vaussanges, accompagné de sa femme et de sa fille.

Le chef de bureau parla du père de Georges, de M. Nicolas Lizard, l'ancien député de Rouen, le généreux protecteur auquel il devait un bon coup d'épaule ; Charlotte se rappelait très bien M. Georges et sa famille, sa maman surtout, M^{me} Isabelle, si aimée en Normandie. Les Vaussanges avaient vu le Salon ; ils entamèrent l'éloge du trop rare exposant et la conversation se termina par ces mots de M. Théodore : – Mon cher monsieur Georges, venez donc nous demander à dîner, un de ces soirs, sans cérémonie !... Vous nous ferez bien plaisir !...

Le fils de l'ex-député avait une trop grosse fortune pour que M. Vaussanges eût à ce moment la folie de son rêve d'épousailles, mais l'invitation du chef de bureau n'était pas absolument désintéressée. Lizard possédait des amitiés dans le monde politique, bien qu'en général il n'aimât guère ce monde ; Lizard aiderait M. Théodore à décrocher le ruban rouge¹.

Georges dîna, boulevard de Clichy, plusieurs fois en peu de temps, et il rendit les politesses avec des fleurs pour les dames et en invitant à déjeuner le chef de bureau. L'intimité devenant plus profonde,

1. La Légion d'honneur.

M. Théodore s'imagina que Lizard distinguait Valentine, et cette chimère s'ancre dans son esprit, malgré les efforts de Charlotte pour l'en arracher.

Croyant que le meilleur moyen d'arriver à la mère était de paraître papillonner auprès de la fille, le jeune homme papillonnait, comme sous le soleil les vrais papillons tournent autour des simplettes, avant d'aborder les calices doubles, plus épanouis, aux parfums plus suaves et plus grisants ; il offrait encore des bouquets, cherchant l'occasion de risquer un aveu et ne la trouvant pas ou n'osant pas. Il se lamentait, voulait rompre ; il chercha aussi à s'enflammer pour Valentine ; il n'y réussit point. Quant à l'idée de s'introduire dans la maison par la porte secrète des incestes d'alliance, tel qu'un hypocrite et un malfaiteur, d'accepter pour épouse la fille de la maman aimée, il ne s'y arrêta pas : ce larcin de vil faussaire salissant la famille, salissant la maîtresse, le salissant lui-même, répugnait à la fois à son humeur galante, à son âme d'artiste, à sa bravoure de mâle.

À dix-huit ans, Georges Lizard était entré à l'École de Saint-Cyr¹ ; il en sortit avec un bon numéro, choisit les dragons² où il servit deux années, et la famille disparue, le lieutenant millionnaire envoya ses épauettes de citrouillard³ au diable-vauvert⁴ de la paix. Il voyagea en Europe, dans l'Extrême Orient, aux Indes, et vint ensuite s'installer à Paris, rue du Mont-Thabor. Son petit hôtel merveilleusement disposé restait confié, pendant ses nombreuses absences, à la garde de deux domestiques, les Pervinquières, le mari et la femme, la femme, cordon bleu, l'homme, valet de chambre ; ce dernier, Étienne, très habitué à son maître. Une fois, comme passe-temps, Georges s'était amusé, à découper et à traduire en latin fantaisiste, le nom de son garçon ; et de *Pervinquières*, il faisait Père-vain-qui-erre : *Pater-vanus-qui-errat*.

Les rares élus pouvaient admirer en ce séjour les curiosités des contrées lointaines et un grand nombre d'œuvres d'art françaises ;

1. École d'officiers de l'armée française créée en 1802 par Napoléon Bonaparte.

2. Soldats de la cavalerie servant à pied ou à cheval.

3. Soldat du corps des dragons, par allusion à la couleur de son uniforme.

4. Très loin.

mais la consigne était sévère, et Étienne, souple aux ordres, ne laissait entrer que les personnes attendues, désignées d'avance, des amis, des femmes ; celles-ci murmurant un mot de passe, toujours un terme gracieux, – le nom d'un oiseau, d'un bijou, d'une fleur, d'un parfum.

C'était une vie fort agréable que celle de Luzard, insouciant de l'argent, très généreuse : le bon garçon se plaisait à obliger un ami, à payer le couturier d'une belle, à augmenter le prix des costumes, à l'insu des époux.

Georges était un jeune homme sensuel, mais non pas un vicieux. En amour, il avait toutes les tendresses, toutes les câlineries d'un amant et aussi les ignorances voulues du libertinage. Les jeunes femmes qui, chez M^{me} Bouvreuil, en présence de M^{me} Mercœur, avaient fait de Luzard un grand éloge, ne pouvaient parler de lui que d'une façon personnelle ; elles se livraient l'une à l'autre, parce que, sans doute, elles se connaissaient beaucoup, ayant toutes deux appris ou plutôt deviné leur liaison, ayant hésité d'abord, craintives, pleines de défiance, et s'ouvrant ensuite dans une sorte de fraternité amusante et peut-être nécessaire.

Georges tenait particulièrement en horreur l'accouplement des femmes, et il affirmait que les vices de Lesbos, toujours plus nombreux, toujours plus effrayants, prennent naissance dans ce fait que les maris et les amants contemporains sont de tristes mâles. Lorsque ses amis, jouisseurs énervés, lui citaient des orgies contre nature, il ne comprenait pas ; il ne désirait pas savoir. Mais il était capricieux, plus variable qu'un thermomètre : il cueillait et aimait les belles, ainsi qu'on aime les fleurs, qui, du matin au soir, se fanent ; Paris était grand, et la floraison incessante.

C'était un tempérament, que ce M. Luzard, à la double vue de l'homme et de l'artiste. Quand il observait les ridicules du monde, le meilleur de son rire éclatait pour lui tout seul, en un concert effréné, dans sa puissante tête : il avait, pour ainsi parler, le rire du cerveau.

Au lycée de Rouen, où il fut bon élève, on l'admit au concours général, dans la classe de philosophie. Le thème : Commenter cette maxime

de Kant¹ : « Si nous n'avons pour but que le plaisir, nous sommes insensés de ne pas employer tous les moyens pour nous le procurer. » Lizard expliqua la maxime, en sacrifiant l'hypothèse, et il remit une composition assez originale pour le faire flanquer à la porte de l'établissement. Il avait été sincère ; sa vie le démontrait, n'ayant qu'un seul but : le plaisir ; car être charitable est encore un plaisir pour un homme riche, heureux en femmes, bien portant.

La peinture était son moindre souci :

– Il y a tant d'artistes qui ont besoin de travailler pour vivre, que si je travaillais pour vendre, je leur volerais leur pain !...

Il expédiait cependant quelquefois une toile au Palais de l'Industrie², un portrait de femme toujours, devant lequel les initiés s'arrêtaient moins pour l'art que pour coller un nom entre les deux beaux yeux.

On sait ce qu'il pensait des politiques. Il saluait le professorat, toujours humble, honnête et vaillant ; il honorait l'armée laborieuse ; il respectait ceux d'entre les magistrats et fonctionnaires de tous ordres qui lui semblaient intègres.

La littérature, la science, le théâtre ? Il lisait les chroniques parisiennes pour apprendre les potins de la ville et délasser son esprit des œuvres profondes touchant à l'origine des êtres, relatant les découvertes de la médecine et de l'électricité, – les deux seules puissances de l'avenir ; il n'allait plus au théâtre ; il n'achetait plus de romans ; la musique l'ennuyait aussi.

– Que font les romanciers et les dramaturges ?... Ainsi que me le disait l'un d'entre eux, qui est tout cela en même temps, et de plus un philosophe, ils rabotent et ajustent des portes et des fenêtres ; ils se révèlent plus ou moins habiles dans le rabotage et l'ajustage ; ils ruinent ou enrichissent des directeurs et des éditeurs, arrivent quelquefois à la fortune nécessaire, – très rarement à la célébrité inutile, – ou bien, ils meurent de faim : le métier connu n'est intéressant ni pour eux, ni pour moi !...

1. Emmanuel Kant (1724-1804) est un philosophe allemand fondateur de l'idéalisme transcendantal.

2. Édifice construit à Paris pour l'exposition universelle de 1855.

Il aimait la chasse, la pêche, le canotage, le bal, la table, les roses et l'amour ; il avait la haine du corset¹, de cet instrument de torture indigne de la civilisation, de ce gêneur de poitrines de femmes, de cet imbécile à baleines, de ce faux outil qui souvent le trompait.

Autrefois, aux dragons, il avait parcouru les œuvres du marquis de Sade² ; il jugea « le divin » assommant, sans s'apercevoir, du reste, que tous deux, lui et M. de Sade, ils étaient des compères, des jouisseurs, des amateurs de la maxime de Kant falsifiée : M. le marquis, infâme bourreau, et lui, Georges Luzard, généreux taureau.

Récemment, il jeta un coup d'œil sur les œuvres d'un romancier russe, M. le comte Tolstoï³ : il rit à se tordre de ce socialiste qui méprisait le bien-être pour lui et ses semblables et qui travaillait en simple « ouvrier⁴ » de la terre.

Si Georges se donnait aujourd'hui la peine de formuler un rêve, si, de par la métempsychose⁵, il était, au jour de la mort, consulté par le laboratoire de la création, il voudrait renaître beau cheval sauvage, énergique, vaillant, et accomplir sa nouvelle évolution terrestre, là-bas, dans quelque vallée superbe, auprès des grands fleuves, où, entre les vierges rameaux, sous les baisers du soleil, viennent boire les cavales⁶ amoureuses aux crinières flottantes, aux pieds rapides, aux corps sveltes.

– Ma foi, se dit-il, un soir, en frisant ses blondes moustaches, Charlotte me rend fou !... Je ne dois rien à M. Théodore, et je puis bien lui prendre sa femme !... Je ne suis pas son obligé, et lui, il est l'obligé de mon père !...

1. Sous-vêtement féminin destiné à soutenir la taille et la poitrine.

2. Écrivain français (1740-1814) dont l'œuvre accorde une place importante à l'érotisme. Il est surnommé « le divin marquis ».

3. Écrivain russe (1828-1910), auteur notamment de *Guerre et Paix* qui retrace les guerres napoléoniennes en Russie.

4. Ouvrier.

5. Doctrine de la transmission successive des âmes dans différents corps après la mort.

6. Juments.

C'est plein de cette intention que Lizard accepta le dîner des Vaussanges ; après le bal, il se fit conduire dans un restaurant de nuit ; il ne s'y amusa pas ; et au lieu de vivre comme la diaphane M^{me} Mercœur un songe enchanté, il pleurait.

Charlotte était là, toujours là, et jamais là, corps absent pour le contact, présent à la pensée, dans un espace géométrique indéfini, et cette femme l'incendiait avec ses yeux langoureux et la blondeur de ses chairs. Ils avaient dansé ensemble une seule fois, et il sentait encore la chaleur de la dame ; il l'avait rencontrée ensuite dans la salle à manger, où Félicie préparait les rafraîchissements ; elle s'était assise, un peu lasse, après avoir relevé très chastement le bas de ses jupes, et il voyait quelque chose de ses dessous, des linges brodés d'une exquise blancheur ; ceci ne présentait pas la coquetterie tumultueuse et raffinée des duchesses et des filles, mais un horizon plus simple et plus franc. Il pensait bien que M. Théodore, l'acharné du violoncelle, n'avait dû qu'effleurer cette beauté simple. Les maternités, pourtant ? Les maternités étaient déjà lointaines, et cette académie outragée par l'insipide mari, devait être au repos : les beaux arbres, les arbres solides que la grêle passagère a meurtris, se refont une écorce nouvelle, une nouvelle parure, sous la rosée et le soleil ; il serait le soleil ; il serait la rosée.

À la belle saison, les Parisiens, hommes et femmes, trouvent plaisir, en quelque village normand, à oublier les friandises, les sucreries artistiques, les écrevisses à la bordelaise, les truffes, le champagne, les ressorts des sommiers et des sofas, l'air factice des éventails, les essences de patchouli¹, de moss rose², de jaryn et d'ylang-ylang³ ; ils veulent manger du pain bis⁴, boire une tasse de lait ou une gorgée d'eau, dans le creux de leur main, à la source d'une pure fontaine ; ils veulent dormir à l'ombre des chênes, à la fraîcheur de la brise qui passe, dans le parfum-nature des fenaisons⁵, des thym et des

1. Plante odorante des régions tropicales.

2. Rose mousseuse.

3. Ou ilang-ilang, arbre à fleurs d'origine asiatique dont on extrait une huile utilisée en parfumerie.

4. Pain de qualité médiocre.

5. Récoltes de foin.

lavandes : ainsi, il allait vers elle, voyageur égaré, mais bon marcheur encore ; sur son épaule, sur sa poitrine, il s'endormirait... Oh ! non !... Il ne s'endormirait jamais !...

Dix heures du matin. – Étienne Pervinquières entra dans la chambre du maître.

– Étienne, j'attends une personne à déjeuner... Une dame... Elle est un peu vaporeuse... Préviens ta femme... Des plats légers !... Des fioritures !...

– Bien, monsieur !... Monsieur a-t-il donné à madame...

– Ah ! oui, le mot de passe ?... Voici...

Et il prononça un nom de parfum.

Étienne, un petit homme à favoris roux, se rendit à la cuisine :

– Encore une !...

– Ce matin ? demanda la cuisinière.

– Oui, ma femme... Ce matin !...

– Elles le tueront !...

– Lui ?... Lui ?... Lui ?... Jamais !...

Midi. – Une voiture aux stores baissés s'arrêta devant le petit hôtel de la rue du Mont-Thabor. Étienne s'avancait.

– Corylopsis¹... murmura M^{me} Mercœur.

Le valet de chambre pria la visiteuse de le suivre au salon. C'était là où Georges attendait la dame, dans une pièce au plafond en forme de dôme traversé de poutrelles bleues et rouges ; il était accoudé sur une psyché de marbre rose, tout près d'une baie au large vitrail venu des anciennes Flandres. Luzard aimait les teintes multicolores, partout : la nature ne se plaît-elle pas, elle aussi, à varier la mer fleurie des récoltes avec l'or des blés et des seigles, le cuivre des maïs, le vert des frondaisons, le gris tacheté des blés noirs, le blanc-violet des œillettes² et les mille dissemblances des herbes, de leurs parasites et des fleurs, depuis les bluets bleus et les rouges coquelicots jusqu'aux

1. Arbuste aux fleurs odorantes. Le mot de passe est modifié dans la seconde version du roman ; il devient *Verveine*.

2. Pavot dont on extrait une huile comestible.

blanches marguerites à effeuiller tout autour du jaune safran de leur cœur ? Et les oiseaux ?... Et les terres ?... Et les océans ?... Et le ciel lui-même ?... Luzard était le grand fils de la création !

– Vous paraissez souffrant, monsieur Georges ?...

– Madame, j’ai mal dormi...

Elle s’imagina tout de suite que, s’il avait mal dormi, c’était à cause d’elle, et elle affirma en riant :

– Moi aussi !...

À table, Georges voulut paraître aimable, galant ; toutes ses politesses, toutes ses grâces disaient une résignation, une contrainte, une véritable et humiliante contrainte par corps.

Quelques minutes après le déjeuner, M^{me} Mercœur remontait dans un fiacre qu’Étienne était allé chercher et elle avait l’embarras d’une femme qui vient d’être fouillée et affreusement volée.

Deux heures. – Luzard s’amusant encore beaucoup de la déconvenue de la veuve, se rendit chez M^{me} Vaussanges. Félicie le reçut et esquissa une révérence ; une démangeaison chatouillait la bonne, la démangeaison de lui demander des nouvelles de M^{me} Mercœur ; elle soupçonnait qu’ils avaient passé la nuit ensemble. Elle résista et marcha devant pour l’annoncer à sa maîtresse ; elle le vit trembler, lorsque la dame lui tendit la main, trembler de tout son corps et pâlir.

– Eh !... Eh !... fit la servante, de retour à la cuisine... Est-ce qu’il en pincerait pour madame ?... Déjà, hier, dans la salle à manger, il la regardait avec des yeux !... Si monsieur « l’était », s’il l’était, ce gros malotru qui m’a insultée, après m’avoir... Hum !... S’il l’était, tonnerre de chien !... C’est ça qui serait drôle !... C’est ça qui me ferait plaisir !... Cré tounnarr !... Tounnarr dé tounnarr¹ !...

1. Sacré tonnerre !... Tonnerre de tonnerre !

V

La jeune bonne, humiliée par son maître, tint rigueur à l'amant ; M. Théodore l'avait traitée d'idiote, en plein salon, devant toute la compagnie et elle voulait lui donner une leçon, avoir sa « vingince¹ », ainsi qu'elle disait.

Le surlendemain du dîner, à neuf heures du matin, le chef de bureau qui se rendait à son ministère, avec une serviette bourrée de paperasses, rencontra Félicie en train de nettoyer les cuivres de la porte d'entrée. Il s'arrêta au milieu du vestibule et, de la tête, il fit un signe à la fille ; mais la servante frotta de plus belle, sans lever les yeux ; il toussa, toussa de nouveau, esquissa de la bouche un baiser dans l'air. Peine inutile. Félicie, tout entière à sa besogne, étendait le tripoli² sur le métal, donnait un coup de flanelle, activait les luisants des cuivres jaunes, acharnée contre les rainures qui ne voulaient pas luire.

– Félicie ?...

– Monsieur m'appelle ? dit-elle, à haute voix, pour être entendue de M^{me} Vaussanges qui versait de l'eau dans son cabinet de toilette.

M. Théodore fronça les sourcils et il attendit, immobile, pris d'une crainte. Dans l'appartement, nul bruit. Le chef de bureau marcha doucement vers la bonne et celle-ci, à son approche, recula d'un pas, sur le palier.

Il demanda :

– Pourquoi avez-vous crié si fort ?... Pourquoi êtes-vous méchante ?... Elle restait bouche close.

Il reprit :

– Vous m'en voulez toujours, avouez-le donc !... Mais si je vous ai

1. Vengeance.

2. Poudre utilisée pour le récurage ou le polissage du verre, du bois ou des métaux.

grondée, ma petite Félicie, vous êtes trop intelligente pour ne pas le comprendre, c'est pour mieux cacher... notre jeu... Allons, soyez gentille, venez m'embrasser !... Viens, allons, viens !...

Elle ne broncha pas.

Ne voyant personne dans le couloir, M. Vaussanges s'avavançait pour prendre de force un baiser ; il était pataud, il manqua la jupe et la servante s'éloigna jusque vers la porte du voisin de face. Elle s'y planta et dit résolument :

– Laissez-moi, monsieur !

Après avoir enfoncé son chapeau sur sa tête et relevé le col de son pardessus, le chef de bureau s'engagea dans l'escalier, mâchonnant entre ses dents des phrases furibondes. Au dixième échelon, il ne fut plus son maître, il se retourna, lançant une menace qui l'étranglait :

– Savez... vous ! Je vous flanquerai à la porte !

– Tout de suite, si vous voulez ! riposta Félicie.

M. Théodore haussa les épaules, et plein de dignité :

– Ne répliquez pas, mademoiselle... Faites votre travail !...

Dès que le bourgeois eut disparu, Félicie éclata de rire :

– Vieux singe, va !... Ça veut des mamours en cachette, et, devant le monde, ça vous traite comme la dernière des dernières !... Tout gros qu'il est, je le forcerai bien à s'aplatir !... En faisait-il des yeux, le bougre !... Madame ne lui dit plus rien et il tient beaucoup à moi, c'est facile à voir !... Et pas trop généreux !... Depuis quinze jours que je suis là, il ne m'a donné que soixante francs, cent sous par cent sous... Toute la semaine, je vais le serrer et il déliera les cordons de sa bourse !... Est-ce qu'il se fiche dans le toupet que cela m'amuse d'aller avec lui ?... Si c'était M. Lizard, on pourrait s'offrir un caprice ; mais M. Georges a des femmes tant qu'il en désire, il ne voudrait pas d'un souillon¹, pour sûr !... Ce qu'ils ont dû s'en payer avec la petite veuve !... Et madame, et monsieur, et mademoiselle qui s'imaginent que M^{me} Mercœur est là pour chauffer le mariage de M^{lle} Valentine !... La bonne blague !... Et M. Lizard reluque madame !... Alors, c'est ça, Paris ?... C'est ça, le beau monde ?... En

1. Femme négligée, malpropre.

v'là une dégoutation !... Les Parisiens sont aussi canailles que les paysans !...

Les réflexions de la bonne furent troublées par M^{lle} Vaussanges qui prenait un bain, et appelait :

– Félicie... i... i... i... ie !...

Et roide dans son corsage à carreaux rouges, les mains tombantes et collées sur son tablier blanc, toute pareille à une caricature célèbre du *Charivari*¹, la jeune bonne emporta sa flanelle et sa boîte de poudre, referma la porte en disant d'une voix dolente :

– On y va !... mademoiselle... on y va !...

Et elle ajouta :

– On y va, mademoiselle Valenti... i... i... i... ine !...

En ses huit jours d'abstinence, M. Théodore faillit devenir enragé. La servante nettoyait ses cuivres, avant ou après le départ du monsieur. Si elle entendait venir le bourgeois, vite, elle courait au salon et secouait les tapis par les fenêtres. Le soir, quand le chef de bureau rentrait de son ministère et que, selon son habitude, il allait faire un tour à la cuisine, sous le prétexte de se laver les mains, il arrivait, la bouche en cœur², auprès de Félicie. Mais, brusquement, malgré la froidure, la servante ouvrait toute grande la fenêtre donnant sur la cour et, devant les têtes curieuses des voisines et des voisins, M. Vaussanges battait en retraite. Il cherchait Félicie ; il la flairait dans tous les coins ; jamais, il ne la rencontrait seule. Tantôt, la servante se trouvait avec ses maîtresses ; tantôt, elle montait dans sa chambre du sixième ; et lorsque les dames sortaient pour leurs emplettes et que le chef de bureau devançait l'heure du retour, il rencontrait la bonne dans la loge. Si le monsieur l'interpellait, elle lui disait que les dames n'étaient pas encore rentrées ; et lui, craignant d'ébruiter ses relations, d'être soupçonné par la concierge, il n'osait pas commander à la domestique de le suivre, ni même l'envoyer faire une course prochaine. Pourtant, un jour, agacé, énervé, bien certain

1. Journal satirique édité de 1832 à 1937.

2. En prenant un air affecté.

que sa femme et sa fille se trouvaient à Neuilly chez sa nièce et que les deux dames ne rentreraient pas avant l'heure du dîner, il entra dans la loge, salua M^{me} Tareau qui s'était levée à son approche et, le regard sévère, il dit à la servante :

– Eh bien, Félicie, vous oubliez le dîner ?...

– Monsieur, répondit la servante, sans se troubler, il n'est que cinq heures et il est trop tôt pour que je mette à la broche...

– Il y a du feu dans mon cabinet ?

– Oui, monsieur...

– La lampe ?

– La lampe est allumée...

Devant ce non-vouloir, il cherchait.

– Montez, ordonna-t-il... j'ai des lettres à vous donner pour la poste...

Elle le suivit lentement ; il la précédait d'un étage, sans retourner la tête ; et elle, retardant toujours son ascension, lui faisait, à la lueur du gaz, des grimaces, des pieds-de-nez par derrière ; elle l'imitait dans sa marche essoufflée, accompagnant sa mimique de gestes indécents. Quand elle entra dans le vestibule, il était déjà installé sur son fauteuil de cuir.

– Félicie !...

– Monsieur ?...

– Vous n'avez pas fermé la porte ?...

– Non, monsieur...

– Fermez-la !...

– Puisque monsieur va me donner ses lettres...

– Mes lettres ne sont pas encore prêtes...

– Ah !...

– Il n'y a pas de « ah ! », et vous êtes une impertinente !...

Sur ce mot, elle tourna les talons et sortit de l'appartement en faisant claquer la porte.

– Je vous chasse ! cria-t-il, exaspéré.

Mais elle ne l'entendait plus.

La servante allait entrer dans la loge et conter l'incident à M^{me} Tareau ; une réflexion lui vint et elle se rendit très naturellement chez l'épicière

où elle acheta une livre de bougies. Chemin faisant, elle songea que, s'il était bien d'ennuyer le bourgeois, de lui marchander le prix de ses faveurs, il serait dangereux de pousser les choses à l'extrême et d'arriver à une rupture. Où aller pour être mieux ? M^{me} Vaussanges avait toutes sortes de bontés ; elle laissait à sa domestique les clefs de la cave ; elle lui donnait des robes, du linge, de la chaussure ; Félicie était aussi bien nourrie que les maîtres et, à la maison, le travail était facile.

Certes, l'amour de M. Vaussanges lui plaisait médiocrement mais enfin, il ne la dégoûtait pas ; elle en avait déjà tiré profit, et soixante francs, trois louis d'or ne se trouvaient point sous les pas d'une mule¹, comme l'on disait à Piégut. Si elle quittait les Vaussanges, elle ne rentrerait point en service, pour être moins bien ailleurs. Alors, où aller ? Que faire ?... Rosa, la bonne du D^r Le Roux, lui avait conté que les bonnes erraient par milliers sur les trottoirs de la ville et toutes deux, elles avaient convenu que, lorsqu'on avait une bonne place, il fallait la garder.

De même qu'à Thiviers et à Bordeaux, plus encore dans la capitale, Félicie avait peur de tomber sur le pavé, peur de la faim, peur du froid ; elle se savait fort jolie ; elle aurait pu sans doute essayer de la noce, louer une chambre, raccrocher les passants ; mais outre qu'elle ne possédait pas de toilettes d'horizontale², elle se jugeait insuffisante dans l'art de parler et de faire la belle ; elle avait la crainte énorme des paysans habitués à servir, depuis leur enfance, de ces natures qui tremblent à l'idée de ne plus recevoir de salaire, de ne compter désormais que sur leurs propres forces, et puis encore, l'épouvante des maladies contagieuses. Déjà, elle se voyait sur un lit d'hôpital, son effroi du passé ! Décidément, elle ne se sentait pas de taille à risquer l'aventure. Alors, elle jugea que M. Vaussanges était suffisamment puni et qu'il fallait au plus vite le calmer.

En repassant devant la loge, son paquet de bougies à la main, elle se complimenta d'avoir tenu sa langue. Le bruit de la querelle serait

1. Ne se trouvaient pas facilement.

2. De prostituée.

certainement parvenu aux oreilles de M^{me} Vaussanges : il était temps de se soumettre, sans compter que, depuis huit jours que durait le jeûne du bourgeois, elle n'avait pas reçu un sou. En somme, elle finissait par être sa propre dupe...

La servante introduisit sa clef dans la serrure, en tremblant un peu sur l'accueil de son maître ; mais elle s'enhardit et traversa bravement le couloir.

La porte du cabinet de travail était grande ouverte. Le front entre les mains, M. Théodore Vaussanges réfléchissait. Faire une scène ?... Chasser Félicie ?... Il ne s'en sentait plus la force... Félicie congédiée ne manquerait pas de tout dire à M^{me} Vaussanges. Quelle désolation dans le ménage !... Il nierait, sans doute ; il n'y avait pas de preuves !... Oui, mais il resterait toujours entre les époux un soupçon, une ombre, une tristesse, l'une de ces gênes que l'on ne peut vaincre... Et puis, ce n'était pas là encore la vraie cause de son mutisme, de son impuissance. Il aimait Félicie ; il l'aimait beaucoup plus encore depuis qu'elle le repoussait ; et dans sa naïveté d'homme, il oubliait la servante, excusait la maîtresse, attribuant à l'orgueil, à la fierté de la personne, à un tempérament farouche, original, curieux à pénétrer, les refus et les insolences qui ne venaient que d'une organisation de paysanne intéressée, brutale et surtout maligne.

Il balbutia :

– Ah ! Félicie, vous pouvez vous vanter de me rendre bien malheureux !

Elle s'approchait, suçant son pouce dans un embarras voulu :

– Vous m'avez fait bien de la peine aussi, monsieur, l'autre soir...

– Et vous m'en voulez toujours ?

– Non... c'est fini !...

Il se leva, la prit au cou, l'embrassa de toutes ses forces ; et tirant de son portefeuille un billet de cent francs :

– Tiens, ma chérie !... Sois gentille avec moi, je t'aimerai bien...

Le timbre de l'antichambre résonna.

– Voici ma femme !... Embrassons-nous encore, mignonne !...

M^{me} Vaussanges et Valentine entraient. Le chef de bureau se promenait de long en large, furieux.

- Ah ! s'écria-il, ils m'embêtent à la fin, au ministère !...
- Pourquoi, mon ami ? demanda Charlotte qui se débarrassait de son manteau.
- Toujours les histoires du budget de l'année dernière !... Toujours les cent millions !... Où sont-ils les cent millions ?... Qui les a pris ?... Tantôt, on accuse celui-ci, tantôt celui-là !... Et ce sont des recherches, des additions....
- Pour une soustraction ? fit la dame en riant...
- Le mot est joli !... Bravo !... Cent millions cependant de moins dans une caisse !...
- Mais on ne t'accuse pas, au moins, toi ?...
- Et Vaussanges très gai :
- Fouille-moi !...

Jamais M. Vaussanges ne fut plus aimable pour sa femme et sa fille qu'après sa réconciliation avec Félicie. Souvent, il rapportait des gâteaux, des tablettes de chocolat qu'il achetait lui-même dans les maisons renommées. Parfois, c'étaient de petits cadeaux : un nécessaire de toilette, une cravate, des dentelles, une nouveauté pour madame, une bonbonnière, un sachet à mouchoirs pour mademoiselle. Ces dames le trouvaient changé à son avantage, embelli, et il l'était vraiment, toujours d'humeur égale, lui qui naguère devenait pourpre, à la moindre contrariété, au cassement d'un verre de lampe, au moindre désordre dans ses paperasses. La jeune bonne avait secrètement sa part des largesses inaccoutumées ; M. Théodore venait de lui offrir une montre, une chaîne d'or, une bague, mais à la condition qu'elle ne porterait ces bijoux que plus tard, quand elle serait en mesure de prouver qu'elle les avait achetés sur ses gages. En attendant, Félicie devait les serrer dans sa malle.

Mais la bonne voulut se parer des bijoux, tout de suite.

À son entrée en service, elle avait confié à M^{me} Vaussanges que les premiers achats de linge et de vêtements avaient à peu près absorbé ses petites économies de Thiviers et de Bordeaux et elle ne pouvait revenir sur son aveu. Il fallait expliquer la montre, la chaîne. Félicie

s'abonna à une maison de crédit, et elle poussa la malignité jusqu'à demander à sa dame une avance de cinq francs pour le paiement de la première semaine : elle put ainsi s'enorgueillir, aussitôt, et à l'abri de tout danger, du cadeau de son maître. La chaîne et le médaillon qu'elle étala sur son corsage, le dimanche suivant, et qu'elle continua à porter pendant ses courses de la semaine, tantôt à son corsage à carreaux rouges, tantôt à sa matinée¹ verte, lui parurent être du meilleur goût. Pour sortir, elle jetait sur ses épaules son long fichu de laine bleue, mais elle avait bien soin, en entrant chez les fournisseurs de laisser voir sa chaîne d'or que la bouchère trouvait absolument délicieuse. Sans le bonnet blanc – l'insigne de la servitude – on eût pris Félicie pour une dame, tant elle avait grand air et séduisante tournure, tant elle marchait finement, sur le trottoir, le long des boutiques, avec un panier coquet à la main.

Au dehors, elle ne parlait à personne, hâtant le pas, lorsqu'un homme l'interpellait ; à la maison, elle adressait seulement un bonjour réservé à Rosa, la domestique des Le Roux. Quant aux autres bonnes logées au sixième, elle ne les connaissait pas et désirait ne point les connaître ; dans l'escalier ou dans le couloir menant à sa chambre, elle passait, très droite, devant les collègues, et si, par aventure, l'une de ces filles hasardait une observation, une injure, une menace, Félicie la toisait d'un regard et filait son chemin. Les servantes la détestaient et allaient faire des potins sur elle dans la papeterie voisine de la marchande de journaux où Félicie prenait les lectures de son maître. La marchande de journaux, M^{me} Clémence, une jeune femme gentille, très sage, très fidèle à son monsieur, n'aimait pas non plus la Périgourdine ; elle se moquait de ses allures prétentieuses, – et d'une parole hardie, réjouissante pour les autres bonnes, elle définissait ainsi la situation : – Quand cette grande dinde vous regarde, on dirait qu'on lui sort de quelque part !...

Les dames Vaussanges au contraire louaient la tenue de la servante, tout en trouvant cependant un peu exagérés le port de la tête et le je-ne-veux-pas-y-toucher de la démarche.

1. Robe d'intérieur se portant le matin.

– Elle ne marche pas, elle effleure ! déclarait l’ami et voisin de face, M. Chrétien des Mazerolles.

Chaque soir, sous le prétexte de bâcher à ses écritures, M. Vaussanges attendait dans son cabinet et, les dames couchées, Félicie venait recevoir de son maître quelques chauds baisers.

Dans la mauvaise saison, les dames Vaussanges sortaient rarement, et c’était surtout le dimanche, à l’heure fatale de la messe, que le chef de bureau avait toute liberté d’action ; il entraînait Félicie sur la couche encore tiède du lit conjugal, car elle, la servante, elle aimait mieux le lit que le canapé. Il lui semblait qu’elle entraînait tout à fait en possession de l’homme, dans une intimité plus grande, au restant de chaleur de l’épouse ; la jeune bonne prenait des précautions très sérieuses pour éviter la maternité.

Avec les difficultés des contacts, les longues et cruelles attentes de ce dimanche matinal, la passion grandissait dans l’esprit et dans la chair de M. Vaussanges ; elle grandissait, exaspérée par les baisers furtifs du jour et du soir et surtout par les rencontres familières, la vue des déshabillés, le laisser-aller du réveil, lorsque Félicie descendait de sa chambre pour allumer le feu dans la cuisine et qu’il la trouvait là, sans corset, en savates, les jupes bien blanches, les bas de couleurs bien tirés, la chevelure broussailleuse, les paupières plombées, le corps brûlant des pensées de la nuit, exhalant toute son odeur capiteuse de femme. Elle lui plaisait mieux ainsi qu’aux jours de fête où elle se mettait en noir avec, autour du cou, un clair ruban.

À la fin de novembre – après vingt-six jours de service – grâce à la générosité exemplaire de son maître, Félicie se trouvait à la tête d’une petite fortune, quatre billets de cent francs et quatre louis d’or, plus le montant de son mois : M. Vaussanges avait déjà négocié un titre de rente, à l’insu de sa femme.

Fidèle à sa promesse, la jeune bonne vint solder son placement à l’agence Maudier de la rue Montmartre. Son compatriote, le placeur, battit des mains en la voyant si bien mise :

– Té ! fit-il, déjà une chaîne d’or et sans doute une montre !... Très

bien, ma fille !... Ah ! ça qui diable, vous a payé ça ?... Suis-je bête !... Ça vient du bourgeois, pardi !... Toujours chez M. Vaussanges ?

– Toujours, monsieur...

– Vous vous trouvez bien ?

– Mais, oui, monsieur !...

– Et vous ne me remerciez pas, mademoiselle ?

– Si, monsieur !... je viens vous remercier et vous payer...

Au ton sec dont la domestique lui répondait, Maudier comprit qu'il ne devait pas insister. Il remit un reçu à la bonne et il ajouta d'un ton paternel :

– Mademoiselle Chevrier, vous ferez votre chemin à Paris et vous avez raison de ne pas être bavarde... Le proverbe de chez nous est bien vrai « Boun éfan qué zu faï... »

Félicie avait oublié les Barba, ses parents pauvres de la rue de Rochechouart ; sa langue maternelle, personne ne la parlait à la maison, ni dans le voisinage. Cela lui fit du bien d'entendre son patois, cette phrase surtout bien connue aux Coussières ; elle se mit à rire et répéta le proverbe en son entier :

– « Boun éfan qué zu faï, tzan foutré que zu di¹ !... »

Et elle se sauva.

M^{me} Vaussanges avait autorisé Félicie à sortir chaque dimanche, après le déjeuner et même à prendre une demi-journée, dans la semaine. La servante n'abusait pas de la permission. Être seule, à travers la ville, lui semblait d'un attrait médiocre. Rosa, la grosse Normande, lui offrit de l'accompagner ; et toutes deux, elles se rendirent, en omnibus ou en tramways, au Jardin des Plantes², au Jardin d'Acclimation³, dans les églises. Souvent aussi, elles allaient au théâtre, d'abord à leurs frais, au théâtre des Batignolles et de Montmartre, puis avec des billets de

1. La seconde version du roman donne une traduction du proverbe : *Bon enfant qui fait l'amour et Jean-Foutre qui le dit !*

2. Jardin botanique créé en 1635 par Louis XIV, d'abord « Jardin du roi », puis renommé en 1789.

3. Jardin zoologique créé en 1860 par Napoléon III.

faveur que leur donna M. Théodore, à l'Ambigu et à la Porte-Saint-Martin. Le chef de bureau recommandait doucement à Félicie d'être bien sage, d'éviter les mauvaises rencontres.

À quoi elle répondait :

– Monsieur, pour qui me prenez-vous ?

La servante des Le Roux, avec ses mains rouges et sa forte chaussure, avait l'air de la camériste¹ de Félicie, car la bonne des Vaussanges sortait toujours bien gantée et très coquette sous son frais chapeau à fleurs qui ne lui faisait plus regretter son foulard bleu. Elles se nommaient entre elles : « Mademoiselle » – parfois M^{lle} Chevrier disait : « Rosa », tout court, mais Rosa n'eût point osé s'aventurer à une familiarité pareille.

La femme du chef de bureau se déclarait satisfaite de la conduite de Félicie : la servante, en effet, rentrait aussitôt après la fermeture des théâtres si, par hasard, elle allait applaudir un drame ; les autres soirées, elle les passait à coudre, à nettoyer la cuisine, à écrire ses comptes, sans avoir encore mis les pieds dans les bastringues² du boulevard. Cela se voyait bien à son visage reposé, à son exactitude matinale, à l'absence en elle de toute préoccupation, à la fraîcheur de son teint, à sa musculature robuste contre laquelle les amours déjà séniles de M. Théodore ne pouvaient pas plus prévaloir, que les portes de l'enfer contre l'église de Pierre. Plusieurs fois, Charlotte avait surveillé sa domestique du haut du balcon, et jamais il n'advint qu'elle la vît s'attarder avec un homme.

L'appartement était toujours propre ; la cuisine lavée ; la batterie étincelante et, chaque soir, les dépenses du jour justifiées sur un livre bien tenu. Depuis que M. Théodore se montrait si généreux envers elle, la domestique faisait à peine danser l'anse³ ; elle dédaignait un rabiote⁴ de quatre sous, alors qu'il lui était très facile de gagner quatre louis. Son avarice criait, mais sa raison lui imposait silence.

1. Femme de chambre.

2. Bals populaires.

3. Majorait très peu les produits achetés pour en retirer un bénéfice.

4. Avantage supplémentaire, bénéfice.

Félicie tenait à sa place et ne voulait pas se compromettre pour si peu. Charlotte n'en revenait pas et elle s'extasiait sur l'honnêteté de cette fille, établissant des comparaisons avec les servantes passées.

– Pourvu qu'elle ne se gâte pas ! disait-elle à son mari.

Et M. Théodore, continuant son rôle :

– À t'entendre, on la prendrait pour une merveille !

– Que lui reproches-tu ?

– Un peu de paresse...

– Paresseuse, elle ?

– Ainsi, voilà deux jours qu'elle n'a pas secoué la chancelière¹ de mon bureau...

– C'est ce qui te trompe !... Ce matin même, elle s'en occupait...

– Alors, je retire ce que j'ai dit...

M. Vaussanges se frottait les mains, croyant très fort de cacher son jeu, de « mettre sa femme dedans » mais en présence de Félicie, et surtout lorsqu'il y avait du monde, il se rappelait ses huit jours d'abstinence forcée et se gardait de toute observation humiliante.

Charlotte avait souvent des lourdeurs de tête, des nervosités succédant à de grandes envies de repos, puis encore des lassitudes, des fièvres passagères, les mille petits tourments qui assaillent les femmes aux approches de l'âge critique, surtout les femmes trop tôt délaissées par des hommes impuissants ou volages.

L'épouse est fatalement abandonnée par l'époux avant l'heure. Aux élans de jeunesse, aux étreintes plus robustes de la virilité, succèdent l'amitié, le respect, tous les nobles sentiments humains, le souverain outrage des femmes isolées et vaillantes. N'est-ce pas assez pour elles de voir venir l'hiver et ses frimas², la neige sur les blonds cheveux, les fils blancs plus terribles sur les brunes chevelures, les rides sur tous les fronts et sur tous les charmes les plus intimes et les plus adorés ? N'est-ce pas assez pour les femmes de songer qu'un jour s'en ira, pour ne plus revenir, le flot sanglant et vivant qui les mouillait d'une sève

1. Coussin ou boîte garnis de fourrure destinés à garder les pieds au chaud.

2. Brouillard froid et épais qui se cristallise sous forme de givre.

généreuse et déchaînait en elles des effluves d'amour ?... La nature toujours vigilante ne suffit-elle pas au triste rôle d'avertisseur avec le sinistre cortège des mains invisibles qui reprennent ce qu'elles ont donné et la fleur des sourires et les roses des lèvres, et le parfum des corps, et faut-il donc que le mari s'en mêle, insulteur hâtif, prophète imbécile et renégat sans âme ?

De même que toutes les épouses dédaignées et encore vertueuses, Charlotte éprouvait le besoin d'être seule et de penser. Pleine de confiance en Félicie, elle la chargeait d'accompagner Valentine à travers la ville, le plus souvent, rue de Paradis-Poissonnière, chez M^{me} Lafont, auprès de Blanche et de Sophie. La bonne attendait dans la cuisine, ou bien se hasardait seule à une petite promenade, très exacte à reprendre sa jeune maîtresse à l'heure indiquée. Parfois, il arrivait que M^{lle} Vaussanges modifiait l'itinéraire. Le temps était beau et il serait désagréable de s'enfermer toute une journée. Alors la jeune fille et la domestique faisaient de longues promenades au parc Monceau ; au retour, Valentine entraînait dans une pâtisserie et s'empiffrait de gâteaux.

– Ne dites rien à maman, Félicie...

– N'ayez pas peur, mademoiselle...

De ces cachotteries enfantines naissait chaque jour une intimité plus grande entre la bonne et la maîtresse.

Un jour, en revenant du parc Monceau, Valentine, prise d'une idée folle, interpella sa servante :

– Félicie ?...

– Mademoiselle ?...

– Comment trouvez-vous M. Luzard ?

– M. Georges Luzard, votre prétendu ? Ma foi, c'est un beau corps d'homme !...

– Oui, mais il est bien moins distingué que M. de Breteuil...

– M. de Breteuil ?... Connais pas !...

– Le vicomte Henri de Breteuil, un jeune homme avec lequel j'ai dansé, la saison dernière, au Casino de Cabourg et qui m'épouserait si...

Elle s'arrêta rougissante, confuse, étonnée d'en avoir tant dit à une pareille interlocutrice ; mais elle vit Félicie redresser la tête, attentive, et elle ajouta :

– ... Si j'étais noble !... Oh ! mais, je ne pense plus à M. de Breteuil, je n'y ai même jamais pensé... et j'ai tort de vous en parler... Suis-je sotté !... Mon Dieu, suis-je sotté !...

M^{lle} Vaussanges se mordait les lèvres, regrettant son imprudence, cherchant un moyen de la réparer :

– Vous avez raison, Félicie ; M. Georges Luzard est très bien de sa personne... Il a l'air loyal, intelligent, très intelligent...

Les paroles se brouillaient dans la bouche de la jeune fille et il venait à Valentine une grosse envie de pleurer.

– Félicie, fit-elle, en tirant de son petit porte-monnaie une piécette de cinq francs en or, je ne vous ai jamais rien donné, voici pour vous...

La servante refusait. Valentine insista :

– Je vous en prie, prenez... Vous me feriez de la peine... je vous assure...

Et la bonne ayant enfin accepté, M^{lle} Vaussanges murmura :

– Vous ne direz rien à maman, n'est-ce pas ?

– Mademoiselle, je ne suis point bavarde !... J'ai horreur des potins !...

On peut me confier des secrets !... Un vrai tombeau !... Ça glisse, ça roule !... V'lan !... Voyez la langue !... Rien !...

En entrant au salon, Valentine trouva réunis auprès de sa mère M^{me} Le Roux, M^{me} Auguste Vaussanges et la petite Jeanne, M. Chrétien des Mazerolles, M^{me} Céleste Mercœur et Georges Luzard. La veuve et le jeune homme, assis l'un près de l'autre, s'étaient serrés la main ; puis ils s'étaient regardés, conservant l'attitude correcte, et plus ou moins reconnaissante, de deux personnes qui n'ont plus rien à se dire.

VI

Parmi les bonnes qui couchaient au sixième, la plantureuse Malvina, la servante des Damicourt de l'entresol, était la femme légitime d'un pauvre petit tailleur phtisique¹ appelé Rogaton et la maîtresse payante d'un grand gaillard à barbe fauve, un habitué de la *Boule-Noire*², surnommé Honfleur, du nom de sa ville natale. Presque toutes les nuits, au scandale de M^{me} Bouvet et à l'insu de la concierge, Malvina offrait l'hospitalité à Honfleur et Rogaton venait faire des scènes. Couché à la porte de sa femme, la tête hérissée entre les mains, le tailleur soupirait, les yeux en bas, comme s'il se fût adressé au plancher :

– Malvina !... Malvina !... Elle est à moi Malvina... Honfleur maquereau... Vina... fleur... maq...

Il parlait, il toussait, mais sa voix et sa toux étaient si faibles qu'on ne les entendait jamais ; son corps était si maigre, que, ramassé sur lui-même, dans les ombres, sous le noir des vieux habits, il ne tenait guère plus de place que ne l'eût fait un barbet³ sombre, dont le petit bout d'homme avait le visage poilu, les pattes frêles et les yeux ronds brillants. Un soir, Félicie eut peur ; elle prévint la concierge et M^{me} Tareau, fort en colère, monta au sixième.

Rogaton gémissait :

– Ma femme ?... Vina ?...

– Votre femme est couchée ! répondit brutalement la concierge... Laissez-la dormir, puisqu'elle vous nourrit avec son travail !...

1. Atteint de tuberculose pulmonaire.

2. Salle de spectacle dans le quartier de Montmartre. Dans la reprise, la *Boule-Noire* devient le *Bol d'Or*, établissement où se déroulent d'autres épisodes des *Derniers Scandales de Paris*.

3. Chien à poils longs et frisés.

– Ah ! ouiche¹ ! qu'elle me nourrit !... C'est Honfleur qui mange tout !...

– Quel Honfleur ?...

– Honfleur... Là !...

Et de ses doigts de bébé malade, les yeux larmoyants, il désignait la chambre de Malvina.

– Il n'y a pas de Honfleur, dans la maison !... Vous êtes ivre !...

– Non, mam' Tareau... Pas gris... La poitrine seulement est... un peu... un peu... Honfleur... Là !... Maquereau Honfleur... maq... Vina... fleur...

– Vous avez une araignée, mon brave !... Votre femme est seule !...

– Pour sûr que je n'ai personne !... cria Malvina, qui entre-bâillait sa porte... Mais je ne veux pas de lui !... Il empoisonne la chambre !...

– Coquine !... quine !... quine !...

Sans écouter plus longtemps le tailleur, la concierge lui ordonna :

– Allez-vous-en !...

– Non... Je veux ma femme... Vina !... Je suis un malheureux et honnête ouvrier... Honfleur et Malvina, des canailles !...

– Vous ne voulez pas descendre ?...

Il secoua sa tête d'animal chétif et M^{me} Tareau l'emporta, à la force des bras, sans peine.

Dès le lendemain, il reparut. Il s'était faufilé derrière un locataire, et, plus fiévreux que la veille, il cognait à la porte de sa femme. Malvina, en chemise, le poussa de la main et il tomba, en râlant.

Il était trois heures du matin. Tout à coup, Félicie fut réveillée par un épouvantable vacarme. Rogaton avait péniblement dévissé la serrure et il était entré, surprenant Malvina endormie entre les bras de Honfleur. Fou de rage, il était monté sur le lit, et de son couteau, il leur avait balaféré la figure à tous deux. Épouvantés, saignants, ils hurlaient, dans les ténèbres, cherchant des mains le petit être qui bondissait sur les couvertures, tel qu'un chat-tigre. Enfin, Honfleur saisit Rogaton et il lui tordit les membres.

Le tailleur criait à son tour :

– Aïe !... Aïe !... Euh !... Euh !... À l'assassin !...

1. Oui.

Toutes les bonnes s'étaient levées ; M. Tareau et sa femme accouraient ; Honfleur, la barbe sanglante, se fraya un passage, les poings fermés, et deux agents de police conduisirent très vigoureusement au poste le pauvre petit homme tout meurtri.

Le lendemain, les Damicourt renvoyèrent leur servante, et sans que Félicie en eût encore manifesté le désir, M^{me} Vaussanges l'autorisa à prendre possession de la chambre inoccupée de l'appartement.

La famille Le Roux agit de même à l'égard de Rosa.

En présence de Charlotte, et sous le coup de l'indignation, M. Théodore écrivit une lettre très raide au propriétaire sur la tenue de son immeuble, menaçant de donner congé si de pareils scandales se renouvelaient. Mais, en son for intérieur, il se réjouit extraordinairement de l'aventure, de l'heureux hasard qui lui permettait d'accomplir une idée caressée. Désormais, Félicie aurait ses aises, une chambre très convenable, des tapis où poser ses pieds ; il pourrait la voir facilement, autant qu'il la voudrait, et la sentir bien à lui.

Ce même jour, la jeune bonne, aidée de la concierge, descendit sa malle et, fine mouche, pour ne point paraître abuser de l'incident, elle vint dire à M^{me} Vaussanges que le lit du sixième serait suffisant pour elle et qu'elle demandait l'autorisation de l'installer en un coin de la chambre. Ainsi, le grand lit resterait toujours propre et, s'il venait un invité, elle céderait la place et transporterait sa couche dans la cuisine. Elle savait que la cuisine était trop étroite pour cela. La maîtresse l'ayant observé, elle parut se résigner.

– Soyez sans crainte, Félicie, dit M^{me} Vaussanges, depuis la mort de ma mère, nous n'avons jamais personne. Lorsque mes cousins viennent à Paris, ils préfèrent loger à l'hôtel ; quant au vieil oncle de monsieur, il aime la campagne et il ajourne sa visite à l'Exposition de 1889... D'ici là !..

Et, elle d'ordinaire si gracieuse, elle eut un geste très large et vulgaire, en levant les épaules et en étendant les bras, comme si, par la pensée, elle embrassait tout un avenir chargé d'aventures, tout un ciel d'orages.

– Installez-vous donc ! fit-elle...

La chambre était spacieuse, tapissée d'un papier-velours à fleurs d'or ; une grande fenêtre aux rideaux de soie verte avec transparents ouvrait sur la cour principale de la maison, la vraie cour où jaillissait une fontaine et non le réduit étroit et empesté dans lequel plusieurs servantes vidaient leurs ordures. Il y avait une armoire à glace, un canapé, une toilette en marbre, deux chaises en tapisserie, un fauteuil Voltaire, des cadres. Sur la cheminée, une pendule à globe¹ ; deux grands vases de fleurs artificielles à globes aussi ; dans un coin, un buste en plâtre de Napoléon III, que feu le père de M^{me} Vaussanges avait involontairement oublié là, du temps où la Belgique lui expédiait, enfouies, mais vivantes, dans le creux de milliers de bustes semblables, les *Lanternes* du célèbre pamphlétaire Henri Rochefort².

Tout en défaisant pour la seconde fois sa malle, aujourd'hui très pleine, – Félicie s'asseyait sur le canapé, essayait les fauteuils et les chaises, tâtait le lit, se mirait dans l'armoire à glace. Elle éprouva un vrai bonheur à se laver dans la grande cuvette, à marcher, pieds nus, sur les tapis, à se donner les petits soins de la femme.

Certes, ces meubles n'étaient point nouveaux pour elle, puisque, de temps à autre, elle venait en secouer la poussière, donner du jour à la chambre inhabitée ; mais les meubles, elle les regardait aujourd'hui comme siens, comme destinés tout au moins pour longtemps à son usage personnel.

L'armoire à glace fermait la porte de communication entre la chambre de Félicie et la chambrette du jeune Léonce.

Le collégien couchait dans sa famille, seulement au premier de l'an, à Pâques et aux grandes vacances. La bonne se prit à songer que ce serait bien cocasse que le moutard lui fit la cour. Elle chassa cette pensée, tout en se souvenant qu'à sa dernière sortie, le collégien

1. Pendule abritée par un globe de verre.

2. Journaliste et homme politique français républicain (1831-1913), il fonde en 1868 le journal *La Lanterne* hostile à Napoléon III qui est bientôt interdit et imprimé clandestinement en Belgique.

la regardait de ses grands yeux et qu'elle avait ri, le trouvant laid avec son museau de singe et son nez théodorien¹, – le piton dont se moquait gentiment M^{lle} Valentine.

Félicie était enchantée de son logis. Comme elle dormirait bien sur ce lit de riche, au sommier élastique, entre ces draps fins, sous les rideaux verts et soyeux, à la douce chaleur de l'édredon, la tête enfouie dans l'oreiller de dentelles ! Comme elle aurait plaisir, le soir, à faire une longue et sérieuse toilette de dame dans le bidet confortable, sans entendre éclater les commentaires et les rires des bonnes du sixième, au remuement de l'humble et insuffisante cuvette de porcelaine !... Comme elle allait s'allonger, s'étaler voluptueusement toute seule, à l'abri des voisines gênantes, toute seule, – car elle ne supposait point que son maître aurait le toupet de quitter madame, pour la relancer. Vraiment, c'était bien assez du dimanche matin !

Dans la journée, Valentine aborda Félicie, et de sa voix très douce de demoiselle :

– Maman et papa disaient tout à l'heure que ce serait bien plus agréable de vous avoir sous la main, si, la nuit, nous étions malades... Moi, je suis surtout contente parce que vous serez mieux ici que là-haut !...

– Vous êtes bien gentille, mademoiselle...

Et la jeune fille s'étant retirée, Félicie eut un claquement de langue et ouvrit le robinet d'eau chaude du fourneau. Tout en torchant un plat gras, elle murmurait :

– Té ! la petite !... Elle a peur de mon bec !... Ça n'a pas dix-huit ans, et ça rêve de saletés, et avec des nobles !... La maman, la fille, le fils, il n'y aurait qu'à pousser pour que ça glisse !...

Elle jasait toujours, et ses grosses paroles se dévidaient et sortaient de sa bouche, au fur et à mesure que les détritits du plat graisseux tombaient dans l'évier : elle n'avait pas encore fini, et le plat était propre.

1. Épaté.

Le soir, lorsque les bonnes apprirent que Félicie quittait le sixième pour loger dans l'appartement de ses maîtres, ce ne fut qu'un cri :

– Il couche avec !... Il couche avec !...

Toutes, à l'exception de la servante des Le Roux, accusèrent M^{lle} Chevrier d'avoir dénoncé Malvina à la concierge ; M^{me} Bouvet elle-même déclara qu'elle haïssait les mouchardes. La plus acharnée était Louissette :

– Oui, c'est cette poison qu'est la cause de tout !... Malvina ne faisait de mal à personne !... Elle aimait la bagatelle et se payait M. Honfleur ; son mari la dégoutait ; elle était bien libre !... La voici sans pain !... Est-ce la Gasconne qui la nourrira ?...

Pauline et Hortense approuvaient en criant et la petite M^{me} Bouvet ne pouvait plus calmer ses jeunes collègues :

– Mesdemoiselles !... Je vous en supplie, mesdemoiselles !... On va nous expédier toutes !... Et les places sont très difficiles à avoir, malgré notre syndicat de la rue du Bouloi !... Il ne fonctionne pas encore dans son plein, notre syndicat !... Voyons, Louissette ?...

Rosa voulut, elle aussi, intervenir, au milieu de la pluie battante des vociférations ; Louissette la cloua d'un mot :

– Assez, moucharde !...

– Moi ?...

– Oui, vous !... continua Pauline... On sait bien que vous avez répété à la Gasconne tout ce que l'on a dit sur elle...

– Et même des mensonges !... Vous êtes toutes deux de la racaille !... intervint furieusement Hortense.

La servante des Le Roux bondit sous l'insulte ; M^{me} Bouvet s'interposa entre les filles :

– Du calme, mesdemoiselles, du calme !...

Mais Rosa très allumée :

– Vous êtes des jalouses et vous mériteriez...

– Hein ?... quoi ?... interrogea Louissette provocante...

Toutes se turent. La face livide, le regard en feu, Félicie venait d'apparaître ; elle avait monté l'escalier, doucement, retenant ses

jupes. Elle se planta devant Louissette, et le poing fermé, d'une voix sourde, la fixant de toute sa lumière :

– Dites, ma fille, je suis une paysanne, moi, et je ne suis pas « flognarde¹ » !... Je n'ai pas froid aux yeux, je vous le jure ; mais j'ai besoin, comme vous, de gagner mon pain ; si vous m'en empêchez, je ne me battrai pas avec vous, ma pauvre petite, je ne vous fesserai pas à la parisienne, car, j'ai encore la main trop rude et je vous assommerais !... Mais avec ceci, – et de sa poche, elle tira un couteau de cuisine, – avec ceci, je vous couperai le nez et les deux oreilles !... M'avez-vous entendue ?... Est-ce fini ?... bien fini ?... Cracherez-vous encore sur moi, quand je passerai dans la rue, hein ?... S'il m'arrive quelque chose, c'est sur vous que je tomberai !... J'y perdrai ma place, mais vous y laisserez votre vilain nez et vos sales oreilles !...

La bonne des Carbonade s'éloigna, épouvantée, plus morte que vive, et M^{me} Bouvet serra la main de la bonne des Vaussanges, en lui disant qu'elle la trouvait très digne d'avoir évité un nouveau scandale et très brave d'avoir osé se mesurer contre cette vipère. Elle lui confia même que la Louissette, aussi méchante, affirmait-elle, que la guillotine, avait écrit, mais sans l'envoyer encore une lettre anonyme à M^{me} Vaussanges, – une lettre où elle dénonçait Félicie, comme étant la maîtresse de son monsieur.

– Qu'elle envoie sa lettre ! gronda Félicie, et assez haut pour être entendue de Louissette... Qu'elle me fasse chasser, et noun dé tcheï ! nouù veirran !... Lo sangnié !... Lo sangnié !... Li copé lu cô !... (Et, nom d'un chien ! nous verrons !... Je la saigne !... Je la saigne !... Je lui coupe le cou !...)

Elle était si terrible à voir et à entendre, les lèvres tordues, les yeux injectés, broyant son patois, le couteau au poing, que Pauline et Hortense serrées l'une contre l'autre tremblaient, fléchissantes ; Louissette venait de se barricader dans sa chambre.

Ce fut fini. Les bonnes et Louissette elle-même abandonnaient la partie, et M^{me} Bouvet s'écria :

– C'est une femme, la Gasconne !...

1. Dessert composé de pâte à crêpe cuite au four.

M. Théodore Vaussanges n'était plus le maître ; il était l'amant, l'humble serviteur de la fille asservie. Il en devenait bête, presque malade, et il commençait à souffrir de la situation fausse dont il se cachait ou s'exagérait tour à tour le ridicule et les dangers. L'amant de Félicie luttait contre le fonctionnaire correct, l'amoureux en délire contre l'époux toujours affectueux pour sa femme et ses enfants ; et c'était un chemin agréable, mais difficile, une sorte d'ascension alpestre avec des haltes voluptueuses et aussi des trébuchets¹ où la sagesse du chef de bureau chancelait à chaque pas.

À table, M. Théodore n'osait plus commander la servante, de crainte que sa voix ne parût trop rude à sa bonne ou trop douce à sa femme ; il faisait le gros dos et mangeait le nez dans son assiette, évitant le regard de la fille, acceptant, résigné et tremblant, tous les plats ; – au ministère, il écrivait sur des feuilles volantes, qu'il brûlait ensuite, le nom aimé : Félicie ; il l'écrivait dix fois, vingt fois, cent fois, en anglaise, en gothique, en bâtarde, en ronde² ; puis il dessinait, sans art, le portrait de la servante-maîtresse, la forme ovale du visage, les grands yeux, les noirs et épais sourcils, la chevelure, la poitrine, la taille, la bouche, le nez, le menton à fossette et surtout le grain de beauté aux sept petits poils canailles qu'il aimait tant à compter et à friser ! Il écrivait ce nom : Félicie ; il dessinait ces choses, non point comme certains névropathes, par un entraînement spécial de luxure, mais dans l'explosion d'un amour naïf, violent, très naturel. Elle avait un grain de beauté et lui, une jolie verrue : ils étaient nés sous la même étoile, l'un pour l'autre !... Il s'ennuyait beaucoup du temps où Félicie couchait au sixième, souillée par la promiscuité des autres servantes ; et, dans la nuit, des idées noires lui étaient venues ; il avait tressailli à la pensée que peut-être elle partageait sa couche avec un autre homme, avec l'un des goujats errants sur les boulevards. Plusieurs fois, il s'était levé, affirmant à sa femme qu'il étouffait et qu'il avait besoin de marcher. Alors, entr'ouvrant la porte du couloir, il écoutait, la sueur au front ; et, dans le silence de la maison endormie,

1. Pièges.

2. Manières de former les lettres.

il lui fallait une grande force pour résister à la tentation de gravir les étages.

Au matin, dès que Félicie était descendue de sa chambre, il se levait et allait vers elle, la caressait, puis flairant sur son corps l'odeur d'un autre homme, et ne trouvant en elle que son parfum de femme¹, il la dévorait de baisers. À cette époque, dans le trouble renaissant de ses inquiétudes et de ses alarmes, il aurait voulu l'éloigner de sa maison, lui louer un appartement, en ville, dans un quartier lointain et pouvoir la surprendre, le matin, le soir, au milieu de ses allées et venues du ministère, la nuit, le plus longtemps possible. Félicie logeait enfin dans l'appartement ! Le maître n'était plus jaloux : il ne voyait plus de casquettes à trois ponts², ni de mèches collées aux tempes ; il n'avait plus l'horrible vision d'un voyou fourré dans les draps de sa bonne, car le sens moral s'émoissant en lui, et façonnant toutes les choses et tous les êtres à son désir, il considérait sa femme et sa fille comme d'excellentes surveillantes.

Il rentrait à la maison, embrassait Charlotte et Valentine, et appelant à part Félicie, il tirait, des poches profondes de sa redingote noire, des savons fins, des dentifrices, des brosses à dents et à mains, une autre fois, c'étaient une pierre-ponce, une éponge, un vaporisateur, des eaux de toilettes :

– Je pense à toi, tu vois ! disait-il à la bonne, en lui remettant ces menus objets qui valaient moins par leur importance que par l'attention.

Félicie acceptait tout cela, comme si tout cela lui était dû et l'idée de ce patron, de cet honorable fonctionnaire, courant pour elle les magasins, la laissait à peu près sans gratitude et parfois même avec une pointe de moquerie, bien qu'elle sût parfaitement que M. Théodore, ayant l'horreur des achats, abandonnait toujours à sa femme et à sa fille le soin de le pourvoir de gants, de cravates, de chaussettes et de bretelles. M. Vaussanges n'était plus méchant. Si la bonne se refusait à ses caresses, il n'insistait pas ; il ne voulait point la violenter ; il

1. Dans la reprise des *Derniers Scandales de Paris*, « parfum de femme » est remplacé par *parfum de verveine*.

2. Casquette haute, typique du voyou ou du souteneur.

lui demandait pardon de ses rudesses, à l'attaque initiale ; il la mettait au courant de ses moindres affaires : il lui disait un chiffre concernant ses appointements et ses rentes, un chiffre qu'il exagérait volontiers. Valentine plus remuante que sa mère les gênait souvent ; mais Valentine ne serait pas toujours là ; elle allait se marier avec M. Luzard ou bien avec un autre, si M. Luzard traînait en longueur ; il n'était point embarrassé du placement de sa fille...

– Pour le monde, bébé, tu es notre domestique ; et, pour moi, tu es une maîtresse, une amie, et tu le seras toujours... Ne t'inquiète pas ; je me charge de ta fortune, du bien-être de tes parents... Envoieur de l'argent... Tu n'en as pas ?... C'est juste, l'achat de la seconde obligation a tout absorbé... Tu es sage d'avoir des obligations ; la mort peut me surprendre... Ce soir, je remplirai ta bourse... Cela me gêne ?... Non... J'ai encore quelques rentes ignorées de ma femme... Ma chérie, ne te fatigue pas trop... Si tu savais combien je suis peiné de penser que, chaque matin, tu vides les ordures, et par ce froid !... C'est bien ennuyeux, n'est-ce pas, de vider les ordures ?... Nous nous arrangerons prochainement avec une femme de charge... En malin, – car je suis malin, – je ferai naître l'idée dans l'esprit de madame !... Tes mains sont noires : use des citrons, ma chatte, use des citrons, tant que tu voudras !...

Il tournait littéralement en bourrique.

Malgré toutes ces preuves de tendresse, la servante n'aimait pas M. Vaussanges ; elle ne l'avait jamais aimé ; elle le méprisait, depuis qu'il s'abaissait ainsi jusqu'à elle, ne trouvant en lui ni la dignité d'un maître, ni le courage d'un véritable amant. Il l'agaçait, l'énervait avec ses continuels propos d'amour et sa continuelle surveillance, bien qu'il se défendît de la surveiller ; elle le jugeait hypocrite pour sa femme, vil, rampant, crampon pour ses jupes, et dans son imagination de campagnarde restait toujours criante l'injure profonde qu'elle avait reçue de lui, – en présence de tous les convives, – alors que déjà elle était sa maîtresse.

Félicie était vexée de lui demeurer fidèle : il lui semblait de plus en plus laid, de plus en plus grotesque, de plus en plus pataud avec son

grand corps bedonnant, sa trogne glabre épanouie, ses yeux à fleur de tête, ses cheveux ras et sa large bouche, – sa bouche grasseuse d'une luxure bourgeoise, primitive, emportée, ignorante de la moindre coquetterie, rebelle au moindre raffinement.

La Gasconne subissait le patron, à cause de l'argent ; elle eût subi un maître plus laid encore, pour plus d'argent, car elle nourrissait une idée à elle, le désir impérieux de l'indépendance, et elle savait que, seule, la fortune donne la liberté. Arriver à la fortune, posséder un magot sérieux : telle était son idée, et pour le moment, elle n'en caressait pas d'autre. Elle verrait ensuite !... Avec de l'argent, on fait bien des choses !...

Lorsque la nuit, dans sa chambre de dame, elle contemplait les deux obligations, un millier de francs gagnés en quelques semaines, elle songeait à sa famille, aux pauvres métayers¹ des Coussières auxquels la pièce de la vente des bœufs – six francs ! – donnait tant de plaisir. Elle leur avait déjà envoyé une trentaine de francs pour aider à vêtir les petits – ses frères – et, de là-bas, on la remerciait de tout cœur.

« Garde ta place, puisque tu as une bonne place ! » écrivait ou plutôt faisait écrire la mère Chevrier... « Nous avons eu bien peur, en apprenant que tu quittais Bordeaux pour Paris où tant de personnes tournent mal... Aujourd'hui, nous sommes tranquilles !... »

– Et elle a raison, la mère, d'être tranquille sur mon sort ! concluait Félicie avec orgueil.

La Gasconne se disait maintenant qu'il suffit, quand on est jeune et jolie, d'un peu de bonheur et de beaucoup de patience, pour être reine, un jour, dans la maison où l'on arriva servante.

C'est dans ces dispositions d'esprit que la bonne des Vaussanges revenant, un matin, du Marché-Montmartre où elle était allée acheter une langouste dont elle aurait certainement sa part, fut très surprise de s'entendre interpeller, au moment où elle longeait la rue Steinkerque.

– Félicie !... gémissait derrière elle une voix étranglée...

1. Paysans liés au propriétaire de la terre qu'ils exploitent par un contrat de métayage.

Elle ne répondit pas et la voix continua un peu plus fort :

– Mademoiselle Félicie !...

Elle se retourna brusquement et dit à la personne qui, depuis quelques minutes, la suivait :

– C'est vous qui m'appellez ?

– Oui, mademoiselle...

– Je ne vous connais pas...

– Ravida Brizol !... Souvenez-vous... Bordeaux... rue Guillaume-Brochon.

– Vous ?... Toi ?...

La femme inclina la tête en soupirant :

– Ah ! je n'ai pas eu de chance, ma pauvre !...

Au lieu de continuer sa route, Félicie rebroussa chemin et se dirigea vers le boulevard Rochechouart, tant il lui répugnait de se montrer devant ses fournisseurs habituels avec une semblable connaissance. Elle se souvenait très bien à présent de son ancienne voisine et camarade, Ravida Brizol, la bobonne du troisième, si gentille, si riante, si proprette, du temps où elle-même servait les Moncirel, dans la grande baraque de la rue Guillaume-Brochon. Et c'était ça Ravida ?...

Une longue fille en cheveux rares et poussiéreux, aux lèvres pâles, aux joues creuses, au nez enflammé et malade, au teint flétri suant la fièvre de la débauche, le corps empêtré dans une robe d'indienne trop large pour la taille. Et c'était ça Ravida Brizol !...

– Eh ! oui, ma pauvre, malheureusement, c'est bien moi ! gémit encore la femme.

Déjà, elle entamait le récit de sa lamentable odyssee.

– À Bordeaux...

– Fais vite, interrompit la bonne, je suis pressée, et il neige !...

La neige tombait, les couvrant toutes deux de fleurs et d'étoiles. La nature insouciant métamorphose souvent ainsi les guenilles des pauvrettes en robes de princesses, à la splendeur des floraisons du ciel.

– Voici, dit Ravida, c'est bien simple...

– Vite !... Vite !...

- Si tu me coupes toujours !... À Bordeaux, mon patron m'a engrossée...
– Ton patron, M. Célestin, le riche fabricant de cierges ?
– Oui... Il m'a prise vierge...
– P'sss'...
– Je t'assure !... Je ne savais pas ce que c'était... Je me serais méfiée, autrement... Quand j'ai été grosse, il m'a flanquée à la porte...
– Sans un sou !
– Avec soixante-quinze francs...
– C'est peu !...
– J'ai accouché d'un bébé gentil... gentil tout plein... Je n'avais pas de lait ou mon lait ne valait rien... Toujours est-il que mon bébé est mort... Ça m'a donné un coup !... Oh !... Alors, j'ai fait la noce...
– À Bordeaux ?
– À Bordeaux... À Paris...
– Conte-moi Paris... Retournons...
– En commençant, très bien... Dans les environs des gares, j'ai gagné de la monnaie et j'ai loué un appartement, rue de Naples... J'avais beaucoup de petits amis, des Bordelais, surtout à l'époque du Grand Prix¹ : ils s'étaient donné mon adresse et venaient les uns après les autres... des Parisiens aussi... Mon nom de guerre a été dans les journaux... Les Bordelais m'avaient surnommée : « *Quinconces*, » et les journalistes trouvaient cela très drôle...
– Quinconces ?... Pourquoi ?...
– Je sais pas... Quinconces, comme la grande promenade de Bordeaux...
– Après ?... Après ?... Tu n'as pas froid ?...
Et Félicie, les pieds chauds dans ses bottines d'étoffe, les mains chaudes dans ses gants fourrés, se pelotonna dans son grand châle de laine dont elle avait encapuchonné sa tête, pendant que Ravida, toujours tête nue, les doigts noués de hideuses crevasses, continuait :
– Après ?... la guigne² !... J'avais aussi d'autres messieurs, des Anglais : l'un d'entre eux, – je le vois encore : un grand à favoris rouges, au nez en croupion de canard, – m'a donné la maladie... On venait moins ; je

1. Course hippique créée en 1863 qui a lieu chaque année à Longchamps.

2. Malchance.

bazardai mes meubles et j'entrai dans une brasserie, de l'autre côté de l'eau¹, assez chouette encore, en tablier blanc avec l'aumônière à l'endroit où tu sais... J'étais malade ; je ne me soignai pas ; j'avais honte de consulter un médecin, sans argent... À la brasserie, beaucoup d'étudiants de la première année ; il fallait boire avec eux, se laisser tripoter ; ils me tripotaient ; je ne buvais point ; j'avais une liqueur pour moi, de l'eau teintée de miel que je prenais au comptoir et que la patronne marquait, aux prix des plus fortes consommations... D'abord, le mal, au lieu de m'enlaidir, m'embellit ; j'avais des yeux plus brillants et sur les joues des couleurs plus vermeilles ; mais ce n'était pas du vrai sang... Ça me travaillait et dur ! Ça me travaillait, depuis la caboche² jusqu'aux talons, comme une coulée de vitriol !... Le four chauffait !... Ah ! ce que j'en ai plombé d'étudiants, t'as pas idée !... Lorsque ce mal vous tenaille et vous dévore, on a une joie de le coller aux autres, et l'on rigole !...

– Misérable !...

– Que t'es bête !... La carie des os commençait... Oh ! ça, je suis bien rosse³, mais je ne le souhaite à personne !... Le mercure ?... J'en ai avalé des masses !... Trop tard ! Et c'est peut-être de la blague !... Ce que j'ai souffert !... On me sciait le crâne en mille morceaux !... La nuit, je voyais et je sentais sur moi une grande chauve-souris affamée : elle suçait mon sang ; elle mangeait mon ventre, descendait, remontait, mangeait tout, jusqu'au foie et au cœur !...

– Assez !... Assez !...

– On me jeta dans le panier à salade, et en route pour Saint-Lazare⁴ !... En sortant de Lazare, j'ai fait la connaissance d'un meq⁵ ; il m'assomme, car les passants ne veulent pas de moi, à cause de mon nez brouté... J'ai beau appeler : « P'sstt !... P'sstt !... » Si ça mord un

1. Dans la seconde version, il s'agit du *Ballon d'Alsace, chez Per' Mich'*, brasserie qui apparaît dans *La Femme d'Affaires*, roman publié en 1890 et également repris dans *Les Derniers Scandales de Paris*.

2. Tête.

3. Personne misérable.

4. Prison pour femmes.

5. Souteneur, proxénète.

peu dans l'ombre, ça ne mord plus, sous le bec de gaz... Du reste, la maladie revient et je ne vauX pas quat'sous pour le truc !...

– Où loges-tu ?

– Dehors, pardi !... ou au poste... J'ai déjà écopé¹ soixante jours de prison...

– Pour vol ?

– Non... pas encore... mendicité, vagabondage...

– Pourquoi ne vas-tu pas à l'Hospitalité de nuit ?

– J'ose pas... avec une figure comme la mienne, il y a de quoi donner la colique aux belles dames... Et puis, on couche un soir, deux soirs...

– Les dames procurent, dit-on, du travail...

– Je sais plus travailler...

– Ni coudre ?

– J'ai jamais été très forte sur la couture... Et, toi Félicie ?... Et ton amant, le petit sergent-major de Bordeaux ?

– Il y a longtemps que je m'en bats l'œil !...

Elles arrivaient sur le boulevard de Clichy. Félicie s'arrêta :

– Je te quitte...

– Dis donc, Félicie ?

– Quoi ?...

– Prête-moi dix sous... J'ai pas déjeuné ; hier, j'ai pas dîné, et ce matin, j'ai la tête vide, comme si j'allais tomber...

La bonne des Vaussanges lui donna trois francs. Pendant que Félicie remettait son porte-monnaie dans sa poche, la fille examinait le panier à provisions.

– Qu'est-ce que tu portes là ?

– Une langouste...

– Je la mangerais bien ta langouste !...

– Vivante ?...

– Oui... Veux-tu voir ?...

– Non pas !... Que diraient mes maîtres ?

– C'est vrai... Tu es encore en place, toi ! observa Ravida, d'un ton moins humble.

1. Subi.

- Oui, ma fille, je suis en place et je m’en vante !...
- Cuisinière ?... Femme de chambre ?...
- Toute la besogne.
- Hum !
- Quoi ?...
- Rien...
- Tu as fait : Hum ?...
- Un vieux rhume ! répondit la fille en souriant d’un air malicieux...
Et tu habites le quartier ?
- Oui...
- Où ?
- J’aime mieux ne pas te le dire...
- Ah !...
- Quand on n’est pas chez soi... Tu comprends ?... Allons, adieu, Ravida, et meilleure chance !...
- Adieu, et merci !... Ce que je vais m’en fourrer de la gibelotte¹ !...
- Félicie s’éloigna rapidement, tandis que la fille toute frissonnante s’engageait dans l’impasse de l’Élysée des Beaux-Arts. La bonne des Vaussanges un peu aveuglée par la neige se retourna pour entendre des voyous qui criaient à son ancienne voisine de Bordeaux :
- Dis donc, la dame, ton strapontin² n’est pas d’équerre³ !...
- V’là même qui se lâche ! fit un autre.
- C’est rien farce ! acheva un troisième. Faut le lui ceinturer !...
- Ravida perdait en effet son faux-derrière, un strapontin fabriqué par elle avec le crin d’un matelas d’hôtel borgne.
- Les hommes avançaient. Ravida prit la fuite ; ils la suivirent, et, dans la tombée de neige, Félicie les perdit de vue.
- Allons ! soupira la bonne des Vaussanges en montant l’escalier, après avoir envoyé un salut protecteur à M^{me} Tareau, j’ai bien fait de rester servante !...

1. Ragoût au vin blanc.

2. Coussinet que les femmes disposaient au bas du dos pour donner du volume à leurs robes.

3. Droit, équilibré.

M. Théodore qui, ce matin-là, n'était pas allé au ministère, rejoignit bientôt Félicie dans la cuisine. Il marchait en robe de chambre et en pantoufles, coiffé d'un bonnet grec soutaché¹ par sa fille ; il baisa la cuisinière sur le cou, et enlevant de la chevelure des étoiles de neige éparpillées, malgré le fichu protecteur :

– Ma chatte, tu as dû avoir bien froid ?... Quand il fera un temps aussi mauvais, envoie donc la concierge !... Si tu venais à être malade !... Il y a bon feu dans mon cabinet ; viens chauffer tes petits petons... Nous te laisserons un gros morceau de langouste ; ces dames et moi, nous nous rattraperons sur le veau d'hier... Achète-toi une douzaine d'hûtres, et puisque tu aimes le vin blanc, monte de la cave une vieille bouteille... Tu sais ?... La dernière rangée, auprès des eaux-de-vie : c'est le meilleur... Ne prends pas surtout du vin d'invités !...

1. Orné d'une tresse ou d'un galon.

VII

Au quatrième étage d'une maison de la rue des Pyramides, vivait simplement, avec sa femme et sa fille, M. Auguste Vaussanges, le frère de M. Théodore. Depuis quelques années, il occupait l'emploi de premier teneur de livres à la Banque du Commerce et de l'Industrie, située place, du Théâtre-Français, – l'un de ces vieux établissements qui s'étant toujours gardés des spéculations téméraires et des agios¹ frauduleux, vont profiter de leur sagesse, alors que, de toutes parts, depuis le krach, s'effondrent les maisons tapageuses et insolentes.

M. Auguste avait quarante ans, quatre ans de moins que son frère. De haute taille, le corps maigre, un peu voûté, la chevelure et la barbe déjà grises, les yeux bleus très doux, le maintien grave, le geste sobre, il semblait être l'aîné des Vaussanges ; et M. Théodore, toujours rose et joufflu, toujours pimpant, malgré sa pointe de ventre, se plaisait, devant les intimes, à affirmer cette erreur. Le teneur de livres ne s'en fâchait pas, ayant passé la floraison de la jeunesse et de ses conquêtes, ne l'ayant même jamais bien connue.

C'était un homme d'une intelligence moyenne et d'une honnêteté profonde. Il était entré dans la maison de banque, en qualité de simple commis aux écritures, et avec le personnel peu nombreux et des vacances rares, il avait dû attendre longtemps, avant d'arriver à une situation modeste, sans doute, mais suffisante pour ses goûts. Aux heures favorables des entreprises bruyantes, M. Auguste eût trouvé un emploi autrement lucratif ; il ne l'avait pas cherché, s'estimant heureux ainsi, redoutant les aventures, très estimé de ses chefs. Chaque matin, il se rendait à son bureau et s'attablait devant

1. Différence entre l'argent courant et le papier bancaire.

le Brouillard, le Journal et le Grand Livre¹, – ses trois dieux. Il avait une fort belle écriture, une entente si complète de la comptabilité en partie simple et en partie double qu’il venait de publier un petit traité, à l’usage des élèves des Écoles commerciales. Là, se bornaient toutes ses connaissances. Au lycée de Rouen, – tandis que Théodore faisait son droit à Paris et absorbait les dernières ressources de sa famille déjà saignée aux quatre veines, comme disait le père Vaussanges, ancien conducteur des ponts-et-chaussées, – Auguste suivait les cours de français, – les classes des épiciers. À dix-huit ans, le père et la mère étant morts, il s’était engagé dans un régiment de ligne ; il en revint sergent-fourrier². Théodore, lui, déjà malin et soucieux de l’existence, avait pu se caser à la Préfecture de la Seine-Inférieure et éviter la conscription, en faisant valoir une faiblesse bien faible de la jambe gauche.

Aux jours si malheureux où, simple commis de Banque, M. Auguste Vaussanges occupait une chambre au sixième, dans une vieille maison du quai Voltaire, il rencontra, un jour de printemps, au jardin du Palais-Royal, une fille ni jolie, ni laide. La demoiselle venait de travailler à un tricot de laine, sur un banc du jardin, et, la musique de la garde impériale terminée, elle s’en allait, pensive, très simple en sa robe noire, et son chapeau à grosses roses assez fraîches, – son unique parure. Le jeune commis la suivait, attentif ; elle ne se retournait pas. À la fin, Auguste s’enthousiasme et lui adressa la parole. Il fut droit au but ; il lui avoua que, pendant la musique, il l’avait observée. Elle lui plaisait beaucoup ; et s’il ne lui déplaisait pas trop, eh bien ! elle accepterait à dîner. Oh ! ce ne serait point une noce, malheureusement, vu l’état de la bourse, mais un pauvre repas, – il en rougissait – un repas à vingt-deux sous par tête !... Il baissa le regard, tout honteux, attendant la réponse ; mais elle avait souri : il lui offrit le bras et ils partirent.

1. Parmi les documents comptables, le brouillard présente des écritures non validées, le journal fait la liste des opérations et le grand livre recueille l’ensemble des comptes.
2. Grade de sous-officier chargé d’un travail administratif.

Pendant le dîner, et surtout dans la chambre d'Auguste, ils causèrent. Angèle Ménard, – c'était le nom de la jeune fille, – était originaire du département de la Nièvre. Ses parents ? Des ouvriers besoigneux¹ avec une troupe d'enfants ; le père, menuisier, la mère, blanchisseuse. Elle était instruite, aimait à lire. Les sœurs de Nevers lui avaient donné une éducation de demoiselle, ayant l'espérance de la voir entrer dans les ordres ; mais la pensionnaire ne se sentait pas la vocation. Elle avait quitté le couvent, elle avait dit adieu à la famille, ne voulant pas être à charge, et, pleine d'espoir, courageuse au travail, elle était venue à Paris ; aujourd'hui, après bien des tracas, elle était employée d'un magasin de couture, rue des Halles et logée dans un hôtel meublé proche de l'atelier. Vierge ? Non. Il fallut vivre. Un homme, un seul, l'avait aidée et aimée. Lui mort, emporté par la fièvre typhoïde², elle était restée sage, vivant de son labeur. Comment s'était-elle décidée à suivre l'inconnu ?... Elle l'ignorait. Ce n'était point l'appât du dîner à vingt-deux sous, ni un vouloir irrésistible de sa chair reposée, mais peut-être à la fois la douceur inquiète du jeune homme, sa franchise et le désir d'un rayon d'amour, en pleine bataille de jeunesse, – un rayon d'amour dans la misère commune.

Les prostituées de tous les mondes n'ont pas ce désintéressement, ni cet orgueil de se donner sans une rage de luxure, sans un espoir de fortune ou de protection, à un être aussi pauvre, aussi chétif, que l'était, à ses débuts, M. Auguste Vaussanges.

Angèle reparut, plusieurs fois, dans la chambre du quai Voltaire, et elle s'habitua à y dormir, à y aimer, s'éveillant de grand matin, pour courir chez sa patronne. À l'amour naissant avaient succédé une passion plus forte, une estime plus sûre, un même besoin de ne plus se quitter, de vivre de la même vie. « Pourquoi ne resterions-nous pas ensemble ? demandait le teneur de livres... Tu ferais la popotte³. Justement, je vais avoir de l'augmentation... » Angèle hésitait ; elle gagnait de l'argent ; elle subvenait toute seule à son entretien. Auguste insista ;

1. Besogneux.

2. Maladie infectieuse et contagieuse.

3. Cuisine.

il s'ennuyait de la savoir au milieu des camarades vicieuses ; il voulait l'arracher de ce milieu malsain.

M^{lle} Ménard quitta l'hôtel, envoya sa malle ; elle avait placé entre ses trois robes et son linge, toute sa dot : deux paires de drap, huit serviettes, – deux assiettes, une casserole, un verre et une poêle à frire, – menus objets qui vinrent se confondre avec d'autres d'égale valeur, dans la chambre du sixième. L'augmentation du teneur de livres se fit attendre et la gêne devint plus cruelle. Auguste se trouva dans l'impossibilité de renouveler le trousseau de sa maîtresse, et tout naturellement, la maîtresse, en guenilles, resta à la maison, résignée au rôle de servante. On ne buvait que de l'eau ; on ne mangeait pas toujours de viande. Les jours passèrent.

Le teneur de livres ayant été questionné par son frère, au sujet de sa liaison déjà ancienne, crut devoir mentir. Il voulait, devant la famille redoutable, en face d'un ménage légitime, conserver une situation correcte, et il déclara qu'Angèle Ménard était tout simplement sa domestique. Il fit ce mensonge injurieux pour la femme dévouée et peu honorable pour lui, sans trop se rendre compte de l'importance d'une déclaration que la pauvreté de son logement rendait aussi invraisemblable que ses faibles ressources. Mais le pli était pris. Lorsque, par hasard, M. Théodore daignait gravir les six étages du cadet, il traitait Angèle comme on traite une véritable servante : il lui donnait son chapeau, sa canne, lui commandait d'aller chercher deux bocks¹ et des cigares, lui demandait un coup de brosse sur le col de son raglan² tacheté de pellicules ; d'un autre côté, Auguste s'habituant à l'immolation de la maîtresse, envoyait Angèle porter ses lettres, boulevard de Clichy : c'était là le service le plus dur.

M^{lle} Ménard accepta d'autant plus volontiers son isolement du monde et les opprobres de toutes sortes, – injures voulues et calculées de la part du chef de bureau, injures inconscientes de la part de l'amant, – que déjà elle éprouvait les frissons des futures mères.

1. Verre à bière de 25 centilitres muni d'une anse.

2. Manteau de voyage.

Jeanne naquit. La servante-maîtresse alla faire ses couches dans un établissement de sage-femme ; et, l'enfant grandie, M. Auguste Vaussanges, élevé enfin au titre de premier teneur de livres et installé dans la maison de la rue des Pyramides, vint, un beau jour, annoncer à son frère qu'il épousait Angèle. M. Théodore s'indigna. On n'épousait pas sa servante !... Auguste essaya vainement de faire comprendre au chef de bureau qu'il lui avait caché la vérité, qu'Angèle avait toujours été sa maîtresse, femme fidèle... M. Théodore ne voulut rien entendre et il répondit que ni lui ni les siens n'assisteraient à la noce.

Le mariage eut lieu sans bruit : les deux patrons de la Banque du Commerce et de l'Industrie et les deux plus vieux employés acceptèrent avec empressement le rôle de témoins. Au retour de l'église, la petite Jeanne demanda à son père : « Pourquoi t'es-tu marié ? » et Auguste répondit simplement en regardant sa femme : « Pour t'aimer encore un peu plus, et mieux à mon aise ! »

Monter au rang de femme légitime, après avoir été traitée non pas en maîtresse, mais en domestique, par les étrangers, les fournisseurs, les parents, l'amant lui-même !... Pouvoir embrasser sa fille à la vue de tous !... Angèle eut une grosse joie, un soulagement énorme, une seconde délivrance ; et elle, – la modeste et très intelligente fille de province, l'ouvrière de magasin, l'honnête promeneuse du Palais-Royal, la bonne qui faisait les commissions en tablier, qui apportait les lettres, boulevard de Clichy, qui enlevait les pellicules du paletot de M. Théodore, – elle tressaillit dans l'une de ces allégresses qu'un voyageur isolé, éperdu au milieu des ténèbres, éprouve à se griser de soleil ; elle tressaillit dans la vision suprême et radieuse qu'un mort, regrettant la terre, aurait à revivre, – car ce fut pour elle une véritable résurrection.

Les deux frères ne se voyaient plus. De temps à autre, Charlotte se rendait rue des Pyramides ; à force de ruses féminines, appelant à son aide sa nièce M^{me} Mercœur, elle décida enfin le chef de bureau à traiter en parente sa belle-sœur.

Auguste offrit alors un grand dîner, un dîner de réhabilitation pour la femme domestique, – où assistèrent les témoins du mariage et toute la famille.

Ces noces-là, ce sont les noces de diamant !

Au sein du foyer immaculé, Angèle tremblait encore au souvenir de sa condition première. Elle ne désirait pas briller. Deux êtres suffisaient à son culte, sa fille et son mari ; son mari, – le rédempteur, l'orgueil de sa pauvre existence, – qu'elle servait toujours, comme la plus tendre des épouses et la plus humble des servantes.

En rentrant chez lui, un soir, à six heures, M. Auguste Vaussanges jeta ces mots :

– Angèle, mon frère me désole !...

– Qu'y a-t-il ? demanda la femme, qui abandonnait son ouvrage.

Auguste se mit à conter les amours de Félicie et de Théodore. Ces amours, il les avait soupçonnées, mais il ne croyait pas que les choses en fussent là. Mécène Bagois venait de le mettre au courant, et il s'indignait, dans sa candeur, que ce frère, jadis à cheval sur les principes, imposât un pareil exemple à Valentine et à Léonce, une pareille torture à sa femme.

On ne pouvait plus en douter : Théodore entretenait une concubine sous son propre toit ; il lui avait donné une chambre, la plus belle de l'appartement ; elle allait, mieux mise que ses maîtresses ; elle faisait la cuisine avec des gants, ne sortait pas les jours de froid, de pluie et de neige ; il était aux petits soins pour elle. À table, même devant les étrangers, Théodore réservait à Félicie les meilleurs morceaux, à tel point que M. Bagois avait murmuré à l'oreille de des Mazerolles : « Ils sont bien amusants avec leurs cuisinières, les Vaussanges ; quand ce n'est pas l'un, c'est l'autre !... » Le teneur de livres avait tremblé sous l'injure ; mais par crainte du scandale, et sur les supplications de des Mazerolles, il s'était fait violence, prêt à étrangler Mécène, à la première allusion inconvenante. Il suffisait à Auguste de réfléchir un peu, et il se souvenait très bien du brusque changement d'humeur de son frère, depuis le jour où cette Félicie l'avait courbé sous son empire : Théodore, autrefois si emporté, n'osait souffler mot, et il ne relevait jamais les maladresses ni les impertinences de la fille.

– Auguste, dit Angèle, toutes ces histoires ne nous regardent pas...

– Théodore est mon frère, et j'ai le droit de lui faire des observations !

– Il ne les écouterait point, et vous vous brouillerez de nouveau !...

- Tant pis !...
- Auguste, continua doucement la femme, ton frère et ta famille se sont montrés généreux envers moi, et nous ne devons pas oublier...
- Ah ! s'écria le mari, je pense que tu ne vas pas te comparer à cette drôlesse qui a traîné dans tous les coins !
- Comment le sais-tu ?
- Ça se voit... à son œil canaille !... Et puis, les situations sont bien différentes ; Théodore est marié, père de deux enfants... Cette fille peut le ruiner, le déshonorer et mon devoir...
- Ton devoir, ami, était de dire à ceux qui répandent de pareilles accusations qu'ils se trompent ou qu'ils mentent !... En admettant même que le fait soit vrai, indéniable, ton devoir est de réfléchir beaucoup, avant de hasarder une parole capable de porter le trouble dans sa famille, en révélant à Charlotte son irréparable malheur...
- Je n'ai pas l'intention d'avertir ma belle-sœur !
- Il ne manquerait plus que cela !... Réfléchis !...
- Je réfléchirai... mais...
- Oui, j'entends !... Un désir de morale et peut-être aussi de revanche te trotte par l'esprit... Tu es guidé par l'amitié fraternelle ; mais les bons sentiments ne suffisent pas toujours pour accomplir le bien... Auguste tu vas faire une sottise !...
- Le teneur de livres était entêté.

Certain jour, M. Luzard vint rendre visite à M^{me} Vaussanges. Il la trouva au salon ainsi que Valentine, et il resta longtemps auprès des deux dames, très gracieux avec la jeune fille, parlant de voyages lointains, de la banalité de Paris, de l'ennui d'être seul.

Au moment où Félicie lui ouvrait la porte, il avait demandé d'abord : « Madame est-elle visible ? » puis, sans attendre la réponse, avec un sourire pour cacher son jeu : « Mademoiselle est avec sa mère, n'est-ce pas ? » La bonne avait répondu affirmativement à la dernière question ; elle observa l'embarras du visiteur, son hésitation à entrer, sa démarche incertaine et tout d'un coup rapide, l'œil assombri, la main qui frisait nerveusement les moustaches et le sourire tardif enfin renaissant sur les lèvres crispées.

Devant l'étrange pantomime du jeune homme au masque menteur, la bonne eut un balancement de tête significatif ; elle n'avait pas oublié la pâleur du même visage, lors d'une visite précédente de M. Luzard.

– Il en pince pour madame ! se dit-elle encore, joyeuse.

Vraiment, elle s'intéressait à ce grand et aimable garçon, depuis que Valentine s'était trahie en avouant une toquade pour un noble rencontré aux bains de mer. Ce noble, Félicie ne le connaissait pas, et tout son dévouement allait vers Georges Luzard. Il lui plaisait, Georges Luzard, sous tous les rapports ; il était familier, bon enfant, généreux, le seul des invités qui donnât la pièce, et au moins cent sous. D'ordinaire, il lui demandait de ses nouvelles, il ne l'avait pas fait aujourd'hui ; elle ne lui en voulait pas, le sachant très vexé de la présence de Valentine. Elle l'avait trouvé si drôle, si amusant avec la veuve enragée, que, du premier soir où elle le servit, elle éprouva une admiration naïve pour ce charmant Joseph qui revenait chercher ses manteaux ou mieux encore les attendait chez lui, en prince. L'aveu de la demoiselle augmentait cette admiration d'une véritable sympathie, d'un brûlant désir d'être utile. Sans doute, Félicie eût couru à lui, s'il l'avait appelée ; elle mesurait les distances, estimant qu'un tel homme ne pouvait honorer de ses faveurs un souillon, – et sa flamme s'éteignait sagement, comme bien d'autres plus éclatantes avaient dû s'éteindre après l'incendie des jupes.

Luzard !... Ce nom même l'avait frappée, éblouie, d'une saisissante manière. En patois périgourdin, « ün luzard » signifie : un serpent ! Oui, le serpent d'Adam et d'Ève, le lizzard mangeur de la pomme, le lizzard enroulé autour de l'arbre du Paradis terrestre, « lü lizzard » qu'un tableau de l'église de Piégut représentait sous sa forme réelle, nullement tentatrice pour la plus dépravée des femmes ! Aujourd'hui, Félicie comprenait la lourde faute de l'Église, ou du peintre, ou du Bon Dieu, et elle se disait que, pour imposer à tout le genre humain la croyance à la séduction de la Première, il eût fallu donner au serpent, non l'image repoussante d'un boa constrictor¹, mais les traits ensorceleurs de M. Luzard !...

1. Serpent d'Amérique du sud pouvant atteindre plus de trois mètres de long.

La bonne des Vaussanges n'admettait pas les vertus farouches, pas plus chez les dames que chez ses pareilles, et ses remarques d'enfance et de jeunesse, à la campagne et à la ville, ne pouvaient faire présumer en elle un changement d'opinion. Au village des Coussières, les filles lutinaient¹ avec les gars, de gré ou de force, – elle en savait quelque chose ; – à Thiviers, on était sage ; mais à Bordeaux, monsieur et madame se trompaient réciproquement. À Paris..., Paris est pour la province, et surtout pour les villages lointains, la ville de perdition par excellence ! Là-bas, on ne sait rien de Berlin, ni de Londres et l'on se plaît à salir Paris, et l'on met sur Paris toutes les choses de Sodome et de Gomorrhe qui se chantent en latin, aux vêpres ! Félicie était stupéfaite du calme de sa bourgeoise. Madame ne voyait rien, ne comprenait rien !... La servante aimait encore mieux admettre cette hypothèse qu'une résistance impossible, devant tant de charmes, avec l'objectif d'un mari déserteur et si laid. Elle était peinée par cette longue attente, voyant dans la chute de la femme une sécurité de plus pour elle, de l'argent encore, toujours de l'argent.

Georges Luzard traversait l'antichambre et Félicie l'avait précédé, tenant la porte ouverte. Elle le vit passer, tout triste, le chapeau sur les yeux ; il chancelait en descendant les marches. Elle soupira :

– Sont-y bêtes, tous deux !... Douce sainte Vierge, sont-y bêtes !... Faudra donc que je mette la main à la pâte, que je le lui porte dans son lit !...

Cinq heures, du soir. – M^{me} Vaussanges et Valentine étaient à leur toilette. Le chef de bureau assis dans son cabinet, faisait semblant de donner des paquets pour la poste à Félicie, lorsqu'on sonna à la porte.

– Le diable l'enlève celui-là ! gémit M. Théodore.

– C'est M. votre frère ! revint dire Félicie...

– Bonsoir, Théodore...

– Où as-tu pris cette voix ?... Tu es enrhumé ?...

1. Taquinaient, agaçaient avec espièglerie.

– Non...

Ils se serrèrent la main. Le teneur de livres ferma mystérieusement la porte.

– Hein ?... Quand je te disais que tu étais enrhumé... Tu as peur des courants d'air ?...

– Pas des courants d'air, – mais des oreilles curieuses !...

– À qui fais-tu allusion ?... À la bonne, sans doute ?... C'est la fille la plus discrète !... Enfin !... Assieds-toi... Tu dînes avec nous ?...

– Non... merci, pas ce soir... Théodore, c'est dans ton intérêt... à cause de l'amitié fraternelle...

– Je n'ai jamais douté de tes bons sentiments... Va, toujours...

– Tu me trouveras peut-être bien hardi... J'obéis à un devoir...

– Fichtre !... Quel exorde !... Allons, qu'est-ce que tu viens m'annoncer... Suis-je révoqué ?... Suis-je accusé d'avoir volé les cent millions du ministère ?...

– Il ne s'agit pas de cela....

– Au fait, alors !...

– Frère, il court de vilains bruits sur ton compte : on affirme que tu as fait de ta bonne ta maîtresse...

– On affirme !... Tu sais ce que c'est que : « on » ?... On, c'est un... Il faut une lettre devant, et ça y est !... *Sufficit*¹ !...

Le chef de bureau se leva et croisa les bras sur sa large poitrine :

– Ah çà, monsieur mon frère ? fit-il du ton qu'employait l'empereur Guillaume², lorsque, furieux, le maître de l'Allemagne s'adressait à M. son cousin, le pauvre fou, roitelet³ de Bavière, ah ! çà, monsieur mon frère, de quoi te mêles-tu ?... Où veux-tu en venir ?

– À te supplier, au nom même de notre famille, de renvoyer ta maîtresse !... Crois-moi, Théodore, n'hésite pas... Songe à ta femme, à tes enfants, à ta position... Toi qui vas être décoré... On peut savoir... un bavardage... Charlotte désespérée... La ruine, peut-être...

– Ton monologue est-il fini, cadet ?... Oui ! Eh bien, mon garçon, je

1. Il suffit (latin).

2. Guillaume I^{er}, empereur allemand de 1871 à 1888.

3. Petit roi, sans grande importance. Il s'agit de Louis II, roi de Bavière de 1864 à 1886.

vais te répondre : Tu es le dernier des hommes dont j'accepterais des observations, s'il entraît dans mes habitudes d'en recevoir...

– Pourquoi cela ?... Je suis, ton frère plus jeune, et je te parle en frère respectueux...

– Tu me demandes pourquoi ?... Mais, âme naïve, et ton mariage ?

M. Auguste se raidit :

– Tu n'as rien à reprocher à ma femme !...

– Non, mais j'ai le droit de constater que le moraliste repentí, le bourreau des bonnes, a commencé par épouser... sa bonne !...

– C'est faux !... Angèle n'était pas ma bonne !...

– Toi-même, tu lui accordais cette qualification... Alors, tu mentais ?

– Oui !

– Mes compliments !

– Angèle était ma domestique, en apparence seulement, car j'étais trop pauvre pour lui donner des toilettes... Elle acceptait son sort, résignée, vaillante... Elle n'avait ni les joies de la maîtresse, ni l'orgueil de l'épouse ; elle fut dévouée, martyre, et, père, je réparais mes fautes, toutes mes fautes en l'épousant, et toi ?...

– Ah !... et moi ?...

– Tu commets un crime en gardant Félicie !...

– Un crime ?... Crétin, va !...

– Tu peux m'insulter ; je suis ton frère et je resterai calme... Théodore, c'est pour ta femme, pour ta fille et ton fils que je te supplie une dernière fois de te rendre à l'évidence, et si la passion t'égaré au point de ne pouvoir oublier ta maîtresse, fais le sacrifice de la loger en ville, mais ne la garde pas sous ton toit ; n'impose pas à ta femme et à tes enfants l'écoeürant spectacle...

– Assez !... Tu m'embêtes !...

– Théo ?...

– Tu m'em... bêtes !... As-tu compris ?...

Le teneur de livres se retirait plein d'inquiétude et de tristesse, devant l'inefficacité de sa démarche, et pour toute réponse, le chef de bureau haussa les épaules, pendant que le cadet, de ses grands yeux bleus, lui adressait encore un appel, une prière.

Demeuré seul, M. Théodore s'emballait :

– A-t-on jamais vu un animal pareil !... Je suis certain que c'est Angèle qui le pousse !... Ce que je vais les congédier, tous les deux !...

Félicie entra.

– Votre frère vous a fait de la peine, monsieur ? demanda-t-elle d'une voix très douce.

Il eut un soubresaut :

– Vous écoutiez ?

– Non... Mais, je devine... Vous êtes si rouge !... Est-ce que vous êtes fâché, dites ?... Vous ne m'avez pas tutoyée... Donc, monsieur, je suis trop curieuse ?... Pardon.

– Eh bien, oui, fit-il sourdement, mon frère est venu me faire des scènes... à cause de toi...

– À cause de moi ?...

– Envoyé sans doute par sa femme...

– Tiens !... cette grande brune qui a l'air si réservé... On a bien raison de dire qu'il faut se méfier de l'eau dormante... Alors, c'est rasé ?... C'est fini, nous deux ? comme disait l'actrice du Palais-Royal¹, le soir où vous nous avez donné des places à M^{me} Tareau et à moi, le soir où je rentrais à la maison, riant encore, de tout mon cœur, et vous aussi... après... C'est fini, nous deux ?... Madame va savoir ?...

– J'espère bien que non !... Si mon frère avait ce toupet !... Avec ça qu'ils ont beau jeu pour moraliser le monde, lui et sa femme !...

– Ils ont dû faire une rude noce dans le temps, ça se voit bien !...

– Lui ?... Non... Mais, elle !...

– Ah ! la dame s'en est payé ?...

– Je ne dis pas cela !...

– J'avais compris...

L'heure du dîner approchait. La bonne revint à sa cuisine toute proche du cabinet de son maître :

– Dodore s'est coupé !... Il faudra bien qu'il me conte les histoires de sa belle-sœur !... Ah ! la bougresse, je me charge de la remettre à sa place !

1. Théâtre parisien créé en 1633 par Richelieu.

La servante des Le Roux n'était pas sotte, bien qu'elle parût très commune, surtout à côté de Félicie¹.

À diverses reprises, elle avait écouté de longues conversations entre son maître et d'autres médecins, au sujet des études du docteur Ambroise, de la grande découverte dont le jeune savant avait entretenu les hôtes de M. Vaussanges. De l'objet de cette découverte et des discussions graves, parfois orageuses, très élevées toujours, Rosa ne gardait guère souvenance que du nom banal et rarement prononcé, du reste, de la maladie discutée. Cela suffisait à piquer la curiosité de la fille. Rosa en avait causé avec Félicie. Tout d'abord, la chose intéressa médiocrement la bonne des Vaussanges, car, femme prudente et en somme peu coureuse dans ses pérégrinations, M^{lle} Chevrier était restée à l'abri de tous les fléaux ; mais, du jour où elle avait rencontré Ravida Brizol, la charmante enfant de Bordeaux, aujourd'hui attaquée et rongée par le mal, la Périgourdine commença à questionner sa camarade, désireuse de savoir où en était le docteur ; elle se rappelait les dernières paroles du toast de M. Chrétien des Mazerolles, l'émotion qui avait gagné tous les hommes lorsque le petit Robert s'était jeté dans les bras de son frère.

Un matin, Rosa vint annoncer à Félicie qu'un événement extraordinaire se préparait à la maison. Depuis longtemps, disait-elle, M. Ambroise cherchait quelqu'un d'assez crâne² pour prendre après lui le vaccin terrible et établir publiquement sa découverte, et c'était justement M. Robert, l'ami de M. Léonce, le futur élève du Borda, le collégien de Rollin, qui voulait se dévouer !... Rosa conta la scène de la nuit passée ; elle en était encore toute saisie : le collégien avait obtenu l'autorisation de coucher dans sa famille, et son lit se trouvait dans la chambre même de son frère, voisine de celle de Rosa, qui, elle aussi, – on s'en souvient, – avait déserté le sixième, dès le lendemain de la dispute. Dans la nuit, la servante entendit des paroles.... Le docteur rêvait tout haut ; il disait : « – Tout mon travail de dix années est perdu !... Où

1. L'échange entre Rosa et Félicie qui clôt le chapitre n'apparaît pas dans la seconde version du roman.

2. Vaillant, téméraire.

rencontrer un être assez confiant !... La chair humaine, on ne la paye pas !... Il me faudrait un autre moi-même, un croyant !... Ah ! si j'avais un fils !... » Tout à coup, M. Robert avait allumé la bougie ; il s'était levé, et, à demi-vêtu, il s'était approché du docteur ; il l'avait réveillé avec ces mots qui semblaient sortir de la bouche d'un homme sérieux et résolu : « – Dispose de moi, grand frère !... » Encore à moitié endormi, M. Ambroise demandait comme s'il eût continué son rêve : « – Qui êtes-vous ? » – « Ton frère ! » – « Ah ! c'est toi, Robert !... Est-ce que tu es souffrant ? » – « Non... » – « Pourquoi n'es-tu pas couché ? » – « Je t'écoutais rêver... » – « Qu'ai-je pu dire, mon Dieu ! » – « Tu implorais, un croyant, un fils... » – « Alors... tu sais ?... » – « Je ne sais rien que ceci : je suis ton petit frère qui t'aime de tout son cœur... Tu as besoin de quelqu'un pour tenter une expérience... Je suis un croyant ; je suis ton fils !... Me voilà !... » – « Non !... non !... Jamais !... » – « Frère ?... » – « C'est impossible !... Je ne veux pas !... Robert, les questions qui me préoccupent ne sont point de ton âge, et il est de ma dignité de refuser, sans explication ; je te remercie et je refuse !... » M. Robert a insisté longtemps, longtemps ; il ne sait pas ce qu'on va lui donner, et il voulait quand même !... Mais, notre monsieur a déclaré qu'il travaillerait encore à ses bastilles¹, pour être plus sûr, bien qu'il fut très sûr... M. Ambroise attendra les grandes vacances d'août, afin de veiller sur le petit pendant deux mois...

– Saperlotte ! s'écria Félicie, je connais de par la pauvre Ravida le morceau que M. Robert va attraper avec le vaccin, et si ça ne réussit pas ou si ça réussit trop bien d'un autre côté, le brave petit homme ne fera pas de vieux os !... Vrai, si au mois d'août je suis encore dans la boîte, je serai curieuse de voir ça !...

– Ce sera facile, conclut la servante du docteur ; je guetterai nos messieurs et je vous préviendrai... Nous nous cacherons dans ma chambre... Si M. Ambroise allait tuer son frère ?... Oh ! non !... Il l'aime trop !...

1. Protections.

VIII

Une après-midi, la bonne des Vaussanges, en grande toilette, – jaquette de drap noir à la Sicilienne moulant la taille fine, robe marron, chapeau neuf à plumes et fleurs, bottines neuves, chaîne d'or brillant au corsage dans l'entrebâillement coquet du manteau, – se décida à aller prendre des nouvelles de ses parents de la rue Rochechouart. Elle ne les avait pas revus, depuis le jour de son entrée en service et elle éprouvait le désir de leur montrer par sa tenue que l'on se tire encore d'affaires à Paris, quand on n'est pas trop bête.

Félicie marchait sur les trottoirs, et bien que le bitume et le pavé fussent très secs en cette froide et limpide journée, elle troussait légèrement sa robe, enorgueillie du luxe de ses bas rouges. Ses jupons blancs, raides d'empois, tendus comme des voiles à la brise, avaient eu, au départ, des claquettements joyeux ; mais, dans la chaleur du corps, au mouvement des jambes, aux allées et venues des mains gantées qui parfois les aplatissaient en longueur avec des gestes équivoques, les jupons avaient dû rabattre leur orgueil.

– Je puis m'évanouir ! pensait la promeneuse pleine d'enthousiasme pour son linge... On peut me déshabiller dans une pharmacie... Je n'aurai pas honte !... Non !...¹

À l'entrée de la rue Rochechouart, devant la boutique de l'oncle Barba, un trou à double fenêtre creusé dans l'épaisseur du mur d'une vieille maison et machiné dans le sol obscur, – Félicie s'arrêta, surprise et inquiète. L'échoppe du savetier était close. La servante fut sur le point de rétrograder, mais elle aperçut la concierge qui s'avavançait vers la porte.

– Madame, interrogea-t-elle, est-ce que les Barba ne logent plus ici ?...

1. Le passage de la marche de Félicie dans la rue n'apparaît pas dans la reprise.

Elle n'avait pas osé demander : Est-ce qu'ils sont morts ?

– Mademoiselle, dit la concierge, il me semble vous reconnaître... C'est vous qui êtes venue...

– Oui, madame...

– Vous êtes la nièce de M^{me} Barba... Parfaitement !... La Gasconne au foulard bleu... Pourquoi ne le portez-vous plus votre foulard ?... Il vous allait très bien... Et vous êtes casée ?...

– Oui, madame...

– Bien casée ?...

Félicie impatientée répondit par un signe de tête.

– Ah ! mademoiselle, continua la concierge, vous allez trouver bien du changement... Les Barba n'ont pas eu de chance... Depuis six semaines, votre oncle est au lit, et j'ai grand-peur... M^{me} Barba demandait après vous ; elle voulait vous écrire, mais, sans doute, vous n'aviez pas laissé votre adresse...

Félicie Chevrier traversa le couloir, descendit l'escalier menant aux premières caves et frappa à l'armature de fer d'une vraie porte de cloître ou de prison.

La tante Barba était une grande femme à lunettes, au nez maigre, aux dents longues, drapée d'un tartan¹ jaune, coiffée d'un bonnet groseille trop large et vacillant sur un serre-front tout noir.

– Te voilà, toi ! fit-elle, avec un accent de reproche, en dévisageant la jolie visiteuse de la tête aux pieds...

– Pardon, tante Fantille, j'ai été si occupée...

Et désignant le grabat où le savetier semblait dormir, un bonnet de coton sur les yeux :

– Je ne savais pas !...

Elles s'embrassèrent :

Félicie s'était approchée du lit :

– Bonjour, mon oncle...

Barba voulut faire un mouvement vers sa nièce, mais une quinte de toux le rejeta du côté opposé et il resta là, contre la ruelle, toussant, crachant, les yeux rouges, les paupières lourdes, la langue pendante,

1. Tissu écossais de laine à grands carreaux.

la figure terreuse envahie par une barbe grisâtre, inculte ; tout son pauvre corps travaillait, tremblotait, craquait, dans une affreuse douleur, et c'étaient tantôt, pour donner un peu de jeu aux poumons, les « hans ! » des pétrins, tantôt le « gniaf ! » des hommes de son état tirant le ligneul gras¹, – et toujours une horrible peine, un déchirement intérieur, des plaintes, des cris, des suffocations, des râles, toutes les atrocités, toutes les épouvantes dont l'éternelle création laisse parfois accabler ses misérables créatures en train de terminer leur évolution terrestre.

– Oncle Bertrand ?...

Félicie n'insista pas, craignant de ramener la toux. À l'invitation de sa tante, elle avait pris place auprès du poêle de fonte sur un fauteuil recouvert d'une étoffe verte mangée par les mites. Debout devant sa nièce, M^{me} Barba attendait pour parler, car déjà l'homme se démenait, dans une nouvelle quinte, plus terrible encore que la précédente.

La chambre était tout simplement une ancienne cave voisine des autres caves : aux murs crépis à la chaux, entre des images de saints et des gravures profanes, pendaient quelques haillons ; sur une planche, près de la fenêtre, à côté du soupirail² de la cour immonde, une série de vieilles chaussures, des formes, un embauchoir³, un rouleau de cuir moisi ; dans un coin, la petite table de travail qu'on venait de retirer de l'échoppe louée à un marchand de marrons ; puis, çà et là, un dressoir⁴ au-dessus d'un buffet boiteux aux ferrures démontées, quelques chaises de paille ; enfin sur le sol caillouteux, le matelas où la tante reposait, tout habillée, la nuit.

– Veux-tu boire, Bertrand ? demanda la vieille Fantille.

L'homme reposait enfin. Alors les deux femmes causèrent doucement :

– Tu vois où l'on tombe en six semaines ! gémissait M^{me} Barba. Nous étions à peu près bien, tant que Bertrand se tuait à l'établi ; sans

1. Fil utilisé en cordonnerie.

2. Ouverture donnant du jour et de l'air.

3. Forme rigide introduite dans les chaussures pour qu'elles conservent leur forme.

4. Partie du meuble destinée à exposer de la vaisselle.

doute, on restait trembleurs devant l'avenir... Cent quarante francs d'économie, à notre âge, pas plus !... Presque tout y a passé avec le médecin, le pharmacien, le diable et son train !...

Félicie venait de tirer de son porte-monnaie deux pièces d'or, quarante francs qu'elle mit dans les mains de sa parente :

– Ce n'est pas fini, tante Fantille... Sois sans crainte... J'ai eu tort de tarder si longtemps... Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ?

– Félicie, j'avais oublié ton adresse... Tu nous avais dit cela si vite, et puis je ne te croyais pas en mesure... Merci, ma belle... Tu es heureuse avec tes patrons ?...

– Très heureuse...

– Et chez nous ?... Ton père, ta mère, la maison, les petits ?

– Vont bien... Je leur ai envoyé quelque chose...

– Tu gagnes donc... de l'or ?...

– De l'or ?... Non... Assez d'argent pour t'obliger et toujours avec plaisir...

– Et... sans te gêner ?

– Oui...

Après avoir donné en poussant la fenêtre d'un soupirail un peu plus de jour à la chambre, la Barba vint se planter devant sa nièce :

– Ta main, Félicie ?... La gauche ?... Enlève le gant !...

La bonne des Vaussanges se leva et offrit sa main nue :

– Tu t'y connais, tant ?

– Un peu... J'ai pratiqué dans le temps, rue Coq-Héron... pour me distraire, entre les heures de travail... La ligne de vie ?... Parfaite !...

– Je mourrai vieille ?

– Tu dépasseras quatre-vingts ans...

– Riche ?

– Millionnaire !...

– Pas de blague ?

– Je te le jure !... Il y a des deuils et du sang...

– Où ?

– Autour de toi... Tu passes... Tu triomphes !... Sublime !... Ce n'est pas étonnant avec un mont-Vénus pareil !...

– Quel mont-Vénus ?

– Mais le tien, fillette, le plus beau, le plus développé que j'aie encore vu !...

Tante Fantille laissa retomber la main de sa nièce :

– Mets-toi bien droite, mignonne, que je t'admire !... Comme tu as embelli !... Tu étais déjà bien gente¹, mais l'air de Paris a soufflé par là !... Ce cochon de Paris, il vous fond les jeunesses, il les sucre, il les affine !... Quelle tournure !... Quelle grâce !...

Elle se baissa pour soulever la robe de la jeune femme, et pendant que Félicie se défendait un peu en riant, à la fois honteuse et flattée par cette révision de la parente experte :

– Ô la Félicie !... Belle ensorceleuse, tu es faite au tour, et des mollets !... Et des cuisses !... Et une figure !... Ce n'est pas comme moi, regarde !...

D'un seul coup, la Barba avait enlevé son bonnet groseille et son serretête noir : elle apparut, les yeux saillants, le crâne rasé, duveteux, mousseux de la mousse jaunâtre des pâtés moisis.

La bonne des Vaussanges recula d'un pas devant la tête hideuse :

– Ma tante !... Vous qui aviez de si beaux cheveux blancs !...

– Vendus !...

– Vendus ?...

– Oui... il y a deux jours... au perruquier d'en face... à M. Victor...

– Et pourquoi ?

– Pour manger !... Pour acheter des sirops, de la quinine, des vésicatoires² et aussi de la viande à mon homme !... Oh ! ça n'a pas traîné !... Depuis longtemps, M. Victor reluquait mes cheveux... L'autre matin, je passais près de sa boutique ; je revenais de chez le pharmacien ; j'étais sans le sou pour entrer à la boucherie, et j'avais sur le nez des larmes... M. Victor, qui fumait une cigarette devant sa porte, m'arrêta : – « Bonjour, m'am Barba... » – « ... Jour, m'sieu Victor... » – « Pas heureuse, hein ? » – « Non... non... » – « Si je vous offrais deux pièces de cent sous de quelque chose, ça vous irait-il ? »

1. Gracieuse, élégante.

2. Médicaments révulsifs.

– « De quoi, que vous donneriez deux pièces de cent sous ? » – « De vos cheveux !... » – « De ma vieille perruque ? » – « Oui... Entrez donc pour voir ! » J'entrai. M. Victor fit sauter mon bonnet – « Voulez-vous ? » – « Non... quinze ! » – « Eh bien, soit, quinze francs !... » Nous passâmes dans un petit cabinet proche du salon et M. Victor m'ayant assise sur un fauteuil, prit ses grands ciseaux : « Zig-zag !... zig-zag !... zig-zag !... » Ça me donnait bien un peu de froid dans le corps, et je rêvais de femmes criminelles à la guillotine, quoiqu'on n'exécute plus les femmes... Il me vint cette pensée : Qu'ai-je fait, mon Jésus, pour qu'il me tonde ?... Et je cherchais... Rien !... Il ne me tondait pas de force, du reste... Les trois pièces de cent sous brillaient sur le marbre, toutes neuves... « Zig-zag !... zig !... zig !... » – « M'am Barba ?... » – « M'sieu Victor ?... » – « Faut-il laisser deux mèches sur les côtés ?... Si j'enlève tout, deux francs de plus !... » – « Dix-sept, alors ?... » – « Dix-sept ! » – « Tondez !... Enlevez !... » Et zig-zag !... zig-zag !... zig-zag !... Ça y était !...

– Pauvre tante !...

– Ne me plains pas !... Ils ne me servaient de rien mes vieux « piaux » blancs ?... Ce n'est point comme si l'on avait tondu tes frisettes noires...

– Heu !...

– Tu as raison d'y tenir !... Tu es dans l'âge !... Ils aiment les belles chevelures, les galants !... On baise les mèches ; on s'y grise tous deux !... Ça te passera bien, ma fine, avant que ça me revienne !...

Tout d'un trait, ayant posé son bonnet de travers, M^{me} Barba dit sa vie, sa jeunesse honnête et laborieuse au village des Coussières, son mariage avec Bertrand, cordonnier à Piégut, leur idée folle de partir pour la ville, l'arrivée à Paris, la première installation, rue Coq-Héron, la naissance de leur fille Clarisse, tout ceci des joies, grâce au labeur. Ah ! comme l'on bûchait ferme, toute la semaine, pour s'en aller, le dimanche, avec la petite, à Chatou, manger sur l'herbe et revenir tous les trois, chargés de bottes de lilas et de brassées de verdure !... Patatras !... Clarisse malade, pendant trois ans !... Clarisse morte dans sa seizième année !... Du cœur à la besogne, malgré les envies de pleurer et de mourir !... Patatras !... Patatras !... Patatras !...

La boutique de la rue Coq-Héron fermée, les meubles vendus ; l'ouvrier-artiste, le fabricant d'élégantes bottines pour dames, traité de provincial trop vieux, quémandant de l'ouvrage, n'en trouvant pas, résigné enfin au triste état de savetier, dans le taudis de la rue Rochechouart !... Là, depuis vingt ans, tous deux robustes contre la vieillesse et contre l'infortune, affanant leur pain¹, levés à l'aube, lui cognant comme un sourd dans son établi, elle faisant deux ménages, – et tout cela pour gagner, chaque jour, au maximum, l'homme ses trois francs et la femme vingt sous !... Mettez de côté, après avoir soldé le loyer, les vêtements, la nourriture !... Et puis, Bertrand malade, la ruine, aujourd'hui, et demain, la mort !... Le corbillard sans une fleur !...

– Ah ! m... ! s'écria-t-elle, les yeux pleins de larmes, en arrachant encore son bonnet de sa tête.

Et, debout, dans une attitude de spectre vengeur, désignant le moribond de ses doigts osseux, tandis que Barba s'effondrait, empoigné², déchiré, anéanti par les secousses effroyables d'une quinte nouvelle :

– Hein ?... Félie, la v'là la bonne conduite et sa récompense !... Cet homme n'est point un soûlard³, ni un libertin, ni un fainéant, et il meurt en damné !... Le v'là dans l'enfer !... Sa poitrine est en feu !... Où donc est-elle la justice ?... Où est la charité ?... Où est la fraternité ?... Où est Dieu ?... Hue !... brave homme !... Hue !... vieil ouvrier !... Tousse, crache, pleure, saigne ton sang !... Autrefois, quand je n'étais pas trop décatie, j'aurais pu me vendre, ramasser de l'argent... Des messieurs me faisaient de l'œil... Non... Ça ne m'allait pas !... Je suis restée tranquille !... Et mon pauvre vieux, dès qu'on me l'aura emporté et qu'il dormira là-bas, à Saint-Ouen, dans la fosse commune, je serai toute seule, à la pluie, au froid, les boyaux vides, plus malheureuse qu'une chienne !... Ah ! ma Félie, songe à la pelote⁴ !... Les maîtres du

1. Gagnant péniblement leur pain en travaillant.

2. Comme possédé.

3. Ivrogne.

4. La bourse pleine, argent que l'on amasse.

jour ressemblent aux maîtres passés ; ils ont promis, ils promettent d'augmenter les salaires, de créer des caisses de retraite, des refuges pour les infirmes, et jamais, jamais on ne voit rien venir !... Ne crois pas à tous ces phraseurs !... Républicains de toutes nuances, royalistes et bonapartistes, tous les mêmes, tous des gourmands : c'est la bête qui ne vaut rien !... C'est le monde qui est empoisonné et pourri !... Et si notre Clarisse n'était pas morte en sa fleur, moi, sa mère, honnête, économe et vaillante toute ma vie, je pleurerais et je lui dirais : « Ma fille, le sort est dur aux pauvres gens ; si tu es seule au monde et misérable, malgré un travail opiniâtre, jette-toi à l'eau !... Mais, si tu as un vieux père ou un mari infirme à soigner, des enfants à nourrir et que ta beauté puisse les sauver, oh ! n'attends pas l'affreuse vieillesse, l'heure où le perruquier te donnera dix-sept francs de tes cheveux blancs ! Demande pardon au bon Dieu, – et fais la garce !... Fai lo loueïro !...

En ce taudis, tombeau de vivants, la Barba était grande et Félicie se sentait soulevée par ce déchaînement de révolte et de haine sociale. Elle frémissait à la complainte des blasphèmes, au sermon furieux, aux angoisses qui débordaient enfin de cette poitrine de femme en des torrents de lave ardente, que la vieille Parisienne, au crâne tondu et aux yeux rouges, semblait promener autour d'elle, pleine de désespoir, comme elle eût promené, joyeuse, tout autour de Paris, les torches incendiaires de ses rêves, – revanches prochaines, aurores de flammes et de sang.

Félicie promit à sa tante de revenir la voir, dès le lendemain, tous les jours, si elle le pouvait, et elle lui jura que si le malheur arrivait, elle ne la laisserait pas seule.

– Je m'arrangerais, dit la nièce, pour te placer chez mes maîtres...

– Je ne serais point exigeante ; j'ignore ta position ; je ne te l'ai pas demandée ; sache-le bien, tu m'aurais là, à toute épreuve...

– Tante Fantille, j'en suis sûre !...

– Mais je n'abandonnerai pas mon pauvre vieux ; je n'aime que lui, toi et chez nous !... Tout le reste, je lui ferais du mal, maintenant !...

En quittant le sous-sol malsain, la bonne des Vaussanges se hâta

d'aller respirer dans la rue. Et, tout de suite, elle eut la curiosité de voir la boutique du fameux Victor, le perruquier de sa tante.

Elle entra, fit une révérence, et d'un ton un peu gouailleur :

– On m'a dit, monsieur, que vous achetiez les cheveux ?...

– Parfaitement, madame... mademoiselle... ma...

– Ça ne fait rien !... Le prix de ma chevelure ?...

– Vous voulez vendre ?

– Oui...

– Il faudrait enlever votre chapeau...

– Voici !

Le coiffeur, un jeune homme brun, tout frisé, aux moustaches naissantes, le peigne dans les cheveux, s'approcha de la femme, et la trouvant jolie :

– Mademoiselle, c'est bien dommage !...

– Le prix, monsieur ?

– Vous y tenez ?

– J'y tiens... Il le faut !...

– Huit francs !

– Hein ?

– J'ai dit : huit francs...

– Comment !... Et vous avez payé dix-sept francs la perruque de M^{me} Barba !...

– Elle était blanche, mademoiselle !...

– Alors, les cheveux blancs...

– ... Sont plus rares que les noirs et par conséquent...

– ... Se payent plus cher...

– Absolument !...

– Je réfléchirai, monsieur...

– Mademoiselle ?...

– Monsieur ?...

– Vous avez une chevelure superbe !... Admirable !...

– Dans les huit francs ?... Je sais ! répondit la servante avec ironie.

– Voulez-vous me permettre de vous coiffer à mon goût ?... Il ne vient jamais personne à cette heure et j'aurai tout le temps...

– Je suis coiffée !...

– On pourrait mieux faire... ça manque de style !... Les boucles du front sont trop écrasées, et puis, vous êtes pleine de poussière...

Félicie se pencha vers la glace et vit en effet sa tête parsemée de quelques grains de mortier, échappés sans doute du plafond salpêtreux¹ des Barba.

– Nous avons un salon pour dames, continua Victor... Donnez-vous donc la peine...

Ils entrèrent dans la petite pièce où, deux jours auparavant, la vieille Fantille s'était assise.

Sur une table de marbre, entre des nattes, des torsades de diverses couleurs, apparaissaient de longues mèches blanches reliées entre elles par des attaches de soie noire.

Tandis que le coiffeur aidait Félicie à se débarrasser de son manteau et qu'il la revêtait d'un peignoir, la bonne des Vaussanges demanda, en riant :

– C'est la toison de M^{me} Barba ?

– Oui, mademoiselle, répondit Victor, qui faisait mordre et descendre un grand démêloir dans les cheveux de sa nouvelle cliente... Vous la connaissez donc, cette pauvre vieille ?... Une bien brave femme, et son mari un bien brave homme... Des pas de chance !...

Victor mouillait en long les frisettes rebelles avec une brosse parfumée d'eau de Portugal², et il entra à pleines mains dans les touffes épaisses, les soulevant, les étendant sur ses bras, les nettoyant, les lustrant, en véritable artiste. La bonne allongea ses jambes sur le support en pente ; elle fermait à demi les yeux, les mains reposées sur ses genoux dans la croisure du peignoir, et elle éprouvait un bien-être, une volupté à ce chatouillement du jeune homme, un orgueil à être pour la première fois servie, elle, la servante.

La chevelure s'épandait sur les épaules de la jeune femme : on eût dit d'une coulée d'encre, d'une coulée de tout un baril, lumineuse avec des reflets d'un bleu paon.

1. Qui présente une poudre blanchâtre, signe de vétusté et d'humidité.

2. Lotion tonifiante pour les cheveux.

– Pour sûr que je ne les couperai pas ! déclarait Victor, l'œil enflammé...
Ce serait un crime !...

– Monsieur ?...

– Oui, mademoiselle, un crime abominable !...

– Vous refusez de me tondre ?

– Absolument !... Vous pourrez aller trouver un de mes collègues...

Moi !... Non !... Et si j'osais... si je ne craignais...

– Vous voyez bien qu'ils valent plus de huit francs !...

– À toute autre dame, j'en offrirais quinze, à présent !...

– Dix-sept !

– Même dix-sept !... Mais à vous...

– À moi ?...

– J'aimerais mieux vous prêter la somme...

– Vraiment ?...

– Parole d'honneur !

– Vous plaisantez, monsieur !... Vous ne savez pas qui je suis...

– Qu'importe !...

– Vous me prenez peut-être pour une dame... et si je n'étais qu'une servante ?...

– Une servante ?... Vous n'en avez pas l'air, mademoiselle !...

– Si pourtant !...

– Tout de même !...

Le coiffeur avait tracé deux raies, l'une du sommet de la nuque au front, l'autre transversale, de la nuque aux oreilles ; il divisait pour régner en empereur sur les noires frondaisons.

– Vrai, on a plaisir à travailler ainsi !... Baissez la tête, je vous prie... à droite... Bien !... Merci !... Je ne vous fais pas de mal ?...

– Non, monsieur...

– Un peu d'huile... Les pommades sont trop grasses... Ne vous servez jamais de pommade, mademoiselle !...

Victor s'empressait, ne ménageant pas les parfums, entamant des flacons de toilette, comme s'il eût coiffé la plus généreuse de ses clientes. Il faisait une œuvre d'art, et son enthousiasme éveillé par

la splendeur de la chevelure grandissait devant le visage que la glace reflétait pour lui, dans une lumière très douce. Déjà, il s'étonnait qu'une fille aussi bien mise fût venue offrir la vente de ses cheveux ; la demoiselle n'avait pas répondu à son offre d'argent. Il flairait un mystère, très désireux d'apprendre du nouveau, selon la coutume des hommes de sa profession.

Félicie tira sa montre de son corsage pour voir si l'heure indiquée s'accordait avec celle du cadran voisin, et la vue de la montre et de la chaîne d'or, que la femme balançait orgueilleusement entre ses doigts, décida le jeune homme à parler :

– Je crois, mademoiselle, dit-il avec un sourire, que vous avez voulu m'éprouver...

– Comment cela ?

– Quand on est encore nippée comme vous l'êtes, et qu'on est si jolie, on ne vend pas ses cheveux !...

Et se frôlant contre elle, à droite, voluptueusement, sous le prétexte de réduire une frisette capricieuse, et en réalité pour mieux sentir la chaleur du corps :

– Voyez-vous, mademoiselle, la chevelure est le principal ornement de la femme, et les pauvres dames bazardent tout avant de sacrifier leurs cheveux !... On dit : les dents !... Sans doute, les dents ont leur utilité et leur grâce, mais une femme peut fermer la bouche ou se payer un râtelier !... Au besoin, elle pourrait parler par signe, et il y a des hommes qui ne détesteraient pas ça !... Mais les cheveux !... Oh ! les cheveux !... Tout est là !... Et avec vous, mademoiselle, je serai franc, la perruque la plus admirable ne remplace jamais le don précieux de la nature !... Une femme chauve ou tondu est un monstre !... Passe encore pour les vieilles, pour M^{me} Barba, par exemple, mais une jeunesse gentille !... Le coiffeur qui accepterait votre sacrifice, qui hésiterait à conserver à votre beauté son plus charmant attribut, ce coiffeur-là ne serait pas un homme, mais un bourreau, un être ignorant, sans entrailles, un sacrilège, un profanateur !...

– Vous me flattez, monsieur !... Ça ne m'ennuie pas... Vous causez si bien, et puis vous avez l'air d'un bon garçon... Et pas bête, ma foi !...

– On fait ce que l'on peut, mademoiselle !... Donc, vous ne vouliez pas vendre... C'était pour rire ?

– C'était pour rire !...

– Ah ! tant mieux !...

Tout en enchevêtrant les nattes et les torsades du chignon, le coiffeur emballé conta son histoire. Il se nommait Hériot¹, mais, dans le quartier, on ne le connaissait que sous son prénom : Victor. Il était âgé de vingt-huit ans, natif de Marseille, cela s'entendait facilement. Il avait fait un apprentissage sérieux dans les grandes villes du midi et du sud-ouest de la France : Marseille, Toulouse, Bordeaux, Périgueux, Limoges. Depuis trois années, il végétait dans cette boutique de la rue Rochechouart. Le quartier ne valait rien pour son état : il rêvait d'un établissement grandiose dans le centre de la ville... Le moyen ?... Il verrait plus tard, s'il se mariait...

– En attendant, continua-t-il, je reste ici tout seul, et je fais moi-même ma popotte... J'aime la lecture, j'apprends de belles phrases dans les livres ; j'aime assez à phraser !...

Félicie l'écoutait sans mot dire, absorbée dans une pensée ; elle lui était reconnaissante de son offre d'argent et de sa toute confiance et le beau parleur commençait à la charmer.

Avec un geste de la main gauche, l'index glissant sous le pouce, Victor soupirait :

– Il me semble que j'arriverais, si j'avais de ça !... Je suis un garçon très simple, pas trop coureur et j'aime mon métier !... Ainsi, pour cette perruque de M^{me} Barba, croyez-vous que ce n'est pas dommage de laisser presque tout le bénéfice à un collègue !... Je n'ai pas assez de relations dans le monde chic... Si j'en avais, j'aurais des ouvriers spéciaux... Il faut bien vendre... Les cheveux me resteraient... Du reste, j'ai acheté sur commande...

Ils parlèrent patois, se comprenant à peu près, malgré les différences des dialectes, retrouvant des mots semblables.

1. Dans la seconde version, le nom du coiffeur est modifié : il s'appelle Victor Chevrier ; il est originaire du Limousin, et non de Marseille.

La bonne des Vaussanges avoua sa situation, toute sa situation au jeune homme, en faisant sonner très fort ses quelques économies. De confiance en confiance, elle finit par déclarer qu'elle venait de voir M^{me} Barba, sa tante. Elle avait perdu de vue la vieille parente ; elle ne la savait pas si malheureuse ; elle était en mesure de l'aider...

Félicie d'ordinaire réservée et habile, s'étonnait d'en dire tant à cet inconnu ; mais lui, ne lui avait-il pas confié, le premier, toutes ses espérances ?... Du reste, elle était piquée du désir de le revoir, de le mieux connaître ; un mensonge l'eût gênée, la concierge de la maison pouvant révéler, un jour ou l'autre, au coiffeur, ses visites aux Barba.

– Combien prendriez-vous pour rendre les cheveux de M^{me} Barba ?...

– Dix-sept francs, le prix que je les ai payés... s'ils m'appartenaient encore...

– Vous les avez déjà vendus ?

– J'avais acheté pour le compte d'un collègue de la rue de Varennes...

La perruque est destinée à une vieille duchesse... Je ne gagne pas le diable, allez !... Dix-sept francs ?... J'ai vendu trente... La cliente, elle, payera la perruque au moins cinq cents francs...

– Mazette !...

– Les cheveux blancs n'ont pas de prix !... J'aurais pu attendre, voir, chercher un bénéfice ailleurs !... Bah !... Je pouvais aussi garder la machine ou la placer dans ce quartier ?... Du reste, tout le travail incombe au collègue de la rue de Varennes : je livre simplement en mèches...

– Que coûterait une perruque... ordinaire ?

– Pour M^{me} Barba, par exemple ?

– Oui... car, vous l'avez tondu !...

– À fond !... C'était dans le marché... Eh bien, avec vingt ou vingt-cinq francs... mais pas en blanc.

– Du gris ça la rajeunira, pauvre tante !... Je vous en reparlerai, monsieur Victor...

– À vos ordres, mademoiselle !

– Pourquoi ne fabriquez-vous pas les perruques ?

- Mademoiselle, j’ignore le maniement du crochet à planter...
- Crochet à planter ?...
- L’instrument dont on se sert pour fixer les cheveux sur la gaze... Mademoiselle, vous voici coiffée à l’espagnole !... Bonnet phrygien¹, dernière nouveauté... Vous trouvez-vous bien ainsi ?
- Oui, monsieur...
- Un coup de vaporisateur, s. v. p.², mademoiselle ?...
- Elle ondulait de la tête, jouisseuse, pour recevoir la rosée d’or du parfum.
- Je vous dois, monsieur ?
- Victor s’inclina :
- C’est moi qui vous dois, mademoiselle, l’honneur et le plaisir de vous avoir servie, en artiste !...

Pendant plusieurs jours, en sortant de chez les Barba où elle apportait des bouteilles de vin vieux offertes par M^{me} Vaussanges, la bonne vint dire un petit salut à son ami Victor. Parfois même, elle demanda à être coiffée ; le jeune homme refusait son argent ; elle déposait toujours au moins un franc, sur la toilette, désireuse de garder son indépendance.

La fille observait le jeune homme, le fouillait avec son esprit sondeur, et malgré la hâblerie méridionale et les grands mots : « Je suis fort !... Plus fort qu’eux tous !... Il ne faudrait pas qu’ils m’en remontent !... » Félicie en arriva à se convaincre que Victor Hériot était un garçon très actif, très rangé, très doux et facile à mener.

– Ce serait drôle, pensait-elle, d’épouser l’homme qui a tondu ma tante !...

Un soir, ils furent ensemble à la Scala³, soupèrent dans une brasserie, et au retour, la bonne des Vaussanges s’attarda dans l’arrière-boutique

1. Coiffure rouge associée à la Révolution de 1789.

2. S’il vous plaît.

3. Salle de café-concert créée en 1874 dans le quartier de Montmartre. Dans la reprise publiée dans *Les Derniers Scandales de Paris*, la Scala devient *Les Fantaisies parisiennes*, et les deux amants se rendent ensuite au *Bol d’Or*.

de la rue Rochechouart. Elle s'était abandonnée, non pas en fille, mais en maîtresse longtemps attendue, en épouse future toujours respectée, gardant sur l'amant un prestige et une autorité dont celui-ci ne pouvait se défendre.

Après cette équipée, Félicie très lasse, la figure défaite, rentra à la maison, il était deux heures du matin. La bonne traversait le vestibule pour se rendre dans sa chambre ; la porte du cabinet de M. Vaussanges s'ouvrit, et le maître, debout, les yeux flambants, rouge de colère, demanda :

– D'où venez-vous ?

Il s'était avancé ; il l'avait prise brutalement au poignet :

– D'où viens-tu ?... Je veux que tu me dises d'où tu viens ?

– Vous me faites mal !...

– Tu as un marlou¹, n'est-ce pas ?... quelque crapule ! Ah ! il t'a mise dans un joli état !... Tu dois être propre !...

– Lâchez-moi !... Vous me faites mal !...

Mais il la serrait plus fort et trouvait un plaisir dans l'ordure :

– Il t'a roulée, ton type ?... T'a-t-il rossée, au moins ?... Où vous êtes-vous fourrés ?... Sous quelque porte cochère ?... Il n'y avait donc pas d'agents pour vous arrêter ?... Vous vous en êtes donné ?...

– Voulez-vous me lâcher, oui ou non ?

– Non !

– Une fois ?... Deux fois ?... Trois fois ?...

– Non !...

– V'lan !... V'lan !...

Et deux gifles vigoureuses cinglèrent le visage de M. Théodore.

Le chef de bureau avait chancelé. Il porta les mains à sa figure et dit d'une voix rauque :

– Je vous chasse !... Vous partirez demain !...

– Tout de suite !... Je vais ranger ma malle...

Félicie était entrée dans sa chambre et M. Vaussanges, accoudé sur son bureau, pensait.

– Ah ! je suis un misérable ! gémit-il, en se levant... Cette fille me

1. Souteneur.

ruine, me méprise, me frappe et toujours m'ensorcelle !...

Puis s'étant approché de la chambre de sa femme, il prêta l'oreille, regarda autour de lui. Très rassuré, car il n'avait pu voir une blanche silhouette immobile et masquée par une vaste portière, M. Théodore se décida à rejoindre sa bonne. Dans la fureur de la chair, sous le coup du désir, il avait besoin d'elle et les humiliations ne comptaient plus !... Aux premières paroles de son mari interrogeant la domestique, M^{me} Vaussanges s'était levée, et, pieds nus, en jupons, elle venait d'entendre toute la scène du vestibule. Elle avait tremblé, pleuré de rage et de honte, au bruit des gifles et elle restait là, enfoncée dans le rideau, retenant son souffle, tandis que le rôdeur la croyait endormie. Les yeux fixes, toute livide, elle s'était traînée jusque vers la porte close de la servante.

Elle écouta ces paroles, maîtrisant une étouffante douleur, une envie de crier, d'éclater en sanglots, de réveiller Valentine et de fuir avec elle, n'importe où, bien loin, dans la nuit profonde :

– Pourquoi ne pas dire tout de suite que tu revenais de veiller ton pauvre oncle Barba ?

– Vous ne laissez pas le temps de s'expliquer !...

– J'ai eu tort, ma chatte... Allons, embrasse-moi pour effacer tes soufflets !... Quelle main !... Brrr !... Je n'y ai vu que trente-six chandelles et je crois que ça enfle !... Tu ne t'es pas fait de mal au moins, à ta menotte ?

– Si vous vous moquez !...

– Non !... Tu sais, demain, j'aurai encore des petits jaunets¹ pour toi, de beaux louis !... Je suis jaloux, parce que je t'aime !... Si je ne t'adorais pas, est-ce que je t'aurais attendue jusqu'à deux heures du matin ?... Un bec², encore ?...

Et ayant reçu le baiser :

– Comme disait l'autre, en vers : ta bouche a l'odeur des bonbons des étrennes, avec une pointe d'épice enragée !... Hein ?... ça te flatte, Lili ?...

1. Petites pièces d'or.

2. Baiser.

Il eut un rire bien bourgeois, un grognement de satisfaction, des : « heu !... heu !... heu !... heu !... heu !... » une chanson pectorale, en cascade, puis en dégringolade grasse...

Charlotte trébuchant à tous les pas regagna sa chambre : le long de ses joues coulaient des larmes froides, – des larmes de morte.

IX

Au matin, M. Vaussanges, qui se rendait à son ministère, voulut dire à sa femme un bonjour familial. Il s'était couché, affirmait-il, seulement à quatre heures, après une rude besogne, une véritable débauche de chiffres, une orgie budgétaire ; Charlotte détourna la tête pour ne pas le voir, pour ne pas l'entendre, et, lui, s'imaginant qu'elle désirait encore un peu de repos, s'éloigna.

M^{me} Vaussanges n'avait pas dormi. Les heures s'étaient passées pour elle en réflexions pénibles, dans un dédale de volontés contraires. La dame revoyait sa vie, vingt ans de fidélité !... Vingt ans de sacrifice, car bien des fois, elle avait dû anéantir ses rêves de blonde fille du Nord, un peu romanesque, réduire ses répulsions instinctives !... Quand Charlotte devint M^{me} Vaussanges, M. Théodore avait la fraîcheur de la jeunesse ; mais il n'était pas beau ; il s'en fallait !... Elle aimait cette bonne tête de marguillier ; elle avait supporté les versatilités de l'homme, son caractère à double face, l'orgueil démesuré du monsieur qui, – selon l'expression des concierges, – était quelque chose dans les légumes de l'État ; elle excusait le fonctionnaire prétentieux, à cause de l'apparente bonhomie du bourgeois, de la tendresse de l'époux et du père.

Et le mari qu'elle venait de surprendre avec la servante lui apparut tout à coup, non pas au milieu des ombres douces dont une indulgence affectueuse environne et caresse les chers absents, mais sous la lumière éclatante et brutale de la réalité. À cette heure, la femme semblait rencontrer l'homme, au détour d'un chemin, pour la première fois ; elle le regardait ainsi que l'on regarde un étranger qui vous a fait du mal, et qui ne peut aujourd'hui s'apercevoir de votre examen attentif.

Elle le détaillait. Dans la figure ronde et colorée, – glabre comme celle des comédiens amuseurs, comme celle des prêtres ignorants des joies de l’amour ou coupables, – Charlotte démêlait quelque chose de hideux. Il y avait du porc dans ces chairs rouges et grasses, du porc dans les petits yeux clignotants, du porc dans les lèvres lippues et gourmandes, affreuses babines, du porc jusque dans le rire épais et chevrotant : les « heu !... heu !... heu !... heu !... heu !... » qui, la nuit passée, ronflaient et s’écrasaient, au fond de la gorge, tels que des grognements d’étable, des mercis d’animaux gras en liesse.

Il lui faisait positivement horreur, et la haine, le furieux désir de se venger enfin, exaspérant sa peine, elle l’imagina, en vrai porc de carnaval, tout nu, avec un faux-col, tout pétant de graisse, tout saignant et pendu, pour la risée, à l’étal d’une boucherie ! On ne l’avait pas tout à fait tué, et son groin grommelait encore, comme dans la chambre de la servante : heu !... heu !... heu !... heu !... heu !...

Elle éprouvait une joie féroce à déshonorer, à salir l’homme qui, à ses yeux, s’était à jamais déshonoré et sali !

Alors, défilèrent les tableaux de la vie conjugale, les moindres détails intimes, les petites misères humaines et les atroces laisser-aller dont les femmes souffrent et qu’elles cachent : le sans-gêne de l’alcôve, le mari surpris par un besoin, une faiblesse d’estomac ou autre chose et se soulageant, en présence de l’épouse, l’être déjà vieux et pas malade s’amusant à empester la chambre... Le gros incongru trouvait cela très drôle... « Voyons, Théodore ?... Voyons, Théodore ?... » Et lui, la désarmant avec son gros rire d’animal !... Elle pardonnait, pardonnait toujours, et ce n’avait été qu’une longue suite d’injures et de pardons, dans le cours du mariage, depuis la nuit de noces où le Normand pressé et pataud la violenta trop vite jusqu’à l’heure où le mari déclara vouloir coucher tout seul.

La femme trahie regrettait ses vingt ans d’honneur ; elle recevait toutes les humiliations, d’un seul coup, et l’avalanche en était si formidable que la victime en était terrassée. Il l’avait trompée avec la servante ; il lui avait imposé de l’affection pour cette fille indigne, à force d’hypocrisies. L’adultère, sous son propre toit, insouciant de

l'exemple, sans crainte pour l'innocence des enfants, le dédain du mari, sa dégradation non pour une rivale, mais pour une domestique, – cette déchéance lui semblait plus affreuse, plus immonde et moins excusable que le crime commis ailleurs, et triomphant n'importe où, plus haut et même plus bas, s'il eût été possible.

Charlotte avait pris une décision. Le lendemain, en l'absence de M. Vaussanges, elle quitterait la maison, elle emmènerait Valentine à Rouen et elle demanderait le divorce. Des preuves ?... Elle en trouverait... On guetterait les criminels !... Elle allait employer sa journée à faire ses malles, elle attendrait la dernière heure pour prévenir sa fille, afin d'éviter, une tentative de réconciliation. Justement, elle devait être seule jusqu'au soir : Valentine avait promis une longue visite aux demoiselles Lafont. Avec Félicie, la maîtresse de maison agirait, comme si rien ne s'était passé. Que lui importait, pour un jour, la présence de la concubine, puisque dès le lendemain, elle serait une étrangère !... Elle partirait, sous un prétexte de voyage, sans dire adieu à personne.

Au déjeuner, Charlotte parut très calme.

Elle était seule, enfin !

– Bonjour, Félicie...

– Votre servante, Monsieur Lizard...

– Madame Vaussanges est visible ?

– Je ne sais pas... madame est seule...

– Ah !... seule ?

– Oui, monsieur Lizard... Monsieur est à son bureau... Mademoiselle vient de se rendre chez les dames Lafont et elle y restera toute la journée...

– Croyez-vous, Félicie, que Madame veuille me recevoir ?

– Madame m'a commandé de répondre qu'elle n'y était pour personne... Mais, vous ?... Madame est si contente de vous voir !...

– Elle vous a dit... cela ? demanda-t-il, tremblant.

– Non... mais... J'aurais mieux fait de garder ma langue... Si madame... Elle sourit, baissant la tête, jouant son rôle à merveille.

Georges troublé et joyeux à la fois par la révélation inattendue, tira deux louis de la poche de son gilet :

– Tenez, Félicie... Vous êtes une brave fille !

– Merci, monsieur... Je voyais monsieur si ennuyé... Madame elle-même... Quelquefois, on n'ose pas... Quand on peut rendre service... Alors, j'annonce monsieur ?...

– Attendez... J'ôte ma fourrure... et mon chapeau... Voici !...

La servante accrocha la fourrure et le chapeau et Georges apparut, très élégant dans sa redingote noire et le pantalon à raies bleues qui moulaient ses formes. Il frisa ses blondes moustaches, tendit ses gants et incrusta son monocle dans l'œil gauche.

Madame Vaussanges était au salon et écrivait.

Félicie eut un geste pour faire comprendre au jeune homme qu'il devait la suivre de près, de manière à ce que la dame ne pût refuser la porte.

Luzard pensa : « Elle est très intelligente ! »

Et il la suivit.

– Madame, c'est monsieur Georges Luzard !...

– Je vous avais dit...

Le visiteur entra et Charlotte se vit obligée de recevoir.

Félicie s'approcha de sa maîtresse, et d'une voix larmoyante :

– Si madame veut bien m'y autoriser, j'irai voir mon pauvre oncle Barba qui est à l'article de la mort...

– C'est bien, allez !

Georges s'était assis en face de Charlotte.

– Je suis peut-être indiscret, dit-il, mais qu'avez-vous, madame ?... Vos yeux sont rouges et l'on dirait que vous venez de pleurer ?... Mais, vous pleurez, madame !...

Elle le regarda avec tristesse :

– J'ai du chagrin... Je ne voulais recevoir personne aujourd'hui, et cependant, je suis heureuse que vous soyez auprès de moi... C'est si rare les vrais amis !...

– Et puis-je quelque chose pour alléger votre douleur ?

– Non, ami, non...

– C'est que j'ai pour vous, une estime et une amitié profondes...

– Je n'en doute pas, monsieur Georges... Ma peine est de celles qu'une femme doit savoir dédaigner et taire !...

Georges se souvenait des paroles de Félicie, et, malgré l'infatuation ancrée dans le cœur de tout amoureux, il ne pouvait vraiment supposer qu'il fût la véritable cause d'une tristesse aussi grande. C'est seulement après la chute – il le savait ! – que les femmes amoureuses accueillent les amants avec des larmes amères. Il s'arrêta à l'idée d'une querelle de ménage, mais en parler, y faire même une allusion, devant la retenue de la dame, lui semblait de mauvais goût. Il prit un détour :
– Ah ! si quelqu'un vous avait offensée et que votre estime m'autorisa, à défaut d'un autre...

– Non... personne...

Il songea à des embarras d'argent et il hasarda timidement, en homme qui sait couvrir par une douce inflexion de voix les hardiesses indirectes d'une offre :

– Les gens riches ne sont pas toujours heureux, allez !...

– Oh ! dit-elle, je n'ai jamais désiré une grande fortune !...

Il se pinça les lèvres, cherchant autre chose. Il crut avoir trouvé :

– Madame, ceux qui ont du chagrin et qui peuvent pleurer sont certainement moins à plaindre...

– Oui, les larmes soulagent...

– J'ai pleuré, cette nuit... longtemps...

– Vous, monsieur ?

– À cause... d'une femme !... Et cette femme, c'est... vous !...

– Moi ?...

Et cette pensée vint à Charlotte : « Il sait mon malheur ! »

Mais, Georges continuait fiévreusement :

– J'ai trop souffert et il faut que je parle, dussiez-vous me mépriser et me maudire !... Madame, je vous ai trompée...

– Vous m'avez trompée ?...

– Oui, et je vous en demande pardon... En venant chez vous, reçu comme un ami, comme le fiancé de votre fille, je n'ai jamais pensé à votre fille !... Mademoiselle Valentine, je ne la connais pas ; je ne l'ai

pas vue !... Il me fallait un prétexte pour justifier mes nombreuses visites d'où je sortais le cœur brisé !... Pardon !...

– Monsieur Luzard, je n'avais jamais pris ce mariage au sérieux, cette lubie intéressée de M. Vaussanges... Votre situation et la nôtre sont trop différentes... Mon enfant, du reste, comprenait bien...

– Madame, une différence de fortune n'eût pas été un obstacle, si j'avais aimé votre fille... Mais mon rêve allait vers vous !...

Il s'agenouilla et prenant les mains de Charlotte entre les siennes :

– Vous êtes tout mon désir, tout mon respect, toute ma croyance, toute ma religion, tout mon amour !...

– Une vieille femme !...

– Ne dites pas cela... J'ai voulu m'étourdir, chercher l'oubli !... Vous, toujours vous, rien que vous !... Il me faut pour ne pas me tuer, l'éclat de vos yeux et de vos cheveux, le son de votre parole, votre sourire même mouillé de larmes... Seule, votre beauté m'illumine...

Ô Charlotte !... La nuit, ton image m'apparaît, souveraine et radieuse... Aie pitié !... je viens vers toi, être indigne et tremblant... Et sur mon front, et sur mes yeux, et sur mes lèvres, pendant que tu t'inclines et que je t'adore, descend une caresse, la fraîcheur embaumée de mon rêve... plus fraîche... plus caressante... plus embaumée... toujours !...

Ô Charlotte !...

– Georges !... Georges !...

Il l'avait saisie, enlacée.

La dame, le visage emperlé de larmes, ne se défendait plus... Tout à coup, un flot de vie la traversa et ses membres tressaillirent. Ses artères sifflaient dans ses tempes ; ses oreilles bourdonnaient, et ce n'était pas le bruit assourdi des coquillages de l'Océan, mais un vacarme roulant et aigu, celui de toute une mer furieuse... Elle ne savait plus ce qu'elle disait, ni ce qu'elle faisait, dans le déchaînement de sa chair révoltée, honteuse des longues et criminelles vertus. Grisée de baisers, elle vibrait, frénétique, joyeuse, puissante.

À sa rentrée, Félicie remarqua le peignoir froissé de sa dame, son visage vermeil, sa coiffure chancelante et mal d'aplomb. Un tour de

salon confirma la scène devinée par la servante. Le tapis lui-même parlait ! Dans la fureur des spasmes, les pieds du canapé l'avaient mordu, tirailé à un tel point que tout un grand cercle d'or gardait la forme étranglée d'un ovale imparfait, bossu, comique. M^{me} Vaussanges avait l'air inquiet, défiant.

– Madame a bien tort ! essayait de faire comprendre Félicie et la maîtresse parut comprendre.

Charlotte observa :

– Félicie, vous vous êtes absentée bien longtemps !...

Elle disait cela, sans méchanceté, sans l'ombre d'une colère, pour dire quelque chose.

La bonne s'excusa plus poliment que d'habitude, très humble :

– Madame aura l'extrême bonté de me pardonner... J'ai aidé ma tante à changer de draps le vieil oncle...

– Et comment va-t-il, M. Barba ?

– Un peu mieux... On remercie madame...

Perdait-elle la tête, M^{me} Vaussanges ?

Non. Elle oubliait simplement toutes ses haines. Pour elle, le passé était mort ! La femme adultère entrait, sans métamorphose posthume, dans une vie nouvelle ; elle y entrait, de propos délibéré, insouciant, très crâne, refondue, et ses beaux yeux de velours marron un peu meurtris par le plaisir souriaient encore à une lueur de volupté.

– À la bonne heure ! murmurait la servante, assise au fond de sa cuisine... Ma tante Barba est du vieux jeu ; moi, j'aurai deux pelotes, peut-être trois, peut-être quatre !... Et je serai discrète !... Cet Avinain¹, le décapité dont M. Lizard parlait, l'autre jour, à table, avait bien raison... Moi, j'arrange l'Avinain, à ma mode, tranquillement, comme la Royale de lièvre, avec des feuilles de laurier tout autour : « Filles de la France, femmes adultères et servantes-maîtresses, n'avouons jamais !... »

1. Jean-Charles-Alphonse Avinain est un meurtrier guillotiné en 1867, resté célèbre pour avoir déclaré au moment de son exécution : « Messieurs, n'avouez jamais. » Il avait espéré échapper à la peine capitale en reconnaissant ses crimes.

Le côté personnel et pratique l'emporta aussitôt sur la théorie et sur les vaines déclamations :

– Je ne suis pas ici pour phraser... Mon petit Victor est un phraseur... Pas moi !... La dame est dans le lac !... Voyons de quoi il va retourner !... Et songeant à cet adultère enfin accompli, préparé et mené par elle, la servante en éprouva un bonheur très grand, une sorte de délivrance intime, la joie d'une crainte dissipée, l'orgueil d'une réussite, un délire de satisfaction. Elle n'eût pas été plus heureuse d'avoir partagé la caresse sans doute exquise de M. Luzard : il lui venait un chaud rayon de leur amour à tous deux.

Elle se sentait armée, solide sur ses pieds, maîtresse du logis.

Que pourrait-elle lui dire, la femme adultère, si par aventure, elle la surprenait avec monsieur ? Peut-être, la dame le savait déjà et s'en moquait ! Avec ça que c'était une belle prise, Monsieur, – une espèce de porc, – oui, un porc ! – la servante avait déjà trouvé la ressemblance et, plus hardie que l'épouse, elle, n'avait pas mis vingt ans !

À cette « félicité » de la fille bien nommée se mêlait l'ironie féroce d'avoir été l'enchanteresse malfaisante du foyer bourgeois toujours haï, le préparateur invisible de la chute de la femme et de la cocufication du maître. La vieille Barba l'eût embrassée !...

Désormais, elle allait voir comment les dames s'y prenaient pour mentir ; elle rirait de la bêtise de monsieur et de la roublardise de madame et les abaissant tous deux, elle grandirait, elle monterait.

Et puis, la pelote, toujours la pelote ! M. Vaussanges n° 1, M. Luzard n° 2.

Prochainement M^{me} Vaussanges n° 3.

Elle serait M^{me} Victor Hériot, quand elle le voudrait. Oh ! pas encore !...

La pelote !... et vive la pelote !...

Maîtresse du mari, procureuse de l'amant à la femme, destructrice du foyer conjugal, elle n'avait pas encore terminé son œuvre et son esprit malsain voulait s'infiltrer dans bien d'autres veines, – poison mortel plus sûr que celui dont le D^r Ambroise Le Roux cherchait à

détruire le principe, virus d'un mal plus terrible que tous les fléaux, – ici et ailleurs, dans une société rebelle aux exemples de tous les jours, aux observations, aux leçons nécessaires et parfois courageuses des historiens de mœurs.

X

On était au printemps et Félicie comptait six mois de service dans la maison Vaussanges.

L'appartement avait reçu de grandes modifications. Le mobilier du salon venait d'être renouvelé : aux solides meubles d'acajou massif de la famille bourgeoise, au vieux tapis de Felletin¹, aux rideaux de lampas² à bandes gracieuses de tapisserie, un chef-d'œuvre de Charlotte, aux fauteuils Empire, enfin, à la table et aux consoles³ à dessus de marbre avaient succédé les élégances exhibitionnistes d'un jour, le faux éclat des couleurs dites orientales, meubles, tentures et sièges à mites, très difficiles à tenir et malsains, gamme de chromos⁴ à prix fixe tirant l'œil pour l'aveugler avec du rouge, du vert, de l'indigo, du blanc, du bleu, toutes les affreuses bigarrures des bazars afghanistans, daghestans, radjastans. Le piano lui-même disparaissait sous une étoffe criarde.

C'était là une fantaisie de Charlotte et Charlotte n'était pas artiste. Elle ignorait que les plagiats modernes, les vulgaires imitations ne remplacent point, pour un connaisseur, les somptuosités et les merveilles de l'Orient. Le chef de bureau avait levé les bras, puis il s'était tu ; Georges trouvait cela de mauvais goût ; il aimait les teintes multicolores, le tapage des arcs-en-ciel, mais seulement dans les étoffes précieuses ; Valentine semblait indifférente ; la bonne applaudissait le décor.

Dans la chambre nuptiale, si monsieur conservait son ancien lit de palissandre⁵, madame avait un lit tout neuf, un lit style Louis XIV à

1. Fabriqué à Felletin, commune de la Creuse réputée pour sa production de tapis.
2. Étoffe de soie à grand dessins colorés.
3. Petites tables destinées à porter des objets décoratifs.
4. Images en couleur de mauvais goût.
5. Bois de couleur violacée utilisé en ébénisterie.

garniture Lavallière¹, juché sur une petite estrade et enguirlandé de rideaux de soie bleue. Entre les deux couches s'élevait un paravent de forme japonaise dont M^{me} Vaussanges avait fait l'acquisition à l'époque des froids, et qu'elle maintenait encore, parce que les ronflements toujours plus énormes de son mari l'empêchaient de dormir. Le paravent n'arrêtait guère le vacarme ; mais la dame couchée ne voyait plus le dormeur, ni l'homme en déshabillé, et pour elle, c'était quelque chose !

Charlotte se métamorphosait en sémillante Parisienne ; sous le prétexte de produire sa fille dans le monde et d'amener doucement Georges Luzard à l'union tant désirée par M. Théodore, tout l'hiver, elle avait couru, avec Valentine et le futur gendre, les bals et les théâtres, bien qu'elle sût le mariage impossible et pour son cœur d'amante et pour sa dignité de mère.

Les Vaussanges ne se trouvaient plus à leur aise, lorsqu'ils étaient seuls : ils avaient du monde le jeudi et le dimanche ; Georges venait dîner au moins trois fois par semaine, et il invitait M. Théodore à déjeuner au cabaret, lui offrait des boîtes de cigares et envoyait toujours des fruits d'Afrique, des fleurs de Nice aux deux dames. Les autres convives étaient comme à l'ordinaire : M^{me} Lafont et ses filles, rarement M. Lafont, très tenu par son emploi au greffe du tribunal de commerce, toujours M. Mécène Bagois, M. Chrétien des Mazerolles, M^{me} Le Roux, le docteur Ambroise et son frère Robert, Léonce, le fils de la maison, enfin M. et M^{me} Auguste Vaussanges et leur fillette, car le teneur de livres, sur les instances d'Angèle, n'avait plus l'air fâché ; parfois, on mettait à la table une rallonge pour recevoir les professeurs de Léonce du collège Rollin² ou les anciennes sous-maîtresses de Valentine. Le lundi, toute la famille dînait chez les Le Roux, le mercredi, chez les Lafont et le samedi – mais pas régulièrement – chez le frère Auguste. Seule, M^{me} Céleste Mercœur, à laquelle la vue de Georges donnait la migraine,

1. De couleur brune, du nom de la duchesse de La Vallière (1644-1710).

2. Collège situé rue Trudaine à Paris dans laquelle résida Jean-Louis Dubut jusqu'à sa disparition en 1902. Aujourd'hui lycée Jacques Decour.

s'excusait de vivre en ermite dans sa villa de Neuilly. Le chef de bureau avait appris, un jour, et tout à fait par hasard, que sa nièce, la jeune veuve, se grisait avec de l'éther, en compagnie de deux autres dames, ses voisines ; il était occupé ailleurs et il n'ajouta pas grande importance à l'étrange nouvelle.

M. Vaussanges, d'abord un peu étonné du luxe de la maison et du changement d'allures de sa femme, en prit bientôt très gaillardement son parti :

– Ce n'est pas un mal d'épater un peu le gendre !... Luzard n'épousera point notre fille pour sa fortune ! L'autre matin, nous déjeunions au café Anglais¹ et Georges m'a déclaré, de la manière la plus formelle, que s'il se marie, la dot ne pèsera pas une once dans la balance... Il aimera ou il n'aimera pas, et s'il aime, il est assez riche pour deux et même pour quatre !... Il faudra bien qu'il se décide... Valentine est encore jeune, sans doute ; elle était maigriotte ; elle se développe... Elle devient plus jolie... Allons, ma femme, conduis la barque !...

Le chef de bureau était proposé pour la croix d'honneur à la distribution du 14 juillet prochain, – vingt-quatre ans de service y compris le temps passé à la préfecture de Rouen. Georges Luzard faisait marcher toutes les anciennes amitiés de son père, l'ex-député de Seine-Inférieure, et la récompense promise était à peu près certaine. Plein d'orgueil, M. Théodore disait à Charlotte :

– En travaillant pour moi, Georges travaille pour lui... Un beau-père chevalier de la Légion d'honneur, ça le flattera ce garçon !...

La femme adultère ne gardait pas toujours son sérieux ; à force de se contraindre, elle éclatait de rire, et le mari inquiet l'interpellait sévèrement :

– Qu'est-ce qu'il y a de drôle, madame ?... Je ne mérite pas la croix, peut-être ?...

– Si, monsieur, si !

– Eh bien, pourquoi ris-tu ?

1. Dans la reprise, le café Anglais devient le *Café Égyptien* que fréquentent certains personnages des *Derniers Scandales de Paris*.

Elle trouvait une réponse ironique et féroce :

– Théodore ! Je ris de plaisir !... Il faut que M. Lizard soit bien simple pour te faire décorer, lui qui ne l'est pas !...

Ou encore, et avec plus de fiel :

– C'est moi qui t'attacherai le ruban rouge !... Tu le mérites, mon cher, oh ! oui, va !... Une vie de travail et d'honneur !...

– Mais... certainement !

M^{me} Vaussanges ne raisonnait plus ; elle vivait, elle aimait. Le chef de bureau, marié sous le régime de la communauté, avait la libre disposition de la fortune, et il en disposait à sa guise. Pourvu que Charlotte eût de belles toilettes et que le mari soldât le couturier, la dame ne s'inquiétait de rien ; elle ne songeait plus à l'avenir de ses enfants, transportée, depuis sa chute, dans une atmosphère de feu où son cerveau travaillé de mille idées ne s'arrêtait plus à une seule, où plus heureux que l'esprit fragile, son beau corps brûlait voluptueusement. Parfois, elle avait des migraines, des chaleurs aux tempes et à la nuque, plus souvent la douleur cérébrale d'un grand vide, une sorte de démenagement de pensées qui s'exerçait à l'improviste, malgré la résistance du sujet, dans un fatras de paroles irréflechies. Mais ces petits malaises dus à des excès formidables d'amour ou à des besoins furieux de dépenses nouvelles, – l'organisme produit souvent des effets semblables pour des causes contraires, – ces légères indispositions s'évanouissaient d'elles-mêmes, quand le bien-aimé murmurait de douces paroles en grisant sa maîtresse de baisers. À table, un soir, elle éprouva des troubles visuels et le docteur Ambroise Le Roux lui conseilla des bromures. Le bromure, ce n'était point un remède pour la femme amoureuse, riche de ses vingt ans de vertu bourgeoise ! Le jeune savant, tout entier à ses bacilles, n'avait plus le diagnostic du médecin pratiquant.

Charlotte eut la curiosité de connaître l'hôtel de la rue du Mont-Thabor. Elle et Georges firent là-bas de petits goûters et l'ex-lieutenant, peintre-amateur, touriste, obligea sa maîtresse à accepter quelques bibelots que la dame cacha dans le tiroir secret de son armoire. Ils échangèrent leurs photographies, – deux pour chacun : Charlotte

en pensionnaire et en femme mariée ; Georges en tenue d'officier de dragons et en veston d'atelier.

L'hôtel de la rue du Mont-Thabor était bien somptueux à côté de l'appartement du boulevard de Clichy : pour des raisons de femme, M^{me} Vaussanges préférait recevoir l'amant chez elle.

Malgré la facilité des entrevues, ils aimaient à s'écrire, à traduire, le soir, leurs pensées, pour se prouver qu'ils étaient, à toute heure, l'un à l'autre. Une fantaisie d'enfants !

Ils se prévenaient du départ des lettres, et cela les amusait beaucoup : M^{me} Vaussanges écrivait directement rue du Mont-Thabor ; Luzard, bureau restant, boulevard de Clichy à l'initiale de leurs deux prénoms avec un trait d'union et trois étoiles C-G***.

Georges envoyait peu de lignes à Charlotte, mais des lignes brûlantes où il mettait toute sa chaleur ; il lui adressait quelquefois des vers : dans les premiers jours, Charlotte allait elle-même réclamer sa correspondance secrète ; les courses l'ennuyèrent, et de ce soin elle chargea bientôt sa servante.

Dès que M. Théodore était parti pour son ministère, la femme se débarrassait de Valentine, priant au besoin les demoiselles Lafont de venir chercher sa fille, – la pauvre enfant, affirmait la mère, s'ennuyait à la maison et n'osait pas le dire.

Luzard arrivait.

Félicie était là.

– Seule ?

– Oui, monsieur Georges...

– Savez, Félicie... Compte sur vous !...

– Monsieur peut être tranquille comme un poisson dans l'eau !...

– Pas de comparaisons injustes et blessantes !...

– S'il vous plaît ?

– Rien !...

D'abord, M^{me} Vaussanges n'avait pas osé faire de Félicie sa confidente ; une crainte l'avait retenue, mais aujourd'hui, indépendamment des allées et venues au bureau de la Poste, les services intérieurs de la

bonne n'étaient point ignorés de la dame : d'un regard la maîtresse et la servante s'étaient comprises ; Georges et Charlotte s'enfermaient dans la chambre de la dame et Félicie montait la garde, éloignant les importuns ou bien laissait cette tâche facile à sa tante, M^{me} Barba, la nouvelle recrue.

Depuis quelques semaines, en effet, le savetier étant mort, la nièce fidèle à sa parole, avait placé la tante Fantille dans la maison de ses maîtres, en qualité de femme de charge à demeure ; M. et M^{me} Vaussanges ne firent aucune difficulté pour accueillir la vieille veuve qui s'installa au sixième dans l'ancienne chambre de sa Félicie. La Barba ne demandait pas de gages ; Charlotte lui offrit généreusement dix francs par mois. Il avait été bien entendu entre les Périgourdines que la veuve exaltée imposerait silence à ses envies de tout détruire, que toujours elle serait calme.

Tante Barba, aujourd'hui coiffée d'une perruque grise, – un cadeau de noces par anticipation de son futur neveu, M. Victor, – se tenait très tranquille, déjà au courant des mystères de la maison. Elle savait qu'il ne fallait déranger madame et M. Luzard, ni monsieur et Félicie, et à l'heure des amours, elle s'enfermait dans la cuisine, épluchait les pommes de terre, lavait la vaisselle, menait doucement tous les gros travaux du ménage, vidant les ordures, le matin, secouant les tapis, frottant les cuivres et les boutons des portes, ne laissant à Félicie que le train-train du marché et de la fabrication toujours savante des repas. Au sixième, elle se trouvait très bien. On savait qu'elle était la tante de la redoutable Gasconne et M^{me} Bouvet, Mariette la remplaçante de Malvina, Pauline, Hortense, Louise elle-même se montraient pleines d'égards pour la vieille à perruque. Toutes, – hormis M^{me} Bouvet, et tante Fantille bien entendu, – allaient faire leurs farces au dehors, principalement sur les bancs du square de la place d'Anvers.

Aucun homme ne montait au sixième ; les filles avaient lu des histoires terribles d'assassins, et la frayeur des aventures paralysait les sexes. À la veillée, elles réunissaient dans la chambre de M^{me} Bouvet : on entraînait là comme à une conférence intime ; on avait le droit de boire les vins et les liqueurs dérobés aux caves des bourgeois et de fumer.

Bien qu'elle habitât l'appartement de ses maîtres, Rosa réconciliée avec les collègues, était souvent de la fête ; Félicie, jamais.

Les sujets de conférence variaient autant qu'au boulevard des Capucines¹ et les orateurs en vogue étaient surtout M^{me} Bouvet et la Barba.

M^{me} Bouvet traitait les questions de la Ligue de la rue du Bouloi, contre les Agences de placements.

La petite dame exposait : Il y a à Paris plus de 100 000 garçons d'hôtel, valets de chambre, femmes de chambre, cuisiniers et cuisinières, lingères, cochers de maison, valets de pieds, hommes de peine et d'écurie, concierges, servants de toutes sortes : si les 100 000 serviteurs adhèrent aux statuts, c'est-à-dire payent le droit d'admission de 3 francs et la cotisation de 1 franc par mois, le syndicat dont je m'honore d'être membre sera, à la fin de l'année, une force sociale... Mesdames, nous ne serons plus exploitées par les agences ni par les patrons : nous serons nos maîtres !...

Toutes les bonnes se firent inscrire à la Ligue de la rue du Bouloi.

La Barba, elle, disait des contes du Périgord, faisait les cartes, lisait les lignes des mains, et les filles comprenaient qu'il eût été dangereux de lui tirer les vers du nez, au sujet des Vaussanges. Hortense qui avait une assez jolie voix, fredonnait les chansons des cafés-concerts que Louissette et Pauline accompagnaient en tambourinant sur les vitres : *L'Omnibus*, la *Tringle*, Le *Bi-du-bout-du-banc*, la *Clarinette de Jeannette*, *Rose d'amour*, *Cœur d'artichaut*, la *Poitrinaire*, la *Cheminée de Simone*, *C'est d' la canaille !...* *Les petits Oiseaux*, *Pauvre chère France !...* *Oh ! le goulu !...* la *Chanson du Dé*, *Reine-Marguerite*, le *Piston de Léa*, le *Piano des deux Sœurs*, un incroyable mélange, un méli-mélo de sentimentalisme, de patriotisme et de poivre de Cayenne².

1. Depuis la fin du Second Empire, les conférences publiques de nature scientifique connaissent un essor important, en particulier au 39 boulevard des Capucines qui accueille régulièrement un public nombreux, comme le montre Robert Fox (« Les conférences mondaines sous le Second Empire », revue *Romantisme*, numéro 65, 1989, pages 49 à 57).

2. D'épisodes épicés, savoureux.

Certain soir que M^{me} Bouvet avait plus que jamais enthousiasmé ses auditrices par ses idées de revendication sociale, toutes les bonnes insistèrent auprès de la Barba pour que celle-ci leur débitât en entier une ballade dont les servantes ne connaissaient que des fragments échappés à la vieille femme.

– Nous payerons un punch ! fit Rosa... Chacune vingt sous !...

– Pas la peine de nous liarder¹, mademoiselle ! intervint fièrement Pauline... Je descendrai à la cave du patron et j'en rapporterai deux bouteilles de vieux cognac...

– Moi, itou² !... Je fournis le sucre, les tasses et le bol à punch !... continuait Louissette...

La tante de Félicie s'était approchée de M^{me} Bouvet :

– Pour bien dire ça, il me faudrait un long morceau d'étoffe rouge !...

Et elle eut une pantomime expressive, comme si elle passait une écharpe en travers de sa poitrine, ainsi que le fait un grand cordon de la Légion d'honneur, cordon novice qui veut éblouir des femmes et inspirer des rêves aux filles impubères, à une soirée familiale. Hortense avait compris :

– Je vais vous en fabriquer une de rouge, madame Barba !...

La bonne courut à sa chambre, enleva l'un des rideaux de son lit, un rideau d'Andrinople³ qu'elle replia sur lui-même en longueur, puis elle revint, triomphante.

Les bougies étaient éteintes et le punch s'allumait ; la tante Fantille exprima le désir que Rosa descendit chercher sa nièce ; toutes les servantes approuvèrent, même Louissette, l'ennemie des premières heures.

Maintenant, sur la robe de la Barba éclatait l'écharpe rouge en sautoir⁴ ; de ses deux mains ridées et sèches à la couleur de parchemin, la veuve arracha bonnet et perruque et elle apparut, telle que la vit,

1. Partager le coût en plusieurs petites sommes.

2. Aussi.

3. Tissu de coton, en général de couleur rouge.

4. Pendant sur la poitrine.

un jour, sa parente, au chevet du savetier moribond ; tout autour d'elle soufflait un vent de carmagnole¹ et personne ne rit.

Félicie entraît, stupéfaite :

– Ma tante, vous avez perdu la raison !...

– As pas peur la Félie !... La bougresse est encore solide et ce n'est point une gaudriole qu'elle va conter... Le rouge, c'est encore du deuil !...

Hortense, Louise, Rosa, Pauline et Mariette, prirent place sur le lit, en rang et très convenables ; M^{me} Bouvet présidait, dans un coin, sur l'unique fauteuil où Félicie avait refusé de s'asseoir ; la jeune Périgourdine s'accouda, pensive, contre le marbre de la cheminée, tandis que, debout au milieu de la chambre, la Barba commandait :

– Écoutez, mes petites !...

Dans le plus profond silence, aux lueurs grandissantes du punch, la vieille grande femme en robe noire, à l'écharpe rouge, au crâne tondu et aux yeux flamboyants, commença avec des gestes câlins ; la voix aimable, d'une aimable ironie, se réservait pour tonner plus fort, de toute sa fureur, aux accents enflammés de la *Ballade du Communard*² :

Vrai, c'était un beau brin de fille !
 Elle avait bien seize ans sonnés,
 Elle illuminait un quadrille,
 De ses deux grands yeux d'or cernés,
 Dansant et tortillant des hanches
 Toute la nuit, sans dérapier,
 Un meq énorme, aux *Reines-Blanches*,
 La protégeait, dans son souper.

Moi, j'étais pané³ pour Clorinde,
 Et quand je voulais l'empoigner,

1. Chanson et danse de la révolution de 1789.

2. Dans la reprise des *Derniers Scandales de Paris*, une note indique que Jean-Louis Dubut de Laforest est l'auteur de ce poème, comme de tous ceux qui apparaissent dans la saga.

3. Sans argent.

La blonde enfant faisait sa dinde,
 En canaillant¹ : « Peux t'esbigner² !... »
 Pané !... De plus, un peu farouche...
 Enfin, je n'ai pas réussi :
 Pour un seul baiser de sa bouche,
 Malheur !... J'aurais risqué Poissy³ !...

Des coups de trique et de la soie,
 Aux morveuses du grand faubourg ;
 Arrive le vieillard de joie
 Qu'apporte le merlan du jour ;
 Et d'un salop, la v'là fleurie
 La vierge de Monsieur Pantin ;
 L'infâme gaga l'a pourrie,
 Dans la dentelle et le satin !...

C'est alors qu'on a fait la guerre,
 Les michets⁴ se sont éclipsés ;
 Pas de galette⁵ à la barrière,
 Aux chants de douleur des blessés !
 Pas de feu dans la cheminée ;
 On trottinait sur le trottoir,
 Plus de trois quarts d'une journée
 Pour un petit bout de pain noir.

Le ventre rentre, et ça fait rire !
 On lève la jambe aux passants !
 L'œil se meurt... L'estomac se tire...
 Un cri d'angoisse est en dedans !...

1. De manière canaille, vulgaire et malhonnête.
2. Partir sans payer.
3. Depuis 1817, la ville de Poissy abrite une prison centrale.
4. Homme qui donne de l'argent pour entretenir des relations avec une prostituée.
5. Argent.

On chambarda¹ bijoux, tocante²,
 Justaucorps fourrés, bibelots
 Des vieux polissons... Et Ma Tante³
 Ayant tout pris... Brrr !... dans le dos !...

Mais, le Diable est juste. – Ô petites,
 Vous souffrez d'un orgueil déchu,
 Votre bazar est pour les mites,
 Tout comme le plan à Trochu⁴ !...
 Soldat, j'avais perdu de vue
 La Clorinde aux yeux d'or si beaux,
 À la grand'garde, à Bellevue,
 J'étais avec les camaros⁵.

Plan !... Ra-ta-plan ! Viv'la Commune !
 Pas moyen, si l'on aime ça,
 D'agacer la blonde ou la brune :
 On tape pour ces choses-là !...
 Rouges pantalons de Versailles⁶,
 Nous avons donné, cœur et bras,
 Poudreux, sanglants, sur nos murailles,
 Défendant, hardis, les plâtras⁷ !...

Entre les noirs drapeaux, la Rousse⁸ !...
 À la Chaise, – dans tous les coins :

1. Mit en désordre.
2. Montre.
3. Le prêteur sur gages.
4. Nom donné par le Général Louis Jules Trochu au moment de la commune de Paris à la stratégie consistant à limiter les offensives pour prolonger la résistance passive de Paris jusqu'à l'état de famine.
5. Camarades.
6. Couleur de l'uniforme des Versaillais pendant la commune de Paris qui s'oppose aux « fédérés » de la capitale.
7. Débris de plâtre utilisés comme matériaux de construction.
8. La police.

« – Baïonnette... ou !... » Et je te pousse !...
 « – Feu !... Feu !... Feu !... » Vingt mille de moins !...
 Et les plus heureux, c'est encore
 Les morts !... Ils s'en vont roupiller
 En tas, sans la faim qui dévore,
 Sans le bourgeois pour les piller !...
 Le combat fini, ma pelure¹

Fut lâche... – À vingt ans !... – J'eus le sort
 D'un tréfonds tout branlant, mesure²
 Où, quinze jours, on me crut mort ;
 Je n'en sortais qu'à la nuit close
 Pour aller chez un fédéré³,
 Un lascar, manger quelque chose,
 Le pain bénit d'un délabré.

Un soir de peur, j'ai tremblé, comme
 Si maman faisait face au mur,
 Attentive au signal d'un homme !...
 C'était du gras contre du dur,
 Et puis, c'était tout un murmure
 « Cloc !... Cloc !... » un « cloc » d'habits froissés,
 Et ça rechantait en mesure :
 « Cloc !... Cloc !... »

Je saurai ce que c'est !...

D'un coup, je flanquai bas la porte,
 Et j'aperçus qui tournaillait
 À la corde, une enfant point morte,
 Et ce que ça la travaillait !...
 Quand j'avançais pour la dépendre,

1. Personne méprisable.
2. Logement misérable.
3. Soldat de l'insurrection parisienne.

Je me sentis vilain, grognon :
 C'était ma Clorinde à l'œil tendre,
 La Clorinde aimable au pognon !...

« A-t-on droit d'empêcher la bête,
 « La rosse qui veut se périr ?...
 « Ce n'est pas jo-jo¹, sans pépète²,
 « La vie !... Et, si c'est bon plaisir.
 « Un joli service à lui rendre
 « Que de la voler de sa mort !... »
 Je m'étais assis pour l'attendre,
 Car bébé gigotait encor...

Là, devant la pauvre fillette,
 J'entendais les bals enchanteurs
 Où les pistons, la clarinette
 Enlevaient, presto, les danseurs...

.....

Et pour voir les lèvres perlées
 De ma Clorinde aux seins taris,
 Vers moi, se rouvrir, affolées,
 Je ferais sauter tout Paris !...

– Bravo !... Bravo !...

– Cré matin !... c'est tapé !... cria Félicie très émue en sautant au cou de la Barba...

Hortense sanglotait :

– Vous me la copierez, je vous prie, madame Barba !... Alors, elle s'est pendue, cette malheureuse Clorinde ?... Et lui, où est-il ?...

De sa voix grave, le bras droit en l'air, grandissant jusqu'à la finale, et là, se développant dans toute sa hauteur, M^{me} Bouvet dont la mémoire était merveilleuse, redit lentement ce passage qui l'avait

1. Joli.

2. Argent.

particulièrement saisie, le dernier vers surtout qu'elle jugeait humain et très large :

... J'ai tremblé, comme
Si maman faisait face au mur,
Attentive au signal d'un homme !...

Pauline servit le punch, et gracieuse, Louissette présenta le premier bol à l'ancienne insultée :

- Vous ne m'en voulez plus, mademoiselle ?
- Mais non, ma fille !...
- Merci, mademoiselle... Figurez-vous que j'ai rêvé que vous me coupiez la gorge...
- Ne dites donc pas de bêtises !...
- Si j'osais ?...
- Quoi ?...
- Je vous embrasserais, tout de même !... Je suis bien propre !...

Félicie tendit ses joues :

- Allez-y, ma fille, et pas de cochonneries surtout !... Je n'aime pas ça !...

On trinqua à la santé de la conteuse et à celle de M^{lle} Chevrier.

Depuis longtemps, en effet, pour les bonnes, la servante des Vaussanges n'était plus une égale ; elles avaient reconnu sa supériorité et, elles s'escriaient en révérences. On disait « mademoiselle Félicie », comme l'on disait : « madame Bouvet. »

La Barba ne servait jamais à table ; elle ne sortait de la cuisine ou de sa chambre que pour aller à Saint-Ouen porter une couronne ou un bouquet à son époux ; grâce à Félicie, elle avait pu solder les cinquante francs d'une concession renouvelable de cinq années et l'idée que les os du pauvre Bertrand ne disparaîtraient pas, de suite, dans l'horrible mêlée des cadavres, lui donnait une joie énorme ; elle était plus sensible à cette preuve d'affection de sa nièce qu'à tout le reste ; et même son bien-être et sa nouvelle chevelure n'étaient rien à

côté de l'hommage rendu au pauvre mort, à l'humble ouvrier, au mari aimé et pleuré, tué, disait-elle, – et ceci était une parole d'épouse, – au champ d'honneur du travail.

Aussi Fantille promettait à Félicie un dévouement sans limites. Cependant, lorsque Félicie semblait contrariée, elle s'emballait :

– Si tu me le commandais, grondait-elle, je mettrais le feu à la baraque et je les ferais tous rôtir !...

– Il ne s'agit pas de cela, tanti !... Tu as juré d'être calme !...

– Motus, alors, ma Présidente !...

– Va, nous ne resterons pas toujours en service... Mais avant de filer... Tu sais ?...

– Pardi ! La pelote !... Et ton Victor ?

– Nous nous marierons, quand le moment sera venu...

– S'il te lâchait ?...

– Pas de danger !...

– Et puis, tu en prendrais un autre, n'est-ce pas ?... Avec une belle frimousse et de la monnaie !... La monnaie, c'est ça qui fait danser !...

– Victor est plus pressé que moi d'entrer en ménage...

– Et il ne portera pas les culottes¹, j'en suis sûre !...

– Non !... Non !...

Félicie marchait. De temps à autre, Georges Lizard lui donnait un billet de cent francs ; M. Théodore y allait par billet de mille, car le chef de bureau se créait des ressources à l'insu de sa femme.

Déjà, à la fin de février, la domestique possédait huit mille cinq cents francs, non pas dans ses tiroirs, mais à l'abri, à la caisse des Comptes-courants. M^{me} Vaussanges la gratifiait de costumes à peine défraîchis ; Valentine lui offrait du linge, des nœuds de ruban, des mouchoirs en batiste dont deux furent brodés par M^{lle} Vaussanges elle-même aux initiales *F. C.* « Félicie Chevrier »... Oh ! la malheureuse enfant, elle avait si grand peur de la terrible confidente !... La pauvre Valentine, elle torcherait la servante de ses délicates mains de vierge, de ses

1. *Porter les culottes* signifie diriger le ménage avec autorité.

lèvres de chair neuve, si la virago¹ l'exigeait !... Et tel était l'émoi de l'amoureuse de Cabourg, de la pauvrete trahie par elle-même que, résignée à cet acte, la douce demoiselle n'y eût pas mis la condition préalable de Rabelais voyageant à Rome, – alors que ce qu'il s'agissait de baiser pour l'auteur immortel de *Gargantua*, beaucoup plus gourmet d'ordinaire, n'était pas précisément la mule du pape².

1. Femme autoritaire.

2. Après avoir vu le cardinal du Bellay baiser la mule du pape, François Rabelais, qui l'accompagnait à Rome, se serait écrié : « Si vous en étiez à baiser la mule du pape, vous qui êtes cardinal, qu'aurai-je bien pu baiser, moi ? »

XI

Le traitement mensuel du chef de bureau et la dot de madame, les cinq mille francs de rente à toucher par coupons, n'avaient pu suffire à payer le mobilier du salon et de la chambre et à satisfaire en même temps les ambitions de la bonne. M. Théodore emprunta ; et, afin de fermer des brèches toujours plus grandes, il se mit à jouer à la Bourse. Ses opérations du début lui valurent un gain modeste ; il laissa reporter, et un beau soir, tout radieux, il rentra à la maison avec un bénéfice de six mille francs qu'il partagea avec Félicie dont l'avoir atteignit ainsi le chiffre de onze mille cinq cents francs.

M. Vaussanges jubilait dans son lard. Avait-il été bête d'attendre pour spéculer, puisqu'il aurait pu avoir depuis longtemps des « tuyaux, » comme l'on dit en langage de sport ?...

Il prenait Félicie au menton, s'amusait à lui fourrer des billets de banque dans son corsage ou à lui faire des papillotes et, la servante qui ne haïssait pas ce petit jeu, laissait volontiers défriser la coiffure de l'ami Victor, même la coiffure espagnole, – le bonnet phrygien, le chef-d'œuvre souvent renouvelé de l'artiste capillaire.

– Je te ferai des rentes, ma chatte adorée !... Sois bien gentille, toujours bien gentille !...

Félicie était émerveillée de ces gains rapides.

– On ne le dirait pas, mais vous êtes un grand malin, tout de même !...

– Tu crois ?

– Certainement !

Et, dans son for intérieur, elle ajoutait :

– Le proverbe n'est pas menteur ; M. Lizard lui porte la veine !... Ça durera-t-il ?

Elle se souvint d'un richard de Piégut, un ancien marchand de bœufs qui, disait-on, avait tout mangé à ce jeu de la Bourse et elle fit des réserves pour l'avenir :

– Tant qu'il gagnera, ce que je le bichonnerai !...

Après un long sommeil, M^{me} Vaussanges s'ouvrait à la vie et au plaisir, comme la Belle au bois dormant¹, et Georges, son Prince charmant était homme à la brûler de flammes assez vives pour éloigner d'elle toute envie de repos et tout remords.

Ils s'aimaient. Il l'aimait de toute la chaleur de son jeune sang, de tout le pouvoir d'un tempérament robuste, naguère éparpillé en mille inconstances, aujourd'hui débordant d'une fertile réserve ; elle l'aimait de toutes les forces assemblées pendant une période à peu près muette de vingt ans ; elle l'aimait de toute l'énergie de son âme, de toute la vigueur de sa maturité splendide.

Il était, lui, le héros enflammé de tous les temples, le chercheur qui se réfugie enfin vers l'auteur de ses rêves et s'agenouille, le corps tremblant de désir : elle était, elle, dans l'évanouissement du mariage, la prêtresse irritée de ses nuits perdues, qui jette au loin son péplum² de soie blanche, renverse les flambeaux à la place vide d'un faux-divin toléré trop longtemps, et va, joyeuse, au dieu réveillé qui l'appelle, pour l'embraser de ses feux, en pleine moisson, en pleine gloire.

Charlotte avait un peu fondu. Elle semblait rajeunie au souffle de la luxure, avec une taille plus déliée, une peau toujours blonde, des yeux noirs plus brillants, des chairs plus fermes et des dents toujours blanches dans le vermeil des lèvres amoureuses.

Charlotte et Georges oubliaient leur passé et même le présent des autres : ils justifiaient la définition psychologique et bien connue de l'amour : l'égoïsme à deux.

Et ce n'était pas la seule fantaisie d'un orgueil de femme qui détermina la maîtresse de Georges à modifier le décor du salon et de la chambre à

1. Conte populaire dont Charles Perrault et les frères Grimm ont écrit des versions restées célèbres.
2. Vêtement léger composé d'une grand pièce d'étoffe en forme de rectangle.

coucher : l'amante désirait anéantir les meubles amis de l'épouse, reposer dans un lit nouveau, étranger, la nuit, à l'époux et familial, le jour, à l'amant. Les lessives jugées insuffisantes, elle voulut des couvertures neuves et des draps neufs. Il en fut de même pour ses costumes et surtout pour ses toilettes intimes, naguère, de simples cotonnades bourgeoises, aujourd'hui, des dentelles précieuses. Si elle était inhabile dans l'ornementation d'un appartement, inhabile ou indifférente, ou trop pressée, elle se montrait fort experte dans l'art de la toilette. Elle avait surtout une robe printanière dont le corsage en grenadine bleu marin, collant à la peau, montrait par transparence les blondeurs de la gorge et dont la jupe au léger tissu moulait charmamment les hanches, dans une science profonde des contours¹. Elle était coquette avec son ruban lilas autour du cou, floc² à gauche, vers la naissance de l'oreille, un bout de ruban de criminelles ensorceleuse.

Elle sentait bon et ses lèvres exhalaient un parfum, non pas l'odeur de la dragée épicée et vulgaire que M. Théodore admirait en goulu chez la servante, mais un parfum de dame, – le parfum des douces violettes, dans une flambée de soleil, lorsque la terre est rosoyante, après les larmes d'une aurore estivale.

Georges l'adorait. Il souffrait de ne pouvoir le lui prouver en toute liberté et à toute heure ; il lui proposait de fuir, d'aller tous les deux, et pour toujours, dans un coin irradié de lumière en Italie ou aux Indes. Elle allait divorcer !... Il l'épouserait !...

– Moi t'épouser ?... Une femme de trente...

Il lui fermait la bouche avec un baiser et achevait :

– Trente ans !... Pas plus !...

Le baiser encore bien bon, c'était celui que Georges mettait joyeux à la petite oreille gauche de la femme. Oh ! ce baiser pénétrant !... Charlotte en avait des frissons, un plaisir, jusque dans son sexe.

Félicie jouissait de leur joie, et cette vision de bonheur allumait en elle des voluptés ardentes, inconnues de son maître et très appréciées

1. La description de la robe de Charlotte Vaussanges n'apparaît pas dans la seconde version.

2. Petite houpe de matière textile.

par Victor. Elle aussi, était bien nippée, les jours de fête, avec sa robe au corsage de foulard pointillé de bleu et ses souliers-molière¹ ; elle imitait sa maîtresse autant qu'une brune peut imiter une blonde, et seule, la couleur des attifiaux² marquait la différence : au lieu d'un ruban lilas, un ruban rouge, – sans compter quatorze ans de moins ! ajoutait-elle triomphante.

Un soir où les Vaussanges allaient en soirée dans la famille Lafont, rue du Paradis-Poissonnière, la servante eut une idée et les idées chez elle n'étaient pas rares. Il lui en poussait toujours une, en se débarbouillant, comme cela se pratiquait, mais pour des causes plus utiles, dans le cerveau de M. Émile de Girardin³.

– Tanti ?

– Ma fille ?

– Si nous faisons une petite noce ?... Hein ?...

La Barba hésitait à répondre.

– Une simple noce de famille... Voici : Je vais inviter Victor à souper, et tu nous serviras !...

À l'heure dite, le coiffeur de la rue Rochecouart, en jaquette et en chapeau melon, fit son entrée. Le couvert était mis dans la salle à manger, un couvert de maîtres, la vaisselle la plus riche, le linge le plus fin, l'argenterie dont la maison ne se servait que pour les très grands dîners. Des fleurs et deux candélabres à huit bougies. Le menu : pâté de foie gras – écrevisses à la Bordelaise – chaud-froid de volailles⁴ – pâtisseries variées – une corbeille de fruits, le cadeau de M. Georges à madame – Vins et liqueurs : haut-Sauterne, Château-yquem, Veuve Cliquot, chartreuse verte, cognac 1836 – Café noir.

– C'est le dîner du contrat ! s'écria Félicie en plantant une rose dans ses cheveux... Eh bien, Victor, et nos affaires ?

– Le patron de l'établissement du boulevard est décidé à traiter...

1. Chaussure basse à lacets dont l'extrémité est rapportée à l'avant.

2. Ornement, parure dont on s'attife.

3. Journaliste et homme politique français (1806-1881), fondateur en 1836 du quotidien *La Presse*, un des premiers journaux à publier des romans-feuilletons.

4. Plat à base de volaille qui se prépare à chaud mais qui se mange froid.

– Ah !...

– Il veut du comptant...

– Nous en trouverons !... Tanti, du pain !...

Très droite, les reins ceinturés d'un tablier blanc, la serviette sous le bras, la tante Fantille présenta la panetière à sa nièce :

– Voici, ma chatte...

– Victor ?...

– Mon amour ?...

– Tu ne bois pas !... Tanti, un verre ! nous allons trinquer ensemble !

La Barba ayant apporté son verre, Félicie versa trois rasades, et joyeusement :

– À la domesticité, maîtresse des maîtres !... Et aïe donc !...

– Ça, c'est une belle phrase dit Victor... Tu me la copieras et je la phraserai !...

– Eh ! Monsieur Hériot ! continua Félicie, les coudes sur la table, tu n'aurais jamais pensé que la nièce de M^{me} Barba, de la pauvre tondué, marchât si vite ?

– Tu es très forte !

– Bah ! ce n'est encore rien... Il faut arrondir la galette... Ah ! J'ai du mal !... Si l'on savait ce que le patron me dégoûte !... Tu n'es pas jaloux, hein ?...

– Moi ?...

– Très bien !...

– Je t'aime tout de même... Je comprends...

– Du reste, je suis franche et j'ai préféré tout te dire...

– Je m'en doutais !...

– Voyez-vous ça !... Gros malin ! Allons, encore un verre de champagne !... Tanti, un peu de courage !

– Non, merci, mignonne... Je n'ai plus soif !...

Après le souper, pendant que la Barba servait le café au salon, Félicie prit un candélabre pour faire visiter les chambres à son amant. Celui-ci, la cigarette aux lèvres, pénétra partout, jusque dans la chambre de la jeune fille.

L'un et l'autre, ils ouvraient les tiroirs, critiquaient la blancheur des linges brusquement jetés là, en pêle-mêle, pendant la toilette des dames.

- C'est comme ça, les bourgeoises !
- Est-elle jolie, M^{lle} Valentine ?
- Peuh !... Une botte !... La fraîcheur du diable !... Pas développée !...
- Et la maman ?
- La maman ?... Très belle !... Tiens, voici son portrait !... Où regardes-tu, imbécile ?... Là-bas, derrière le paravent... en haut... à gauche...
- Oui, du chic !... Pourquoi cette séparation ?...
- Monsieur rue¹ !...

La servante fit ensuite les honneurs de sa chambre au coiffeur et Hériot s'extasia sur le luxe de l'ameublement :

– C'est aussi chouette que chez la maîtresse et plus chouette que chez la demoiselle !...

– Pardi !...

Quand ils eurent absorbé leur café et des arrosages successifs de cognac et de chartreuse verte, Victor, un peu gris, s'approcha du violoncelle de M. Théodore et racla de l'archet. La Barba en deuil était triste.

Un souper, très bien !... Mais, de la musique !...

– Respecte la famille ! ordonna sévèrement Félicie.

Mais Victor raclait toujours en fredonnant une chanson de café-concert. La nièce de Fantille lui arracha violemment l'archet des mains :

– M'as-tu entendue ?... Est-ce fini ?...

Il balbutia des excuses, obtint son pardon. Dès que le coiffeur se fut retiré, la Barba embrassa Félicie :

– Toi, t'es une vraie femme !... À la bonne heure !... Respect aux parents ! Haine et mort aux maîtres, aux étrangers !... Ô ma Félicie, tu n'as pas une âme de domestique !...

1. S'agite.

XII

Un dimanche de mai, après déjeuner, M. Théodore Vaussanges, sa femme et sa fille, assez inquiets sur la santé de M^{me} Céleste Mercœur, se firent conduire à Neuilly. Ainsi que cela avait été répété au chef de bureau par des voisins de campagne, Céleste s'enivrait avec de l'éther ; elle en répandait, disait-on, l'odeur autour d'elle et en était imprégnée, saturée, malade.

M. Vaussanges avait décidé de présenter quelques observations à sa nièce et de profiter en même temps de la radieuse journée. M. Lizard devrait être de la partie ; Charlotte, Valentine et Georges feraient un tour de jardin, pendant que M. Théodore gronderait doucement sa parente. À la dernière heure, l'invité s'excusa ; M^{me} Vaussanges en fut très mortifiée et elle voulut renoncer à la promenade ; elle ne l'osa pas dans la crainte d'éveiller des soupçons.

La voiture découverte filait sous un ciel clair. Jusqu'au pont de Neuilly, le chef de bureau conta des histoires ; mais les dames, en toilette de printemps, ne l'écoutaient pas, toutes deux pensives.

– Nous arrivons ! affirma M. Vaussanges... Boire de l'éther !... Est-ce possible ?... Ah ! Céleste, je vais te laver la tête !... C'est que je suis un père pour Céleste !... Pourquoi se grise-t-elle ?... La cause ?... La douleur du veuvage, peut-être... L'isolement... Mais qu'elle se remarie !... Cela vaudra infiniment mieux, n'est-ce pas, Charlotte ?

– Il y a des femmes mariées qui se grisent...

– Oui, mais elles n'ont pas un mari aussi aimable que moi ! dit le chef de bureau en tapotant les joues de sa femme.

– Laisse-moi, tu me chiffonnes !...

La voiture s'engageait dans un enclos planté de grands arbres et l'on voyait au fond, entre les verdure fleuries, dans un enguirlandement

de roses, la villa toute blanche qui, baignée par la Seine, semblait émerger des eaux éclatantes du fleuve. Céleste, en peignoir blanc, descendait le perron de marbre pour recevoir la famille inattendue. Depuis l'aventure du petit hôtel de la rue du Mont-Thabor, de ce voyage au retour lamentable, la blonde et jolie veuve, de plus en plus diaphane, essayait d'oublier M. Lizard. Elle avait compris, à la froideur du beau garçon, de l'amant adoré par tant de femmes, que Georges ne l'aimerait jamais, et, malgré sa colère, elle ne se sentait pas la force de porter sur un autre homme le déchaînement de sa furieuse luxure. M. Adrien Michon, l'amant évincé, le riche commissionnaire en marchandises, retour de voyage, n'était plus pour elle qu'un humble ami, un serviteur docile. Il se rendait à la villa, seulement lorsque Céleste l'autorisait à y venir et il n'en continuait pas moins, dans sa tendresse d'homme, à combler de cadeaux l'étrange buveuse.

C'est pendant un *five o'clock*¹, dans la maison de sa voisine, miss Northow, l'une des femmes les plus élégantes de la colonie anglaise, très nombreuse à Neuilly, que M^{me} Mercœur s'était prise de passion pour l'éther. L'odeur lui en avait paru agréable, la saveur suave. Comme ses deux amies, la jeune anglaise Victoria Northow et une parisienne, très sémillante elle aussi, M^{me} Arminde d'Églæ², la veuve trouvait, dans l'absorption de l'éther, un sentiment de bien-être et d'apaisement, tout différent du trouble et du malaise qui suit l'ingestion des liqueurs alcooliques. Celles-ci excitent presque toujours, tandis que les éthers, au dire des savants, calment les douleurs, diminuent et abolissent la sensibilité, rendent la respiration plus facile, la peau plus chaude et plus moite.

La liqueur de « *five o'clock* », très à la mode à New York et à Londres, commence à s'introduire à Paris, au faubourg Saint-Germain et dans le monde de la haute noce, mais mystérieusement encore. Après les

1. Collation que l'on prend l'après-midi, avec un thé à l'anglaise.

2. Dans la seconde version, le personnage d'Arminde d'Églæ est remplacé par l'artiste Mary Folkestone qui pratique la sculpture. Elle est l'héroïne du roman *Made-moiselle Tantale* publié en 1884 et repris lui aussi dans *Les Derniers Scandales de Paris*.

morphinomanes, les éthéromanes. De même qu'à Hyde-Park¹, les jardiniers trouvent parfois, dans les massifs du Bois de Boulogne et du parc Monceau, des flacons vides portant l'étiquette : éther. Le breuvage mondain ne compte à Paris que de rares clientes ; il sévit dans toute sa fureur en Amérique, en Angleterre surtout. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les relations du *New York Herald*² et du *Times*³. Les journaux de médecine d'outre-Manche rappellent qu'autrefois les élèves, par amour de la science, s'enivraient avec de l'éther, dans les laboratoires de Cambridge : les observations des docteurs constatent aujourd'hui avec épouvante qu'à Epsom⁴, après les courses, on rencontre des bouteilles d'éther restées vides sur la place et en quantité aussi considérable que les bouteilles de gin et de champagne.

À Draperstown⁵, bourgade du comté de Londonderry, il existe, dit le docteur Regnard⁶, de véritables cabarets d'éther : on y boit un mélange de cette substance avec l'alcool : le litre revient à trois francs ; quatorze grammes suffisent pour plonger un individu dans une profonde ivresse.

M^{me} Mercœur cherchait tous les moyens d'abrégier la visite de ses parents, pour ne pas les avoir à dîner, car ce même jour, à neuf heures, elle réunissait pour la première fois, chez elle, M^{me} Arminde d'Églaë et Miss Victoria Northow. Dans le buffet de la salle à manger se trouvaient déjà rangés plusieurs flacons bouchés à l'émeri⁷.

M^{me} Vaussanges et sa fille se promenaient dans le jardin ; Céleste et M. Théodore les suivaient à quelque distance. Le chef de bureau offrit le bras à sa nièce, et tout d'un coup, s'arrêtant au milieu d'une

1. Grand parc au centre de Londres.

2. Journal américain créé à New York en 1835.

3. Abrégé de *New York Times*, journal créé en 1851.

4. Ville anglaise située dans la région urbaine de Londres.

5. Ville d'Irlande du Nord.

6. Le docteur Paul-Marie-Léon Regnard est l'auteur de plusieurs ouvrages scientifiques, notamment *Les Maladies épidémiques de l'esprit. Sorcellerie, magnétisme, morphinisme, délire des grandses*, (Paris : E. Plon, Nourrit et C^{ie}, 1887).

7. Préparation sous forme de pâte utilisée pour assurer l'étanchéité du flacon.

allée, sans faire un chef-d'œuvre de délicatesse, il demanda, sévère et brutal :

– Alors, tu te grises avec de l'éther ?

– Comment le savez-vous ?

– Je le sais !

– Eh bien... Oui !

– Malheureuse !...

– J'ai du chagrin !...

– Ah ! conte-moi ça...

– Non, mon oncle...

Charlotte et Valentine venaient de s'asseoir au bord du fleuve sillonné de barques légères. La jeune fille effeuillait des marguerites ; ce jeu enfantin ne l'amusa pas, elle jeta les fleurs, les yeux fixés sur un canotier charmant qui, les bras nus, donnait de la rame.

– Mère, penses-tu sérieusement que M. Lizard désire m'épouser ?...

Moi, je n'y songe guère à ce mariage...

– Et tu as raison ! répondit Charlotte, toute rouge et toute tremblante...

M. Georges est trop riche pour nous...

– Papa...

– Ton père ne sait ce qu'il se dit !... Il se met des sottises en tête, imagine comme possibles ses idées les plus insensées...

– Alors, pourquoi vient-il si souvent chez nous, M. Lizard ?... Pourquoi envoie-t-il des bouquets ?

– Il vient, en ami !... Il envoie des fleurs, en ami !... Son père, l'ancien député, a aidé ton père, et M. Lizard, très obligeant lui-même, s'occupe d'obtenir la croix...

– La croix pour papa !... C'est vrai, je ne me souvenais plus...

– C'est bien le moins d'accueillir gracieusement notre bienfaiteur, et toi-même, pour la tranquillité de ton père et surtout pour la réussite de la décoration, tu dois te figurer...

– Que M. Lizard me fait la cour, lorsqu'il ne me regarde seulement pas !... C'est dur, maman !...

– Taisez-vous, mademoiselle !...

Pendant que le chef de bureau sermonnait vigoureusement la buveuse d'éther, une scène avait lieu dans la maison du boulevard de Clichy.

M^{me} Auguste Vaussanges ignorant l'absence de la famille, était venue en visite. Angèle se retirait ; Félicie l'arrêta, ferma la porte d'entrée, en grondant :

– Tant pis !... Faut que j'y dise !... Il y a trop longtemps que ça me brûle l'estomac !...

– Vous m'empêchez de sortir, mademoiselle ?

– Madame, je voudrais vous parler en particulier...

– Vous avez de singulières façons...

– Vous n'êtes pas ici pour moi... J'ai besoin de vous causer, tout de même !...

– Impertinente !... Je ne souffrirai pas...

– Vous m'écoutez ! cria la servante en barrant la porte de sa large croupe !... Vous m'écoutez !...

– Êtes-vous folle, la fille ?

– La fille !... La fille !... Voyez-vous ça !... Brigande, je te vas tuer !...

Oh ! quel toupet, mes enfants !...

– Laissez-moi sortir, misérable, ou j'appelle !...

M^{me} Auguste, les yeux hagards, bouche béante, restait là, saisie de frayeur, appuyée contre le mur du vestibule.

Félicie changea de ton :

– Madame, je connais votre histoire, toute votre histoire, et pourtant, je vous sers à table avec autant de politesse que les autres dames... J'aurais pu vous nuire en clabaudant² votre passé...

Pourquoi essayez-vous de m'enlever mon morceau de pain ? Pourquoi avez-vous envoyé votre mari demander à monsieur mon renvoi ? Est-ce que ça vous gêne que M. Vaussanges soit l'amant de sa domestique ?... Vous êtes montée, vous, et moi, je monte !...

Qu'étiez-vous, en somme ? Une pauvre ouvrière, aussi pauvre qu'une servante ; vous avez eu de la chance de vous en tirer, de devenir une dame, de gagner le gros lot à la loterie, après avoir mangé de la

1. Fessier.

2. Médisant.

vache enragée... Eh bien, puisque vous êtes rassurée contre l'avenir, n'empêchez pas les autres de suivre leur chemin. À Paris, la misère est horrible !... Vous en souvenez-vous ?... Moi, je n'épouserai pas mon monsieur ; je ne deviendrai point l'autre M^{me} Vaussanges, car j'ai d'autres idées !... Ne vous mettez pas en travers, voici tout ce que je vous demande, tout ce que j'exige, vous m'entendez ?... L'autre jour, lorsque madame m'a donné l'ordre de vous apporter l'une des corbeilles de fruits offertes à la maison par M. Georges, est-ce que j'ai été grossière avec vous ?... Est-ce que mon visage a trahi ma pensée ?... Tenez, vous qui n'êtes pas méchante, vous n'avez même pas songé à m'inviter à m'asseoir ; vous avez éloigné M^{lle} Jeanne, de crainte que votre enfant m'embrassât !... Je ne vous en ai pas voulu, parce qu'un peu d'orgueil est bien excusable quand on s'est faite soi-même !... Votre petite Jeanne, je l'aime de tout mon cœur et je suis pour elle aussi attentionnée que pour M. Léonce ou M. Robert ; et vous, si je vous vois peinée, humiliée, craintive dans le salon, rouge pour des riens, je souffre avec vous et je voudrais pouvoir vous crier : « Mais parlez donc !... Vous n'êtes pas sottte, et ils ne vous valent pas !... » Madame, croyez-moi, il ne faut pas jouer avec le feu ! D'autres femmes que vous se sont brûlées à mes jupes... Là-haut, dans les chambres des bonnes, ça avait commencé, dès mon arrivée dans la maison. Les anciennes camarades étaient toutes contre moi ; j'y suis montée, un soir, et depuis ce soir-là, il n'y en a plus une qui bronche !... Je ne cherche pas de mystère : c'est M. Théodore qui m'a conté votre histoire très touchante et très digne, je le reconnais, le jour même où votre pauvre dindon de mari a été expédié de la belle manière... Si je vous ai prévenue, c'est pour que cela ne se renouvelle pas... J'en étais exaspérée, mais ne vous trouvant jamais seule, redoutant un scandale, j'ai gardé ma langue... Je suis bien soulagée !... Voyons, ne pleurez plus ; excusez mes vives paroles ; vous m'avez traitée de fille et j'ai répondu... Désormais, libre à vous d'attacher à vos troussees une femme rancunière et féroce comme une paysanne !... Vous m'avez comprise, madame... Tout le monde ignorera ce qui s'est passé entre nous... Pour moi, si vous le voulez,

vous serez toujours M^{me} Auguste Vaussanges et je resterai votre respectueuse servante... C'est dit !...

Elle ouvrit la porte :

– Votre servante, madame !

Au retour, dans la voiture, Charlotte et Valentine se querellaient au sujet de visites en retard.

– Maman...

– Silence, mademoiselle !...

– Cependant...

– Je ne vous écoute plus...

– Oh ! maman !...

– Aurez-vous bientôt fini de vous asticoter, l'une et l'autre ? interrogea vertement M. Théodore... Vous êtes insupportables, à la fin !...

Il alluma un cigare et envoya une bouffée dans la figure des dames qui frémirent dans une grimace.

– Théodore, tu n'es pas poli ! observa M^{me} Vaussanges.

– Il ne l'est jamais ! balbutia Valentine en chassant la fumée avec son mouchoir.

Le chef de bureau hochait la tête :

– Vous verrez que Céleste finira dans une maison de folles !... Elle m'a obligé à goûter sa liqueur... Pouah !... Tout enfant, lorsque j'ai eu la fièvre typhoïde, au moment des crises, on me calmait avec une fiole d'éther... Rien que de voir la fiole, je m'évanouissais !... Et des dames boivent ça !... C'est un comble !...

À la Villa de Neuilly, dans le salon de M^{me} Mercœur, M^{me} Arminde d'Églaë et miss Victoria Northow étaient assises sur un divan de lampas bleu.

Debout, Céleste donnait à voix basse des ordres à sa femme de chambre et celle-ci s'empressait de terminer l'installation d'une table chargée de vaisselle plate et de sandwiches.

Les deux invitées de cette réunion *sélect* étaient l'une et l'autre jeunes, fraîches et jolies ; M^{me} d'Églaë très brune, grassouillette, à la peau

rose vivante, avait un costume faille¹ fleur de mauve ; miss Northow, rousse d'or, grande, svelte à la figure de statue grecque, aux yeux couleur d'aigue-marine², portait une robe crème enguirlandée de feuilles vert-d'eau et de petites roses mousseuses : toutes deux, elles formaient avec Céleste à la pâle blondeur et au fin profil, un beau trio allumeur.

On sait les tristesses de Céleste ; les autres dames n'étaient point exemptes de tracas : M^{me} Arminde, parisienne divorcée, regrettait sa fillette ; l'anglaise, ancienne lieutenant de la maréchale Booth³, désabusée de l'armée du Salut, voulait le plaisir, et elle restait muette des sens, – une nouvelle demoiselle Tantale, une incapable du sexe. Les compagnes de M^{me} Mercœur étaient riches, elles aussi, et habitaient Neuilly, dans des villas prochaines où elles vivaient seules, dans l'isolement d'un luxe raffiné et d'un nombreux domestique. Miss Northow, élevée en France depuis sa plus tendre jeunesse, s'exprimait remarquablement en français avec une très légère accentuation d'origine⁴.

– C'est bien, Louise, laissez-nous ! ordonna la maîtresse de maison. Et Céleste se rendit aussitôt dans la salle à manger pour y prendre trois flacons de cristal bouchés à l'émeri et de la contenance de trois litres. Deux des flacons, destinés aux apprenties M^{me} d'Églaë et M^{me} Mercœur, avaient une étiquette verte semblable, un seul mot : *Nitrique* ; l'autre bouteille réservée à miss Northow, une étiquette rouge portant elle aussi un seul mot : *Acétique*⁵.

1. Étoffe de soie à gros grains.

2. Dont la couleur rappelle celle de la mer.

3. Catherine Booth-Clibborn, Katie Booth, surnommée La Maréchale (1858-1955) a transposé en France sous le nom d'Armée du Salut The Salvation Army, mouvement chrétien de charité et d'évangélisation créé à Londres par son père, William Booth en 1865.

4. Ce paragraphe qui décrit les deux amies de Céleste Mercœur disparaît dans la seconde version.

5. Nitrique et acétique sont des acides qui entrent dans la composition de l'éther.

L'usage prolongé et habituel de l'éther amenant une accoutumance qui affaiblit et atténue ses effets, les buveuses avaient augmenté graduellement les doses. Miss Victoria indiquait à toutes les nouvelles recrues la marche à suivre pour l'éthérisation. D'abord, l'élixir de Bonjean¹ qui contient une notable proportion d'éther fixé par du sucre et uni à des infusions aromatiques et à du cachou ; – comme hors d'œuvre, les perles de Clertan² ; les cigarettes de Naudin, des tuyaux de plume ouverts aux deux extrémités et renfermant des brins de ouate imbibés d'éther que l'on conserve à la bouche sans exercer d'aspiration ; les lavements éthérés : 200 grammes d'eau parfumée d'essence de rose et 10 grammes d'éther ; – puis la liqueur d'Hoffmann, mélange à parties égales d'éther et d'alcool ; – enfin, le Nitrique et l'Acétique : le premier d'une saveur pénétrante et douce, provoquant une action réfrigérante, une inertie passagère, des béatitudes ; le second, le dernier, le Roy, d'une saveur encore plus exquise, ne développant pas aussi promptement la chaleur et la sécheresse de la muqueuse buccale, mais procurant une ivresse lente, bien établie, persistante, complète, et d'autres effets encore, tous les états spasmodiques du nervosisme³.

Les trois dames, s'étant approchées de la table couverte d'une nappe de Frise⁴, commencèrent à manger des sandwiches qu'elles arrosaient de nitrique et d'acétique, en buvant d'un trait dans des calices d'or, rapidement, à la gargamelle du guindal⁵. Elles refermaient aussitôt les flacons.

Sur la cheminée, au foyer resplendissant de fleurs naturelles, piquées dans les mousses, – deux lampes japonaises en bronze, aux abat-jour

1. Solution buvable médicamenteuse utilisé pour le traitement de troubles digestifs.
2. Perles mises au point par le docteur Clertan dans les années 1850 qui enferment dans une boule de gélatine creuse et transparente des gouttes d'éther, de chloroforme ou de térébenthine.
3. État d'excitation et de susceptibilité nerveuse.
4. Étoffe de laine, toile à long poils frisés.
5. Vase à boire.

festonnés¹ de points d'Angleterre², répandaient, dans le salon or et bleu, une douce clarté. Les rideaux barraient les fenêtres ; les portes étaient closes ; nul bruit.

– Mes chères amies, commença miss Northow, avouez donc que je vous ai indiqué la plus charmante manière d'oublier le monde et ses désenchantements ?

– C'est vrai ! dit M^{me} d'Églaë.

– C'est vrai ! affirma Céleste.

– Le vin, même le champagne, laisse après lui une odeur répugnante, indigne d'une femme... L'éther...

Maintenant l'Anglaise, debout, svelte et gracieuse, le torse bien cambré, le pied droit en avant – un petit pied – le calice d'or à la main, les yeux éclatants, ses beaux cheveux aux couleurs de maïs bien mûr dénoués sur ses épaules, disait, d'une voix harmonieuse, une Glorification à laquelle les deux autres femmes, encore assises, répondaient ensemble, en buvant, de même que l'officiante, à la finale de chaque verset :

– L'éther fait descendre jusqu'au plus profond de nous-mêmes une brise qui caresse... Buvons, mes sœurs !

– Buvons !...

– L'éther ensommeille les douleurs physiques et les peines de l'âme. Son esprit volatil, n'a pas besoin, pour se manifester, d'une piqûre d'aiguille comme la morphine. Avec lui, pas d'horrible tatouage sur les parties les plus belles du corps... Buvons, mes sœurs !

– Buvons !...

– L'éther nous donne des rêves et, par la pensée, nous revoyons les êtres aimés, infidèles ou morts... Il nous semble qu'ils sont là, à nos genoux et qu'ils touchent nos mains et baisent nos yeux et nos lèvres de leurs lèvres voluptueuses... Buvons, mes sœurs !

– Buvons !...

– L'éther éloigne les bornes du monde et nous transporte dans l'Eldorado des joies éternelles, sous un ciel d'aurore boréale³, où les

1. Ornés.

2. Dentelle fine produite à Bruxelles.

3. Aurore polaire dans l'hémisphère nord.

séraphins¹ aux couronnes fleuries et aux longues tuniques blanches, font vibrer les violes d'amour... Buvons, mes sœurs !

– Buvons !...

– L'éther est la liqueur endormeuse et divine !... Ô femmes qui pleurez, amantes éperdues, venez à nous !... Vos larmes vont se tarir enfin !... Quelles que soient vos terreurs, – approches de la vieillesse ou séparations cruelles, – vous ne verrez plus vos rides ; vous serez éternellement jeunes et éternellement aimées !... Venez à nous !... Venez !... Voici les portes du Paradis !... Voici Madame la Vierge et toutes les Saintes !... « *Old reid*² !... » Buvons, mes sœurs !...

– Buvons !...

À la fin de la Glorification, les pupilles des buveuses se dilataient ; leur pouls avait plus d'ampleur, sans augmenter sensiblement sa fréquence. Les trois dames se traînaient, les mains dans les mains, jusque sur les divans ; et là, elles s'embrassèrent, s'étendirent, les têtes reposées entre les dentelles des coussins. Leurs yeux se fermaient, s'entr'ouvraient pour se refermer encore, voluptueusement.

Miss Northow soupira :

– Où êtes-vous, sœur Céleste, et que voyez-vous ?

– Je suis dans un parc illuminé d'étoiles ; je suis assise auprès d'une source limpide, abritée par des myrtes ombreux... Un grand jeune homme blond traverse un champ de rosiers et de verveines !... Il s'arrête et me regarde !... Il vient à moi : c'est Georges !...

– Où êtes-vous, sœur Arminde, et que voyez-vous ?

– Je suis au centre d'un immense amphithéâtre dont tous les gradins sont garnis de jeunes vierges d'une blancheur éblouissante !... (Cette observation toute spéciale à l'éthérisation est de M. le professeur Velpeau³.)

1. Anges dans la tradition chrétienne.

2. « *All right !* » dans la seconde version du roman : tout est bien !

3. Alfred Armand Louis Marie Velpeau, (1795-1867) est un médecin français, inventeur du bandage qui porte son nom, la « bande Velpeau ». Un célèbre tableau d'Augustin Feyen-Perrin (1864) le représente effectuant une leçon d'anatomie.

– Moi, mes sœurs, je suis dans un aérostat qui s'élève au-dessus d'une mer phosphorescente... Mon bien-aimé m'enlace... J'éprouve un plaisir, oh ! un plaisir !... Lèvres contre lèvres, dans l'azur, lentement, nous montons, amoureusement, jusqu'aux étoiles !...

Les buveuses d'éther s'étaient endormies, M^{me} Mercœur et M^{me} d'Églæ sans réaction musculaire, miss Northow avec des mouvements convulsifs. Toutes trois, sous la lumière des lampes mourantes, avaient un sourire de jouissance sexuelle, profonde et railleuse.

XIII

À l'aurore de sa charmante ivresse, miss Victoria Northow, la buveuse d'éther, s'imaginait être emportée avec un beau jeune homme, dans un ballon qui s'élevait jusqu'aux étoiles : le désir d'ascension de Félicie Chevrier n'allait pas aussi haut. La servante-maîtresse était pratique ; elle se contentait de guider son aérostat vers une température désirée par tous les habitants de la terre, – la température fixe de la fortune et de la santé, – et il ne lui en avait pas coûté de sacrifier le lest des gêneurs. Du reste, pour elle, la comparaison de la rêveuse manquait d'exactitude, puisque la descente du sixième était la seconde étape de sa marche triomphale. La bonne, qui ne buvait pas d'éther, restait sans poésie, préférant, à tout autre mode de locomotion, le va-et-vient de ses jambes nerveuses sur le plancher des vaches, comme disent les matelots.

La Périgourdine avait l'orgueil de voir autour de ses jupes un monde asservi ou tout au moins déférent, depuis les maîtres esclaves et la parenté flagellée jusqu'aux convives de la maison. Le grave et solennel Chrétien des Mazerolles, le très modeste et très grand savant docteur Ambroise Le Roux, le comique Mécène Bagois lui-même disaient en s'adressant à la servante : « Mademoiselle » ou « mademoiselle Félicie », – car ces messieurs s'inclinaient devant la situation connue et acceptée de tous. Peut-être ignoraient-ils encore le rôle actif de Georges Lizard auprès de Charlotte, mais ils étaient parfaitement édifiés sur les amours de M. Vaussanges et de la jeune domestique. Le plus dur à la détente de la politesse fut M. Bagois que son âge, sa qualité de collègue de M. Théodore et d'invité de dix ans semblaient autoriser à des familiarités habituelles dans la bourgeoisie peu cérémonieuse. Après un mauvais coup d'œil de la servante et

une rebuffade, Mécène abandonna ses petites tournées à la cuisine, à l'heure où, dans le salon, chantait le violoncelle ; le célibataire, grand amateur de bons repas, voyait ses invitations compromises ; il sacrifia sa triste et sénile fringale d'amour à l'assurance sur la vie de son beau ventre. À table, il ne lançait plus des « Psstt !... du pain ! » « Merci, ma bonne ! » Non, il s'exprimait comme les autres : « Du pain, s'il vous plaît, mademoiselle ! » « Je vous remercie, mademoiselle. »

Pour Mécène Bagois, ce n'était pas grand-chose, et c'était beaucoup pour Félicie.

Céleste Mercœur restait dans l'éther ; M^{me} Le Roux, M^{me} Lafont et ses filles paraissaient ne se douter de rien ; M. Auguste ne soufflait mot, sur les ardentes prières de sa femme. La belle-sœur, la pauvre Angèle Vaussanges, si malmenée par la bonne, inventait des prétextes pour rendre ses visites plus rares et, lorsqu'elle était là, craintive, fuyant le regard sournois de la fille triomphante et ses politesses obséquieuses, plus terribles que les yeux inquisiteurs, il lui venait une grande peine, non pas au souvenir des humiliations souffertes, mais à la pensée de l'orage grondant au-dessus de la famille. Angèle se demandait si elle faisait son devoir en gardant le silence, et quelque chose disait à l'humble femme : Le devoir démontré inutile est parfois dangereux pour ceux que l'on voudrait servir.

Dans le quartier Pigalle, Félicie était aimée ou redoutée ; les fournisseurs s'aplatissaient devant la cliente dédaigneuse aujourd'hui des marchandages et achetant toujours les viandes premières et les primeurs les plus exquises. Pour elle, plus de sou du franc¹ ; on donnait quelquefois le sou à la vieille Barba, lorsque, par aventure, dans un coup pressé, la nièce envoyait sa tante aux provisions. Quant aux concierges, ils ne tarissaient pas d'éloges sur le compte de M^{lle} Félicie. – En v'là une qui s'entend à mener une maison ! s'écriait M^{me} Tareau... J'ai vu l'appartement : c'est d'un propre !... Pas une tache, et des cuivres !... Puis, M^{lle} Chevrier est d'une attention pour nous, n'est-ce pas, monsieur Tareau ?...

1. Autrefois, les fournisseurs remettaient un sou aux domestiques pour tout achat d'une valeur d'un franc.

– Certainement ! répondait le concierge, très fier sous le chapeau à claque et l'habit bleu à boutons blancs des garçons de recette de la Banque... Certainement !... Elle nous donne du vin, des liqueurs, et, encore, ce matin, la moitié d'un gigot et des fraises... Mais la diablesse doit coûter cher à la baraque !...

– Chut ! monsieur Tareau !...

– Elle les coulera pour sûr !... M. Vaussanges est un âne... Il va avec sa servante et sa femme me plairait mieux que la Félicie !...

– Eh bien, monsieur Tareau !...

– Oh ! ce que j'en dis !...

– Assez, monsieur Tareau !...

Les bonnes du sixième s'enthousiasmaient de plus en plus pour M^{lle} Chevrier. Rosa était fière d'une poignée de main de Félicie et M^{me} Bouvet déclarait plus haut que jamais que la Gasconne était une vraie femme et qu'elle honorait toute la servitude.

La marchande de journaux, M^{me} Clémence, venait d'offrir à la servante riche de lui vendre son fonds de papeterie, désireuse de s'installer ailleurs, et la bonne refusait d'une façon si gentille, exprimant d'autres idées avec tant de grâce, que la mignonne voisine avait vidé son cœur :

– Mademoiselle, lorsque, dans les premiers temps, vous veniez chez moi, en matinée à carreaux rouges, et en savates, raide comme un piquet, je vous en voulais et je traduais ainsi ma haine, devant vos collègues ennemies : « Quand cette grande dinde vous regarde, on dirait qu'on lui sort de quelque part !... » Aujourd'hui, je veux changer mon dire : « Quand M^{lle} Félicie Chevrier me fait l'honneur de causer avec moi, je me sens heureuse et fière !... » M^{me} Bouvet a raison : Mademoiselle, vous êtes une femme très aimable, très jolie, très intelligente et, ma foi, très forte !...

Elles s'embrassèrent en amies, en sœurs.

Tous les matins, la Barba ouvrait la fenêtre de la chambre de la jeune bonne et elle préparait le café au lait des maîtresses, sans jamais oublier d'écrémer pour le chocolat de sa Félicie. La Périgourdine

encore sommeillante, se soulevait pour prendre la tasse et une chaude brioche entartinée de beurre bien frais. Après le chocolat, elle mangeait, à la saison – histoire de se faire la bouche – une poignée de cerises, à la régالade¹ ; puis, elle piquait un léger somme ou dévorait le roman parisien du jour, jusqu'à l'heure maudite où le chef du bureau venait l'agacer, le seul mauvais moment. Alors, après un bain de pieds, une lessive de son bijou d'académie, une grande lessive aux suaves parfums, elle s'habillait et apportait le déjeuner dans les chambres des dames, froid ou chaud, tôt ou tard, cela n'avait plus d'importance.

Lors de la récente liquidation d'avril, M. Vaussanges avait encore gagné dix-huit mille francs à la Bourse. En cet honneur, Félicie voulut bien faire vibrer toute la lyre et elle obtint sept billets de mille qu'elle s'empressa de déposer à son crédit aux Comptes-courants. D'une source différente, elle envoya trois cents francs aux Coussières. Dans la même semaine, en effet, elle reçut quinze louis de M. Luzard, une robe de madame, une mantille² de mademoiselle et vingt sous de M. Léonce.

Les enfants Vaussanges vivaient dans ce milieu corrompé ; Valentine, tous les jours, lorsque sa mère ne l'expédiait pas chez les dames Lafont, dans tous les cas, toutes les nuits ; Léonce, un jour par semaine, le dimanche ; le collégien de Rollin y avait passé les fêtes de Pâques ; – et c'était assez pour que ces deux jeunes imaginations en ressentissent déjà les effets funestes.

À sa sortie de la pension de la rue du Rocher, Valentine, rieuse, dans l'éclat virginal de ses dix-sept ans, promettait de faire une belle femme comme l'était sa mère, et tout d'un coup, sans avoir accompli toute sa croissance, elle ne grandit plus ; son développement physique s'arrêta, entravé, ruiné par des habitudes solitaires que la jeune fille avait contractées non pas dans le pensionnat où elle s'éleva très

1. En mettant la tête en arrière.

2. Grande écharpe, le plus souvent de couleur noire, recouvrant la tête et les épaules.

laborieuse et très chaste, mais dans le foyer même. Et ces habitudes, sur lesquelles il nous convient de ne pas insister, dataient des heures sinistres où pour la demoiselle la maison fut de verre. Certain soir d'hiver, peu de temps après la confiance naïve qu'elle avait laissé tomber de son cœur, en présence de la servante et au sujet de M. Henri de Breteuil, le gentilhomme rencontré à Cabourg, Valentine surprit son père et Félicie dans la cuisine ; elle s'était arrêtée, au milieu du couloir, n'osant avancer pour transmettre les ordres de la maman à la domestique, et elle avait vu, par la porte vitrée, les ombres qui s'enlaçaient, à la lumière d'une lampe de pétrole. Elle en éprouva une grande humiliation et une tristesse profonde : elle évitait de parler à Félicie, de sortir avec la fille, mais l'aveu de son secret l'obligeait à la prudence. La demoiselle méprisait son père, souffrait pour l'épouse vaillante, pleurait pour la mère adorée : ses larmes séchèrent et un nouveau mépris lui vint, puis aussitôt une indifférence complète, quand elle s'aperçut que les visites de M. Luzard ne s'adressaient point à elle.

Comment n'eût-elle pas remarqué la subite métamorphose accomplie à la fois et dans sa maison et dans la personne de sa mère ?... Pourquoi ce changement de meubles ?... Pourquoi ces luxueuses toilettes ?... Pourquoi, dans la chambre nuptiale, ce paravent indicateur d'un isolement voulu ?... Pourquoi la mère éloignait-elle toujours la fille que jadis elle aimait tant ?... Oh ! que les caresses et les baisers semblaient froids !... « Tu ne sors pas assez... Le temps est beau... Va donc voir tes amies !... Mais va donc !... »

Et elle sortait, elle sortait toute la journée, retrouvant, le soir, au lieu d'une mère tranquille, souriante et bénie, une femme énervée, aux traits fulgurants.

À la fin de l'automne passé et même dans les commencements de l'hiver, M. Georges Luzard ne dînait à la maison que le dimanche, et pas régulièrement ; depuis un trimestre, on le retrouvait à table trois fois la semaine ; Félicie savait ses goûts, lui faisait des plats et la jeune fille devinait, par des signes échangés entre sa mère et M. Luzard, qu'on ne voulait pas d'elle de tout un lendemain.

M. Luzard souriait à la maman ; ils se serraient l'un près de l'autre, se touchaient les mains, à la dérobee ; Félicie, sous le prétexte du service, de la vaisselle à enlever ou d'un coup de brosse pour les miettes, se frôlait contre papa : maman ne voyait point papa et papa ne voyait point maman, et toutes ces choses étaient visibles pour tous deux ! Alors, quoi ?... Ils s'entendaient à quatre ?... Père et servante, mère et amant !... Eh ! oui, la demoiselle le comprenait enfin, ils se jouaient d'elle, de sa fleur virginale !...

C'est pourquoi, à Neuilly, dans le jardin de M^{me} Mercœur, Valentine interrogeait sa mère, au sujet du mariage dont le chef de bureau leur rabattait les oreilles, en famille. Elle eut le plaisir d'apprendre que la maman s'opposait à cette union, mais elle n'en garda pas moins l'horreur du foyer immonde et son imagination n'en travailla pas moins à pénétrer les mystères de toutes ces débauches. Déjà, malgré son air de fillette aux cheveux d'un blond pâle coupés à la chien, aux cheveux presque morts, gentille toujours par l'éclat des yeux, la fraîcheur du teint, la fossette du menton, et les dents blanches aux palettes écartées, elle se sentait mûre. Aux bals des Lafont, le contact du valseur la jetait dans un grand trouble. Elle rentrait, le feu au sang, et le long des heures insomnieuses, tantôt elle distinguait un bruit de baisers exhalé du cabinet de travail où le père disait suer les chiffres, tantôt elle frissonnait à la voix de la mère qui soupirait, sommeillante : « Georges... Ô mon Georges !... »

À un moment, elle voulut leur crier leur infamie à tous, en pleine table, et cela fait, descendre dans la rue, se tuer ou se perdre au loin ; elle n'osa pas, tremblante devant l'avenir, et l'infamale comédie la ravagea lentement jusqu'au jour où, elle aussi, n'ayant plus rien à aimer ni à respecter au monde, la chair brûlée par le spectacle, elle s'engrena¹ dans le vice des habitudes solitaires ! Elle s'abîma dans cette silencieuse orgie de soi-même, où tout défaille, et le cœur, et la santé, et la raison, et tout ce qui est digne de vivre, d'être aimé et d'aimer.

Mère égoïste et père monstrueux, telle était l'opinion de Valentine sur ses parents : le père, lui, n'hésitait pas à donner sa fille sans dot à

1. Tomba progressivement.

l'amant riche de sa femme ; la mère, elle, absorbée dans ses amours, ne songeait pas à marier sa fille, bien qu'elle s'opposât au mariage avec M. Luzard. La meilleure de la maison était encore Félicie, Félicie qui disait :

– Ma pauvre demoiselle, vous n'avez pas de chance, vous répétez toujours que vous ne voulez pas épouser M. Georges et vous ne rencontrez jamais votre amoureux des bains de mer !...

– Vous avez raison, je n'ai pas de chance !...

Valentine se voyait délaissée, vieille fille, et le souvenir de M. de Breteuil chantait dans sa mémoire. Elle en rêvait, la nuit ; vicieuse, elle en mourait !

Léonce, grand garçon de seize ans, n'avait jamais regardé les autres bonnes qui s'étaient succédé si nombreuses, dans l'espace de quelques mois ; le coquebain¹ venait de s'éprendre d'une passion folle pour Félicie. Aux fêtes de Pâques, et pour le supplice de son père, il avait dû coucher dans la chambre voisine de celle de la servante, et il s'était allumé de toutes pièces. Avec cette force d'observation des jeunes cerveaux qui fait que plus tard les hommes intelligents retracent sans peine les moindres détails des aventures de l'enfance, le collégien précoce avait, bien avant sa sœur, deviné, à certaines œillades, les amours secrètes de la famille. Mais il ne perdait pas son temps à incriminer la maison, absorbé tout entier dans sa passion. La nuit, il imaginait le déshabillé de la femme par la comparaison des statues, de la Vénus de Milo² principalement, à laquelle il ajoutait deux bras très beaux ; il écoutait la bonne marchant sur les tapis, ouvrant son armoire, rangeant son linge, bâillant, riant, se parlant à voix basse, toute seule. Que pouvait-elle dire ?... Il l'ignorait. Peut-être se moquait-elle de lui ?... Il l'écoutait encore, quand il était sûr qu'elle reposait, bien qu'elle ne ronflât pas ; il l'écoutait, attentif, comme s'il avait pu l'entendre dormir. Il la revoyait toujours présente

1. Jeune homme niais et naïf. Orthographié aujourd'hui *coquebin*.

2. Sculpture de l'Antiquité grecque représentant une femme au buste dénudé, conservée au Musée du Louvre.

à sa pensée. Involontairement, il bâillait, si elle bâillait ; il riait, si elle riait ; il se parlait à voix basse, tout seul, lorsque toute seule, à voix basse, elle se parlait. C'était trop fort ! Le matin de son départ pour le collège, il la guetta et l'embrassa.

– Oh ! monsieur Léonce !...

Il lui parut si drôle, si penaud avec son long nez et ses mains tremblantes, qu'elle éclata de rire.

Il rentra au collège, navré.

À dater de ce jour, Léonce ne travailla plus. Les examens de la première partie du baccalauréat ès lettres approchaient et les professeurs interrogeaient l'élève, d'ordinaire studieux, ne comprenant rien à l'allure de ce nouveau cancre.

– Êtes-vous malade, monsieur Vaussanges ?

– Non, m'sieu !

– À quoi pensez-vous alors ?

– N'sais pas, m'sieu !

– Vous me ferez une retenue de promenade...

Il restait froid, les yeux au plafond.

– Monsieur Vaussanges, vous m'obligerez à vous priver de sortie...

– M'sieu !... m'sieu, non !...

– Eh bien, travaillez !...

– Oui, m'sieu !... Oui, m'sieu !...

Léonce recommençait à piocher, mais sans intelligence. Des dix premiers, il était descendu à la queue de la classe et les professeurs, qui n'étaient pas méchants, avaient fini par dire :

– Le pauvre garçon est détraqué... Mieux vaut le ménager... Il redoublera sa rhétorique, voilà tout !

À table, le père moins tendre que les professeurs de Rollin, interpellait son fils :

– Qu'as-tu à me regarder, imbécile ?

– Rien, p'pa !...

L'obsession de la femme devenait pour Léonce une véritable douleur ; il était ombrageux, envahi par une idée de suicide. Il écrivit une lettre en vers qu'il déposa sur la table de nuit de la servante.

– Ne m'écrivez plus, monsieur Léonce, vous me compromettez !...

– Je vous aime !...

– Voulez-vous bien vous taire !...

Il tira un franc de sa poche, toute sa semaine :

– Tenez, Félicie...

– Non, monsieur !...

– Ah ! vous me faites de la peine !...

– Pourquoi me donnez-vous cet argent ?...

– C'est bien peu, je le sais, mais si vous refusiez, cela me tuerait peut-être...

– Allons donc, vous plaisantez !...

– Je ne plaisante pas, Félicie... Prenez !... Mais prenez donc !...

Elle le vit larmoyant, très sincère et elle accepta les vingt sous.

– Embrassez-moi vite !... Je vous y autorise !...

– Je t'adore !... Tu me rends fou !...

– Morveux !...

Léonce ne pensait plus aux examens ; il attendait les vacances d'août avec un plan de campagne amoureuse longuement médité dans les nuits du dortoir.

Les enfants Vaussanges étaient orphelins, les pires d'entre les orphelins, bien qu'ils eussent encore un père vivant et une mère étrangement vivante. Quand le respect familial est mort, la parenté est déjà, et pour toujours, enterrée !

XIV

En pleine surexcitation des sens, alors qu'elle y allait de toute son énergie vitale, Charlotte eut une angoisse. Lizard rendait ses visites moins fréquentes et il les abrégait, sous mille prétextes ; il ne profitait plus de toutes les heures libres ; il n'avait plus cette passion fougueuse qui enflammait le cœur et la tête, jusqu'aux entrailles de la femme ravie.

Georges n'était plus Georges, et l'amour du jeune homme se débandait comme la corde d'un arc précieux qu'un tireur habile dédaigne de resserrer, dans la lassitude des victoires, ou qu'il réserve pour un autre terrain de combat.

Il sembla à Charlotte qu'elle dégringolait d'une hauteur merveilleuse pour retomber non pas dans sa nuit calme, sereine et passée, mais dans un gouffre dont elle ne pouvait mesurer l'étendue, ni comprendre la descente, à coup sûr, horrible.

Pendant les premières chaleurs de l'été, Georges l'enlaçait encore :

– Tu es folle !... je t'aime toujours !...

L'étreinte était molle, la caresse presque froide.

Non, ce n'était plus Georges ! Il n'entrait plus, dans la chambre, les yeux allumés, la poitrine en fracas, pour saisir la dame blonde accourue vers lui, la bercer, la dorloter, la dévorer de ses lèvres sensuelles et l'emporter enfin, frémissante et hurlante, sur la couche bénie, entre ses bras d'hercule.

Non. Il se présentait en gentleman, amoureux correct qui fait des grâces et baise la main qu'on lui tend ; il ne tressaillait plus à la jutée savoureuse du fruit défendu ; il n'aidait guère à dénouer la ceinture ; il n'avait pas eu, il ne pouvait avoir, lui, à son aurore, pour elle, à son déclin, la sage discrétion d'un marié pour l'épousée, d'un jeune

amant pour sa vierge maîtresse : les sacrifices délicats, les recherches artistiques et patientes, le désir de retarder les découvertes, d'arriver en flâneur, l'eau à la bouche, autour des mystérieux trésors, avec la crainte des secousses brusques, des floraisons hâtives, de la tombée des feuilles, du dépouillement trop précoce de cet arbre-rosier qui, bien fleuri et pour un seul homme, est l'orgueil de la création : la femme.

Il n'avait pas marché ; il avait couru ; et comme il n'était pas essoufflé par le voyage, et, sans doute, désireux de voir au bout du chemin des horizons nouveaux, Charlotte crut le réveiller en jouant le rôle actif, en se faisant câline là où il était indifférent, passionnée là où il était tendre.

Elle apercevait sur le ciel d'effrayants nuages ; elle sentait qu'après Georges, elle n'aimerait personne et elle voulait jouir du regain de sa luxuriante moisson. Pour bien des causes, la vieillesse lui faisait peur ; elle voulait s'éteindre dans un spasme frénétique, après de longs et terribles excès ; elle activait son amour de toute la puissance de sa haine contre le mari, premier déserteur de l'alcôve :

– Oh ! que j'ai bien fait de le tromper ! s'écriait-elle.

Charlotte s'imagina tromper encore mieux M. Vaussanges en donnant à sa passion des allures et des accents qu'un brave homme, sain d'esprit et de corps, ne demande jamais à l'épouse ; elle s'imagina reconquérir l'amoureux lassé avec des hardiesses de fille impudique et elle pleura ses hontes voulues rarement acceptées et souvent repoussées. Georges était, on le sait, un vert-galant¹ et non pas un vicieux. C'était à cette conduite exemplaire qu'il devait sa robustesse peu commune ; il ne tenait pas à s'en départir, surtout en faveur d'une bourgeoise aussi inexperte que bien intentionnée dans l'œuvre de la luxure. Malgré tout, la femme croyante s'accrochait et saignait au gibet d'infamie.

– Tu ne m'aimes plus !... Tu ne m'aimes plus !...

– Je te suis tout dévoué... Mets-moi donc à l'épreuve ?...

1. Séducteur.

Elle se dressait, irritée :

– De l'argent ?... De l'argent ?... Tu voudrais, ami, que j'eusse besoin d'argent ?... Toutes les femmes aiment l'argent ; elles doivent toutes s'humilier à être entretenues...

– Je n'ai point dit cela, Charlotte, mais si le hasard...

– Ce que je veux, moi, puisque tu affirmes que je ne suis pas trop vieille et trop fanée, ce que je veux, ce sont tes yeux, tes lèvres !... L'incendie allumé par toi ne peut s'éteindre qu'avec tout mon corps !... Dis, comment te charmer ?...

Devant ce déchaînement flatteur pour son orgueil, Georges n'osait pas rompre. Il revenait, entraîné par l'habitude, sans se douter que lui, le miroir à femmes, l'artiste-amateur aux inconstances prestigieuses, il agissait comme eût agi un bourgeois naïf marié, – l'un de ces bonshommes assez candides pour fermer l'œil au déclin des astres, parce que, gens vertueux, ils aiment à voir lever l'aurore.

Sur ces entrefaites, le chef de bureau subit à la Bourse une grosse perte. Déjà, la liquidation de mai avait absorbé tous les bénéfices, tout le profit d'avril ; celle de juin fut désastreuse ; et comme M. Théodore jouait, à l'insu de la famille, se contentant d'offrir naguère une bonne part du gâteau à la servante, il se résigna à supporter tout seul la tuile formidable et à faire contre malchance bon cœur. À la maison, il affectait de rire, devenait expansif ; au dehors, il prenait l'attitude ahurie de ce banquier de tripot extraordinairement veinard depuis plusieurs semaines qui, une nuit de Noël, ayant toujours deux bûches, regarda abattre huit et neuf, trente-sept fois de suite, sur les deux tableaux.

– Pour gagner, disaient au banquier les pontes¹ railleurs, il faut un point !...

Le lendemain, le tailleur aigri biseautait les cartes et raflait les pontes.

– Neuf !... C'est un point, n'est-ce pas, messieurs ?

M. Théodore n'avait pas l'espoir de corriger la fortune ; il était libertin et entêté mais loyal, et puis la Bourse, ce palais aux exhalaisons malsaines, vous prend sans que vous puissiez vous défendre contre le

1. Joueurs opposés au banquier dans le jeu de hasard.

biseau, à moins de diriger vous-même la politique et ses fluctuations. On a vu, sous tous les régimes, et ceci est de l'histoire, des ministres s'enrichir, insouciant de leur dignité ; on ne verra jamais un honnête homme faire fortune à la Bourse.

M. Vaussanges aurait dû se souvenir du krach et de ses innombrables catastrophes ; il ne se souvenait de rien. Depuis l'arrivée de la servante-maîtresse, il avait besoin d'argent et il en voulait. Parfois, le soir, malgré son amour toujours vivace, il prétextait des dîners en ville, courait aux renseignements de seconde main, – aux tuyaux des anciens jockeys ou des bookmakers sans emploi, de ces farceurs qui se faufilent dans l'enceinte du pesage et donnent les mains, en cornet, dix chevaux différents à dix personnes, – il allait s'écraser les orteils à la petite Bourse, notait par ci par là fiévreusement la cote, poussait des « hou ! hou ! » comme tout le monde, traversait le boulevard, les oreilles sifflantes, le front en sueur, entrait pour mieux réfléchir dans les cafés voisins du Crédit Lyonnais¹, demandait les feuilles graves, étudiait la politique étrangère et les débats intérieurs, – et il repartait d'un nouvel élan et s'enfermait² encore.

Il tâta du baccara.

Des cent mille francs de dot de M^{me} Vaussanges, il ne resta bientôt que vingt et quelques mille francs.

Avant de risquer un dernier coup à la Bourse, le chef de bureau, encore généreux avec Félicie, pensa qu'il serait bon de déterminer enfin M. Georges Luzard au mariage.

– Charlotte, fit-il, un soir, après avoir prié Valentine de le laisser seul avec la maman, Charlotte, j'ai besoin de te parler très sérieusement...

– Ah !...

M^{me} Vaussanges pâlit.

Il continua, sans voir le trouble et la pâleur de sa femme :

– Georges est un aimable garçon... Sapristi, il n'est pas pressé !...

– Pressé de quoi faire ?

1. Banque fondée à Lyon en 1863.

2. S'engageait avec imprudence.

- De se marier, parbleu !...
- Avec Valentine ?...
- Avec Valentine, évidemment !... Ce n'est point avec la reine d'Angleterre... Ah çà, mais, tu as l'air de revenir de Pontoise¹... Est-ce que le mariage n'est pas décidé ?...
- Décidé par qui ?
- Par moi, d'abord !... Je dis « par moi », c'est une simple manière de m'exprimer... Ils se conviennent beaucoup, nos jeunes gens !...
- Qu'en sais-tu ?... Appelons Valentine !...
- Inutile !... Notre enfant s'en rapporte à son père et à sa mère...
- On ne doit pas la forcer pourtant !...
- On ne la forcera pas... Je lui dirai deux mots et elle comprendra toute seule que son bonheur est dans cette union... Quant à Georges...
- Eh bien ?
- Il n'est pas pressé, je le constate, mais il suffirait de quelques paroles habiles... Les femmes savent mieux... Tu saisis ?...
- Non.
- Il suffirait de ton intervention gracieuse... Oh ! sans brusquerie !...
- Jamais !
- Hein ?
- Jamais !
- Pourquoi ?
- Ce serait indigne... d'une mère !...
- Comme tu prends la mouche ?... Parole d'honneur, on croirait que Georges est un étranger ici !... Voyons, Charlotte, si M. Lizard avait d'autres vues, il ne viendrait pas aussi fréquemment à la maison...
- Il vient moins souvent !...
- Je n'ai pas remarqué... Enfin, veux-tu te charger ?...
- Je verrai...
- Demain ?
- Demain... ou un autre jour...
- Peut-être vaut-il mieux laisser passer la semaine prochaine... Tu devines ?... Je suis sûr que tu devines... Le 14...

1. Avoir l'air troublé, ne pas comprendre ce qui se passe.

- Oui, le 14 juillet... Ta décoration !...
- Il a bien travaillé pour moi, Luzard !... Tous les sénateurs et tous les députés de la Seine-Inférieure ont marché... Ce que ça le flatte, ce garçon, d'avoir un beau-père chevalier de la Légion d'honneur !...
- On se l'imaginerait difficilement !...
- Sans doute ! Alors, le jour de la fête nationale...
- M. Luzard ne sera pas à Paris...
- C'est juste !... Il a horreur du vacarme... Parle-lui, quand même, avant son départ pour les Pyrénées... Je sais qu'il a promis de nous rejoindre aux bains de mer... Il est cependant préférable, à tous les points de vue, de ne pas attendre...
- Nous verrons !...

Le 14 juillet arriva et M. Vaussanges fut décoré ; ce ruban rouge fêté en famille ne donnait de joie véritable qu'au titulaire, à Auguste et à Angèle. Le chef de bureau présida le dîner, la boutonnière du paletot fleurie d'une croix en brillants offerte par Luzard ; pour sa femme et ses enfants, pour ces trois êtres aux rancunes et aux mépris cachés, il apparut puéril et grotesque, dans sa vanité débordante.

Derrière la porte, Félicie s'esclaffait en entendant vociférer la vieille Barba plantée au fond de la cuisine :

- En v'là un chevalier d'honneur !... Un joli coco !... Si ça fait pas suer !... Du fouet !... Du fouet !...

À quelques jours de là, un matin, vers les neuf heures, M. Vaussanges descendait de voiture devant l'hôtel de Georges, rue du Mont-Thabor. Le chef de bureau portait la décoration sur sa redingote et sur son pardessus. Il tapait du pied, impatient et rageur, très surpris qu'on fît attendre un chevalier.

- Monsieur Georges ?...
- Monsieur dort !... répondit Étienne.
- Réveillez-le !...
- S'il vous plaît ?
- Réveillez-le !...

– J’ai l’ordre de réveiller monsieur seulement à midi...

– Saperlotte !... C’est très pressé... Annoncez donc M. Théodore Vaussanges !...

Il déboutonnait son pardessus, étalant le ruban rouge de la redingote pour le cas où la première insigne n’eût pas été remarquée par le larbin.

– Allons ! ordonna-t-il.

Et il pénétra dans le salon du peintre-amateur, tandis que le valet de chambre montait l’escalier de l’hôtel. Il contemplait la pièce, au plafond de poutrelles bleues et rouges, en forme de dôme, toute tendue de tapisseries des Gobelins¹, encombrée d’objets d’art, avec sur le jardin une baie au vitrail flamand ; il se trouvait à son aise sur le sofa où M^{me} Mercœur avait éprouvé une amère désillusion, où tant de femmes avaient soupiré, où sa femme à lui s’était si voluptueusement étendue ; il considérait un meuble de Boulle² au fermoir secret dont l’ouverture lui eût dévoilé bien des choses, lorsque Georges parut.

M. Luzard était en chemise de surah et en veston de blanche flanelle. À l’annonce du domestique, il s’était dit : « Le mari sait tout ! Que faire ?... Bah ! Vaussanges est bien gourmand, mais il ne me mangera pas tout de même !... » Il entra les mains libres, la tête haute, les yeux clairs, les moustaches relevées, prêt à répondre. Du coup, son attitude vaillante – un souvenir du temps où il portait l’épaulette – changea, car M. Théodore, souriant, lui serrait les mains :

– Mon cher Georges... Êtes-vous, oui ou non, un ami ?

– Vous vous battez en duel ?... Vous cherchez un témoin ?... Tout à vous, très cher !...

Le chef de bureau secouait la tête :

– Je ne suis point un querelleur...

– Sans être un querelleur...

– Enfin, pour le moment, il n’est pas question de duel... C’est à un ami que je m’adresse ?

1. La manufacture des Gobelins produisant de la tapisserie a été fondée au début du XVII^e siècle à Paris par Henri IV.

2. André-Charles Boulle (1642-1732) est un ébéniste célèbre.

– Certes...

– En attendant un titre plus cher, plus intime encore...

Georges gardait le silence et M. Théodore pensa :

– Il est timide... Il rougit... C'est décidé !... Est-elle simple, ma femme !...

Il continua :

– Je me trouve un peu gêné... Notre fortune est placée en rentes nominatives et pour une petite opération...

Luzard s'inclinait, gracieux :

– Vous auriez besoin de...

– De dix mille... C'est une forte somme ?... Peut-être avec...

– Non... cela ne me gêne pas... Je passerai chez mon banquier aujourd'hui et...

– C'est que M^{me} Vaussanges ignore...

– Peu importe !...

– Je vous prierai même...

– De ne rien dire ?... Je suis discret, cher ami, et si vous voulez bien vous trouver, à six heures, au café de la Paix, je vous remettrai la somme...

– Merci, Luzard !

– C'est la moindre des choses...

– Quand devrai-je vous rembourser ?

– Quand il vous plaira !

– Cœur d'or !...

Ce même jour, le chef du bureau empochait les dix mille francs contre un simple reçu, et sans désignation d'intérêts, ni d'époque de remboursement. Sur cette somme, il donna quinze louis à Félicie, tout en excusant sa gêne momentanée.

Luzard s'estima très heureux d'avoir rendu service au mari. Sa fortune lui permettait ce placement non productif même pour une époque lointaine ; il avait toute sécurité, ignorant les aventures de M. Théodore ; en outre, le fait d'avoir trompé le protégé de son père et son propre obligé lui eût semblé de moins en moins grave,

si le joli et bon garçon qui ne faisait, en somme, que des heureuses, – M^{me} Mercœur exceptée, – avait pu avoir l'ombre d'un remords.

Une autre raison s'imposa à l'esprit du prêteur : Georges se crut un peu plus libre, à l'égard de Charlotte. La femme ne l'attirait plus du tout, et il éprouvait pour elle à la fois beaucoup de pitié et un peu de dégoût, lorsqu'il la voyait jetant ses derniers feux, dans une furie de débauche. Il l'avait mise dans cet état ; il le reconnaissait ; il ne voulait point l'abandonner brutalement ; son prochain voyage habituerait la maîtresse à l'idée de la séparation nécessaire. À Cabourg, on se dirait un dernier adieu ; on s'embraserait d'une volupté suprême ; puis Georges chercherait ailleurs, rebandant son arc, – et la Belle au Bois dormant se rendormirait encore ou prendrait un nouveau Prince, si telle était sa fantaisie.

– Pan !... Ça y est !... Madame le cramponne !... Je me doutais bien que ça arriverait !... Pas étonnant que ça ne dure pas : un tout jeune avec une déjà âgée !... Passe encore pour les messieurs désœuvrés qui se font entretenir par les dames !... Mais M. Georges est riche et il eût casqué ferme, si madame n'avait pas été si simple !... Madame se contente de serrer les billets doux dans son armoire et d'embrasser les photographies du monsieur !... Elle le cramponne !... Elle le cramponne !... Elle le cramponne !...

Telles étaient les exclamations que son tempérament d'observateur arrachait à Félicie. La Barba opinait du bonnet :

– Ma Félie, tu vois juste, toujours juste !... Ah ! je voudrais être à la place de ma sœur et t'avoir faite !...

– Dites : « engendrée », ma tante ! C'est le mot qu'emploie en pareille aventure le docteur Ambroise Le Roux, le savant du second...

– Alors, dans la conservation des dames et des messieurs, tu cueilles ? Félicie roucoula en faisant des grâces :

– Je butine... Je retiens des expressions scientifiques ou élégantes et je les transmets à Victor pour qu'il me les phrase !...

Quatre heures du soir. – Georges sortait de la chambre de Charlotte encore plus tôt que d'habitude, et cependant Valentine était absente

et M. Vaussanges se trouvait encore à son bureau. En traversant la salle à manger, le jeune homme se croisa avec Félicie ; d'un signe, il lui dit de s'arrêter et elle s'arrêta. Il touchait les joues de la servante, lui relevait la tête, l'examinait, comme l'on fait d'une étrangère appétissante et favorable que l'on convoite. Elle mourait ses beaux yeux de velours, tendait le cou à la caresse ; dans le plus blanc-rose des chairs, il mit un baiser.

Elle allait, très gracieuse, ouvrir la porte.

– Vous êtes charmante !...

– Monsieur Georges !...

– Écoutez-moi : vos maîtresses seront demain à Neuilly, chez M^{me} Mercœur... Demain, dans la journée, je reviendrai pour vous... Cela vous fera-t-il plaisir ?

– Oh ! monsieur Georges... J'en ai rêvé !... Demandez à ma tante !...

Les dames Vaussanges partirent de bonne heure et, malgré son désir de rester à la maison, le chef de bureau dut se rendre au ministère des Finances : le congé réglementaire était proche et il fallait donner un coup de collier.

La Barba avait consacré toute la matinée à cirer la chambre de sa nièce, à épousseter les tapis et les meubles. Elle mit des draps propres, un oreiller blanc, des fleurs ; elle voulut apporter le piano et la grande pendule du salon ; mais la Félie s'y opposa.

La jeune bonne en peignoir clair, un cadeau de madame, attendait le monsieur. Elle se trémoussait, en souliers vernis, blanche de linge, coiffée à la Victor. Ce n'était plus le vulgaire bonnet phrygien, mais une coiffure originale et piquante : la raie à gauche, à la garçon, les cheveux en torsades au bas de la nuque, les touffes de frisettes tombant à droite, couvrant une partie du front et donnant à l'œil des miroitements de mystérieuse clarté, sous des ombres douces et câlines ; elle se trémoussait devant l'armoire à glace, une rose à la ceinture, souriait à ses dents, au vif satin de ses lèvres, se baissait et s'allongeait avec des sourires et des mouvements de hanches voluptueux.

– Suis-je bien ainsi ?... Me trouvera-t-il belle ?...

– Oui, ma Félicie, oui !... affirmait la Barba, saisie d'admiration.

M. Luzard arriva sur les deux heures... Il y eut une sérieuse et grande bataille entre le monsieur et la jeune servante...

– Tu es une jolie fille, ma foi !

– Monsieur Georges me rend bien heureuse !...

– Je pars, à minuit, pour les Pyrénées... Nous nous retrouverons à Cabourg...

Il tenait son portefeuille.

– Non, dit-elle, je vous en prie... Aujourd'hui, ça me fâcherait !...

– Aux bains du mer, alors, je réparerai... À bientôt, ma belle !...

Dans la soirée, Georges vint présenter ses adieux à la famille Vaussanges et, dans le vestibule, le baiser du revoir fut pour Félicie.

Après le départ de Georges, Charlotte s'abîma dans des songeries cruelles et l'outrage marital vivant à toute heure lui parut plus pénible, plus odieux à souffrir : toute sa pensée allait autrefois vers l'amant ; aujourd'hui sa pensée vagabonde revenait au foyer, pleine de ce besoin d'investigation qu'éprouvent certains voyageurs religieux, amis de la demeure désertée. Elle aurait voulu chasser enfin la servante ! Mais le pouvait-elle, bâillonnée et meurtrie par le secret de ses amours ?... Au moins, elle désira garder auprès d'elle sa fille, et cela lui faisait du bien de retrouver en son pauvre cœur des trésors égarés de maternelle tendresse. Valentine accueillit très mal le retour tardif et explicable de la mère qu'elle n'aimait plus, qu'elle ne voulait plus aimer. Eh ! quoi ?... Valentine l'avait démasquée ?... Oui, et la mère le comprit !... Ce fut son plus grand chagrin, sa honte de vivre ; elle s'enfonça dans la douleur jusqu'au moment où, lasse de pleurer toute seule, sans croyance au pardon, elle se dressa encore, tentée, angoissée par Georges, irrésistiblement, infernalement.

XV

Les Vaussanges commençaient les malles du départ pour les bains de mer. On était au premier août ; la famille partirait le 4, avec l'idée de s'absenter jusqu'à fin septembre ; le chef de bureau, lui, rentrerait à Paris, à l'expiration de son congé : il ferait ensuite la navette, – dans le train des époux, – tous les samedis soirs et tous les lundis matins.

Léonce venait d'échouer piteusement aux examens du baccalauréat et il avait été décidé qu'il suivrait, à Cabourg, les leçons d'un professeur qui, pendant les vacances, transportait là-bas le siège de sa petite et très sérieuse école.

Au milieu de ses aventures, Félicie ne pensait guère aux grands travaux du docteur Le Roux, le voisin du second. Rosa vint lui dire mystérieusement :

– C'est ce soir, à onze heures, mademoiselle...

– Quoi, Rosa ?

– Vous savez bien... Le docteur et M. Robert...

– Ah ! oui !...

– Si vous voulez, nous nous cacherons dans ma chambre...

– Bien !...

Ainsi que le jeune médecin Ambroise Le Roux l'avait dit, entre hommes, un soir de l'hiver passé, après le grand dîner des Vaussanges, – ses premières tentatives dans la recherche des bacilles du virus syphilitique avaient été arrêtées par deux causes, se résolvant en une seule : l'absence d'un microscope au grossissement suffisant et, le microscope inventé, l'absence d'une lumière assez fixe et assez éclatante pour éclairer utilement

l'appareil. Certain jour, un vieil Italien se fit annoncer chez le docteur :

– Je suis, dit-il, Giovanni Lorezzi...

– Le père de Paolo Lorezzi ?

– Oui, docteur, son père !...

Et avec des larmes dans la voix et aussi des vibrations d'orgueil, le vieillard se mit à conter la première et terrible expérience de la transfusion du sang humain, au point de vue de la santé cérébrale : il avait été fou et son fils lui avait rendu la raison, mais à quel prix !... Il revivait le drame : Un matin de printemps, on était allé le prendre à Sceaux, à l'asile des fous, et on l'avait conduit dans une maison de la rue du Général-Foy. Là, malgré sa résistance, on l'avait attaché sur une table d'opération, le haut du corps à nu ; sur ses épaules, un drap de fil... Paolo disait à Louis Tolbiac, le seul assistant : « Je vais d'abord soustraire à mon père une quantité de sang égale à celle que je veux lui transfuser. Cela fait, j'enfoncerai l'une de ces deux aiguilles qui sont creuses dans mon artère radiale¹, l'autre dans la veine médiale² de mon père ; ensuite, je n'aurai qu'à tourner le robinet de communication et le sang coulera de lui-même jusqu'au cœur du vieillard... » Le fils crierait à Tolbiac : « À moi !... À moi !... Si, par hasard, je m'évanouissais, tu ferais aussitôt le robinet... sinon, laisse couler, n'interviens pas !... » Alors Paolo s'enfonçait l'aiguille dans l'épaisseur du poignet... Louis Tolbiac venait de tomber sur le parquet... Le sang du fils jaillissait rutilant, superbe ; il jaillissait encore, toujours, toujours, toujours... Le fils soupirait : « Louis !... Louis !... Je n'en puis plus... Assez !... Au secours !... Je meurs !... Je meurs !... » Mais Louis ne pouvait entendre : le sang perdu l'avait anéanti... Le corps de Paolo chancelait, la tête s'affaissa avec, tout autour d'elle, un rayon de soleil qui traçait une auréole d'immortalité... Lui, le vieillard fou, il se revoyait, plein de la vigueur de ce sang jeune et bon, rompant ses liens, gesticulant à travers la chambre, la poitrine semée de larges taches rouges, le drap de lit battant ses épaules nues ; ainsi que le

1. Artère qui fait cheminer le sang oxygéné vers l'avant-bras et la main.

2. Veine se situant dans l'axe de l'avant-bras.

faisait le suaire de Lazare¹, à la résurrection... Il se revoyait, riant d'un rire de bête, essayant de briser contre les murs le microscope et les alambics ; et enfin, la raison lui étant revenue, il se revoyait à genoux, tout en larmes, devant le corps inerte de son sauveur ; de ses mains tremblantes, il soulevait le visage tout blanc que la mort avait saisi et il le baisait avec amour...

– Voici mon épouvantable histoire, dit le vieil Italien, en s'essuyant les yeux... Mon fils m'a ordonné de sortir du tombeau ; j'ai obéi et il en est mort !... Mais, monsieur le docteur, je ne suis pas venu chez vous pour vous donner seulement le spectacle de ma douleur ; je suis venu pour mettre au service de vos travaux, dont j'ai eu connaissance par un journal scientifique, les appareils de mon fils, le microscope qui lui a servi pour l'étude des globules...

– Oh ! monsieur ! s'écria le docteur, vous me rendez le plus heureux des hommes !... C'est en vain que je passe mes jours à chercher un microscope assez puissant !...

– Le microscope de Paolo laissa bien loin derrière lui les instruments les plus perfectionnés de Nacet²... Un grain de poussière devient une pierre de taille, une goutte d'eau un océan...

Le médecin fixait avec inquiétude le vieillard :

– Je croyais, monsieur Lorezzi, que les instruments avaient été brisés par vous...

– Docteur, lorsque mon crâne bouillonnait et fumait comme une cuvée de vin nouveau, j'ai, en effet, essayé de briser les appareils ; le microscope a résisté, grâce à la force de ses cuivres...

– Et la source de lumière ?

– Je n'avais pas touché à l'appareil de platine : il est intact et d'une lumière...

– Plus stable que la lumière électrique ?

– Plus stable et plus intense !... Vous aurez, dès aujourd'hui, à votre disposition, les instruments inventés par mon fils...

1. Personnage biblique ressuscité par le Christ dans l'Évangile selon Saint Jean.

2. Camille Sébastien Nacet (1799-1881) a fondé en 1839 un atelier d'optique produisant des microscopes.

– Comment vous remercier, monsieur ?

– Pour, moi, je ne vous demande rien ; je vous prie, si vous réussissez à affirmer votre découverte, de déclarer, dans votre mémoire à l'Académie de médecine, que les appareils de Paolo vous ont aidé...

– Aidé ! dites-vous, monsieur, mais sans le microscope, je ne puis rien !... Je vous promets non seulement de citer le nom et de rappeler l'œuvre de votre fils, le jour où je lirai mon observation, mais même de consacrer une étude à la découverte de Paolo Lorezzi¹ !...

À dater de l'heure où il fut en possession du microscope et de la source de lumière, le médecin jeta un cri de triomphe : il venait de découvrir les bacilles dans le virus syphilitique. On se souvient de ses explications, au sujet des terrains de culture.

Mais ce que le chercheur avait volontairement négligé de mentionner, lors de son exposé sommaire, c'était la lutte effroyable que depuis plus de sept ans, – du mois de juin 1879 au 1^{er} août 1886, – il lui avait fallu soutenir et qu'il lui fallait encore soutenir contre les prétendus savants de la France et de l'étranger. De même qu'en Allemagne, le docteur William Knauss², le Faiseur d'hommes, souffrit et pleura, après avoir créé un être par les procédés de la fécondation artificielle, ainsi le docteur Ambroise Le Roux souffrait et pleurait, après avoir trouvé le moyen de soustraire la race humaine à l'un des plus horribles fléaux. À l'encontre du doux Knauss, du suicidé du château d'Alhenberg, Le Roux était une âme vaillante, en dehors et en avant d'une époque troublée et malade, l'un de ces hommes que le XX^e siècle verra grandir, aux jours des moissons glorieuses, – où, de par les secrets arrachés à la nature, le vieux monde ébloui entendra gronder l'ouragan sublime qui doit bouleverser, en le régénérant, l'ordre social corrompu. La métamorphose viendra des réalistes et des savants et non des

1. L'épisode de la visite du père de Pablo Lorezzi n'apparaît pas dans la seconde version.

2. Personnage principal du roman *Le Faiseur d'hommes* écrit par Jean-Louis Dubut de Laforest en 1884 avec Yveling Ram-Baud. Il permet au couple d'Ahlenberg d'avoir un enfant en lui donnant la possibilité de pratiquer une fécondation artificielle, mais il se suicide à la fin du roman.

politiques incapables, ni de ces philosophes naïfs et stériles, parfois peu originaux et souvent ennuyeux, les Léopardi¹, les Cakya-Mouni², les Schopenhauer³ et les Hartmann⁴ dont la chimère consiste à mépriser et à insulter la création éternelle, la création « Jean-foutiste⁵ », sans chercher à soulager la faible créature de plus en plus lamentable.

Ce ne sera pas la réalisation impossible et peu intéressante des rêves de M. le comte Tolstoï : l'équilibre dans le mérite agricole ; la mort des sciences et des arts, la pioche pour tous et l'intelligence pour personne ; ce ne sera pas non plus cette folie : la fraternité des peuples.

Après la formidable secousse, qu'il ne dépendra de personne d'empêcher, – dans le grand apaisement qui suit les orages, – sur le sang et les ruines, l'aurore se lèvera, éclairant une humanité toujours imparfaite, mais moins malheureuse, grâce aux inventions et aux découvertes, mais vivifiée par des germes nouveaux, plus ardente dans les besognes mieux réparties, moins sujette à la douleur et par conséquent au besoin de faire le mal.

Il était onze heures du soir. M^{me} Le Roux venait de se retirer dans sa chambre et ses deux enfants, le docteur et le petit Robert assis, l'un près de l'autre, devant la table de travail du médecin, restaient sans parole.

Robert avait enlevé sa tunique de collégien, retroussé l'une de ses manches et il présentait son bras nu au grand frère.

L'inoculation préparée, la lancette⁶ à la main, le virus là, Ambroise n'osait plus. Il levait les yeux au plafond, semblait fixer la rosace lumineuse de la lampe et son regard retombait avec sa pensée.

Rosa et Félicie, les oreilles collées au mur, écoutaient.

1. Giacomo Leopardi (1798-1837), philosophe italien.

2. Figure du bouddhisme.

3. Arthur Schopenhauer (1788-1860), philosophe allemand.

4. Karl Robert Édouard von Hartmann (1842-1906), philosophe allemand.

5. « *J'm'en foutiste* » dans la seconde version, c'est-à-dire laxiste.

6. Instrument ayant la forme d'une petite lance utilisé en médecine pour la vaccination ou l'incision.

Ne voyant rien, elles regrettaient de ne pas avoir pratiqué une ouverture dans la muraille.

Le docteur demanda d'une voix sourde :

– Robert, et si je te tuais ?

– Je n'ai pas peur !...

– Et moi, j'ai peur !...

– Frère ?...

– Non !... non !...

– Je te dis que j'ai peur !... Je ne puis pas !... C'est plus fort que moi !...

Je ne puis pas !...

Ambroise marchait, fiévreux. L'idée lui vint de réveiller la mère, de la prendre pour témoin et pour juge ; il se sentit arrêté par une répugnance invincible... Autre chose, oui, mais cela !... Entrer dans des explications sur un sujet pareil... Sentir peser sur lui le regard étonné de la mère, de la maman qu'il aimait et vénérât de toute sa tendresse... Faire rougir la vieille maman !... Non !... Oh ! non !...

– Robert, pas ce soir !...

– Frère ?

– Tu le veux donc ?..

– Oui !...

– Ton bras !... Vite !...

Il prit la lancette tachée du virus, piqua les chairs et entourâ la partie blessée d'une ligature rouge. Tout à coup, le médecin recula d'un pas.

Sur le seuil de la porte, sa mère venait d'apparaître ; la grande dame en papillotes¹ grises, vêtue de noir, laissa gravement tomber ces mots que Robert, le blondin sérieux, s'approcha pour entendre :

– Ambroise, je n'ai rien à savoir de l'expérience que tu viens de tenter sur ton frère qui est aussi mon fils... Depuis longtemps, je t'observais ; je t'ai vu, dans tes nuits de labeur, et tes yeux rayonnaient d'une aurore... Je ne veux rien savoir... Je connais ton cœur et je suis certaine que, dans ta religion, tu n'as exposé notre brave Robert à aucun

1. Paillette d'or ou d'argent brodée sur un vêtement.

danger... Si ton père vivait, il ne tiendrait pas un autre langage... Mon fils, ta mère croit à ton œuvre, et la première, elle te salue... Que Dieu te protège !...

Et elle le baisa au front.

– Ma foi, dit Félicie, ce docteur doit avoir découvert quelque chose d'épatant pour guérir le mal affreux !... Oh ! quand je pense à Ravida Brizol, si gentille et si fraîche autrefois, toute jaune aujourd'hui avec son nez brouté !... C'est drôle !... J'étais venue pour rire, et voilà qu'en écoutant la vieille dame, j'ai failli pleurer !...

Encore sous l'émotion de cette scène, Félicie venait de se coucher et s'endormait, lorsqu'il lui sembla entendre un bruit de menuiserie : on eût dit, tantôt d'une morsure de tournevis, tantôt du ronflement d'une roulette qu'on essaye. La servante rallumait sa bougie, au moment où l'armoire à glace de sa chambre tourna d'elle-même et resta de trois-quarts. La bonne pensa qu'elle devenait folle, n'étant pas endormie, ne rêvant pas. Elle voulut crier... Les sons s'étranglaient dans sa gorge... Elle regarda encore et, au milieu de l'ouverture de la cloison, elle aperçut Léonce.

Le collégien s'avancait vers le lit.

Félicie demanda, irritée :

– Que voulez-vous ?

– T'aimer !...

– Vous avez perdu la tête ?

– Non !...

– Monsieur, voyons, que voulez-vous ?

– T'aimer !...

– C'est vous qui avez manigancé l'armoire ?

– C'est moi !...

– Et si j'étais morte de peur ?...

– Je voudrais te savoir morte !... Je voudrais être mort !...

Il avait en lui une telle expression d'angoisse que la femme n'osa pas le renvoyer.

Les cheveux hérissés, la voix caverneuse, le collégien dit ses douleurs, son impuissance au travail, sa rage d'amour. Ensuite, sur la demande gentille de Félicie qui le suppliait en même temps de se calmer, il expliqua l'ingénieux mécanisme adapté au meuble et comment il avait été amené à inventer le jeu de l'armoire à glace. Pendant le congé d'avril, il s'était aperçu que la porte de la bonne était toujours fermée à double tour. Démonteur la serrure ? La famille eût entendu le travail ; d'un autre côté, tenter l'escalade avec une corde par le mur de la cour semblait impraticable, à cause des voisins ; puis Félicie n'aurait pas voulu ouvrir la fenêtre. Au dortoir, il songeait à la porte matelassée de sa chambre. Le jour où il déposa une lettre amoureuse sur la table de nuit de la servante, il avait observé que l'encadrement de cette porte se trouvait justement occupé par la très grande et très lourde armoire à glace. Découdre la garniture apparente dans l'autre pièce, dévisser et remettre étoffe et clous en place provisoirement, choses faciles. Mais, entrer ?... En admettant qu'il fût de force à pousser le meuble et il l'était, la dormeuse réveillée en sursaut n'eût pas manqué de donner l'alarme !... Alors, depuis le matin, au lieu de s'atteler à la version latine, il avait posé des roulettes à l'armoire. Que de peine !... Il avait fallu soulever péniblement les quatre côtés, l'un après l'autre, caler avec des dictionnaires, frémir à l'idée de la chute du meuble, et percer, fixer les roulettes, recouvertes de caoutchouc, huiler, essayer cent fois le mouvement, tout cela dans la même journée !... Enfin, l'invention fonctionnait à merveille !...

– Tu vois bien que je t'adore ! conclut-il, et que Silvio Pellico¹ n'en aurait pas fait autant, ni même l'ancien professeur de rhétorique, M. Henry des Houx², pour sortir des Nuovi-Carcere de Rome³ !...

– Pauvre monsieur Léonce !... Et vous n'avez pas craint que lorsque je verrais tourner...

1. Écrivain italien (1789-1854), condamné et emprisonné en 1820 pour conspiration, resté célèbre pour le récit de sa détention : *Mes Prisons, mémoire de Silvio Pellico*.

2. Pseudonyme de Henri Durand-Morimbau (1848-1911), auteur de *Ma Prison*.

3. Prison romaine.

– Non... je me suis dit : Elle croira qu'elle rêve !...

La domestique se sentait vraiment flattée d'avoir déchaîné en cette âme innocente une passion aussi vive et, dans son corps de fille perverse, elle grillait du désir de savoir de quelle singulière façon allait attaquer le coquebain. Il l'embrassait ; elle l'embrassa. Il voulut se déshabiller, entrer dans le lit, tout de suite.

– Un peu de calme, hein ?...

– Félicie ?...

– Et votre père, s'il entendait ?... Allons, embrassez-moi encore et allez-vous en !... Monsieur Léonce, soyez sage !...

À l'idée du papa, il bondit :

– Vous savez bien que mon père n'ose pas entrer chez vous quand je suis là ! s'écria-t-il, en désignant sa chambre.

– Qui vous a dit que votre père...

– Personne !... Je sais !...

– Ce n'est pas vrai !...

– Si !... J'ai trop souffert, je pleure trop !... Je perds la tête !... Ne me refuse pas !... Ou bien... Ou bien, je mets le feu à tes rideaux et toute la maison va rôtir !...

– Allons, gamin, venez !...

En plein amour, tous deux se dressèrent, épouvantés. On ouvrait la porte.

– C'est votre père !... Il a une clef !... Nous sommes perdus !...

– Je me sauve !...

Léonce souffla la bougie et sauta à bas du lit.

Déjà M. Vaussanges était entré, une allumette-bougie à la main.

À la vue de son fils en chemise, le père chancela et l'allumette s'éteignit.

Dans les ténèbres profondes, des voix se répondaient :

– Léonce !... Ah ! misérable enfant !...

– Et toi donc ?...

– Vaurien ?...

– Et toi donc ?

– Où es-tu que je t'étrangle !...

– Viens me toucher !...

Il y eut un silence.

– Félicie ?...

– Quoi ?...

– Vous savez ce qui vous reste à faire ?

– Vous me chassez ?

– Oui !...

– C'est entendu !... je partirai demain... j'ai sommeil... Bonsoir !...

Pendant la nuit, le père et la servante réfléchirent.

M. Théodore pensa : « Elle va tout dire !... Ma femme, ma fille vont savoir !... Georges, aussi... Le mariage de Valentine flambé !... Et je n'ai plus le sou !... »

Félicie : « Je trouverai plus mal ailleurs, et il me manque encore de l'argent pour m'installer avec Victor, selon nos projets !...

M. Lizard me reverra à Cabourg... Que pensera-t-il, M. Lizard ?...

M. Vaussanges lui contera l'histoire de son fils. Il ne voudra plus d'une femme qui a couché avec un mioche... Si je le rencontre libre, il croira que j'ai couru !... »

Et tous deux :

– « Pour quelque temps, arrangeons ça ! »

Dès le lendemain matin, Léonce fut placé par son père dans une pension dite boîte à bachot¹. M. Vaussanges affirma à sa femme que le collégien y travaillerait plus sérieusement qu'à l'Institution de Cabourg ; il redoutait pour son fils les distractions de la plage mondaine ; il dit cela d'un ton si impérieux et si décidé que Charlotte n'osa s'interposer.

Félicie jurait à son maître que rien de mal ne s'était passé entre elle et M. Léonce.

– Ce galopin avait une toquade, une folie !... À mon insu, il est entré et m'a menacée de mettre le feu à la maison !...

– N'en parlons plus... Jamais !

1. Baccalauréat.

Les années précédentes, les Vaussanges louaient, soit au Home¹, à une lieue de Cabourg, soit à Cabourg même, dans l'avenue de l'Embarcadère.

Le Home-Varaville est lugubre avec ses baraques huchées sur les dunes, sa plage insensible aux efforts de la végétation et sa promenade aux arbres longs et maigres dont les rares feuilles gémissent en des bruits de parchemin froissé, à l'haleine brûlante du vent. Tout est sec, sec ; tout frissonne et claquète : c'est un champ des morts, d'absents maudits, auxquels on refuse une larme, une prière, une fleur.

L'avenue de l'Embarcadère fait oublier ce sombre décor.

Une route verdoyante y conduit, et, le soir, les joyeux habitants de ces villas (jeunes époux, jeunes amants) se promènent dans les frondaisons d'alentour où l'on chuchote, où frétille des jupes et s'envolent des baisers, au clair de lune.

Là, fleurissent aussi parfois les roses d'adultère, mais bataille toujours l'aimable jeunesse volontairement isolée des groupes chercheurs et mondains.

Sur le plan de location qui lui fut présenté, M^{me} Vaussanges haussa les épaules devant le Home-Varaville et passa l'avenue des simples amoureux. Puis, interrogeant ses souvenirs, elle revit des jardins aux vertes pelouses, des jets d'eau éparpillant leur rosée entre des corbeilles de fleurs, de blanches statues à travers les feuillages ; elle sourit à des maisons aux terrasses splendides : elle venait de choisir au milieu du rideau des élégantes villas construites sur la falaise.

M. Théodore affolé par le prix de la location avait observé :

– Et le vent ?

Madame ne craignait plus le vent de mer !

Une semaine s'était écoulée depuis l'installation des Vaussanges à Cabourg, dans la Villa-Sombreuse, une résidence à l'italienne que

1. Un des deux pôles de la commune de Varaville dans le Calvados : le Home est situé en bord de mer, tandis que le bourg est entouré de terres agricoles.

venait d'édifier un vieux gentilhomme, aujourd'hui enfermé à Bicêtre¹ pour avoir trop aimé, sans la posséder, une femme, une martyre, une crucifiée vivante, une sainte laïque.

Charlotte se plaisait beaucoup en cette riche demeure aux meubles artistiques, aux tentures estivales, et c'était une très grande chance d'avoir pu louer pour deux mois la villa italienne avec la somme dérisoire de deux mille cinq cents francs.

L'agence avait expliqué le bon marché excessif par la raison que le maître, M. le marquis César de Sombreuse, étant frappé d'un jugement d'interdiction, il avait fallu attendre le résultat des pourparlers entre le séquestre et le tuteur *ad hoc*.

Le marquis, en effet, n'avait pas de parents en état de prendre la tutelle ; son seul cousin, le sénateur comte de Mauval, mourait dans le gâtisme : pendant quelque temps, un mieux s'était fait sentir dans l'état du malade, victime de ses passions comme M. de Sombreuse lui-même ; mais la maladie revenait effrayante, toujours plus effrayante, et Madame la comtesse de Mauval, – la Patricienne², l'épouse qui, pour sauver l'ignoble mari, transforma son alcôve en, un jardin des oliviers³, – la femme du Gaga⁴ donnait un dernier souffle pour gravir son calvaire, bravant toutes les douleurs, buvant toutes les hontes, femme plus grande, – car plus endolorie et sans gloire, – que la Vierge-mère pleurant le Crucifié.

Le tuteur du marquis, un notaire, étranger à la famille, craignait de manquer la location de la Villa-Sombreuse et de s'attirer des désagréments avec le tribunal de la Seine : il tenait à faire du zèle et il avait préféré à l'éventualité un engagement immédiat et de tout

1. Établissement situé dans le Val-de-Marne qui a longtemps été une prison avant de devenir un hôpital au XIX^e siècle.
2. Personne issue d'un milieu social favorisé.
3. Référence biblique : le jardin des oliviers est le lieu où Jésus prie avec les apôtres la veille de sa crucifixion.
4. Le marquis de Sombreuse et le comte de Mauval sont les personnages principaux du *Gaga* publié en 1884 et qui donnera lieu à un procès pour « outrage aux bonnes mœurs ». *La Bonne à tout faire* évoque le devenir des deux personnages après la fin du roman.

repos ; de là, cette location de l'immeuble, dont le bon marché relatif était apprécié différemment par les époux Vaussanges¹.

De même que sa maîtresse, Félicie aimait le luxe de la maison du fou : toutes deux, maîtresse et servante, elles attendaient, fiévreuses, l'arrivée de Georges Luzard.

La Barba restait seule dans l'appartement du boulevard de Clichy ; afin d'éviter les bavardages des concierges, les soupçons injurieux de donner du vin, de dilapider la boîte, en l'absence, des maîtres, Félicie avait obtenu pour la vieille gardienne l'autorisation de recevoir en toute liberté et même d'inviter quelquefois à dîner son prétendu neveu... le coiffeur Victor, de la rue Rochechouart.

Une saison magnifique. Il y avait beaucoup de monde, tous les jours à la musique, toutes les nuits au casino, des Parisiens et des Parisiennes, des Normands, un peuple bariolé et jaseur, celui de toutes les stations balnéaires à la mode.

Charlotte faisait deux toilettes, Valentine aussi, la servante aussi : les dames Vaussanges jouaient aux Petits-Chevaux, à la Mascotte, prenaient des bains ; la servante aussi, mais pas aux mêmes heures. M. Théodore, lui, se baignait, quand il avait le temps, car ses dettes le rappelaient fréquemment à Paris d'où il repartait avec une figure à plaindre qu'il essayait de modifier en wagon.

Une matinée, Valentine et la servante étaient seules sur la terrasse de la Villa-Sombreuse.

– Eh bien, Félicie, comment le trouvez-vous ?

– Monsieur le vicomte Henri de Breteuil ?... Pas mal !...

– Vous êtes difficile !... Il danse à ravir !...

– Voyons, mademoiselle Valentine, si toutes les femmes en étaient amoureuses...

– Félicie ?...

– Mademoiselle ?...

1. Le passage évoquant les personnages du *Gaga* n'apparaît pas dans la version des *Derniers Scandales de Paris*.

- Vous avez de l'affection pour moi ?...
 - Oui, mademoiselle...
 - Je voudrais de vous... un service... Je n'ose...
 - Osez, mademoiselle, osez !...
 - M. de Breteuil, tout à l'heure, au Casino, m'a demandé... demandé...
 - Un rendez-vous ?... Pour...
 - Ce soir...
 - Où ?
 - Là-bas... À la Pointe... et...
 - Et vous voulez y aller ?... Le temps sera très beau !...
 - J'ai promis... M. de Breteuil a juré de m'épouser...
 - Cela vous regarde, mademoiselle !...
 - Je ne dois pas... n'est-ce pas que je ne dois pas ?...
- La servante eut un avancement de menton et un remou des lèvres, comme si elle eût dit encore : « Cela vous regarde ! »
- Valentine rougissante continua :
- Si je me décidais, m'accompagneriez-vous ?
 - Hum !...
 - Je ne puis sortir seule, la nuit... À dix heures, je quitterais maman et papa...
 - Au Casino...
 - Je vous trouverais...
 - Sur la terrasse...
 - Nous entrerions...
 - À la pâtisserie...
 - Ou bien...
 - Chez le libraire...
 - Puis, nous nous dirigerions...
 - Toutes deux...
 - Du côté...
 - De la Pointe...
 - Vous attendriez...
 - J'attendrais...
 - Et nous rentrerions...

- Ensemble...
- On aurait l'air de s'être rencontrées...
- Par hasard...
- Et d'avoir cherché...
- Tout le temps...
- Et Félicie, je vous aimerais...
- De tout mon petit cœur !...
- Mais vous devinez ?...
- Ça en a l'air !...
- Et ?...
- Voyons, mademoiselle Valentine, ça vous fera bien plaisir ?...
- Bien plaisir !...
- Entendu, Mademoiselle !...

– Alors, pensa Félicie, en quittant sa jeune maîtresse, je suis donc la fille du Diable ?... Le papa, la maman, le petit, la petite... Tous les quatre !... Éboudi !... Tous les quatre !...
Et elle eut un rire mauvais.

XVI

M. Théodore et sa femme allaient et venaient de la terrasse au café du Casino, de la salle de bal au salon de la Mascotte et des Petits-Chevaux. – Notre fille n'est pas allée au Cercle, pourtant ! dit M. Vaussanges qui, la veille, avait pris au baccara une forte culotte¹... Où donc s'est-elle fourrée ?...

Ils prirent place sur un divan du promenoir. La foule circulait, animée, vivante : des chapeaux de canotiers aux larges rubans éclatants, des robes multicolores, des éventails chinois de quatre sous, des brodequins de toile, une orgie de couleurs, un sans-*façon* familial et charmant.

Charlotte portait une robe en crêpe de chine² rose-thé, toute froncée à la vierge autour des épaules et ornée au corsage d'un petit jabot³ de valenciennes ; elle était coiffée d'une paille d'or, gantée de noir à la mousquetaire, et elle se donnait de la brise avec son éventail, un bijou de Chantilly, de nacre et d'émaux ; – en gants marron trop étroits et neufs, la redingote ouverte sur un gilet blanc, le chapeau à haute forme de feutre gris entre ses genoux, le chef de bureau, très rouge, tout en sueur, les yeux en l'air, s'aveuglait dans l'ardente lumière du gaz.

– Tu la cherches au plafond ?

– Non... Mais elle m'inquiète !...

L'orchestre attaquait une valse brillante. Ils s'avancèrent vers le groupe barrant l'entrée, et M. Théodore, dominant les têtes, fureta du regard :

– Elle n'y est pas !...

1. Il avait essuyé une forte défaite.

2. Tissu de soie légère.

3. Ornement qui garnit le plastron de la robe.

- Vous avez perdu quelque chose, monsieur ? interrogea le fermier du Casino.
- Monsieur, je cherche ma fille !...
- Viens donc !... gronda Charlotte... Tu es grotesque !... Valentine aura rencontré Félicie et elles seront rentrées à la villa...
- Je me range à cette hypothèse... As-tu soif ?
- Non !...
- Moi, je prendrais volontiers un bock...
- Va !...
- Tu ne ?...
- Non...
- J'ai une lettre à écrire... J'entre au cercle...
- Très bien... Je vais m'asseoir un moment au bal... J'aperçois les dames de Saint-Pardoux¹...
- Des poseuses !...
- Pas du tout !... Des femmes très distinguées !...
- Charlotte !...
- Quoi encore ?...
- Valentine paraissait bizarre à table et...
- Elle lui prit le bras :
- Rentrons vite !... Moi aussi, j'ai peur !...

Sous le ciel éclatant d'étoiles, Valentine et son ami le vicomte Henri de Breteuil marchaient.

Le vicomte était un tout jeune homme, de taille moyenne, brun et frisé, à moustaches naissantes, au visage un peu hâlé par la mer ; il portait un chapeau de paille au clair ruban ; un élégant complet à rayures grises, pointillées de rouge, moulait son corps svelte. Sa voix était douce comme sa peau de demoiselle. La jeune fille en costume écossais avec, sur les épaules, une rouge capeline, s'appuyait amoureusement au bras du gentilhomme, le danseur le plus distingué du Casino.

1. Dans la seconde version, les « dames de Saint-Pardoux » sont remplacées par deux personnages des *Derniers Scandales de Paris* : Yvonne Crudière et Emmeline Gédéon.

Déjà, ils avaient dépassé la Pointe de Cabourg et ils s'enfonçaient dans la campagne endormie.

– Chère Valentine !...

Ils s'arrêtèrent. Tout autour d'eux, de vertes frondaisons ; sous leurs pieds, un tapis de verdure ; en face, un horizon de clarté où flottaient des lueurs de feu, la mer tranquille fredonnant sa gloire.

– Vous serez ma femme !...

Ils s'assirent.

M. de Breteuil conta ses démarches infructueuses pour retrouver Valentine ; justement, il avait oublié le numéro de la maison du boulevard de Clichy ; il avait rôdé cent fois dans les environs, oubliant qu'au ministère des Finances il aurait pu demander l'adresse de M. Vaussanges. Il disait ses tristesses, ses rancœurs, ses nuits insomnieuses, son fou désir des bains de mer. Elle l'écoutait, ravie, palpitante, le corps traversé d'une chaleur et piqué de chatouillements agréables.

De son bras, doucement, le jeune homme entourait la taille de la demoiselle, et la caresse était si tendre et si légère que, les nerfs amollis, Valentine se renversait un peu en arrière, pour mieux sentir la pression. Au-dessus de leurs têtes, quelques petits oiseaux d'un blond lumineux cherchaient les hautes branches de repos ; d'autres plus forts partaient pour se mouiller aux franges des vagues et revenaient ensuite, les ailes hardiment déployées, fraîches et souples, plus étincelantes que des pierreries.

Valentine et Henri s'étaient enlacés ; leurs lèvres s'unirent dans un baiser...

Il y eut un coup de vent ; les feuillages tremblèrent ; les mousses frémissèrent, et l'un des petits oiseaux voleta, tout seul, et piqua droit en haut, avec un cri joyeux. La tête renversée, entre les herbes, les yeux mourants fixés sur une éclaircie du dôme de verdure, la demoiselle essayait de suivre le vol du déserteur aux plumes blondes étrangement lumineuses : l'oiseau filait, filait, filait, et dans le mirage des constellations, il s'orientait vers un astre déterminé, car, messenger

fidèle, il apportait un cadeau précieux, un bijou virginal, de la planète la Terre à la planète Vénus.

Quand ils quittèrent l'ombre, Valentine et Henri se tenaient par les mains. Un croissant de lune les givra tous deux dans une pâleur éblouissante. Telle que l'amie du poète, la jeune fille entrée vierge en ce bois, venait d'en sortir femme ; elle leva les yeux au firmament ; l'oiseau avait disparu en plein azur, et M^{me} Vénus, brillant d'un éclat sans pareil, souriait à M^{me} la Terre.

Félicie attendait, bayant aux étoiles. M. de Breteuil descendit le chemin qui mène à la plage, et la jeune maîtresse et la bonne rentrèrent à la villa, presque sans parler, Félicie enchantée comme la planète qui garde les objets perdus, Valentine rêveuse.

M. et M^{me} Vaussanges avaient beau questionner, la demoiselle leur coupait la parole :

- Papa, maman, nous avons cherché partout, partout, partout !...
- Où étiez-vous donc ?
- Aux Petits-Chevaux !... À la salle de bal !... À la Mascotte !...

Lors de son séjour à Bordeaux, Félicie, humble servante des Moncirel, n'avait point été en mesure de se rendre à Royan ni à Arcachon : pour la première fois, elle voyait la mer et elle en éprouvait des stupéfactions ; – ce qui la frappait, en dehors du phénomène des marées, des amoncellements de sable, de la hauteur des vagues, de l'immensité bleue où, sur le déclin du jour, plongeait le soleil au disque flambant rouge cuivre, pareil au derrière poli d'une casserole ; ce qui l'étonnait surtout, c'était, aux bals du Casino, de voir danser les jeunes filles avec des inconnus, sur la présentation banale de gens à peu près ignorés des mamans : ainsi sa demoiselle avait fait, la saison dernière, la jolie connaissance de M. le vicomte de Breteuil !... – Ce qui l'étonnait encore, c'était la liberté grande de la plage, la promiscuité des sexes, les baigneurs et les baigneuses en costumes courts, les jambes nues, portant, pour rire, un peignoir sur les épaules ; puis, dans l'eau, des messieurs barbues, amoureux habiles, apprenant à nager à des dames, frisant les vagues, tout autour des corps ; et ce monde étalant, avant la

baignade, sans orgueil ou sans humilité, des magnificences de formes ou des pauvretés attristantes.

M^{me} Vaussanges et M^{lle} Valentine qui eussent poussé des cris de pintades, si des étrangers les avaient surprises à Paris, dans leurs cabinets de toilette, ces dames elles-mêmes montraient leurs mollets et ne rugissaient pas, lorsque des farceurs frôlaient leurs cabines, à l'abri du vent, sous le prétexte d'allumer des cigares.

Félicie observait, constatait ; mais n'étant pas venue aux bains de mer pour prêcher la morale, elle imitait tout le monde. Elle ne se baignait point, entre Cabourg et Houlgate, dans les vagues lointaines réservées aux gens de service, aux misérables en caleçons ou en jupes, ou en simples mouchoirs, ou tout nus ; tranquillement, elle attendait que ses dames sortissent de l'eau ; elle présentait les peignoirs, et, les maîtresses parties, elle allait, à son tour, se vêtir d'un costume à liséré rouge. Intrépide nageuse, elle se risquait, du haut de l'échelle amarrée, la tête en avant, les bras en longueur, les mains sur les mains, plongeait et renaissait plus loin, entre les vagues, toute triomphante. On la regardait ; on la lorgnait.

Un jour, au moment d'entrer dans la mer, elle entendit deux jeunes baigneurs qui causaient auprès d'elle, en l'admirant. Le mot « pudeur » fut prononcé.

– Oh ! s'écria l'un des hommes¹, madame la Pudeur n'a rien à craindre ici, et elle aurait mauvaise grâce à paraître farouche : La mer est un grand *tub*² où il n'y a pas d'œil au fond !...

La servante voulut bien juger la comparaison originale et plaisante, et, de retour à la maison, elle la nota sur un bout de papier pour son phraseur de Victor.

Mais Félicie restait froide devant les œillades des baigneurs, remballant les hommes trop audacieux : elle n'était point vaccinée par le docteur Ambroise Le Roux, et la seule vision de Ravida eût brisé

1. Dans la reprise, celui-ci est identifié comme le vicomte de La Plaçade, surnommé Miroir, un des principaux personnages des *Derniers Scandales de Paris*.
2. Cuvette où l'on fait des ablutions, généralement en zinc.

tous ses caprices, si l'espérance en M. Lizard n'avait été suffisante pour la garder contre tous les périls.

Le coiffeur de la rue Rochechouart dînait régulièrement avec la Barba : tous deux, tante et futur époux, ils évoquaient leur Félicie, en serfs dociles et en croyants. Victor écrivait à Cabourg, poste restante, afin d'éviter les susceptibilités jalouses du chef de bureau ; il disait ses démarches auprès du collègue des grands boulevards : la belle boutique serait à eux, au commencement de l'hiver. Il exposait les progrès à tenter dans l'art de la coiffure, mais timidement, ainsi qu'un artiste sans âme qui, peignant le portrait d'une coquette, subit les leçons du capricieux modèle pour la ressemblance à embellir.

De plus en plus effrayé par la situation, M. Théodore accomplissait à Paris de fréquents voyages ; tout récemment, il s'était rendu à Neuilly et il avait emprunté une assez grosse somme à sa nièce, M^{me} Mercœur. Valentine et M. de Breteuil se livraient en cachette à leurs amoureux ébats ; Félicie n'était pas contente, car le vicomte paraissait pauvre ou pingre : des pièces de dix francs !... Un noble !... Quand donc reviendrait M. Lizard !...

La jeune fille enhardie n'avait plus besoin de suivante ; elle mentait si bien : amies de pension retrouvées, bals d'enfants, visites à la couturière et à la modiste, quêtes de bienfaisance, patronage des bonnes œuvres des dames de Cabourg, d'Houlgate et de Dives, cours de danse, leçons de piano, tout lui était bon !

– Maman, Félicie vient avec moi !...

Maîtresse et domestique se quittaient à la grille de la Villa-Sombreuse et allaient chacune de leur côté, Félicie à l'aventure, Valentine dans un petit restaurant de la Pointe où le vicomte de Breteuil demandait une chambre.

Charlotte aimait moins à sortir : elle passait ses heures, au milieu des arbustes et des plantes, dans un boudoir oriental ; absolument conquise par la couleur du lieu, elle s'étendait sur une chaise-longue, à l'orientale, plutôt à l'italienne, une fleur à la bouche, son beau

corps dans un nuage de gaies et vaporeuses batistes. Au souvenir de Georges, elle effeuillait des roses et soupirait : « Cattivo¹ !... »

Toujours en excursion dans les Pyrénées, Luzard n'écrivait pas et n'arrivait pas ; il arriva vers le milieu de septembre. Au grand désappointement de Charlotte et de Félicie, le jeune homme quitta Cabourg, après quarante-huit heures, non sans avoir donné des témoignages de tendresse à M^{me} Vaussanges et à la domestique, avec cinq cents francs en plus pour cette dernière. Il promit à la bonne de lui envoyer un petit mot, à l'occasion ; il promit aussi à Charlotte de la revoir ; mais la femme devinant une séparation éternelle ne put retenir ses larmes.

– Adieu !...

C'était un dimanche, et M. Théodore rentré au ministère, depuis une quinzaine, se trouvait à Cabourg ; le chef de bureau insista pour accompagner son créancier à la gare. Ils firent le chemin à pied, derrière la voiture qui emportait les bagages.

– Nous nous reverrons, Georges ?...

– J'y compte bien.... À mon retour des Indes...

– Vous partez pour les Indes ?...

– Demain !... Le temps de passer à Paris et de faire mes malles...

– Et vous reviendrez ?...

– Pas avant dix-huit mois...

M. Théodore leva tristement les yeux au ciel :

– Mon cher Luzard, excusez-moi... Je ne vous ai pas encore parlé de ma dette...

– Soyez sans inquiétude...

– Merci... Dites-moi, Georges ?...

– Monsieur ?...

– Dans la petite opération... Savez, la petite opération financière que je traite et au sujet de laquelle... il me faudrait encore...

– Combien ?...

– Deux mille francs...

– Voici...

1. Méchant.

– Vous êtes le plus généreux des hommes !... Au buffet de la gare, je vous donnerai un reçu...

– Inutile !...

– Au revoir, Georges !...

– Adieu !...

Le train siffla et partit.

Sur le quai de la gare, M. Théodore envoya un dernier salut à Luzard.

– Donc, fit-il, je vais tâter un dernier coup au bac !... Je pousserai la banque jusqu'à deux cent cinquante louis avec les deux mille de Luzard et les trois mille de Céleste... Ma nièce y était déjà de cinq... Huit mille francs dus à Céleste... Luzard ?... quatorze mille !... Je vais bien !...

Le matin même du retour à Paris, le 3 octobre 1886, Félicie se présenta chez son amant de la rue Rochechouart. Elle était nerveuse, extraordinairement agitée.

– La boîte craque !... s'écria-t-elle... Ma tante et moi préparons les malles... Demain soir, je donnerai congé à madame et je partirai, tout de suite... Le bail de la boutique est-il rédigé ?

– Oui !... Je viens de chez le patron... Tu n'as plus qu'à signer... On nous laisse des meubles, en attendant nos achats... Nous aurons une vue épatante sur les grands boulevards !... J'ai arrêté quinze garçons !...

– Les bans ?...

– Publiés !...

– Tu sais, monsieur Hériot, pas de fla-flas !... Un mariage simple et de bon goût !... Mes vieux des Coussières sont trop vieux pour le voyage et je n'aurai personne que ma tante Barba... Trouve du monde, des témoins !

– Ça y est !...

La bonne s'accouda sur la tablette de marbre, et tapotant ses joues avec la houppé de poudre de riz¹ :

– Il y a du vent furieux dans les voiles !... Je devrais quitter la baraque, dès aujourd'hui !... Je sens ça !...

– Oh ! jusqu'à demain !...

1. Assemblage de fils formant une touffe destinée à l'ornementation.

M. Chrétien des Mazerolles venait de lire dans son journal que le docteur Ambroise Le Roux, après avoir tenté une expérience décisive et des plus extraordinaires, serait prochainement appelé à lire son mémoire à l'Académie de médecine. Le journal ajoutait : « La découverte du docteur Le Roux demeurera le plus grand honneur du corps médical français... »

Le vieux des Mazerolles, tête nue, traversa en courant le boulevard de Clichy : à la pensée de son fils victime du mal, il revivait toutes ses douleurs :

– Ah ! si Le Roux me l'avait sauvé, préservé !...

Dans son cerveau peu solide, il crut un moment que le fils n'était pas encore mort, et que lui, le père, il allait chercher un sauveur !...

Il sonnait à la porte du médecin ; Rosa vint lui ouvrir.

– Où est-il ?

– Qui ?

– Ambroise !...

Il avait l'air d'un fou ; il ne l'était pas ; l'émotion l'étouffait. Il entra dans le cabinet du médecin ; il sauta au cou d'Ambroise, l'embrassa ; puis, il redescendit, sans avoir prononcé une parole : des pleurs roulaient sur sa blanche barbe.

Valentine rentra des bains de mer, anéantie. Depuis plus de deux semaines, M. de Breteuil avait quitté Cabourg, et vainement elle était revenue pour voir son fiancé à leur rendez-vous habituel, au restaurant de la Pointe. Des étrangers lui apprirent enfin que le vicomte se trouvait dans les terres de sa famille en Limousin, et que, là-bas, il devait épouser l'une de ses cousines. M^{lle} Vaussanges s'était alitée, et le docteur Le Roux qui avait interrogé la malade, la mère absente, gardait le silence, au sujet d'un triste aveu de la jeune fille.

À deux heures du matin, M. Théodore entra dans la chambre nuptiale, et, ayant rallumé la bougie éteinte par Charlotte, il réveilla sa femme :

– Que veux-tu ?... J'ai sommeil... Laisse-moi !...

- Charlotte ?...
- Tu m’ennuies !...
- Charlotte ?...
- Je veux dormir !...
- Charlotte, ce que j’ai à te dire est grave... Tu entends bien que ma voix... est tremblante... Charlotte, je suis un... misérable !... un... mauvais homme !... Charlotte, je t’ai ruinée !... Charlotte, je t’ai trompée !...
- Trompée ?... dit-elle en se dressant, je le savais !... Mais... ruinée ?
- Oui !
- Ruinée ?...
- Oui !... Il vaut mieux en finir : j’ai joué à là Bourse !... Au baccara !... Tout y a passé, tout !... même huit mille francs de Céleste !... même... douze mille francs prêtés par Luzard !...
- Par Georges ?...
- Par Georges !...
- Ô mon Dieu !...
- Ce n’est pas tout : il m’a été impossible de satisfaire à mes derniers engagements... Plainte a été portée au ministre... et je suis sur le point d’être révoqué... Ma croix de la Légion d’honneur...
- Et tu oses encore prononcer ce mot ?...
- Je me tuerai !...
- Allons donc !... Tu es trop lâche !...
- Il s’était agenouillé, et les mains de sa femme entre les siennes :
- Charlotte, pardon !... pardon !... C’est une vie nouvelle !... Je serai fort !...
- Trop tard !...
- Non... tu verras...
- Trop tard !...
- Embrasse-moi encore... Cela me repose... Je souffre tant !... Embrasse-moi encore : femme, c’est une charité !...
- À neuf heures du matin, comme M. Vaussanges se rendait à une audience chez un protecteur, Charlotte entra dans la chambre de sa

filles. Elle chancelait, vêtue de noir et si pâle que Valentine brûlée par la fièvre se crut devinée :

– Maman !... Maman !... Tu sais tout !... Je le vois à tes yeux, à ta pâleur... Pardonne, maman... J'ai été folle !... folle !

– Que dis-tu ?

– Il m'a trompée !... Je devais être sa femme... Je l'aimais !

– Qui ?...

– Henri de Breteuil, tu sais bien... Cela me tue d'en parler !...

– M. de Breteuil ?...

– Je l'aimais tant !... Tu ne me chasseras pas, dis ?... Tu auras pitié de ta fille...

Charlotte s'avança, et apercevant sur le visage de Valentine le masque de la maternité :

– Enceinte !... Ah ! c'est trop !... Je ne puis plus !... plus !...

Elle sortit de la chambre, livide.

– Tanti, tout est prêt ?

– Oui, ma Félicie !

– Bouclons, alors !...

Appuyée sur la rampe du balcon, Charlotte regardait le vide. Le temps était froid, le ciel très clair, et les frileuses hirondelles voletaient au faite des maisons, appelant au lointain voyage leurs sœurs ; puis toute la troupe, assemblée pour partir, s'élevait au-dessus des arbres-squelettes du boulevard, saluant Paris d'un dernier battement d'ailes. Tout à coup, une clameur retentit : M^{me} Vaussanges venait de s'écraser contre le trottoir. Un rassemblement se forma aussitôt ; au milieu de la chaussée, la concierge appelait vers le quatrième :

– Descendez !... Descendez !... Descendez !...

La Barba et Félicie apparurent à la fenêtre :

– Madame s'est tuée !... Ah ! quand je disais à cet animal de Victor... Je sentais ça !...

– Qu'y a-t-il ? cria Valentine.

Le docteur Le Roux, M. des Mazerolles, M^{me} Tareau, les bonnes, toute la maison, deux agents de police et une foule toujours grossissante entouraient le cadavre, et c'était hideux à voir : les reins contre terre, les deux jambes cassées à la naissance des hanches, ce que l'on voyait du visage, en bouillie, la chevelure d'or baignée d'un sang vermeil ; un morceau de cervelle avait sauté en l'air et était retombé sur la petite oreille gauche autrefois si friande de la caresse. L'un des agents était allé quérir une civière ; il tardait.

– M. Vaussanges va rentrer !... observa le médecin. Il faut lui épargner ce spectacle !...

Félicie apporta un drap de lit.

On y plaça le corps. Le docteur Ambroise aidé de M. de Mazerolles, de l'agent de police et d'un voisin, prirent les quatre bouts du linge et firent ainsi, – comme l'on porte, mais moins pesamment, un drap mortuaire, – l'ascension du quatrième étage.

M. Vaussanges était de retour ; à quelques pas de la maison, le médecin, M. des Mazerolles et le frère, le teneur de livres, l'avaient arrêté pour lui annoncer la nouvelle. Lorsque le chef de bureau vit le sang inondant le trottoir, il fléchit sur ses jambes et éclata en sanglots ; les trois amis le soutinrent, afin de lui permettre de monter l'escalier.

On pénétra dans la chambre où des cierges brûlaient.

À la vue de la servante, M. Théodore sentit les veines de son cou se gonfler : la colère chassait la douleur :

– Misérable, c'est vous qui l'avez tuée !... C'est vous qui nous avez tous tués !...

– Je l'ai poussée, peut-être ?...

Malgré les efforts des trois hommes pour le retenir, M. Vaussanges s'élança sur Félicie ; il l'empoigna au chignon ; il la secouait férocelement :

– Il n'y a plus rien !... te dis-je ! Tu as tout dévoré !... Tout détruit !... Tout sali !... Tout tué !...

Il la trimbalait par la crinière, à droite et à gauche. Elle lui mordit le pouce ; il lâcha prise. La Barba accourait, armée d'un marteau, mais Félicie repoussa la vieille ; et, déchevelée, les yeux saillants,

rugissante, la tête arc-boutée et les deux poings menaçant la figure de l'homme :

– Sacré cocu !...

– Moi ?...

– Ne faites pas l'imbécile !... M. Luzard ne venait pas ici pour enfiler des perles !... Votre dame y a passé !... Et votre fille ?... Elle est propre, votre Valentine !... Verrez ça, dans sept mois !... Un petit Cabourg !... Ouvrez donc l'armoire de madame, et vous rigolerez avec les billets doux, si rien n'a été dérangé !... Oui, vous l'êtes !... Vous êtes cocu, et pas un peu !... Et je t'em... ! Et si tu me touches encore, je te mange le nez !...

– Et moi, je lui casse la tête !... cria la Barba en levant furieusement son marteau.

Il fallut emporter le maître.

Pendant que les concierges, la Barba et Félicie descendaient les malles, M. Vaussanges brisait un coffret pour lire les lettres de Luzard oubliées par la morte en son affolement ; il trouva les deux photographies de Georges, le militaire et le peintre-amateur ; en outre un médaillon contenant une mèche de blonds cheveux, une épingle de chevelure en platine et saphir et encore d'autres bijoux qu'il ne connaissait pas.

À la nuit, dans la chambre de la morte, M. Théodore, tête nue, la cravate dénouée, rouge écarlate, gesticulait, parlait à voix haute, sourd aux prières de M^{me} Angèle Vaussanges, de M^{me} Céleste Mercœur, de Valentine et de Léonce agenouillés, et de son frère Auguste, debout aux pieds du lit, le front entre ses mains.

Il allait, éperdu, tâtant les murs ; il allait, grande masse imbécile et trembleuse, respirant et soufflant l'odeur pestilentielle de toute la maison ; et les chairs vivantes de sa fille enceinte et de son fils corrompu, sacrilège incestueux contre lui libertin sacrilège, ces autres deuils, ces chairs vivantes, maudites et pourries l'empoisonnaient autant que le cadavre de l'épouse adultère en décomposition, à la lueur des flambeaux de la mort, sous une étoffe noire masquant tout, jetée là, sur l'horrible charnier.

– Cocu ?... Charlotte ?... Georges ?... Valentine enceinte ?... Léonce et... Quelle était cette femme, au foulard bleu si mignon !... Céleste, je suis cocu comme, grâce à toi, l'a été ton mari, et pas un peu !... Tu t'en fiches bien, chère nièce !... L'éther console de tout !... Mais, moi, je n'aime pas l'éther !... Cocu ! Entendez-vous ?... Ah ! vous en pleurez, vous autres, mais tout le monde en rira, et c'est risible !... On ne sait plus si les enfants... Luzard et d'autres, pardieu ! Ma Charlotte était si grassouillette !... Une caille, quoi !... Quand on a été cocu, on le reste toujours, n'est-ce pas, Céleste ?... On le reste toujours dans le souvenir des traîtres !... On le reste toujours, même lorsque la charogne de femme est, comme celle-ci, à moitié ivre d'éther, ou comme celle-là, en lambeaux !...

M. Théodore ne marchait plus ; il ne parlait plus. Il levait les mains au plafond, dans un frémissement convulsif, le corps en avant... Il avait froid, très froid ; il tressaillait, il allait tomber, quand son frère tout en larmes, lui tendit les bras pour le réchauffer contre sa poitrine robuste¹.

FIN

1. Dans la version des *Derniers Scandales de Paris*, l'auteur ajoute le paragraphe suivant à la fin du dernier chapitre :

À quelques jours de là, Victor Chevrier, coiffeur, épousait M^{lle} Félicie Barba, bonne à tout faire, et les époux s'installaient en une boutique luxueuse, très parisienne.

LA BONNE À TOUT FAIRE

comédie en quatre actes et en prose

Oscar Méténier et Dubut de Laforest

À FERNAND SAMUEL¹
Directeur du Théâtre des Variétés

Mon cher ami,

Nous avons eu le plaisir de devoir inscrire ton nom en tête de cette comédie.

C'est un hommage à ta vaillance que rien n'a pu troubler ni démentir et que les admirables interprètes de *La Bonne à tout faire* ont si bien secondée.

Oscar Méténier²

Dubut de Laforest

Paris, le 30 mars 1892

1. Fernand Samuel dirige le Théâtre des Variétés de 1892 à 1914, date de sa mort.
2. Oscar Méténier est un auteur dramatique et romancier (1859-1913) avec qui Jean-Louis Dubut de Laforest écrit aussi *Rabelais*, une pièce-opérette, en 1892.

PERSONNAGES

Voussanges

Luzard

Victor

Bagois

Barba

Léonce

Mullot

Raphaël

Félicie

Madame Voussanges

Madame Bagois

Madame Mercœur

Juliette

À Paris, de nos jours¹.

1. La comédie de *La Bonne à tout faire* a été créée à Paris le 20 février 1892 au Théâtre des Variétés, fondé en 1807.

ACTE PREMIER

Une salle à manger bourgeoise. — Porte à gauche donnant dans la chambre de M^{me} Voussanges ; porte d'entrée au fond ; à droite porte du salon. Au milieu, une table non desservie. — Buffet, fauteuils, chaises. — Soir d'hiver ; la suspension est allumée. — Une poêle en faïence.

SCÈNE PREMIÈRE

M^{me} Mercœur, en toilette de bal ; Léonce, en collégien.

LÉONCE, *marchant dans la chambre et s'adressant à M^{me} Mercœur assise près de la table.*

Ma cousine, ça ne vous gêne pas si j'en grille une... une petite cigarette ?

M^{ME} MERCŒUR.

J'y suis habituée... Mon pauvre ami fumait toujours après dîner.

LÉONCE, *s'apprêtant à allumer.*

Je vais vous dire... avec papa, il n'y a pas moyen... Oh ! il est à cheval là-dessus, parce que lui, il n'a jamais fumé... des préjugés, quoi !

M^{ME} MERCŒUR.

Oui, je reconnais que mon oncle est un peu sévère pour toi ; mais peut-être que si tu travaillais mieux...

LÉONCE.

Mais, c'est comme pour tout ! Et maman, c'est la même chose ! Aujourd'hui, j'ai dix-sept ans, et ils me traitent absolument comme si j'en avais huit ! C'est humiliant, vous l'avouerez, ma cousine.

M^{ME} MERCŒUR.

Ce n'est que pour ton bien ; c'est parce qu'ils t'aiment, et puis tu es encore un gamin... Tant qu'on n'a pas passé son bachot...

LÉONCE.

Ce n'est pas le moyen de m'encourager et si j'ai été recalé, c'est de leur faute ! Quand on a potassé pendant dix mois, on a besoin de se reposer en vacances... Eh bien ! sous le prétexte que je devais me présenter au mois de novembre, on m'a collé un répétiteur et je n'ai eu que deux jours avec le baron Luzard...

M^{ME} MERCŒUR.

Le baron Luzard !

LÉONCE.

La semaine dernière, lorsque mes parents étaient au mariage de notre cousine Charlotte... Mais pendant ces deux jours, ce que j'ai rigolé avec le baron !... Oh ! en voilà un qui connaît la vie !

M^{ME} MERCŒUR, *très intéressée et le faisant asseoir près d'elle.*

Qu'est-ce que vous avez fait ?

LÉONCE, *à l'oreille de M^{me} Mercœur*

Nous sommes allés aux Folies-Bergère¹... et puis...

M^{ME} MERCŒUR

Et puis ?

LÉONCE.

Nous avons soupé avec des femmes à l'Américain ! Je n'étais pas en potache²... Je m'étais habillé !... Et ça a marché !... Ah ! ah ! pour sûr ! Nous sommes rentrés à trois heures du matin !

M^{ME} MERCŒUR, *après une hésitation.*

Il ne t'a pas parlé de moi ?

1. Salle de music-hall depuis 1869.

2. En habits de collégien.

LÉONCE.

Non. (*Naïvement.*) Pourquoi ?

M^{ME} MERCŒUR, *gênée.*

Pour rien. (*Un temps.*) Si ton père savait ça !

LÉONCE.

Ah ! mais, vous n'allez pas lui dire... Je vous parle comme à une grande sœur. Et quel mal y a-t-il ? Est-ce que tous mes camarades n'en font pas autant ?... Et si mon père était intelligent, est-ce qu'il m'enfermerait ?... Est-ce qu'il ne me laisserait pas un peu la bride sur le cou ?... (*Un temps.*) À mon âge, on sait bien ce que c'est qu'une femme... (*l'embrassant sur le cou*) une jolie femme comme vous, ma cousine !

M^{ME} MERCŒUR.

Veux-tu bien te taire, polisson !

LÉONCE, *rosse*¹.

Vous aimeriez mieux que ce soit monsieur Lizard, hein ?

M^{ME} MERCŒUR, *très grave.*

Je te défends de plaisanter avec ces choses-là !

1. Mordant.

SCÈNE 2

Les mêmes, M^{me} Voussanges.

M^{ME} VOUSSANGES *entrant ; elle est en peignoir.*

Voyons... le coiffeur... Victor... est-il enfin arrivé ? Je ne peux pas m'habiller avant d'être coiffée...

M^{ME} MERCŒUR.

Ne t'impatiente pas, Valentine... Juliette est allée le prévenir.

M^{ME} VOUSSANGES.

Ne t'impatiente pas, ne t'impatiente pas !... Ça t'est facile à dire... Toi, tu es prête... Il n'y a rien que je déteste comme d'arriver en retard, et ce soir, il y aura un monde fou au ministère ! (*Regardant la pendule.*) Voilà qu'il est neuf heures et demie... Le baron Luzard va venir tout à l'heure et le couvert n'est pas même enlevé... Ô mon Dieu, que c'est insupportable !... Quand on ne fait pas tout soi-même !...

M^{ME} MERCŒUR.

Mais, qu'est-ce que tu veux, ma chère amie... C'est un hasard malheureux... Cette soirée qui tombe un jour où tu n'as pas de bonne... Il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur...

M^{ME} VOUSSANGES.

Ça prouve une fois de plus que j'ai raison. Ce matin, je recommande bien à monsieur Voussanges de ne pas oublier de passer au bureau de placement. Je lui dis que j'ai besoin d'une bonne avant six heures... Rien du tout !... Et si tu n'avais pas mis Juliette à ma

disposition, nous n'aurions pas dîné encore... Voilà où nous en sommes ! Et tout à l'heure, nous n'allons avoir personne pour reconduire Léonce au collègue.

LÉONCE, *piqué*.

Il me semble que je suis assez grand pour m'en retourner tout seul, du boulevard Rochechouart à Rollin ! Et d'ailleurs pourvu que je sois rentré à minuit...

M^{ME} VOUSSANGES.

Ton père ne veut pas de ça, et je partage sa manière de voir ! Quand tu seras un homme, tu feras ce que tu voudras. En attendant tu n'as qu'à obéir.

SCÈNE 3

Les mêmes, Voussanges, puis Juliette.

VOUSSANGES, *paraissant à la porte du fond. Il est en bras de chemise.*

Y aura-t-il moyen d'avoir une cravate aujourd'hui ?... Voilà une heure que je cherche... Tout est en désordre !

M^{ME} VOUSSANGES.

Ah ! mon ami, je te conseille de te plaindre... Il faudrait que tu sois servi à la minute, et tu ne t'occupes pas de savoir si je suis prête, moi... Les hommes, quels égoïstes !

VOUSSANGES.

Il n'y a pas d'égoïsme là-dedans. J'ai besoin d'une cravate.

M^{ME} VOUSSANGES.

Et moi j'avais besoin d'une bonne pour mettre de l'ordre dans la maison... Tu t'en es chargé, et il n'arrive personne... Une autre fois, je ferai mes commissions moi-même.

VOUSSANGES.

Ce n'est pas ma faute, si le placeur m'a manqué de parole. Il devait m'en envoyer une, ce soir, à cinq heures, au plus tard.

M^{ME} VOUSSANGES.

Une coureuse¹ probablement qui a jugé utile d'aller se promener, avant de commencer le service... Quand elle viendra, je la flanque à la porte !

1. Femme recherchant des aventures galantes.

VOUSSANGES.

Je te demande pardon. Le placeur a sur elle les meilleures références.

M^{ME} VOUSSANGES.

Enfin, dans tous les cas, ça ne nous avance guère... Il est l'heure de partir... Tout est en l'air, et je ne suis pas même coiffée... Devant monsieur Luzard, je vais avoir une honte...

LÉONCE.

Monsieur Luzard va venir ?

M^{ME} VOUSSANGES.

Parfaitement. Il a eu l'extrême obligeance de nous offrir des places dans son landau¹. (*À Voussanges.*) Et on ne sera pas prêt, sauf Céleste qui n'a qu'elle à penser, qui n'a plus de mari, elle... Isidore, vous finirez par vous aliéner tous vos amis ! (*Se tournant vers M^{me} Mercœur qui joue de l'éventail.*) Monsieur Luzard... la distinction même... un gentilhomme qui a eu pour nous toutes les bontés... La semaine dernière encore, il a bien voulu se charger de Léonce que nous ne pouvions pas emmener... C'est à lui que monsieur Voussanges doit un avancement...

VOUSSANGES.

Mérité, ma chère !

M^{ME} VOUSSANGES.

Et si monsieur Voussanges obtient la croix au 14 juillet prochain, c'est encore à monsieur Luzard qu'il le devra... Et voilà comme on traite ici le baron Luzard !

VOUSSANGES, *sévère.*

Personne mieux que moi ne sait ce que je dois au baron, et il est

1. Voiture tirée par des chevaux.

inutile de me le rappeler tout le temps ! (*Un temps.*) Maintenant, qui est-ce qui va reconduire Léonce tout à l'heure ?

M^{ME} VOUSSANGES.

Ce n'est pas moi, mon ami, ni Juliette qui a trop à faire ici, et d'ailleurs, on ne peut pas laisser la maison toute seule.

LÉONCE.

Mais, papa, je le disais il y a un instant, je puis bien rentrer tout seul.

VOUSSANGES.

Ce ne serait pas convenable !

LÉONCE.

Mes camarades...

VOUSSANGES

Il ne s'agit pas de tes camarades... le quartier n'est pas sûr... on y fait des rencontres auxquelles on ne doit pas exposer un enfant.

LÉONCE.

C'est votre faute aussi... On n'a pas idée de ça... Nous habitons à deux pas du collègue Rollin, et vous m'enfermez, comme si vous demeuriez en province... Si j'étais externe, je monterais me coucher et tout serait dit.

VOUSSANGES *solennel.*

À ton âge, mon fils, j'étais au collège de Beauvais, et je ne me serais pas permis d'adresser à mes parents de semblables réflexions... j'ai été élevé sévèrement, et tu vois ce que je suis.

JULIETTE, *entrant.*

Madame !... Monsieur le baron Luzard !

Rumeur et affolement général.

M^{ME} MERCCEUR.

Le baron !

LÉONCE.

Le baron !... Ah ! chouette !...

VOUSSANGES.

Ah ! sapristi !... Ne le faites pas entrer là... je suis en bras de chemise !

M^{ME} VOUSSANGES, *toute bouleversée.*

Le baron !... Juliette, faites-le entrer au salon !

Juliette sort.

SCÈNE 4

Les mêmes, Luzard, en habit noir, puis Victor.

LUZARD, *s'avançant.*

Mais je suis de la famille !

VOUSSANGES.

Oh ! mon cher ami, combien je suis confus de vous recevoir dans ce simple appareil.

M^{ME} VOUSSANGES, *vivement.*

Ne l'écoutez pas ! Tout ça, c'est de sa faute... (*à Voussanges.*) Monsieur Voussanges, faites-moi le plaisir d'aller vous habiller... vous trouverez une cravate dans le second tiroir de l'armoire... à gauche.

VOUSSANGES.

Mais, ma chère, il n'y en a pas.

M^{ME} VOUSSANGES.

Il y en a.

VOUSSANGES.

Je te dis qu'il n'y en a pas !

M^{ME} VOUSSANGES, *lui indiquant la porte de la chambre.*

Je t'en prie.

VOUSSANGES *à Luzard.*

Vous permettez ?

LUZARD.

Faites donc !

Voussanges sort.

M^{ME} VOUSSANGES.

Mon cher baron, vous me voyez absolument désolée... Depuis trois jours, pas de bonne... Ce qui vous explique ce couvert encore mis, tout ce désordre... J'avais compté sur monsieur Voussanges... mais vous le connaissez, n'est-ce pas ?... Je vous en prie, passez donc au salon... Je serai prête dans un instant.

LUZARD.

Non, non... Ah ! madame, vous n'allez pas faire de cérémonies avec moi ! D'abord, nous avons tout le temps... Ma voiture attendra...

M^{ME} VOUSSANGES.

Quel homme charmant vous êtes !

JULIETTE, *entrant.*

Madame, c'est Victor.

M^{ME} VOUSSANGES.

Enfin !... (*À Luzard.*) Vous m'excusez... le coiffeur...

LUZARD.

Comment donc !

Victor entre, salue et attend M^{me} Voussanges.

M^{ME} VOUSSANGES.

Juliette, enlevez le couvert ! (*À M^{me} Mercœur.*) Céleste, je t'en prie, accompagne monsieur le baron au salon.

M^{me} Voussanges et Victor entrent dans la chambre.

LUZARD.

Alors, tu n'en es pas sûr, mon pauvre Léonce ?

LÉONCE.

Avec papa, vous savez...

LUZARD, *offrant le bras à M^{me} Mercœur.*

Excusez-moi, chère madame... Passons au salon, puisque madame Voussanges le désire.

M^{ME} MERCŒUR, *arrêtant Luzard et le regardant brusquement dans les yeux.*

Vous êtes allé aux Folies-Bergères, l'autre soir... vous avez soupé avec des femmes ?

LUZARD, *abasourdi.*

Oui... Pourquoi ?

M^{ME} MERCŒUR.

Ingrat, va !

LUZARD.

Ah ! je vous assure, chère madame... Léonce !... Viens donc ! Viens donc !

Ils sortent ; Léonce les suit.

SCÈNE 5

Juliette puis Félicie.

JULIETTE, *enlevant le couvert.*

Quelle drôle de maison ! C'est moi qui n'aimerais pas vivre ici !
(*On sonne.*) Allons bon ! Encore quelqu'un !

Elle va ouvrir.

FÉLICIE *à la cantonade*¹.

Monsieur Voussanges, s'il vous plaît ?

JULIETTE.

C'est ici, mademoiselle... Qu'est-ce que vous désirez ?

FÉLICIE, *s'avançant.*

Je suis la nouvelle bonne.

Félicie entre, elle est coiffée d'un foulard rouge à la bordelaise.

JULIETTE.

Donnez-vous donc la peine d'entrer. (*La dévisageant.*) Ah ! c'est vous que monsieur Voussanges ce matin...

FÉLICIE, *réservee.*

Oui, mademoiselle.

1. Depuis les coulisses ou, ailleurs, en s'adressant à un personnage censé se trouver dans les coulisses.

JULIETTE.

Vous arrivez bien. Depuis trois jours, c'est moi qui ai tout l'ouvrage, et vous savez, si ça devait continuer plus longtemps...

FÉLICIE.

C'est vous que je remplace, mademoiselle ?

JULIETTE.

Mais non, je suis la bonne de madame Mercœur, la petite dame du second, la cousine à monsieur Voussanges... Asseyez-vous donc ; je vais aller prévenir madame.

Voussanges entre.

SCÈNE 6

Juliette, Félicie, Voussanges. Il est en habit noir.

VOUSSANGES, *sans voir Félicie qui s'est levée.*

Juliette, une brosse. (*Un temps.*) Qu'est-ce qui vient de sonner ?

JULIETTE, *désignant Félicie.*

Mademoiselle, la nouvelle bonne.

VOUSSANGES, *avec une sensation agréable contemplant Félicie.*

Ah ! oui, la nouvelle bonne envoyée par la rue Montmartre... celle que j'ai retenue ce matin... Un peu tard !... Très bien !... Très bien !... (*Un temps. Examinant toujours Félicie.*) Très bien !... (*Un grand temps.*) Laissez-nous, Juliette.

Juliette sort.

SCÈNE 7

Félicie, Voussanges.

VOUSSANGES, *s'asseyant, à Félicie qui reste debout, les yeux modestement baissés.*

Vous avez le bulletin du placeur ?

FÉLICIE, *tirant un bulletin de sa poche.*

Monsieur, voilà !

VOUSSANGES, *prenant le papier et lisant.*

Félicie Barba, vingt-deux ans, née aux Coussières, près Piégut (Dordogne). (*Relevant la tête.*) Alors, vous vous nommez Félicie ?

FÉLICIE.

Oui, monsieur... Félicie Barba.

VOUSSANGES.

Vous êtes du Périgord... le pays des truffes ?

FÉLICIE.

Oui, monsieur... Piégut est près de Nontron...

VOUSSANGES.

Nontron... les petits couteaux¹ !... Et vous savez faire la cuisine ?

1. Depuis le XVIII^e siècle, la ville de Nontron est réputée pour sa fabrication de couteaux miniatures.

FÉLICIE.

Si monsieur n'est pas trop difficile, je crois...

VOUSSANGES.

Oh ! ce n'est pas seulement monsieur qu'il s'agira de contenter... Il y a Madame, et j'ai un fils au collège... Vous pensiez peut-être que j'étais garçon ?

FÉLICIE, *avec un geste indécis.*

Heu !...

VOUSSANGES.

À la maison, le travail n'est pas énorme... Madame Voussanges est active... elle fait sa chambre elle-même... Ce que nous cherchons, c'est une domestique fidèle, dévouée. Vous paraissez une honnête fille... Depuis quand êtes-vous à Paris ?

FÉLICIE.

Depuis avant-hier, monsieur.

VOUSSANGES.

Et vous avez servi déjà ?

FÉLICIE.

À Bordeaux, oui, monsieur.

VOUSSANGES.

Chez qui ?

FÉLICIE.

Rue Guillaumne-Brochon, famille Moncirel.

VOUSSANGES.

Vous avez des certificats ?

FÉLICIE, *tirant un papier de sa poche.*

Oui, monsieur.

VOUSSANGES, *après avoir lu.*

Oui... Oui... Très bien !... Ils ont l'air de vous apprécier beaucoup, les Moncirel... Que faisiez-vous chez eux ?

FÉLICIE.

Mais... un peu de tout, monsieur... J'étais bonne à tout faire.

VOUSSANGES.

Bonne à tout faire ?... (*Un temps.*) Pourquoi les avez-vous quittés ?

FÉLICIE.

Je voulais venir à Paris.

VOUSSANGES.

Vraiment !... Vous êtes franche au moins, vous... J'aime la franchise, moi... C'est une qualité de plus en plus rare... Donc, ma fille, vous désirez connaître Paris, et vous êtes venue dans l'intention...

FÉLICIE.

De travailler... Je vous ai coupé, pardon, monsieur !

VOUSSANGES, *débonnaire.*

Ça ne fait rien... rien du tout... (*Plus grave.*) Vous avez encore vos parents ?

FÉLICIE, *humblement.*

Mon père et ma mère habitent au village des Coussières, près Piégut. Ils sont métayers de monsieur de Magnac, c'est-à-dire que, n'étant plus en force, ils travaillent avec des cousins à nous qui tiennent la métairie... Les pauvres vieux, ils affanent

durement leur morceau de pain, et si je pouvais leur venir en aide...

VOUSSANGES.

Très bons sentiments, ça !... C'est parfait ! (*Un temps.*) Qu'est-ce que vous gagniez à Bordeaux ?

FÉLICIE.

Quinze francs, par mois, monsieur, et une paire de bottines à la Noël.

VOUSSANGES.

Quinze francs ?... Quinze francs ?... Ils ne se ruinent pas, les Bordelais ! (*Il examine longtemps la jeune femme et la regarde fixement.*) Vous aurez trente-cinq francs, et pour les bottines, vous vous arrangerez avec madame Voussanges. L'appartement est au premier... Ce n'est pas haut, et il y a tout de même un balcon et de l'air... Le quartier s'embellit, tous les jours... Du reste, quand il faudrait descendre et monter un peu, vous devez avoir... de bonnes jambes...

FÉLICIE, *touchant ses jupes.*

Dame, oui, monsieur...

VOUSSANGES.

Parlons pas de ça...

FÉLICIE.

Faut-il faire monter ma malle ?

VOUSSANGES.

Votre malle est en bas ?

FÉLICIE.

Oui, monsieur, chez le concierge.

VOUSSANGES.

Eh bien, allez dire qu'on la monte... (*Félicie sort. Il se lève, et marche en la suivant des yeux.*) Saprissi, la belle fille !

Paraît M^{me} Mercœur.

SCÈNE 8

Voussanges, M^{me} Mercœur, puis Luzard et Léonce.

M^{ME} MERCŒUR.

Partons-nous, oui ou non ?

VOUSSANGES, *d'un air distrait.*

Le coiffeur Victor est toujours à son travail... (*Éclatant.*) Ah ! ma chère Céleste, nous avons enfin une bonne ! Je crois avoir déniché..

M^{ME} MERCŒUR, *narquoise.*

Une perle ?

VOUSSANGES, *se contenant.*

Une excellente domestique.

M^{ME} MERCŒUR, *indifférente.*

Tant mieux ! (*Jouant de l'éventail.*) Et vous ne m'avez pas encore dit un mot aimable sur ma toilette quart de deuil ?

VOUSSANGES, *poli.*

Très bien !... Très bien !...

Luzard et Léonce sortent du salon.

LUZARD, *à Léonce.*

Madame Mercœur m'a fait une scène, à cause de tes ragots, et quand je te sortirai... Ah ! tu es un joli mufle !

LÉONCE, *tournant son képi entre ses mains.*

Mais, monsieur Gustave...

VOUSSANGES, *à Luzard.*

Mon cher baron, je suis content du bureau de placement... Il nous a envoyé une bonne de choix.

LUZARD, *à part.*

Ça m'est bien égal ! (*Haut, à Voussanges*) Alors vous avez une nouvelle servante ?

VOUSSANGES, *gravement.*

Oui, une provinciale qui ignore Paris... Nous la formerons. Pour moi, elle vaut mieux avec ses naïvetés que toutes ces Parisiennes poussées on ne sait où, fruits du vice de la Babylone moderne ! (*Un temps.*) La province, elle, la province, a des trésors de probité et de dévouement. Nous sommes des provinciaux, nous !

LÉONCE, *à part.*

Il est bien solennel, papa, et bien vieux jeu !

M^{ME} MERCŒUR, *à Luzard.*

Demain, baron, c'est mon jour, et je compte sur vous.

LUZARD, *ennuyé.*

Parfaitement, madame.

M^{ME} MERCŒUR.

Baron, ce soir, vous me devez la première valse...

LUZARD.

Un gentilhomme se doit à la maîtresse de maison qu'il conduit et madame Voussanges pourrait se formaliser...

M^{ME} MERCCEUR, *à part.*

Il ne pense qu'à elle ! (*Haut, à Luzard.*) Alors la seconde ?

LUZARD, *agacé.*

Oui, oui, madame...

On frappe à la porte.

VOUSSANGES

Entrez !

LUZARD, *à part.*

Oh !... cette veuve est un rasoir, un sheffield¹ de première qualité !

1. Rasoir en forme de coupe-choux fabriqué à Sheffield en Angleterre.

SCÈNE 9

Les mêmes, Félicie.

FÉLICIE, *entrant et s'inclinant devant M^{me} Mercœur.*

Madame, la concierge vient de monter ma malle au sixième.

M^{ME} MERCCEUR, *avec hauteur.*

Qu'est-ce que cela me fait ? (*Elle lui tourne le dos.*)

FÉLICIE.

Pardon, je...

VOUSSANGES, *empressé.*

Madame n'est pas madame Voussanges.

LÉONCE, *à Luzard.*

Gentille, hein, la bonne à papa.

LUZARD, *à Léonce.*

Veux-tu bien te cacher !... (*Il braque son monocle sur Félicie, à part.*)

Fichtre !

VOUSSANGES, *à Félicie.*

Madame va venir.

FÉLICIE, *baissant les yeux.*

Bien, monsieur...

LUZARD, *à Félicie.*

Vous n'êtes pas de Paris, vous ?

FÉLICIE.

Non, monsieur.

VOUSSANGES, *intervenant gaiement.*

Ça se voit bien, mon cher baron !... Voyons !... C'est une Périgourdine, une Gasconne, une brave fille tout de même... Excellents états de service...

LÉONCE, *à part.*

Et un galbe !

VOUSSANGES, *s'apercevant du trouble de Léonce.*

Léonce, va donc voir si ta mère est prête ! (*À Félicie, pendant que Léonce s'éloigne.*) Je ne suis pas de ceux qui croient que l'autorité d'un père de famille est simplement bornée à l'ordre intérieur de la maison. Il faut qu'au dehors, nos domestiques se respectent. Je n'ai pas besoin de vous recommander la décence en toutes choses. Vous entrez dans un foyer honnête... Ne l'oubliez jamais...

LUZARD.

Elle est rigolo avec son machin rouge !

M^{ME} MERCCEUR, *regardant Félicie de sa face à main², et parlant assez haut pour être entendue de la servante.*

Pourvu qu'elle se tienne les mains propres !

Félicie lève les yeux, réprime une colère et retrouve son immobilité.

1. Silhouette harmonieuse.

2. Sorte de lunettes que l'on porte à ses yeux à l'aide d'une manche.

VOUSSANGES.

Vous allez dîner.

FÉLICIE.

Merci, monsieur, j'ai dîné.

SCÈNE 10

Les mêmes, M^{me} Voussanges, puis Juliette, puis Victor.

M^{ME} VOUSSANGES, *entrant. Elle est en toilette de bal.*

Voici la bonne... Bien... (*À Luzard.*) Oh ! pardon, pardon...

LUZARD.

Je vous en prie, madame...

M^{ME} VOUSSANGES, *à Félicie, avec volubilité.*

Vous savez faire la cuisine ? Vous avez des certificats ?

VOUSSANGES, *intervenant.*

Mais oui, Valentine, je l'ai interrogée.

M^{ME} VOUSSANGES, *à Félicie.*

Vous changerez votre coiffure ; vous mettrez un bonnet de linge.

VOUSSANGES, *avec un accent de reproche.*

Pourquoi ?

M^{ME} VOUSSANGES.

Ce sera plus convenable.

LUZARD.

Mais moins original !

M^{ME} VOUSSANGES, *à Félicie.*

Avez-vous des bonnets ?

FÉLICIE.

Non, madame.

M^{ME} VOUSSANGES.

Je vous donnerai de l'argent, demain matin, et vous en achèterez. (*Un temps.*) Ma fille, chez nous, il n'y a rien à frotter... le frotteur vient tous les mardis ; il n'y a rien à laver, et le travail n'est pas bien lourd. Vous pouvez être heureuse... Le voudrez-vous ?

FÉLICIE.

J'essaierai de me rendre digne des bontés de madame.

VOUSSANGES, à *Luzard*.

Nous partons, offrez donc le bras à madame Voussanges ! (*À Léonce qui roule des yeux, sur le seuil de la porte.*) Toi, nous allons te déposer à Rollin.

LÉONCE, *vexé*.

Mais, puisqu'il y a la bonne ?

VOUSSANGES, *lui montrant la porte*.

Passes devant !

Léonce sort.

LUZARD, *offrant le bras à M^{me} Voussanges*.

Vous êtes adorable !

M^{ME} VOUSSANGES.

Baron ! (*À Juliette qui entre.*) Juliette, montrez le service à mademoiselle.

Au moment où sortent Luzard et M^{me} Voussanges, Voussanges et M^{me} Mercœur, le coiffeur Victor paraît sur le seuil de la chambre.

SCÈNE 11

Félicie, Juliette, Victor

VICTOR, *contemplant Félicie et faisant claquer sa langue.*

Fi... ou !...

JULIETTE.

Ouf ! on respire ! (*À Félicie.*) Une jolie baraque !... Vous m'en direz des nouvelles !

FÉLICIE, *résignée.*

On se fait à tout pour vivre.

JULIETTE.

Sans doute. Du reste, chacun son lot, et moi, j'en vois de grises et de vertes avec ma toquée.

VICTOR, *s'approchant.*

En effet, c'est un type, madame Mercœur... la veuve qui cherche !

JULIETTE, *à Victor.*

Tiens, vous êtes encore là !

VICTOR, *saluant Félicie.*

Mademoiselle...

JULIETTE, *à Victor.*

Mademoiselle Félicie, la nouvelle de la maison. (*À Félicie.*) C'est monsieur Victor, le coiffeur de ces dames.

VICTOR, *galamment à Félicie.*

Je vois à votre délicieux foulard rouge que vous êtes de chez nous...
ou à peu près, mademoiselle...

FÉLICIE.

Monsieur est périgourdin ?

VICTOR.

Non, je n'ai pas cet honneur ; je suis un enfant de Limoges, mais
Bordeaux, Périgueux... Limoges... (*Il soupire.*) Ça me fait quelque
chose de vous admirer en foulard !

JULIETTE.

Vous ne l'admirez pas longtemps. Madame exige le bonnet.

VICTOR.

Quel dommage ! (*Vivement à Félicie.*) Me permettez-vous de vous
coiffer à la Parisienne ?

FÉLICIE.

Merci, monsieur. Je me coifferai toute seule demain.

JULIETTE.

Laissez-vous donc faire...

VICTOR.

Tant que je serai là, je ne souffrirai pas !... (*Il avance une chaise.*)
Tenez... asseyez-vous... devant la cheminée... Il y a bon feu...
(*Montrant la porte de la chambre.*) Nous serons mieux que là-bas...
on gelait !... Je reviens, mademoiselle.

JULIETTE, *à Félicie.*

Vous avez de la veine, vous. C'est un rude coiffeur, monsieur
Victor !

Victor est entré dans la chambre ; il en sort aussitôt portant un peignoir dont il enveloppe Félicie, et tandis qu'il range sur un guéridon voisin ses instruments professionnels et leurs accessoires, Félicie enlève son foulard et en secouant la tête déroule ses cheveux.

VICTOR, *passant le démêloir.*

On a plaisir à travailler ça ! Baissez la tête, s'il vous plaît... Un peu à droite... Bien, merci... (*Il enfonce le peigne.*) Je ne vous fais pas de mal ?

FÉLICIE.

Non, monsieur.

VICTOR.

Parla Patôa ?

FÉLICIE, riant.

Crézé !

JULIETTE.

Je descends voir quelqu'un au Delta, et je remonte... Pas de bêtise, les pays ! (*Elle sort.*)

SCÈNE 12

Félicie, Victor.

VICTOR, *débouchant le flacon.*

Et maintenant, un peu d'essence d'Arabie ?

FÉLICIE, *hésitant.*

Mais, c'est cher, monsieur... l'Arabie ?

VICTOR.

Pour vous, mademoiselle Félicie, il n'y a rien de cher !

Tout en couvrant la jeune fille d'œillades amoureuses, Victor imbibes la chevelure.

FÉLICIE.

Alors, monsieur Victor, vous êtes limousin ? Je connais Limoges ; j'y suis allée aux foires de Saint-Loup¹.

VICTOR, *facétieux.*

Et c'est là... où vous l'avez vu ?

FÉLICIE, *jouant l'ignorante.*

Qui ?

VICTOR, *en se penchant vers elle.*

Le Loup ?

1. Foires créées au XVI^e siècle en l'honneur de Saint-Loup, évêque de Limoges au VII^e siècle.

FÉLICIE, *riant*.

Chut ! Voulez-vous bien vous taire ! (*Gravement.*) Moi, je viens à Paris, avec l'idée d'une position, et... comprenez... on a besoin d'être sérieuse.

VICTOR.

Vous avez raison mademoiselle. (*Un temps.*) Hélas ! il ne suffit pas toujours d'être sérieux pour arriver... Ainsi, moi, je suis un travailleur, et je végète dans ma boutique de la rue Rochecouart... Le quartier ne vaut rien... Que voulez-vous, quand on n'a pas de protection !... (*Il prend un fer qui chauffait dans une boîte ad hoc ; il l'approche de ses lèvres, le tourne pour le refroidir.*) Je reste tout seul ; je fabrique moi-même ma popotte... J'aime la lecture ; j'apprends de belles phrases... J'aime assez à phraser... (*Il approche le fer de ses lèvres et commence le travail de la chevelure.*) Quels beaux cheveux !

FÉLICIE.

Monsieur Victor, vous me flattez. Ça ne m'ennuie pas... Vous causez si bien, et vous avez l'air d'un bon garçon... Et pas bête, ma foi !

VICTOR, *inspiré*.

Je sens que je fais un chef-d'œuvre ! (*Il pose le fer et reprend le démêloir.*) Je trace une raie, je fais un bandeau et je divise pour régner, en empereur, sur vos frondaisons blondes. (*Tout en parlant, il opère.*) Un peu d'huile, mademoiselle ? (*Il verse de l'huile entre ses mains et ondoie légèrement la chevelure.*) Les pommades sont trop grassieuses... Ne vous servez jamais de pommade. (*Il se frôle voluptueusement contre Félicie, sous le prétexte de réduire avec un bâton de cosmétique les frisettes rebelles.*) Voyez-vous, mademoiselle, la chevelure est le principal ornement du beau sexe, et les pauvres filles bazardent tout, avant de sacrifier leurs cheveux... On dit : les dents !... Sans doute, les dents ont leur utilité et leur charme ; mais une dame peut fermer la bouche ou se payer un râtelier... Au besoin, si la langue lui manquait, elle pourrait parler par signes, et il y a

des hommes qui ne détesteraient pas ça !... Mais, les cheveux !... les cheveux !... Tout est là, toute la grâce, toute la séduction, tout le printemps des femmes ! (*Il va prendre une brosse.*)

FÉLICIE *à part.*

Ah ! je jubile d'être servie pour la première fois... (*Haut.*) Vous êtes joliment adroit, monsieur Victor !

VICTOR, *passant la brosse.*

Je suis un artiste ? Oh ! oui !... (*Bombant la chevelure avec ses mains.*) Mais un garçon très simple... pas trop coureur et qui aime son métier... (*Grave.*) Mon rêve serait un établissement sur les grands boulevards... le moyen ? Je verrai plus tard, si je me marie... (*S'éloignant d'un pas pour juger le travail.*) Il me semble que je monterais très haut, si j'avais de ça... (*Il fait glisser son index sous le pouce, bombe un peu le côté droit de la chevelure et va chercher une petite glace qu'il présente à Félicie.*) Comment vous trouvez-vous ?

FÉLICIE, *se mirant dans la petite glace.*

Oh ! c'est coquet !

VICTOR, *prenant un vaporisateur.*

Voilà, mademoiselle !

Félicie ondule de la tête, sous la rosée du parfum. Victor la débarrasse du peignoir ; elle se lève.

FÉLICIE.

Je vous dois, monsieur ?

VICTOR, *s'inclinant, le peignoir sur un bras.*

C'est moi qui vous dois l'honneur de vous avoir servie, en artiste.

FÉLICIE, *tirant son porte-monnaie.*

Mais, je ne veux pas !

VICTOR.

Je n'accepterai rien ! Au revoir, mademoiselle, et bonne chance !

Il va pour sortir et s'arrête sur le seuil.

FÉLICIE.

Embrassez-moi donc ; vous en mourez d'envie !

VICTOR, *accourant.*

Oh !

Il l'enveloppe de ses bras.

FÉLICIE, *modérant l'étreinte de Victor.*

Savez... gentiment... en cousins... en pays...

VICTOR, *enflammé.*

Alors... sur les cheveux, mademoiselle !... L'artiste embrasse son œuvre !...

Il baise la chevelure, et s'éloigne ; puis, à la porte, il s'arrête et envoie de la main un dernier baiser qui siffle joyeusement dans l'air. – Il sort.

FÉLICIE, *charmée.*

Il est gentil ce garçon-là !... (*Elle va et vient dans l'appartement, regarde.*) C'est bien ici !... Très bien !... (*Elle s'assied en un fauteuil et étend les jambes.*) Té ! Je me sens déjà chez moi !

Rideau.

ACTE II

Un petit salon bourgeois. Au fond, à gauche, porte de la salle à manger ; au fond, à droite, porte de l'antichambre. Entre les deux, une cheminée. À gauche, en pan coupé, porte donnant sur une véranda. À droite, porte de la chambre de M^{me} Voussanges. À gauche, premier plan, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

*Voussanges, Bagois, puis M^{me} Voussanges et M^{me} Mercœur,
puis Félicie et Léonce.*

Voussanges et Bagois entrent en scène.

BAGOIS.

Permettez ! permettez, monsieur le chef de bureau... Dans le mémoire que j'ai eu l'honneur de présenter à MM. les membres de la Chambre des députés, je dis textuellement : Tout impôt, quelles qu'en soient la forme et l'assiette, se perçoit, en définitive, sur le produit collectif. En conséquence, toute taxe fiscale se réduit à une taxe de consommation, et par le mouvement des valeurs...

VOUSSANGES.

Mais non, Bagois, mais non !

BAGOIS, prenant Voussanges par le collet de sa redingote, et l'entraînant vers le canapé à l'avant-scène de droite.

Permettez, monsieur le chef de bureau, permettez ! (*Ils s'assoient.*) Dans la troisième partie de mon mémoire, je dis textuellement : Si l'on envisage l'impôt au point de vue historique, économique et politique, en France et à l'étranger, si on cherche à classer rationnellement les différentes taxes, à montrer leurs relations mutuelles, leurs effets et les lois de leur formation, on arrivera indubitablement à admettre l'urgence des études péréquatives¹.

1. Concernant les systèmes de répartition des impôts.

VOUSSANGES, *solennel*.

Bagois, n'oubliez pas le mot de Proudhon : « La péréquation de l'impôt est, dans l'ordre économique, ce que la quadrature du cercle, la trisection de l'angle, la duplication du cube, sont dans les mathématiques... » Bagois, vous rentrez dans le domaine de l'utopie, car au point de vue administratif et financier..

M^{ME} VOUSSANGES, *entrant*.

Voyons, si nous prenions le café, tranquillement. Vous avez bien le temps de discuter au ministère. (*Montrant M^{me} Mercœur qui entre par la porte de la véranda.*) Du reste, voici madame Mercœur qui n'entend rien aux chiffres, pas plus que moi, et que les questions du budget n'intéressent guère, je vous assure.

BAGOIS, *se levant et s'inclinant galamment*.

Excepté celles du budget intérieur.

VOUSSANGES, *gracieux*.

Ah ! excellent, celui-là ! (*À M^{me} Mercœur qui s'avance.*) Ma chère cousine, je te présente monsieur Évariste Bagois, mon sous-chef (*montrant le large ruban violet dont est ornée la boutonnière de Bagois*), qui vient d'être l'objet d'une distinction flatteuse pour son remarquable travail sur l'assiette de l'impôt et qui a bien voulu déjeuner à la maison.

BAGOIS, *clignant de l'œil vers la boutonnière*.

Madame...

VOUSSANGES, *se retournant*.

Où diable est Léonce ?

M^{ME} MERCCEUR, *aigrement*.

En passant, je viens de l'apercevoir dans la cuisine.

VOUSSANGES, *à part.*

Il y est donc toujours fourré ! (*Haut, à Félicie qui entre portant un plateau chargé de tasses, qu'elle pose sur le guéridon placé à l'avant-scène de gauche.*) Dites donc à monsieur Léonce de venir ici.

LÉONCE, *paraissant.*

Me voici, papa !

M^{me} Mercœur s'assied devant le guéridon. M^{me} Voussanges présente les tasses à Bagois et à Voussanges et Léonce la suit, offrant du sucre.

VOUSSANGES, *prenant la tasse.*

Eh bien, mon cher Bagois, avez-vous bien déjeuné ?

BAGOIS.

Ma foi oui, je suis tout à fait à mon aise. Il y avait surtout un plat...

VOUSSANGES.

La royale de lièvre ! Une recette du Périgord !... Le triomphe de Félicie !

BAGOIS, *se tournant vers Félicie.*

Ah ! mademoiselle est de la Dordogne ? Une contrée superbe... un rendement excellent.

FÉLICIE.

Oh ! depuis le phylloxera !...

BAGOIS.

Et comment avez-vous nommé ce plat délicieux ?

FÉLICIE.

La royale de lièvre !

1. Maladie de la vigne provoqué par l'insecte qui porte son nom.

BAGOIS.

Prenez garde, monsieur Voussanges... une royale en République...
Prenez garde !... On pourrait y voir un hommage indirect à la monarchie, et notre gouvernement...

VOUSSANGES, *riant*.

L'estomac n'a pas d'opinion, Bagois !

BAGOIS.

Je suis de cet avis, et dussé-je me compromettre, j'exprime le regret que madame Bagois n'ait pas été là pour prendre la recette.

M^{ME} VOUSSANGES.

La voulez-vous ? Félicie va vous la donner.

BAGOIS.

Très volontiers, madame !

VOUSSANGES.

Allez, Félicie !...

FÉLICIE.

Mon Dieu, c'est bien simple. Quand vous avez dépouillé et vidé votre lièvre, faites une farce, soit avec du porc, soit avec des restes de volailles rôties. Farcissez le lièvre ; puis mettez-le dans une cocotte avec des bardes de lard, dessus et dessous, un oignon, une carotte, un petit bouquet à trois branches, thym, lavande, persil. Salez, poivrez !... Hachez le foie avec des échalotes et du lard ; délayez dans ce hachis le sang que vous avez gardé ; à défaut de sang de lièvre, prenez du sang de volaille, ajoutez un verre de bouillon, un quart de verre de vinaigre. Placez le hachis sur le feu, en tournant toujours jusqu'à presque ébullition. Alors passez, et versez sur votre lièvre. Faites cuire trois heures et servez chaud, après avoir planté tout autour du plat des feuilles de laurier... Voici,

monsieur, la royale de lièvre, le plat du Périgord. (*S'emballant, un poing sur la hanche.*) Mais, c'est encore bien meilleur froid, le matin avec du vin blanc !... Avant de partir pour la chasse, les messieurs de chez nous...

M^{ME} VOUSSANGES.

Félicie, Félicie... vous avez donné la recette... Ne fatiguez pas monsieur.

BAGOIS, à M^{me} Voussanges.

C'est un peu compliqué, et si j'osais, madame, je vous prierais de me l'écrire.

VOUSSANGES.

Madame Voussanges vous préparera ça !

Félicie sort.

LÉONCE, *marchant derrière Félicie.*

Papa, veux-tu que j'aille l'écrire ?

VOUSSANGES

Non... reste ici... ça regarde ta mère !

SCÈNE 2

Les mêmes, moins Félicie.

M^{ME} MERCCEUR, à M^{me} Voussanges.

Ta Félicie !... tu ne la trouves pas un peu familière ?

VOUSSANGES.

Félicie est de la maison... presque de la famille ! (*Se tournant vers Bagois.*) C'est une servante dévouée et comme on en rencontre peu.

BAGOIS.

Et il y a longtemps qu'elle est à votre service ?

VOUSSANGES.

Un an environ, et c'est moi qui ai déniché cet oiseau rare... Une fille qui refuse chez les fournisseurs le sou du francs !

M^{ME} VOUSSANGES.

Et ses cuivres !... Ah ! nous pouvons manger sans crainte. Tout est propre... Il faut voir !

M^{ME} MERCCEUR.

Eh bien, moi, je ne la trouve pas franche !... Elle a un de ces regards... et, je ne crois pas, dans le peuple, à ce désintéressement. (*Regardant Voussanges.*) Soyez bien sûr que si elle refuse le sou du franc, elle se rattrape.

VOUSSANGES.

Et comment ça ?

M^{ME} MERCCEUR, *perfide*.

Je ne sais pas... moi... C'est à vous...

VOUSSANGES, *impatié*.

Tu la critiques toujours ! Tu te fais l'écho des méchancetés de toutes ces péronnelles du sixième étage qui lui en veulent parce qu'elle se tient à sa place et qu'elle évite de frayer avec elles... Du reste, je l'ai aidée en cette résistance, et pour l'éloigner du troupeau corrompue, je l'ai fait descendre ici ; elle habite avec nous. Et c'est ainsi que nous avons pu la garder dans toute sa naïveté campagnarde. Jamais, nous n'avons été servis comme cela, est-ce vrai, Valentine ?

M^{ME} VOUSSANGES.

C'est vrai !

VOUSSANGES.

Quand je pars, le matin, tout est en ordre. Quand je rentre, le dîner est prêt, et je ne me souviens pas d'avoir eu un seul reproche à lui adresser.

M^{ME} MERCCEUR.

Ça ne fait rien ; moi, je me méfierais.

Léonce sort mystérieusement.

M^{ME} VOUSSANGES.

Mais, Céleste, songe donc que nous ne donnons plus notre petit linge à la blanchisseuse... Félicie fait deux savonnages par semaine... et d'une blancheur !... En obtiendrais-tu autant de la tienne ?

M^{ME} MERCCEUR.

Juliette a bien des défauts, et je ne changerais pas tout de même.

VOUSSANGES, *se levant.*

Et moi, je suis d'avis, si madame Voussanges y consent, d'augmenter Félicie... On ne saurait trop – en ces temps de démoralisation – encourager les vertus domestiques ! (*À M^{me} Voussanges.*) Penses-tu, Valentine, que quarante francs par mois, seraient une rémunération suffisante ?

M^{ME} VOUSSANGES.

Isidore, ne pressons rien... Il ne faut pas gâter les gens... attendons une occasion.

VOUSSANGES.

À ta volonté, ma chère... Mais en principe, tu es d'avis qu'une augmentation est légitime...

M^{ME} VOUSSANGES.

Oh ! parfaitement !

VOUSSANGES, *se tournant vers M^{me} Mercœur.*

Céleste, il n'y a pas de meilleur juge que la maîtresse de maison, et je suis heureux de me trouver en parfaite harmonie avec madame Voussanges sur ce point particulier.

BAGOIS, *se levant, après avoir consulté sa montre.*

Monsieur Voussanges... bientôt deux heures... on ne s'ennuie pas... mais le devoir...

VOUSSANGES.

Nous avons encore quelques minutes, et d'ailleurs, pour nous, il n'y a pas de feuille de présence à signer.

BAGOIS.

Mais, l'exemple ?

VOUSSANGES.

Une fois n'est pas coutume ! (*Un temps.*) À propos, Valentine, tu sais que Bagois est amateur de serins... Montre-lui donc la volière... Nous possédons, mon cher, une variété de canaris, qui, j'en suis sûr, manque à votre collection.

BAGOIS.

Oh ! je serais curieux de les voir !

VOUSSANGES.

Madame Voussanges va vous conduire et vous émerveiller pendant que je me préparerai... L'affaire de cinq minutes !...

M^{ME} VOUSSANGES, à *Bagois*.

Mettez votre chapeau, monsieur Bagois, nous avons à descendre et la cour à traverser. (*À M^{me} Mercœur.*) Viens-tu, Céleste ?

BAGOIS, *suivant M^{me} Voussanges*.

Dans mon travail sur l'impôt, j'avais d'abord considéré les serins comme un objet de luxe, et je me demandais... (*Il sort.*)

VOUSSANGES.

Mais où donc est Léonce ?

M^{ME} MERCŒUR.

Oh ! ne cherchez pas... à la cuisine !

VOUSSANGES, à part.

C'est insupportable !... (*Haut.*) Léonce !

LÉONCE, *accourant*.

Papa...

VOUSSANGES

Va voir les serins avec ta mère ! (*Ils sortent tous, moins Voussanges qui appelle.*) Félicie... ma redingote...

FÉLICIE, *entrant, la redingote soigneusement étalée sur les bras.*
Voici, Monsieur !

SCÈNE 3

Voussanges, Félicie.

Voussanges enlève son veston, Félicie lui passe sa redingote en affectant un air boudeur. Voussanges se dirige vers la porte encore ouverte, s'assure que tout le monde est bien parti et referme la porte, puis, revenant vers Félicie, il ouvre les bras en souriant.

VOUSSANGES.

Viens que je t'embrasse, ma petite Félicie !

FÉLICIE, *toujours boudeuse.*

Non, laissez-moi !

VOUSSANGES

Hein ? Qu'est-ce que tu as ?

FÉLICIE.

D'abord, ce n'est pas convenable dans la journée.

VOUSSANGES.

Mais puisque nous sommes seuls ?

FÉLICIE.

Il peut venir du monde... et puis...

VOUSSANGES.

Et puis, quoi ?

FÉLICIE.

Et puis... je ne suis pas contente... voilà !

VOUSSANGES.

Quelqu'un t'a fait de la peine ?

FÉLICIE.

Depuis un an que je suis chez vous, j'ai toujours mené mon service ; je ne boude pas devant le travail ; je fais mon possible pour contenter mes maîtres... je me dévoue... on peut le dire, et on me traite ici comme la dernière des dernières... Ah ! je n'ai pas mérité ça !

VOUSSANGES.

Comprends rien à ce que tu dis là... (*Un temps.*) Est-ce que je n'ai pas été pour toi le meilleur et le plus tendre des maîtres ?

FÉLICIE.

Oh ! ce n'est pas de vous que je veux parler... Vous, vous êtes bon, mais trop faible, par exemple !...

VOUSSANGES.

Enfin, explique-toi !

FÉLICIE, *larmoyante.*

Tout à l'heure, on a dit ici les mille horreurs de moi. Et vous ne m'avez pas seulement défendue !

VOUSSANGES, *se récriant.*

Les mille horreurs ! Qui ça donc ?

FÉLICIE.

Votre cousine qui ne peut pas me sentir, et pourtant, je ne lui ai jamais fait de mal à celle-là... madame Mercœur !...

VOUSSANGES.

Et qui t'a raconté ça ?

FÉLICIE.

Monsieur Léonce... Il en était tout chagrin.

VOUSSANGES.

Ah ! Monsieur Léonce s'en va faire des ragots à la cuisine ? (*Un temps.*) Il aurait pu te dire aussi que j'ai imposé silence à madame Mercœur et que madame Voussanges s'est jointe à moi pour te défendre. Sache bien que, moi présent, personne ne se permettra désormais de formuler à ton égard, la moindre critique... je suis trop satisfait de tes services.

FÉLICIE, *prenant le plateau où se trouvent les tasses et se disposant à sortir.*

Oui, vous dites ça, parce que je suis là.

VOUSSANGES.

Par exemple !... Et la preuve, c'est que j'ai justement parlé ce matin d'une petite surprise que madame Voussanges et moi te réservons.

FÉLICIE, *s'arrêtant souriante.*

Quelle surprise ?

VOUSSANGES.

Alors, ça n'en serait plus une ! (*Un temps.*) Allons, ma petite Félicie, compte sur moi toujours ! (*Il cherche à la prendre par la taille.*) Aime-moi bien !

FÉLICIE, *posant le plateau sur la table, et se dérobant.*

Non, non... laissez-moi !

VOUSSANGES.

Mais pourquoi es-tu méchante aujourd'hui ?

FÉLICIE.

Parce qu'il y a des jours où je me dis : C'est peut-être pas bien ce que nous faisons là !

VOUSSANGES.

Nous ne faisons de mal à personne.

FÉLICIE.

Puis, il y a autre chose, une idée qui me passe tout le temps par la tête. C'est que vous savez, je vous aime bien... je me suis attachée à madame, à monsieur Léonce aussi... Et je me dis : Si un jour, monsieur me laissait... me renvoyait... (*Éclatant en sanglots.*) Oh ! je serais trop malheureuse !... C'est bête de s'attacher aux gens comme ça... Et au fond, voyez, c'est toujours ça qui arrive aux pauvres filles qui n'ont pas de défense...

VOUSSANGES, *la serrant entre ses bras.*

Tais-toi ! Tais-toi ! Tais-toi ! (*Il l'enveloppe plus fort.*) Mais, je t'aime, entends-tu, je t'adore !... À table, je n'ose plus te commander, de crainte que ma voix ne te paraisse trop rude... Au ministère, je trace sur des feuilles volantes que je brûle ensuite ce nom aimé : « Félicie ! » Et je l'écris dix fois, vingt fois, cent fois, en anglaise, en gothique, en bâtarde, en ronde. Je dessine ton portrait au crayon rouge, au crayon bleu, avec tous les crayons et toutes les couleurs ; je dessine sans art, mais avec amour, la forme séduisante de ton visage, ta chevelure blonde, ta bouche rose et mignonne, tes grands yeux noirs, ton cou svelte, ta taille exquise...

FÉLICIE.

Monsieur, prenez garde ! (*Un temps, – changeant de ton.*) C'est bien vrai tout ce que vous me dites là ? C'est bien vrai que vous m'aimerez toujours, que vous n'en aimerez jamais une autre... mieux ? (*Un temps.*) J'en sais rien, moi ; je suis une pauvre

honnête fille... mais j'ai eu une camarade, une payse qui était venue en service à Bordeaux... Eh bien ! tous les hommes l'ont trompée.

VOUSSANGES, *la saisissant à bras le corps.*

Mais moi, moi, je t'adore !

Elle s'abandonne voluptueusement. Voussanges la couvre de baisers.

FÉLICIE, *le repoussant doucement.*

Vous ne me quitterez pas, j'en suis bien sûre, puisque vous me le jurez, mais pourtant si, une fois, ça allait arriver ! (*Se dégageant complètement et d'un air accablé.*) Ah ! vous êtes bien le dernier, car je n'aurais jamais le courage d'entrer chez un autre maître, après vous... Et alors, pauvre fille, toute seule (*un temps*), sans le sou... qu'est-ce que je deviendrai ?... Et mes pauvres parents ?

VOUSSANGES.

Ne t'inquiète pas... Pour le monde, bébé, tu es notre domestique, pour moi, tu es une maîtresse, une amie ; tu le seras toujours ! Je me charge de ta fortune et du bien-être de toute ta famille. J'ai encore des rentes ignorées de madame Voussanges. Ma chérie, viens t'asseoir là ! (*Il la prend par la main, la fait asseoir sur le canapé et s'installe à côté d'elle.*) Pour que tu ne me dises pas ces vilaines choses-là, combien te faut-il ?

FÉLICIE.

Oh ! non ! non ! maintenant que je vois que vous m'aimez, je n'ai besoin de rien... Je suis contente... il ne me manque rien ici.

VOUSSANGES.

Moi, ça ne me suffit pas. Comme dit le proverbe : On ne sait ni qui vit ni qui meurt, et j'entends être tranquille. Combien veux-tu ?

FÉLICIE.

Je ne veux pas de votre argent.

VOUSSANGES.

Je l'exige... je suis le maître...

FÉLICIE, *minaudant*.

Monsieur Isodore...

VOUSSANGES, *tirant son porte-monnaie*.

De l'or... des louis d'or tout neufs que j'avais mis de côté pour toi !
(*Il compte cinq cents francs dans les mains de Félicie.*) Tiens...

FÉLICIE.

Tout ça !... Oh ! non... c'est trop !

VOUSSANGES.

Trop ? Jamais trop !... Et tu en auras d'autres ! Prends, mignonne !
Mets ça dans ta pochette. (*Elle serre l'argent.*)

FÉLICIE, *laissant tomber sa tête sur l'épaule de Voussanges*.

Pourquoi faut-il que je vous aime tant ?

VOUSSANGES, *l'asseyant sur ses genoux*.

Mon adorée, ne te fatigue pas trop... Si tu savais combien je suis navré de penser que chaque matin, tu vides les ordures... et par ce froid !... C'est bien ennuyeux, n'est-ce pas, de vider les ordures ?... Nous prendrons une femme de ménage et, comme je suis très malin, j'en ferai naître l'idée dans l'esprit de madame Voussanges... As-tu encore des savons fins, des dentifrices ?

FÉLICIE.

Oui, monsieur, j'en ai encore.

VOUSSANGES, *lui prenant la main.*

Surveille tes jolis doigts, travaille avec des gants, use des citrons, ma chatte, use des citrons ! (*On entend des pas. Voussanges et Félicie se lèvent brusquement. – Voussanges reprend son air solennel et boutonne sa redingote.*) Bagois, nous sommes prêts, nous partons. Félicie ! mon chapeau... ma serviette.

Félicie sort au moment où entrent Bagois et M^{me} Voussanges.

SCÈNE 4

Vousanges, M^{me} Vousanges, Bagois puis Félicie.

BAGOIS.

Vous aviez raison, monsieur Vousanges, vos canaris sont étonnants !... Mais plus j'y pense, et plus il me semble que la vérité de l'impôt exigerait, non pour une paire de serins, mais pour la collection...

VOUSSANGES.

C'est à discuter, Bagois, c'est à discuter !... Allons, Bagois, partons !... (*Il embrasse M^{me} Vousanges au front.*) Au revoir, chère amie !

BAGOIS, à *Vousanges*.

Cependant la collection implique objet de luxe... et alors !...

Ils sortent.

SCÈNE 5

Félicie, M^{me} Voussanges.

M^{ME} VOUSSANGES.

Félicie, je vais chez la couturière essayer mon peignoir ; je rentrerai aussitôt... mais je suis un peu fatiguée... je ne recevrai personne.

FÉLICIE, *avec intention.*

Même monsieur le baron ?

M^{ME} VOUSSANGES, *sèchement.*

Pourquoi me dites-vous ça ?

FÉLICIE.

Oh ! pour rien ! Seulement, comme monsieur le baron vient souvent, je voulais prier madame de me dire s'il fallait lui appliquer la consigne, et dès l'instant que madame ne veut pas recevoir...

M^{ME} VOUSSANGES, *très gênée.*

Monsieur le baron est un ami... ce n'est pas un importun. (*Elle se dirige vers sa chambre à coucher.*)

FÉLICIE, *après une hésitation.*

Alors si monsieur le baron se présente... faudra-t-il le faire entrer chez madame ?

M^{ME} VOUSSANGES, *se retournant.*

Chez moi... non... ici !

FÉLICIE.

Madame a bien tort de se gêner... Monsieur le baron est un galant homme et madame devrait bien savoir qu'elle peut compter absolument sur moi.

M^{ME} VOUSSANGES.

Félicie... que signifient ces paroles ?

FÉLICIE.

Madame se trompe si elle croit que j'ai de mauvaises idées. (*Naïvement.*) Dans mon pays, ce n'est pas parce que l'on montre de l'amitié à une personne que l'on pense pour ça que vous faites mal... et si j'étais à la place de madame, je ne me ferais pas un scrupule de recevoir quelqu'un d'aussi bien que monsieur le baron... (*Avec fermeté.*) Et tant que je serai au service de madame, tant que je serai là, je voudrais bien voir qu'on se permît...

M^{ME} VOUSSANGES, *troublée.*

Mais, Félicie...

FÉLICIE.

On ne dira rien, madame, car personne ne le saura.

M^{ME} VOUSSANGES.

Félicie, mettez-moi mon manteau !

Félicie lui passe le manteau.

FÉLICIE, *souriante.*

Madame est très à son avantage aujourd'hui. Ce chapeau lui va bien ! Alors, je ferai attendre monsieur le baron ?

Elle échange un regard avec M^{me} Voussanges ; celle-ci s'éloigne.

SCÈNE 6

FÉLICIE, *seule*.

Oui... (*Un temps*.) Ah ! mon Dieu ! c'est curieux, ces Parisiennes...
Ça ne sait pas s'arranger, ça a toujours peur et il faut que ce soient
les domestiques de la province...

SCÈNE 7

Félicie, Léonce.

LÉONCE, *entrant.*

Maman vient de sortir. (*Il veut saisir Félicie.*) Ah ! tenez Félicie, sur vos yeux !... vos beaux yeux !... (*Il la manque.*)

FÉLICIE.

Oh ! oh ! oh ! Qu'est-ce que cela, monsieur Léonce ?

LÉONCE.

Depuis deux jours que je suis en vacances, je n'ai pas encore pu vous dire tout mon amour... (*Il s'avance.*)

FÉLICIE, *s'éloignant.*

Monsieur Léonce, je vous prie de vous tenir tranquille ou je me plaindrai à votre père...

LÉONCE.

Vous ne ferez pas cela, Félicie... et puis d'abord, c'est la faute à papa... pourquoi est-ce qu'il vous fait coucher dans la chambre à côté de la sienne ?

FÉLICIE, *continuant de desservir.*

Alors, ça vous ennuie que je sois mieux qu'au sixième étage ?

LÉONCE.

Oh ! Félicie ! pouvez-vous dire ?... Mais le soir, quand je rentre me coucher et que je vous entends marchant sur les tapis, ouvrant

votre armoire, rangeant votre linge et chantant vos airs du Périgord... Ô Félicie !... Ô Félicie, si vous saviez l'effet que ça me fait !

FÉLICIE.

Comme vous êtes enfant, monsieur Léonce !

LÉONCE.

Et je me figure des choses !... Ainsi, l'autre jour, on nous a conduits au Louvre et devant la Vénus de Milo, je songeais à vous et, par la pensée, j'ajoutais des bras, vos bras, à ce corps merveilleux, le vôtre ! (*Un temps.*) La nuit, je ne dors plus ou si je rêve, c'est de vous toujours... Félicie, ma petite Félicie, laissez-moi vous aimer ! (*Il cherche à la prendre.*)

FÉLICIE, *se dérobant.*

Vous avez bien tort de vous monter la tête et de vous faire ces imaginations-là. Vous feriez bien mieux de travailler. Hier, monsieur votre papa était très en colère, et il disait que vos professeurs n'étaient pas contents de vous.

LÉONCE, *avec énergie.*

Félicie, promettez-moi de m'aimer et je travaillerai.

FÉLICIE.

Eh bien, écoutez ! Contentez votre papa, faites-vous recevoir bachelier et puis nous verrons.

LÉONCE.

Bachelier ? Je le suis à moitié... J'ai passé la première partie... Si j'enlève la seconde, vous me récompenserez ?

FÉLICIE.

Nous verrons.

LÉONCE, *exalté.*

Je serai bachelier ! (*Très tendre.*) Seulement, pour me donner du courage, laissez-moi vous embrasser une fois, une toute petite fois.

FÉLICIE, *tendant la joue.*

Allons, je veux bien ! (*Il l'embrasse, elle s'éloigne. Il tire de sa poche une pièce de cinq francs.*)

LÉONCE, *tendant la pièce.*

Félicie, prenez ça !

FÉLICIE.

Non, non, monsieur Léonce !

LÉONCE.

Félicie, je veux que vous preniez ça ! C'est ma semaine, je l'ai gardée pour vous.

FÉLICIE.

Je n'accepte pas votre argent... Mais puisque vous voulez me faire plaisir... Vous parliez du Louvre tout à l'heure... Allez-y, vous m'achèterez un petit cadeau.

LÉONCE.

Je t'adore, je vais prendre mon képi et j'y cours !

Il l'embrasse et sort.

SCÈNE 8

Félicie, puis Victor

FÉLICIE.

Il est mignon, ce petit-là !... Si seulement il travaillait !... Enfin... je lui ai donné un peu de courage... (*On sonne.*) Je parie que c'est Victor. (*Elle va ouvrir. À Victor qui entre.*) Ah ! te voilà !... Entre par là... pas à la cuisine... au salon... il n'y a personne... Madame est sortie... nous serons mieux pour causer.

VICTOR.

Bonjour, chérie !... (*Il l'embrasse et veut la prendre par la taille.*)
Toujours gentille de plus en plus, ma petite Félicie...

FÉLICIE, *se dégageant.*

Non ! pas de bêtises... nous n'avons pas le temps ! Ce n'est pas le moment... parlons affaires... (*Indiquant une chaise.*) Assieds-toi là... (*Cherchant dans sa poche.*) Que font les Villes de Paris ? (*Elle s'assied et étale sur le guéridon l'argent que vient de lui donner Voussanges.*)

VICTOR, *tirant un journal de sa poche.*

Je vais te dire ça : Les Villes de Paris : 1855-1860... Les Villes de Paris font actuellement 536, dernier cours. (*Apercevant l'argent.*)
Tu as donc reçu de l'argent ?

FÉLICIE, *négligemment.*

Oui... j'ai touché une somme... Tu dis 536... c'est embêtant ! Je n'ai que cinq cents francs. (*Cherchant son porte-monnaie.*) Je dois avoir

un peu de monnaie. (*Étalant sa monnaie.*) Huit francs et dix sous !... Non, il n'y a pas moyen... Tu n'aurais pas le surplus ?

VICTOR.

Ah ! non !... c'est que... Je m'en vais te dire. Hier, on m'avait donné un tuyau... je comptais sur... Je n'ai pas eu de chance.

FÉLICIE.

Allons, bon !... Tu as encore joué aux courses. Toi... je te préviens, je n'aime pas beaucoup ça. Je sais bien que tu ne joues pas mon argent, mais enfin, ça n'est pas ainsi que nous arriverons à nos quinze mille francs... ces quinze mille francs qu'il nous faut pour nous établir proprement... Je voudrais les voir au diable, tes tuyaux et tes bookmakers !

VICTOR, *vivement.*

Ma chère amie, c'était de l'argent sûr... Celui qui m'avait donné le renseignement...

FÉLICIE, *colère.*

Est un imbécile !... Et toi, ça fait la paire ! (*Plus douce.*) Fais donc comme moi, travaille honnêtement. Gagne donc ton argent, et puis ne t'embarque pas dans ces histoires-là... Tu me promets, n'est-ce pas ?

VICTOR.

Ne te fâche pas, ma petite Félicie... Tu sais, quelquefois on gagne. La semaine dernière au Mutuel, un cheval a rapporté 142 francs pour cent sous.

FÉLICIE, *ironique.*

Oui, mais tu ne l'avais pas joué celui-là ! Enfin, combien as-tu perdu hier ?

VICTOR, *piteusement*.

Heu ! Trente francs !

FÉLICIE, furieuse.

Trente francs !... Il va t'en falloir maintenant des barbes à quatre sous pour rattraper ça !... Ah ! tu fais de jolies spéculations, toi, quand tu t'y mets !... On avait juste de quoi finir la somme, et moi, j'aurais été bien plus tranquille.

VICTOR.

Écoute ! (*Consultant son journal.*) On pourrait acheter des Communales à 500 ou des Foncières à 392.

FÉLICIE.

Moi, j'aime mieux les Villes de Paris.

VICTOR.

Mais tu sais... avec les Foncières et les Communales, il y a des tirages, on peut gagner cent mille francs.

FÉLICIE.

Tu es trop ambitieux, Victor. Chez nous, tu connais le proverbe : « *Qui vo martchà tro rédé, sé casso lu co.* » Prends toujours cet argent, et dès que j'aurai ce qu'il faut, tu achèteras... et pas de blagues... hein ?... Du jeu !... nisco¹ !... Voyons combien avons-nous ?

VICTOR, *tirant son carnet de sa poche, et en tournant les pages avec un démêloir.*

Orléans, Nord, Gaz : total, cinq mille deux cents... (*montrant l'argent*), plus...

FÉLICIE, *se levant et s'appuyant contre le guéridon.*

Oui... Encore neuf à dix mille à faire... et l'on pourra marcher... (*Joignant les mains.*) Oh ! c'est papa qui sera content... Pauvre

1. Non !

vieux, va ! Il a toujours rêvé d'avoir sa fille établie (*un temps, avec orgueil*), établie à Paris !

VICTOR, *se levant et la prenant par la taille.*

Et mariée à un petit homme bien gentil... adorant sa petite femme.
(*Il l'embrasse.*)

FÉLICIE, *se débattant pour la forme.*

Grosse bête, va !

VICTOR, *se redressant.*

Et pas le premier venu... pas une mazette¹ !... Un artiste ! Il ne faut pas qu'on essaie de m'en remonter ! Premier prix au concours de coiffure ! Il est encadré le brevet, avec la médaille. Nous le mettrons au milieu de la boutique, bien en vue !

FÉLICIE.

Ah ! on peut te donner ça... pour la coiffure des dames !... (*Elle fait claquer la langue.*) Je l'avais vu tout de suite, le premier soir, là, à côté, quand tu as voulu absolument me peigner... Vrai ! j'ai senti que tu n'étais pas un homme ordinaire.

VICTOR, *gracieux.*

Et depuis ?

FÉLICIE.

Et depuis, j'ai senti que c'était toi l'homme qu'il me fallait... Là... entre nous, est-ce que tu penses que je t'aurais permis... si je n'avais pas deviné à qui j'avais affaire ?

VICTOR, *l'embrassant.*

On l'aime donc son petit Totor ?

1. Personne maladroite.

FÉLICIE, *se dégageant.*

Va-t-en !... Madame va rentrer.

VICTOR.

Je veux t'embrasser encore une fois.

FÉLICIE.

Alors, fais vite et va-t-en !... Attention à l'argent, hein ?... Tu reviendras demain à la même heure.

M^{ME} VOUSSANGES, *à la cantonade.*

C'est bien ! posez là ce paquet.

FÉLICIE.

Chut ! j'entends madame qui rentre ! (*Victor embrasse Félicie une dernière fois.*) File ! Qu'elle ne te voie pas ! par l'escalier de service !

De la main, il lui envoie un baiser et disparaît par la porte de la salle à manger.

SCÈNE 9

Félicie, M^{me} Voussanges, puis Luzard.

M^{ME} VOUSSANGES, *entrant.*

Il n'est venu personne, Félicie ?

FÉLICIE.

Non, madame !

M^{me} Voussanges entre dans sa chambre. — On sonne. — Félicie va ouvrir.

LUZARD, *sur le seuil.*

M^{me} Voussanges est-elle visible ?

FÉLICIE.

Madame est seule.

LUZARD, *étonné et charmé.*

Ah ! seule !...

FÉLICIE.

Oui, monsieur le baron... Monsieur est à son bureau, et monsieur Léonce vient de sortir.

LUZARD.

Croyez-vous, Félicie, que madame Voussanges consente à me recevoir ?

FÉLICIE.

Je serai franche. Madame m'a commandé de répondre qu'elle n'y était pour personne ; mais vous, madame est si contente de vous voir !

LUZARD, *vivement*.

Elle vous a dit... (*un temps*) cela ?

FÉLICIE.

Non... Mais... Oh ! j'aurais mieux fait de garder ma langue. Si madame...

LUZARD, *tirant deux louis de son gousset*.

Tenez, tenez, Félicie... Vous êtes une brave fille. (*Il lui met les deux louis dans la main.*)

FÉLICIE.

Merci bien, monsieur le baron... Je voyais monsieur si ennuyé... madame elle-même, quelquefois... On n'ose pas... mais... quand on peut rendre service... Alors, j'annonce monsieur... (*Ouvrant la porte de la chambre.*) Madame, c'est monsieur le baron.

M^{ME} VOUSSANGES, *s'avançant*.

Ô mon Dieu ! moi qui ne suis pas habillée !... J'ai un peu de migraine et ne voulais recevoir personne... Excusez-moi, ami !

LUZARD.

Je suis peut-être indiscret ?

M^{ME} VOUSSANGES, *lui tendant la main*.

Non, je suis heureuse que vous soyez venu me voir. C'est si rare, les vrais amis... asseyez-vous donc !

LUZARD.

Toujours charmante !

Félicie sort en échangeant un regard avec M^{me} Voussanges.

SCÈNE 10

M^{me} Voussanges, Luzard, puis Félicie.

LUZARD, *après s'être assuré que la porte est fermée, revient à M^{me} Voussanges et lui prend les mains.*

Chère Valentine !..

M^{ME} VOUSSANGES, *effrayée.*

Monsieur le baron !...

LUZARD, *avec chaleur.*

Voilà au moins cinq ans que je vous aime, et que je cherche une occasion... de vous le dire !.. Je la trouve aujourd'hui... ne vous défendez pas, car vous m'aimez aussi... je le devine.

M^{ME} VOUSSANGES.

Monsieur le baron, je vous en prie..

LUZARD, *passionné.*

Je vous aime !... je vous aime !... Vous le savez et c'est ce qui explique et justifie mon audace !

Il cherche à l'enlacer ; elle se défend et se lève.

M^{ME} VOUSSANGES.

De grâce, calmez-vous, monsieur le baron !... Ici... dans cette maison, vous, l'ami d'Isidore !

LUZARD, *debout, croisant les bras.*

Vous imaginez-vous, par hasard, madame, que je viens ici pour entendre discuter monsieur Voussanges sur le rendement foncier et monsieur Bagois sur l'impôt des pianos, des clarinettes et des canaris !... C'est pour vous, pour vous seule... (*La prenant par la main et la faisant rasseoir.*) C'est pour vous que je me suis fait l'hôte assidu de cette maison. (*Il s'assied près d'elle.*)

M^{ME} VOUSSANGES.

Non, je ne vous crois pas... Vous me trompez, vous un gentilhomme... le baron Gustave Luzard... s'abaisser à une petite bourgeoise... ce n'est pas possible !

LUZARD, *élégamment.*

La première noblesse, madame, est celle de l'amour... et je mets mon blason à vos pieds.

M^{ME} VOUSSANGES.

Ah ! monsieur le baron, vous êtes un grand séducteur et un grand coupable !... Vous avez tout pour vous... la naissance, la fortune, l'esprit, la distinction... et puis nous vous devons tant.

LUZARD, *d'un ton dégagé.*

Naissance, esprit, distinction ! Oui, c'est vrai ! mais ce sont là, madame, des dons naturels dont il ne me convient pas de tirer vanité. Quant aux petits services que j'ai pu vous rendre, ne me parlez jamais de ces misères... vous désobligeriez l'homme du monde.

M^{ME} VOUSSANGES, *se récriant.*

Une misère, l'avancement que vous avez fait obtenir à Isidore ! Une misère, la promesse qu'on lui a faite, grâce à vous, de l'inscrire pour la Légion d'honneur au 14 juillet ! Monsieur le baron, monsieur Gustave, ne cherchez pas à atténuer la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers vous.

LUZARD, *hardiment.*

Ne parlons pas de dettes, madame, n'en parlons jamais ! (*Un temps.*) Ce que je veux, c'est un abandon complet de vous-même, en échange de mon amour si ardent... si dévoué... si désintéressé. (*Avec une grande passion.*) Et c'est moi, Valentine, qui demeurerai ton éternel obligé ! (*L'enlaçant.*) Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

M^{ME} VOUSSANGES, *baissant la tête.*

Eh bien, oui ! (*Il l'enlace plus fort.*) Non... je ne peux pas... (*Se levant.*) Je suis une honnête femme !... Je ne veux pas !... (*Il l'enlace de nouveau.*) Je ne veux pas ! je ne veux pas ! (*On frappe à la porte.*) Laissez-moi... On frappe !...

LUZARD, *dépité, à mi-voix.*

C'est assommant ! Pas moyen d'être tranquille une minute dans cette maison !

À ce moment, M^{me} Voussanges et Luzard sont debout, très gênés, en face l'un de l'autre, elle, appuyée contre le canapé, lui, adossé au mur.

FÉLICIE, *entrebâillant la porte.*

Madame, c'est le tapissier !... Il vient pour les mesures du salon... Ça ne dérangerait pas trop madame de passer un instant dans sa chambre. Madame ne peut pas recevoir cet homme... ici.

M^{ME} VOUSSANGES, *après une hésitation.*

C'est vrai !...

Elle entre dans sa chambre. Luzard regarde Félicie ; puis se dirige à son tour vers la chambre, dont il referme la porte.

SCÈNE 11

Félicie, puis M^{me} Mercœur.

FÉLICIE *seule.*

Et maintenant, si madame venait à savoir mes histoires avec monsieur, elle ne pourrait rien dire. (*On entend s'ouvrir la porte extérieure de la véranda.*) Qu'est-ce qui vient encore nous déranger ? (*Reconnaissant M^{me} Mercœur, à part.*) La Mercœur, la modiste !... Attends un peu !

Elle cache le chapeau de Luzard.

M^{ME} MERCCEUR, *entrant, d'un ton narquois.*

Ma cousine n'est pas là ?

FÉLICIE, *l'imitant.*

Non, madame.

M^{ME} MERCCEUR, *de même.*

Cependant, tout à l'heure, j'ai aperçu, de ma fenêtre le baron Luzard qui entrait (*regardant autour d'elle*), et je ne l'ai pas vu sortir.

FÉLICIE, *se plantant carrément devant elle.*

Alors, vous espionnez les gens qui entrent et qui sortent ?

M^{ME} MERCCEUR, *avec hauteur.*

Qu'est-ce que c'est que ce ton-là ?

FÉLICIE.

Oh ! madame, ne vous emportez pas !... Madame Voussanges n'est pas ici et je vais en profiter pour vous dire ce que j'ai sur le cœur, une bonne fois pour toutes ! Il y a longtemps que ça me brûle l'estomac.

M^{ME} MERCCEUR.

Laissez-moi sortir... je n'ai rien à entendre...

FÉLICIE.

Si ! si ! si ! (*Elle lui barre le chemin.*) J'ai à vous dire, moi, que j'ai toujours été polie avec vous, que je ne m'occupe pas de vos affaires, et que je vous défends de vous occuper des miennes ! (*Un temps.*) Ce matin encore, vous vous êtes permis de faire un tas de ragots devant mon maître... Eh bien, ça ne me plaît pas, et je vous engage à ne plus recommencer ? M'entendez... ?

M^{ME} MERCCEUR, *haussant les épaules.*

Vous êtes folle, je crois ?

FÉLICIE.

Non, je ne suis pas folle !... Pourquoi essayez-vous de m'enlever mon morceau de pain ?... Ça vous gêne que monsieur Voussanges s'intéresse à moi ? Dites donc, est-ce que c'est de ma faute si ça embête monsieur le baron que vous lui fassiez le coup de la bottine sous la table.

M^{ME} MERCCEUR, *exaspérée.*

Vous dites ?

FÉLICIE.

Je dis que je vois clair !... Je n'ai pas les yeux dans ma poche. A-t-on idée de ça ? A-t-on jamais vu ? Qu'étiez-vous, en somme ? Une pauvre petite modiste, aussi pauvre qu'une servante. Vous avez

eu la chance de vous en tirer, de gagner le gros lot à la loterie, après avoir mangé de la vache enragée ! (*Un temps. Se plantant narquoisement devant elle, avec un geste large et assuré.*) Vous étiez comme l'omnibus de la rue des Martyrs qui passe encore devant votre ancienne porte... vous ne pouviez pas monter la côte toute seule... il vous fallait le troisième cheval... on a amené monsieur Mercœur et, aïe donc, vous êtes devenue une belle dame ! (*Un temps.*) Eh bien, moi, je n'épouserai pas mon monsieur, je ne serai pas madame Voussanges... J'ai d'autres idées. (*Un temps.*) Tout ce que je vous demande, c'est que vous ne vous mettiez pas en travers... Vous m'avez comprise ?... vous me comprendrez ou bien, *tounarr dé tounarr !...*

M^{ME} MERCŒUR.

En voilà assez, je sais ce qui me reste à faire !

FÉLICIE.

Si vous voulez !... Votre servante, madame ! (*Exit M^{me} Mercœur.*)
Ouf ! encore une qui a son paquet !

SCÈNE 12

Félicie, Luzard.

LUZARD, *sortant de la chambre.*

Chapeau ? (*Félicie lui donne son chapeau.*) Félicie, vous êtes une excellente fille... c'est très bien... très bien d'être dévouée à ses maîtres. (*Il va pour sortir.*)

VOUSSANGES, *dans la coulisse.*

Valentine !

FÉLICIE.

Oh ! Voici monsieur ! Tenez, par ici, monsieur le baron !

Elle le fait passer par la salle à manger qui mène à l'escalier de service.

LUZARD, *un doigt sur les lèvres.*

Merci, Félicie !

Il sort.

SCÈNE 13

Félicie, Voussanges, M^{me} Voussanges puis Léonce.

VOUSSANGES, *entrant.*

Une rude journée, Valentine ! (*Riant.*) Il manque cent millions au budget !... Ce n'est pas moi qui les ai pris. (*Il la baise au front. À Félicie.*) Débarrassez-moi, Félicie.

Félicie prend la canne, le chapeau, le pardessus et la serviette et sort pour mettre tout en place.

M^{ME} VOUSSANGES, *s'asseyant.*

Isidore, j'ai beaucoup réfléchi au désir que tu as manifesté d'augmenter Félicie. Décidément, elle le mérite... Penses-tu que quarante-cinq francs...

VOUSSANGES.

Oui... oui... en attendant ! (*À Félicie qui rentre.*) Au nom de madame et au mien, j'ai le plaisir de vous annoncer qu'en récompense de vos bons et loyaux services, vos gages seront désormais de quarante-cinq francs.

FÉLICIE.

Monsieur est vraiment trop bon et madame aussi.

VOUSSANGES.

Nous sommes justes, et c'est pour nous un devoir et une satisfaction d'encourager le mérite partout où il se rencontre ! (*À Léonce qui rentre.*) D'où viens-tu ?

LÉONCE, *embarrassé.*

Je viens... du Louvre, papa !

VOUSSANGES, *solennel.*

C'est bien, mon fils... La vue de nos chefs-d'œuvre ne peut qu'enfanter de nobles sentiments ! (*À Félicie.*) Le dîner est prêt, n'est-ce pas ?

FÉLICIE.

Si madame et ces messieurs veulent passer dans la salle à manger...
je vais servir.

Voussanges et sa femme se dirigent vers la porte de la salle à manger.

LÉONCE, *bas à Félicie.*

J'ai mis quelque chose pour vous sur la table de la cuisine.

VOUSSANGES, *à la cantonade.*

Léonce !

LÉONCE.

Voilà papa ! (*Il sort.*)

FÉLICIE, *attendrie et suivant ses maîtres.*

Ah ! les braves gens !...

Rideau.

ACTE III

Une cuisine brillante, avec les fourneaux allumés au gaz ; à gauche, en pan coupé, la porte de la chambre de Félicie. À droite, porte communiquant à la salle à manger ; au fond, à droite, porte de l'escalier de service.

SCÈNE PREMIÈRE

Félicie, M^{me} Voussanges, puis M^{me} Bagois, puis Juliette.

Félicie est à ses fourneaux.

M^{ME} VOUSSANGES, *entrant.*

Eh bien, ma pauvre Félicie, où en sommes-nous ? Ce dîner ?...

FÉLICIE, *souriante.*

Il marche, madame, il marche.

M^{ME} VOUSSANGES.

Vous savez que nous seront sept... la famille, trois... madame Mercœur... monsieur le baron Luzard et les Bagois... sans compter vos invités. Car j'entends qu'on soit aussi bien ici que dans la salle à manger... (*Riant.*) Du reste, je viendrai m'assurer moi-même de la façon dont vous les traitez, ce brave père Barba et votre futur mari, monsieur Victor.

FÉLICIE.

Madame peut être tranquille... pour la dernière fois que j'ai le plaisir de la servir, je crois que je me suis surpassée.

M^{ME} VOUSSANGES, *s'asseyant.*

Voyons un peu...

FÉLICIE.

D'abord, un potage aux moules, puis la belle carpe que papa a rapportée de l'étang des Coussières... je la fais à la juive, d'après la

recette de madame Esther Le Hardier¹, la dame du troisième... le rôti, c'est un dindonneau... Il y a une salade de laitue, des haricots verts nouveaux, des œufs à la neige, une corbeille de fruits, des petits fours...

M^{ME} VOUSSANGES.

C'est parfait ! Voyons cette carpe ! (*Se levant et s'approchant des fourneaux et soulevant le couvercle de la poissonnière où cuit la carpe.*) Elle est magnifique ! C'est gentil de la part de votre père d'avoir songé à nous... Franchement, cette attention...

FÉLICIE.

Oh ! madame, vous savez, papa est comme ça, et nous sommes tous les mêmes dans la famille... Quand on a affaire à des personnes aimables et qui sont bonnes pour nous, on ne regarde pas...

M^{ME} VOUSSANGES, *se rasseyant.*

Ça a dû lui faire bien plaisir, à votre père, lorsque vous lui avez écrit pour lui demander la permission de vous marier ?

FÉLICIE.

Ah ! oui, par exemple, c'est si honnête et ça vous aime tant !... La vieille, elle, n'a pas pu venir... Il fallait quelqu'un pour garder la maison, mais lui n'a pas été long à arriver...

M^{ME} VOUSSANGES.

Comment a-t-il trouvé monsieur Victor ?

FÉLICIE.

Gentil tout plein !... La première fois qu'ils se sont rencontrés, il l'a bien regardé... il l'a pesé de l'œil, s'est avancé pour le faire virer à droite et à gauche ; puis, il s'est éloigné, ainsi que l'on fait chez nous, sur le

1. Personnage éponyme de *La Femme d'affaires*, roman publié en 1890 et repris dans *Les Derniers Scandales de Paris*.

champ de foire, avant d'acheter une bête ; il a mis sa main comme ça (*elle élève la main droite au-dessus des yeux et l'appuie sur le front, étalée*), et alors tout d'un coup, il a ouvert les bras : « *Eh ! viédazé, tu s'es suparbé ! Anin, véqué m'imbrassâ !...* » Il en pleurait, le pauvre vieux !

M^{ME} VOUSSANGES.

Il a dû, en effet, être bien content... (*On sonne.*) Qui ça peut-il être ?

Félicie va ouvrir.

M^{ME} BAGOIS, *parlant dans la coulisse.*

Mais non, ma bonne Félicie... puisque madame Voussanges est dans la cuisine... Vous le savez bien, je suis une ménagère, moi... (*Elle entre, s'approche de M^{me} Voussanges, l'embrasse sur les deux joues.*) Oh ! ma belle Valentine !... (*Parlant avec une extrême volubilité.*) Figurez-vous... J'ai voulu venir de bonne heure... Ce matin, j'ai dit à monsieur Bagois : Évariste, habille-toi... mets ta redingote, avant d'aller au ministère... Tu ne reviendras pas me chercher... j'irai passer la journée avec Valentine... (*Se tournant vers Félicie.*) Et vous, Félicie ?... Alors c'est après-demain votre mariage ?

FÉLICIE.

Oui, madame Bagois.

M^{ME} BAGOIS, *s'approchant du fourneau.*

Nous aussi, nous sommes heureux de votre bonheur, mais nous avons de la peine tout de même à l'idée que vous allez quitter cette maison de nos amis... que vous ne serez plus là... (*elle prend une cuiller et goûte les sauces*), que vous ne ferez plus de ces bons petits plats... (*Soupirant.*) Nous avons bien de l'affection pour vous...

M^{ME} VOUSSANGES.

Nous espérons la garder toujours, et, ma chère amie, le soir où elle est venue annoncer son mariage, ça nous a donné un coup au cœur.

FÉLICIE.

C'est comme moi, madame... j'ai hésité longtemps, allez !... On sait ce qu'on quitte... (*Avec un soupir.*) On ne sait pas toujours ce qu'on prend ! (*Un temps.*) Mais que voulez-vous, dans la vie, faut bien se faire un sort.

M^{ME} BAGOIS

Ce n'est pas pour une autre raison que j'ai épousé Évariste... sans quoi, vous comprenez, ma chère Valentine...

M^{ME} VOUSSANGES.

Enfin, Isidore et moi sommes fort ennuyés... On avait eu si peu de chance avec les autres bonnes... des coureuses ou des voleuses ! (*Un temps.*) Depuis deux ans, nous étions tranquilles, et maintenant, il va falloir recommencer, sans espoir de tomber aussi bien...

M^{ME} BAGOIS

Hélas ! c'est la vie ! Nous autres, maîtresses de maison, nous sommes toutes logées à la même enseigne ! (*Changeant de ton.*) Serez-vous prête après-demain, Félicie ?

FÉLICIE.

Pardi !... avec le trousseau que madame m'a donné, il ne restait pas beaucoup à faire... Je n'ai eu que ma robe à commander... On va me la livrer demain... Oh ! Victor s'est fait tailler un habit... Ça le moule !...

M^{ME} BAGOIS

Parfaitement... J'ai rencontré monsieur Victor, dimanche dernier, sur le boulevard... Rochechouart c'est étonnant ce qu'il porte bien sa toilette, ce garçon-là !... Et votre installation ?

FÉLICIE.

Nous venons d'arrêter un petit entresol... vous savez, madame Bagois... au coin du boulevard des Capucines, près de la place de l'Opéra...

M^{ME} BAGOIS

Ah ! vous serez très bien !... (*D'un ton gaillard.*) Clientèle de cocottes, ça paie cher (*un temps*), quand ça paie !

FÉLICIE.

Mais que de réparations ! Victor aurait voulu entrer le lendemain de notre mariage, le 14 juillet justement... Il n'y a pas moyen, à cause des peintures... Alors, nous reconduirons le père au village... nous irons embrasser la vieille... serrer la main aux amis... nous resterons peut-être jusqu'au vingt-cinq, la frairie de Piégut... Ensuite, on reviendra se mettre au travail... Victor va arrêter trois garçons, un extra pour le dimanche, et c'est moi qui tiendrai la caisse. (*Elle fait une révérence.*)

M^{ME} BAGOIS

Vous n'y ferez pas mal... Vous réussirez, Félicie. (*S'asseyant.*) Mais laissez-moi vous donner un bon conseil... Sachez résister à monsieur Victor, dirigez-le !... Moi, j'ai été trop faible avec monsieur Bagois... vous le connaissez... vous croyez le connaître... il a l'air d'un mouton, eh bien, pas du tout, c'est une barre de fer, et quand il a quelque chose dans la tête... Tout ça, c'est ma faute... C'est parce que je lui ai laissé prendre un mauvais pli, lors de notre mariage... Ah ! je n'ai pas su le mater, et sans cela, avec son instruction, ses capacités, au lieu d'être sous-chef, il serait le collègue de monsieur Isidore. Non, c'est un contemplatif !... Il s'est absorbé dans l'étude de l'impôt envisagé à tous ses points de vue, et nous resterons sous-chef ! Voilà ce que c'est !.. Faites attention, Félicie !

M^{ME} VOUSSANGES.

Victor est un brave garçon, et je sais ce que vaut Félicie...

FÉLICIE *après avoir inspecté ses fourneaux.*

Madame est trop bonne... n'empêche que c'est à elle et à monsieur que je dois toute ma veine, car enfin, je ne serais pas mariée, sans

les quatre mille francs que monsieur a promis et qui complètent la somme nécessaire à notre installation...

M^{ME} BAGOIS, *éclatant.*

Quatre mille francs !... Vous ne nous aviez pas dit ça, ma chère Valentine !... Ah ! c'est très bien... (*lui serrant les mains*), c'est très bien ! Elle les mérite.

M^{ME} VOUSSANGES.

C'est une bagatelle, ma chère amie, en raison des services que Félicie a rendus à la famille... nous savons les reconnaître, et puis, ça nous portera bonheur... (*Soupirant.*) Nous en avons besoin !

M^{ME} BAGOIS

Comment, ma belle Valentine, vous avez du chagrin ?

M^{ME} VOUSSANGES.

Tous les ennuis nous arrivent à la fois... D'abord, ce départ, ensuite, l'inquiétude au sujet de Léonce qui passe aujourd'hui son écrit, à la Sorbonne. Sera-t-il reçu, cette année ?... Déjà, en août dernier, il a échoué pour la seconde partie, comme il avait échoué deux fois pour la première, l'année précédente...

FÉLICIE, *préparant sa salade.*

Oui, madame, mais depuis les étrennes, il a travaillé sérieusement.

M^{ME} VOUSSANGES.

En effet, je ne sais pas quelle influence a agi sur cet enfant, mais les professeurs de Rollin étaient moins mécontents de lui, et j'ai quelque espoir.

FÉLICIE, *avec assurance.*

Il sera bachelier, madame, c'est moi qui vous le dis !

M^{ME} BAGOIS

Me voilà bien embarrassée pour vous prévenir d'un fait qu'il est utile que vous connaissiez.

M^{ME} VOUSSANGES, *effrayée*.

Que voulez-vous dire ?

M^{ME} BAGOIS, *toujours hésitante*.

Relativement à la décoration de monsieur Voussanges... Bagois a été prévenu hier qu'un des collègues de votre mari, vous savez bien, le petit Muzerolles, faisait agir en sous-main des sénateurs et des députés influents, et dame, la direction n'a qu'une croix...

FÉLICIE, *éclatant*.

C'est des injustices... cela !

M^{ME} VOUSSANGES.

Oh ! Félicie !...

FÉLICIE.

Car enfin, il y a droit, monsieur !... Oui, c'est des injustices !... un homme si consciencieux et si travailleur...

M^{ME} BAGOIS, *inspectant la cuisine*.

Hélas, Félicie, ce n'est pas toujours le mérite qui est récompensé !

FÉLICIE, *après une hésitation*.

Mais... monsieur le baron Luzard cependant... avait promis de s'en occuper... Il l'avait promis...

M^{ME} VOUSSANGES.

Oui... C'est même au baron que monsieur Voussanges doit d'avoir été porté, mais depuis quelque temps, monsieur Luzard paraît un peu... froid avec nous... et je craindrais de l'importuner...

M^{me} Bagois va de nouveau soulever le couvercle des casseroles.

FÉLICIE, *vaillamment.*

Madame a bien tort ! (*Bas, à M^{me} Voussanges.*) Et si c'était moi...

M^{ME} VOUSSANGES, *bas à Félicie.*

Taisez-vous, Félicie... (*Se levant.*) À propos, Juliette va descendre... j'ai demandé à madame Mercœur de nous la prêter, ce soir, afin que vous soyez un peu plus avec votre père et votre futur qui dîneront ici... je lui ai remis une clé...

FÉLICIE.

Madame, c'était bien inutile !... J'aime mieux faire mon service toute seule...

M^{ME} BAGOIS.

Très bien, Félicie !

M^{ME} VOUSSANGES, *à Félicie.*

Vous vous entendrez avec Juliette... (*À M^{me} Bagois.*) Vous m'excuserez, ma chère amie, il faut absolument que j'aille à la Sorbonne, chercher Léonce... Il me tarde de connaître le résultat... Félicie, montez prier madame Mercœur de descendre tenir compagnie à madame Bagois, au salon.

M^{ME} BAGOIS.

Pas du tout... Pas du tout !... Je vais dire bonjour à notre amie Céleste...

Exeunt¹ M^{me} Bagois et M^{me} Voussanges.

JULIETTE, *entrant par l'escalier de service – à Félicie.*

Bonjour, mademoiselle... Je viens vous aider...

1. Sortent.

FÉLICIE, *d'un ton un peu sec.*

Rien à faire pour le moment.

JULIETTE, *s'asseyant.*

Pourtant le jour où on reçoit son fiancé et son père...

FÉLICIE.

Chaque chose à son temps, et ce n'est pas l'heure du dîner...

Écoutez, ma petite, si j'ai besoin de vous, je vous ferai signe, mais je suis dans mon coup de feu et je désire être tranquille.

JULIETTE, *se levant.*

Alors, vous me renvoyez ?

FÉLICIE.

Oui, pour l'instant.

JULIETTE, *vexée.*

Eh bien, bonsoir. (*Elle sort.*)

SCÈNE 2

Félicie, seule, puis Luzard.

FÉLICIE.

J'aime pas les espions autour de mes jupes... Que sa maîtresse vienne moucharder au salon, si ça lui convient, mais dans ma cuisine, je ne veux pas de ça ! (*Elle découvre ses casseroles et une cuiller à la main goûte les sauces. On sonne.*) Qui est-ce qui vient encore ? (*Regardant le cadran pendu au-dessus de la porte de sa chambre.*) Six heures, déjà... C'est peut-être un invité... (*Elle enlève rapidement son tablier bleu, passe un tablier blanc et court ouvrir. À la cantonade.*) Ah ! Monsieur Luzard !

LUZARD, *à la cantonade.*

Madame Voussanges n'est pas là ?

FÉLICIE *rentrant et allant à ses fourneaux.*

Vous êtes le premier arrivé... monsieur le baron... Il n'y a personne... Entrez au salon.

LUZARD, *paraissant sur le seuil de la cuisine.*

Oh ! Je vais m'ennuyer... tout seul, au salon !... Oh ! mais ça sent joliment bon chez vous ! Félicie !

FÉLICIE.

On n'entre pas ici, monsieur le baron...

LUZARD.

Félicie, vous ne pouvez pas m'empêcher de vous trouver gentille.

J'aime vous voir, dans votre cuisine, en tablier blanc. Eh ! Eh ! Victor, il ne va pas s'embêter, dites donc, Victor... après-demain ?...

FÉLICIE.

Monsieur le baron...

LUZARD, *la saisissant.*

Je voudrais être Victor, moi !

FÉLICIE, *se débattant.*

Monsieur, je vous en prie... Si madame rentrait, ça ne lui ferait pas plaisir... (*Elle se dégage.*)

LUZARD.

Ah ! madame... madame !... Certainement, elle est encore très bien, madame Voussanges et j'ai une grande amitié pour elle... Mais enfin... (*Avec chaleur.*) Vous n'avez jamais été aussi jolie qu'aujourd'hui ! Parole d'honneur, vous êtes très jolie ! (*Il veut encore la saisir.*)

FÉLICIE, *s'éloignant.*

Monsieur le baron, laissez-moi travailler !... Vous allez me faire manquer ma carpe !... (*Tâtant avec sa cuiller le contenu de la poissonnière et remettant le couvercle.*) Du reste, je ne veux pas vous écouter... Vous avez fait du chagrin à madame, et moi, je défends mes maîtres.

LUZARD, *se récriant.*

Du chagrin, moi ?

FÉLICIE.

Parfaitement ! Madame vous aime beaucoup ; vous aviez une occasion de lui montrer votre reconnaissance et vous n'en avez pas profité.

LUZARD.

Félicie, vraiment, je ne comprends pas.

FÉLICIE.

Qui a fait inscrire monsieur Voussanges pour la croix ? C'est vous, n'est-ce pas ? Eh bien, il paraît maintenant qu'il ne sera pas décoré, et je sais bien que ça dépend de vous, au ministère... monsieur le baron n'aurait qu'un mot à dire...

LUZARD, *se rengorgeant*.

On exagère !... On exagère... Félicie !

FÉLICIE.

Pas du tout. C'est bien la vérité... Vous connaissez intimement le ministre...

LUZARD.

Et puis, à vrai dire, madame Voussanges devient trop exigeante !

FÉLICIE.

Voilà bien les hommes ! (*Un temps.*) Qu'est-ce que je vous disais : vous êtes un mauvais ami !

Elle s'éloigne ; il l'arrête, la retient par la main et pose un genou sur la chaise qui les sépare.

LUZARD, *tendrement*.

Ça te ferait donc bien plaisir que ton maître fût décoré ?

FÉLICIE, *avec élan*.

Oh ! pour sûr !

LUZARD, *la prenant par la taille*.

Et si on arrivait à lui faire donner la croix à monsieur Isidore,

qu'est-ce que tu ferais pour moi ?

FÉLICIE, *très émue.*

Dame... je ne sais pas... Je serais bien heureuse...

LUZARD.

Et... reconnaissante ?... (*Un temps. Avec exaltation.*) Ça m'excite de penser que tu te maries après-demain !... (*Doucement.*) Écoute, si tu veux... il sera décoré...

FÉLICIE.

Vrai ?

LUZARD.

Je t'en donne ma parole de gentilhomme... Seulement (*montrant la porte de la chambre*), c'est ici... ta chambre ?...

FÉLICIE, *cherchant à se dégager.*

Oui, oui, monsieur le baron !

LUZARD.

Il me faut une petite récompense ?

FÉLICIE, *s'éloignant.*

On verra ça... après.

LUZARD.

Oh ! non... après... tu seras mariée avec Victor... Et ce n'est pas la même chose !... C'est maintenant !

Il la saisit de nouveau par la taille.

SCÈNE 3

*Les mêmes, M^{me} Bagois, M^{me} Mercœur.
Elles paraissent à la porte et s'arrêtent.*

M^{ME} BAGOIS, *bas à M^{me} Mercœur.*

Oh !

LUZARD, *à Félicie.*

Où ?... Quand ?... Ce soir... Veux-tu ?

FÉLICIE, *ennuyée.*

Ce soir... Ce soir !...

M^{me} Bagois et M^{me} Mercœur s'approchent sans bruit.

LUZARD, *à Félicie.*

À neuf heures, je t'attendrai... en voiture... place d'Anvers...

M^{ME} BAGOIS, *à part.*

Neuf heures ! Oh !...

FÉLICIE.

Monsieur le baron !...

LUZARD.

La décoration !

FÉLICIE.

Monsieur Luzard !

LUZARD.

La décoration !... parole d'honneur !...

FÉLICIE.

Soit !... j'y serai !... (*Se dégageant.*) Chut ! quelqu'un !...

LUZARD, *dépité.*

C'est assommant ! Pas moyen d'être tranquille une minute, dans cette maison !

M^{ME} BAGOIS, *à part.*

C'est renversant !

M^{ME} MERCŒUR, *affectant l'étonnement.*

Tiens !... Monsieur le baron, ici !...

LUZARD, *s'inclinant, très embarrassé.*

Mesdames... Oui... je suis arrivé le premier... Un peu trop tôt... et j'en profitais pour complimenter Félicie, au sujet de son mariage, dont je serai l'un des témoins... Vous allez bien, mesdames ?

M^{ME} BAGOIS, *d'un air pincé.*

Très bien, monsieur, je vous remercie.

M^{ME} MERCŒUR.

Mais oui, très bien... Et vous, n'auriez-vous pas eu l'idée de monter me dire un petit bonjour, moi qui vous en prie depuis si longtemps...

LUZARD.

J'ai eu beaucoup d'occupations, chère madame, beaucoup de tracas, ces derniers temps... et...

FÉLICIE.

Je suis très touchée de l'intérêt que monsieur le baron veut bien

me porter, et Victor et moi, nous lui en gardons une grande reconnaissance.

M^{ME} BAGOIS, *narquoise*.

Très bien, Félicie !

FÉLICIE, *entendant ouvrir la porte*.

Ah ! monsieur qui rentre !

SCÈNE 4

Les mêmes, Voussanges.

LUZARD, *allant à Voussanges, la main tendue.*

Cet excellent Isidore !... Et cette santé ?

VOUSSANGES *préoccupé.*

Assez bonne, mon cher baron... Comment, on ne vous a pas fait passer au salon ?

LUZARD.

C'est moi qui ai tenu à souhaiter du bonheur à la future mariée...

VOUSSANGES, *tendant la main à M^{me} Bagois.*

Bonjour, chère madame... Je ne vous avais pas vue. Je quitte Bagois... Il va venir... (*À madame Mercœur.*) Bonjour, cousine ! Eh bien, Félicie, j'espère qu'on vous fête... M^{me} Voussanges ?

FÉLICIE

Madame est aux examens de monsieur Léonce.

VOUSSANGES, *à Luzard.*

Venez donc dans mon cabinet, mon cher Luzard... Félicie, apportez-moi mes pantoufles.

Exeunt Voussanges et Luzard. – Félicie les suit.

M^{ME} MERCŒUR, *à M^{me} Bagois.*

Les avons-nous assez bien pincés ?...

M^{ME} BAGOIS, *scandalisée.*

Oh !...

M^{ME} MERCCEUR.

Mais ce n'est pas seulement monsieur Lizard... C'est le coiffeur...

M^{ME} BAGOIS.

Oh !

M^{ME} MERCCEUR.

C'est tout le monde, jusqu'à Léonce qui tourne autour d'elle.

M^{ME} BAGOIS.

Oh !

M^{ME} MERCCEUR.

Et ces pauvres Voussanges ne voient rien !

M^{ME} BAGOIS, *éclatant.*

Mais c'est abominable !

M^{ME} MERCCEUR.

La conduite de cette fille est scandaleuse... et moi, vous comprenez, je suis très gênée, comme parente... pour raconter ces choses-là... (*Insinuante.*) Il faudrait qu'une amie, vous, par exemple, leur ouvriez les yeux... Ce serait un service à leur rendre...

M^{ME} BAGOIS.

Vous croyez que je pourrais ?...

M^{ME} MERCCEUR, *nettement.*

Vous le devez ! (*Un temps.*)

M^{ME} BAGOIS.

Bien, je m'en charge !

M^{ME} MERCCEUR, *apercevant Félicie qui rentre.*

Chut !... Félicie !

VOUSSANGES, *entrant.*

Passez donc au salon, mesdames... Valentine ne peut tarder à rentrer...

M^{me} Mercœur et M^{me} Bagois sortent.

SCÈNE 5

Félicie, Voussanges.

VOUSSANGES.

Il y a longtemps qu'il est là, le baron ?

FÉLICIE.

Non... non... Il vient d'arriver...

VOUSSANGES.

Qu'est-ce qu'il disait ?

FÉLICIE.

Oh ! je ne sais pas... rien... Il plaisantait... un peu... avec moi...

VOUSSANGES, *qui ne se promène de long en large, s'arrête.*

Et ton père ?

FÉLICIE.

Victor l'a mené voir la Tour Eiffel¹.

VOUSSANGES.

Victor !... (*Il soupire.*) Ah ! il faut que je t'aime, Félicie, pour accepter le sacrifice de te donner à lui !

FÉLICIE, *doucement.*

Monsieur sait bien que je ne l'oublierai pas.

1. Tour construite par Gustave Eiffel pour l'exposition universelle de 1889.

VOUSSANGES.

Quand tu auras quitté cette maison... que tu seras loin de moi... tu ne te souviendras plus de ce maître qui t'aimait tant. (*Marchant vers la chambre.*) Cette petite chambre, comme elle va me paraître vide sans toi !... Comme la maison me semblera grande !... Comme je vais souffrir, comme je souffre, à la pensée qu'un autre que moi... après-demain !...

FÉLICIE, *s'approchant de lui, boudeuse.*

Monsieur, vous me faites de la peine... Au moment de mon dîner... ce n'est pas drôle, ça !...

VOUSSANGES, *l'attirant vers son cœur.*

Tu viendras me voir, dis, tu me l'as promis.

FÉLICIE.

Et vous viendrez vous faire raser, coiffer... souvent, n'est-ce pas ?

VOUSSANGES.

Oui... mais Victor ?

FÉLICIE.

Là-bas, vous le savez bien, vous serez toujours le maître de votre petite Félicie.

VOUSSANGES.

Mais... Victor ?

FÉLICIE.

Victor, c'est le mari... l'associé... vous... mais il n'y a que vous !... Si je me marie, c'est pour avoir une situation... c'est pour ma famille.

VOUSSANGES.

Tu m'aimes donc ?

FÉLICIE.

Il le demande, le monstre !

VOUSSANGES, *l'étreignant et la couvrant de baisers.*

Ange, va !

FÉLICIE.

Non... Laisse !... Laisse !... Je t'en prie... non... On peut venir... et mon dîner, ma carpe... Je ne suis pas prête... Ce n'est pas raisonnable...

Elle se dégage.

VOUSSANGES

Le contrat, c'est demain, n'est-ce pas ?

FÉLICIE.

Oui.

VOUSSANGES, *allant vers le fourneau.*

Les quatre mille francs seront prêts.

FÉLICIE.

Parlons pas de ça, monsieur Isidore... Allez au salon !... Je ne veux pas de vous ici...

SCÈNE 6

Les mêmes, Léonce, puis M^{me} Voussanges.

LÉONCE, *accourant.*

Félicie, je suis reçu à l'écrit !

FÉLICIE.

Bravo, monsieur Léonce !

LÉONCE, *apercevant Voussanges et s'arrêtant, dépité.*

Ah ! papa... Es-tu content ?

VOUSSANGES, *ouvrant les bras.*

Viens m'embrasser !

LÉONCE, *après avoir embrassé son père.*

Je les ai épatés, les examinateurs !

VOUSSANGES.

Ne crions pas victoire trop tôt... il y a encore l'oral...

LÉONCE, *hardiment.*

Je n'ai pas peur !... Je me sens un courage... (*regardant Félicie*), un entrain, un aplomb... bœuf !

VOUSSANGES, *apercevant M^{me} Voussanges.*

Ta mère !...

M^{ME} VOUSSANGES, *entrant.*

Isidore... Isidore... Ce n'est pas convenable. Qu'est-ce que tu fais dans la cuisine ?... Va retrouver nos invités au salon... monsieur Bagois vient d'arriver... Je l'ai rencontré dans l'escalier.

VOUSSANGES.

Je causais avec Léonce ! Je ne puis pas être partout !... (*Il sort.*)

M^{ME} VOUSSANGES.

Et vous, Félicie, où en êtes-vous ?

FÉLICIE.

Madame, c'est prêt... Le couvert est mis... il n'y a plus qu'à servir...

M^{ME} VOUSSANGES.

Au fait, pourquoi avez-vous renvoyé Juliette ?

FÉLICIE.

Les étrangères dans ma cuisine...

M^{ME} VOUSSANGES.

Ça ne fait rien... Je viens de prier madame Mercœur de la faire descendre... J'entends qu'elle vous aide, ce soir... Elle servira à table, pendant que vous vous occuperez de votre père et de Victor.

FÉLICIE.

Madame est vraiment trop bonne.

M^{ME} VOUSSANGES.

Allons, Léonce, suis-moi. (*Elle sort.*)

LÉONCE, *après s'être assuré que sa mère est partie.*

Qu'est-ce que je t'avais promis... J'ai gagné, hein ? Ma récompense ?...

FÉLICIE.

Oh ! une minute, monsieur Léonce !... Vous savez ce que monsieur votre père vient de dire : il y a encore l'oral...

LÉONCE.

Laisse-moi t'embrasser... pour me donner du cœur... Ça m'ennuie que tu te maries...

FÉLICIE, *tendant la joue.*

Faites vite, et fichez-moi le camp ! (*Il l'embrasse, veut recommencer.*)
Voulez-vous me fichez le camp !

VOUSSANGES, *à la cantonade.*

Léonce, à table !

LÉONCE.

Voilà, papa !

SCÈNE 7

Félicie, Bagois, puis Juliette, puis Victor et Barba, puis M^{me} Voussanges.

BAGOIS, *en entrant, se croise avec Léonce.*

On vous appelle, jeune homme ! On vous appelle !

LÉONCE, *enfonçant son képi, et marchant très raide.*

J'y vais, monsieur.

BAGOIS, *ouvrant le robinet de la fontaine.*

Je vous salue, Félicie.

FÉLICIE.

Votre servante, monsieur Bagois !

Bagois se lave les mains. Félicie lui apporte une serviette. Bagois se penche à son oreille, l'embrasse sournoisement et murmure quelques paroles.

FÉLICIE, *indignée, et lui donnant un léger coup de serviette sur les doigts.*

Oh ! monsieur Bagois ! par exemple !...

BAGOIS.

Vous n'êtes pas disposée ?... C'est bon... Je reviendrai !

M^{ME} BAGOIS, *à la cantonade.*

Bagois ! Bagois !

BAGOIS

Voilà ! Voilà ! (*Il sort.*)

JULIETTE, *entrant.*

C'est encore moi. Madame vient de me dire de descendre. Je vous remets la clé. (*Elle pose la clé sur la table.*) J'ai laissé la porte ouverte pour votre père et monsieur Victor qui montent derrière moi.

FÉLICIE, *touchée.*

Vous êtes bien aimable, Juliette, je vous remercie.

JULIETTE.

Alors, je vais servir ?

FÉLICIE.

Oui. Tout le monde est à table.

À partir de ce moment, Juliette va et vient de la cuisine à la salle à manger, faisant le service. — Félicie dispose une nappe et quatre couverts sur la table de la cuisine.

VICTOR, *à la cantonade.*

Entrez par ici, père.

BARBA *entrant, tirant la jambe.*

Eh ! *Laze té fouté!* je ne suis point fâché d'être arrivé... Elle est rudement loin votre Tour ! (*Embrassant Félicie.*) Bonsoir, Félicie.

FÉLICIE, *joyeuse.*

Père, Victor t'a-t-il bien fait promener ?

BARBA *s'asseyant ; il garde son large feutre sur la tête.*

Ah ! oui ! Promener... *Foutringuo!* C'est bien haut la Tour ! C'est bien plus haut que le clocher de Piégut ! Mais à quoi que ça peut bien servir, eh, Victor ?

VICTOR.

La Tour Eiffel, père, est très utile aux savants qui étudient le temps.

BARBA, *plein d'orgueil.*

Il sait tout, ce brigand-là ! Depuis ce matin, il n'a pas arrêté !... Il parle comme un livre !

VICTOR.

C'est que j'ai beaucoup lu ! (*Un temps.*) Et ils le savent bien au syndicat !... Ah ! on n'y prend jamais une décision sans moi, et pourtant que de graves questions y sont agitées chaque jour !... Mais, père Barba, vous ne vous en doutez pas aux Coussières... Tout est à réformer aujourd'hui, tout, depuis la base jusqu'au sommet ! Et n'allez pas croire que je veuille tout bouleverser... Non ! ni que je me pose en adversaire du gouvernement, mais j'estime que d'importantes modifications...

FÉLICIE, *l'interrompant avec douceur.*

Ne parlez pas tant, et mettez-vous à table ! (*Montrant Juliette qui rapporte le potage.*) Voici la soupe. (*Servant Barba et Victor attablés.*) Madame m'a bien recommandé de vous soigner.

BARBA, *mangeant.*

Voilà des bons maîtres, té, et je ne regrette point de leur z'y avoir donné ma carpe... c'était la reine de l'étang des Coussières qu'on a pêchée avant-hier ! Girou, tu sais bien, Félie, Girou, de chez Leuïnard, qu'a été garçon de boulanger à Paris, me souffla à l'oreille : « Y aura de l'octroi¹, gare d'Orléans !... » N'y en aura pas ! que je fis... et je l'ai passée, sous leur nez, ma carpe, avec le panier dans ma limousine ! Je leur z'y ai fait la farce... aux gabelous² !

1. Taxe locale sur des marchandises de consommation.

2. Employés de l'octroi ou des douanes.

VICTOR, *après avoir trinqué et bu.*

Oh ! oui, l'octroi, voilà encore une de ces questions qui me préoccupent et qu'il n'est pas facile d'élucider... L'octroi, la douane, les magasins généraux... Ils ne s'entendent pas à la Chambre... Mais, moi j'ai des idées très arrêtées là-dessus... (*solennel*) je ne suis ni pour le libre-échange, ni pour la protection...

BARBA, *enthousiasmé, à Félicie.*

C'est la mère qui serait contente de le voir... de l'entendre !...

VICTOR, *avec déférence.*

Je regrette profondément l'absence de madame Barba.

BARBA. *Il verse du vin dans son bouillon.*

La pauvre vieille, elle avait bien envie de venir, mais fallait quelqu'un pour les bêtes. (*Après avoir bu à même l'assiette.*) Là ! Là là ! ce chabrol m'ôte vingt ans d'âge !

JULIETTE, *rapportant la carpe.*

Voici la carpe, mademoiselle Félicie.

FÉLICIE.

Est-ce qu'ils l'ont trouvée bonne ?

JULIETTE.

Madame Bagois en a redemandé deux fois, et monsieur le baron affirme que vous êtes un cordon bleu à dégoter Bignon.

Félicie continue de servir Barba et Victor pendant que Juliette emporte successivement le dindonneau et la salade.

VICTOR, *à Félicie.*

Vous ne vous asseyez pas ?

FÉLICIE.

Non, ne vous occupez pas de moi... Il faut que je fasse ma salade...

BARBA, *mangeant.*

C'est tout de même une belle ville que votre sacré Paris ! Faut-il que la Félic ait eu du chien pour s'y retrouver, en arrivant, toute neuve, de Bordeaux !

VICTOR.

Mademoiselle est une femme supérieure qui n'est jamais embarrassée, et avec elle, je suis bien tranquille pour l'avenir... Père, vous reviendrez nous voir avec madame Barba, quand nous serons installés.

BARBA.

C'est ça qui va faire bisquer¹ les gens des Coussières de savoir que la Félic paie patente² à Paris !... Et il n'y en a pas une sur cent mille, vous m'entendez bien, Victor, il n'y en a pas une qui aurait su mener son chemin comme elle ! (*Il boit.*)

VICTOR.

Il n'y en a pas non plus une sur cent mille qui soit intelligente, comme elle !

FÉLICIE, *leur présentant le dindonneau et la salade que Juliette vient de rapporter.*

Ah ! pas tant de compliments, n'est-ce pas ?

BARBA, *après avoir bu.*

Et d'abord, elle est de mon sang, et les Barba sont bien connus dans l'arrondissement de Nontron... Faut pas leur z'y en compter !... Ah ! mais non !...

1. Rendre jaloux.

2. Impôt annuel auquel sont soumises les personnes exerçant une profession.

M^{ME} VOUSSANGES, *entrant.*

Eh bien ! Comment ça va-t-il ?

Tous se lèvent.

BARBA

Ah ! notre dame, c'est pas pour dire, mais nous sommes mieux ici qu'ailleurs !...

Félicie enlève le chapeau de Barba.

M^{ME} VOUSSANGES.

Allons ! tant mieux !... J'entends que jusqu'à son départ, monsieur Barba prenne tous ses repas à la maison.

VICTOR.

C'est que, madame, nous voulons garder le père jusqu'après le 14 juillet pour lui faire voir la revue des illuminations.

BARBA, *obséquieux.*

Oui, notre dame, les enluminations...

M^{ME} VOUSSANGES.

Mais cela n'empêche rien. Monsieur Barba est chez lui, ici.

FÉLICIE.

Nous remercions bien madame.

M^{ME} VOUSSANGES, *s'éloignant.*

Continuez ! Continuez !... Soignez bien monsieur Barba !

BARBA, *avec élan et suivant M^{me} Voussanges.*

Merci bien ! madame ! Merci bien ! (*Revenant à sa chaise.*) En voilà une brave dame ! Et pas fière ! (*Il se rassied.*)

VICTOR.

Et le patron, monsieur Voussanges, la perle des hommes !

FÉLICIE *gentiment, en indiquant la table.*

Juliette, asseyez-vous à ma place entre ces messieurs. C'est moi qui vais servir maintenant.

Juliette prend place. Félicie la sert et vient s'asseoir.

JULIETTE, *mangeant.*

Merci, mademoiselle ! Eh bien, monsieur Victor, êtes-vous heureux aux Courses ?

VICTOR.

Je ne joue plus, mademoiselle... J'obéis à mademoiselle Félicie.

JULIETTE.

Oh ! Je ne trouverai jamais un mari comme ça !

BARBA

Té, la petite, je vous en chercherai un aux Coussières, moi !

JULIETTE.

C'est que, monsieur Barba, j'ai un idéal, moi, un homme petit, distingué, avec une jolie barbe blonde...

BARBA, *lui tapant sur l'épaule.*

Un homme dans mon genre, té !... (*Ils rient. À Félicie.*) Encore un peu à boire, Félicie ? (*Félicie se lève, verse à boire aux trois personnages, et Barba l'attire contre sa poitrine.*) Mais regardez-moi ça, Victor... Il ne l'a point gâtée, l'air de Paris !... Est-ce que c'est bâti ? (*Soulevant légèrement la jupe.*) Est-ce que ça vous a une belle paire de mollets ?

FÉLICIE, *se dégageant.*

Voyons, père, voyons...

BARBA

Bien quoi donc ? Quand c'est de la belle marchandise, c'est pas défendu de la faire valoir !

Félicie s'assied.

VICTOR, *riant.*

Ce n'est plus la peine de faire l'article, père Barba. Si je suis volé maintenant, c'est trop tard.

BARBA

Voyez-vous ça, l'autre Parisien... C'est malin comme un singe... (*Tendant son verre.*) À la vôtre, Victor, et à la santé de cette jeunesse qu'est venue nous prêter la main... À la tienne ! Félie ! (*Ils trinquent et boivent.*) Elle n'est pas trop méchante, cette piquette. (*À Victor.*) Mais n'empêche qu'il y aura un petit retour de noces aux Coussières, et vous en boirez quelques bouteilles de vieux... que le phylloxera n'aura point !... Et nous la danserons la bourrée, sous les châtaigniers ! (*Fredonnant.*)

Si mo maï voulio,
Lo bourréio, lo bourréio...

FÉLICIE.

Tais-toi, père !... On va t'entendre là-bas...

Voussanges paraît, suivi de tous les dîneurs de la table des maîtres.

SCÈNE 8

*Les mêmes, Voussanges, M^{me} Voussanges, M^{me} Mercœur,
M^{me} Bagois, Luzard, Léonce, Bagois.*

VOUSSANGES, *sa serviette à la main.*

À la bonne heure ! On est gai au moins par là !

BARBA

Il n'y a pas moyen d'être triste chez vous, notre monsieur !

Il a parlé, selon l'habitude des paysans du Périgord, en touchant deux ou trois fois le bord de son chapeau, mais sans se découvrir. Victor qui s'est levé, le décoiffe respectueusement.

VOUSSANGES.

Mon cher Barba, nous venons vous saluer... Eh ! que diable, c'est bien le moins que nous remercions Félicie de son dévouement. (*À Juliette.*) Juliette, des verres... Quant à vous, monsieur Victor, je vous connais, et notre chagrin de perdre Félicie est atténué par l'idée que nous vous la donnons... Elle était de la famille, et, désormais, notre maison vous est ouverte... Permettez-moi de vous serrer la main.

VICTOR, *avec dignité, après avoir serré la main de Voussanges.*

Monsieur Voussanges, vous me voyez très honoré de la confiance que vous me témoignez... Laissez-moi vous dire que je m'en crois digne... Je ne suis qu'un artiste, il est vrai, mais j'ai la satisfaction de m'être fait moi-même.

VOUSSANGES.

Je ne l'ignore pas, monsieur Victor, et je vous en adresse tous mes compliments... (*À Léonce qui porte une bouteille poudreuse¹.*) Léonce, débouche cette vieille eau-de-vie... C'est du quarante-huit... Père Barba, vous m'en direz des nouvelles... Nous allons trinquer en l'honneur de Félicie.

BARBA, *se levant, le verre en main, après que Léonce a versé.*

Pour lors, mesdames, messieurs et la société, bien entendu... vous êtes vraiment bien honnêtes et je trinque à votre contentement.

TOUS, *prenant leur verre, moins Félicie.*

À la vôtre, monsieur Barba !

M^{ME} VOUSSANGES.

Trinquez donc, Félicie !

Félicie prend le verre que lui tend Voussanges et trinque gauchement.

BARBA, *buvant.*

C'est de la première des premières !

BAGOIS.

Je demande la parole.

M^{ME} BAGOIS.

Tais-toi, Bagois !

BAGOIS.

Puisque je demande la parole...

BAGOIS, *insistant.*

Je bois à la santé... (*Il lève son verre.*)

1. Poussiéreuse.

M^{ME} BAGOIS, *s'élançe et lui enlève le verre.*

Du cognac ?... Mais tu veux donc tousser toute la nuit !... Tiens, tu es comme un enfant... (*Elle boit le cognac.*) Si on ne te surveillait pas...

BAGOIS.

Tu n'as pas peur de tousser... toi !

LUZARD.

Monsieur Barba, qu'est-ce que vous chantiez donc tout à l'heure ?

BARBA

Notre monsieur, c'est un air du pays pour faire danser les mariés, les novi... (*Fredonnant :*)

Lo bourréio, lo bourréio !...

FÉLICIE.

Père... Père...

M^{ME} VOUSSANGES.

Et vous savez danser la bourrée, Félicie ?

FÉLICIE.

La bourrée, madame ?... Je crois bien !

BARBA

Que oui ! Elle la chante, elle la danse ! Et Victor aussi, lui qui est du Limousin...

LUZARD.

Ah ! montrez-nous ça, Félicie ?

FÉLICIE.

Ici, monsieur le baron... dans ce costume... je n'oserais jamais.

M^{ME} VOUSSANGES.

Si, si, Félicie, ça nous amusera !

TOUS.

Oui ! oui !

LUZARD.

Décidez-la, Voussanges... La bourrée fera plaisir à tout le monde.

VOUSSANGES, *d'un air résigné.*

Allons, monsieur Victor, offrez la main à votre fiancée !

BARBA, *prenant son bâton et tapant sur la table.*

Anin ! Anin !... Lou meïnatzeï in plaço !

Il s'assied.

FÉLICIE.

Puisqu'on veut !

TOUS.

Ah ! Ah !

Les dames s'assoient autour de la table ; Voussanges prend place à droite des fourneaux. Victor accompagne Félicie à l'avant-scène, puis s'éloigne. – Félicie, les mains sur les hanches, entonne l'appel traditionnel de la bourrée.

FÉLICIE.

Riba, riba, sount arriba¹
Lous galantous qué fan bisquâ (bis)
Vieilla bougrâ !

1. Voir page 403 pour la musique.

VICTOR, *prenant Félicie par la main et la faisant virer sur elle-même.*

Lous galantous qué fan virâ
Genta drôla !

Tous deux s'éloignent, s'arrêtent, se saluent, claquent du talon et commencent la bourrée.

FÉLICIE ET VICTOR.

1	2
Si mo maï voulio	Mo maï vos pas,
Lo bourréïo, lo bourréïo ;	Lo bourréïo, lo bourréïo ;
Si mo maï voulio	Mo maï ne vo pas
Lo bourréïo forio !	Lo bourréïo faran pas !

Reprise du premier couplet.

Au premier couplet, Barba marque la mesure avec son bâton. — À la deuxième reprise, tout le monde accompagne en fredonnant l'air et en frappant en cadence avec des instruments de cuisine sur les verres, les assiettes, les bouteilles, etc.

TOUS

Bravo ! bravo !

LUZARD.

Elle est excitante, cette danse !... Vous ne trouvez pas, Isidore ?

VOUSSANGES.

Très bien, Félicie !... Très bien, Victor ! Je vous remercie... vous nous avez fait grand plaisir, et maintenant, nous vous rendons votre liberté... monsieur Victor, qu'est-ce que vous allez faire de votre soirée ?

VICTOR.

Monsieur, j'ai l'intention de conduire papa à l'Ambigu¹, où l'on joue un drame superbe.

VOUSSANGES.

Amusez-vous bien !

BAGOIS, *arrêtant Victor au passage et l'obligeant à l'entendre.*

Vous avez l'air d'un garçon distingué, vous, et intelligent. Vous lisez les journaux ?

VICTOR.

Évidemment, monsieur Bagois.

BAGOIS.

Et que pensez-vous de mon mémoire à messieurs les Députés ? Vous avez dû en lire quelques extraits ?

VICTOR.

Je vous avouerai, monsieur...

BAGOIS.

Je vous donnerai ça... vous le ferez lire à monsieur Barba, le vieux qui fait tant de bruit !

VICTOR.

Mille mercis, monsieur ! (*À Barba qui embrasse sa fille.*) Eh bien, père, venez-vous ?

BARBA.

Mesdames... Messieurs... la compagnie... bien entendu j'ai bien l'honneur...

1. Théâtre parisien fondé en 1769.

M^{ME} VOUSSANGES.

Au revoir, père Barba !

TOUS.

Au revoir, père Barba !

Victor et Barba sortent par l'escalier de service.

LUZARD, *intentionnellement, jetant un regard à Félicie.*

Il est neuf heures !

Félicie entre dans sa chambre.

M^{ME} BAGOIS, *à part.*

Nous y voilà ! (*Elle échange avec M^{me} Mercœur qui s'éloigne un regard d'intelligence.*)

LUZARD, *haut.*

Il est neuf heures !... Mon cher Isidore, je suis obligé de vous quitter... Un rendez-vous à l'Épatant !

M^{ME} VOUSSANGES, *minaudant.*

Déjà ?

LUZARD.

Une affaire urgente !... Chère madame, excusez-moi !...

VOUSSANGES.

Eh bien... au revoir... Juliette, éclairez-nous !

Tous sortent, sauf madame Bagois, pour accompagner Luzard.

BAGOIS, *paraissant presque aussitôt.*

Béatrice, on s'en va ?

M^{ME} BAGOIS.

Va mettre ton pardessus... nous partons.

Bagois sort.

M^{ME} BAGOIS, *à part.*

La veille de son mariage, c'est renversant !

FÉLICIE, *sortant de sa chambre en tenue de ville, à Voussanges qui rentre seul.*

Monsieur voudrait-il m'accorder la permission de sortir pour accompagner jusqu'au théâtre mon père et Victor ?

VOUSSANGES.

Mais, c'est trop juste !... Allez, Félicie, allez ! Pourquoi n'êtes-vous pas partie avec eux ?

FÉLICIE.

Il fallait que je passe mon manteau, monsieur !...

M^{ME} BAGOIS, *à part.*

Quel cynisme !

FÉLICIE.

Je remercie bien monsieur. Bonsoir, madame... Bonsoir, monsieur.

VOUSSANGES.

Ne rentrez pas trop tard, Félicie... Vous avez vos clés ?

FÉLICIE.

Oui, monsieur.

Elle sort.

VOUSSANGES.

Bonsoir ! (*À M^{me} Bagois.*) Eh bien !... Madame Bagois, vous êtes encore là ?

SCÈNE 9

Voussanges, M^{me} Bagois, puis Bagois.

M^{ME} BAGOIS, *solemnelle.*

Monsieur le chef de bureau, où pensez-vous que va votre bonne ?

VOUSSANGES.

Mais, à l'Ambigu, avec son père.

M^{ME} BAGOIS, *avec componction.*

Homme trop bon !... Et si je vous disais qu'elle n'y va pas... au théâtre ?...

VOUSSANGES.

Où va-t-elle, alors ?

M^{ME} BAGOIS.

Simplement retrouver monsieur le baron Luzard qui lui a donné rendez-vous, tout à l'heure.

VOUSSANGES, *vivement.*

C'est faux !

M^{ME} BAGOIS.

J'ai entendu.

VOUSSANGES.

C'est archifaux !

M^{ME} BAGOIS.

Je vous dis que j'ai entendu !

VOUSSANGES, *tombant sur une chaise accablé.*

C'est impossible !... Et c'est mal ce que vous dites là, madame Bagois ! C'est très mal !

BAGOIS, *entrant.*

Béatrice, on s'en va ?

M^{ME} BAGOIS, *impatientée.*

Je t'ai prié de m'attendre, Évariste !

BAGOIS, *s'éloignant.*

C'est bien !... c'est bien !...

M^{ME} BAGOIS.

Ah ! monsieur le chef de bureau, ça vous cause tant de peine que ça ?... Vous allez me faire regretter ma franchise... Mais, que voulez-vous ? Je suis tout d'une pièce, moi ! Ainsi, l'année dernière, on me raconte que la femme d'un garçon de bureau aux finances trompait son mari... Je n'en fais ni une, ni deux : j'arrive au ministère, et je dis au garçon de bureau : Gabriel, vous êtes cocu !... (*Un temps.*) Cet homme en est mort... mais moi, j'avais rempli mon devoir d'honnête femme. (*Un temps.*) Et ça m'a fait quelque chose tout de même, quand j'ai appris plus tard que ce n'était pas vrai... (*Un temps.*)

VOUSSANGES.

Ah ! vous voyez bien, madame ! Vous voyez bien !

M^{ME} BAGOIS, *fermement.*

Cette fois, j'en suis sûre... (*Un temps.*) Vous n'aviez donc rien vu ?

VOUSSANGES, *se levant.*

Quelle perfidie !... Une fille que j'avais comblée de bienfaits ! et moi qui lui avais encore promis quatre mille francs pour l'aider à s'établir... (*Lui prenant les mains.*) Madame Bagois, vous êtes sûre, bien sûre ?

M^{ME} BAGOIS.

J'ai vu ! J'ai entendu !

VOUSSANGES.

Je vous remercie... Je vais faire justice !

M^{ME} BAGOIS, *se dirigeant vers la porte sans quitter Voussanges des yeux.*

J'ai accompli mon devoir d'amie, monsieur le chef de bureau, et quoi qu'il arrive, je vais dormir tranquille... Au revoir, monsieur Voussanges.

BAGOIS, *sur le seuil de la porte.*

Alors, Béatrice, cette fois, on s'en va.

M^{ME} BAGOIS, *le bousculant.*

Tais-toi, Bagois ! Mais tais-toi donc !

VOUSSANGES, *d'une voix étranglée.*

Adieu, mes amis, adieu !

SCÈNE 10

VOUSSANGES, *seul.* (*Il porte les mains à sa gorge, comme quelqu'un qui étouffe et défait violemment sa cravate.*)

J'étouffe !... J'étouffe !... (*Après avoir respiré.*) La coquine !... (*Amèrement.*) Oh ! c'est bien fait pour moi !... Monsieur Voussanges, un chef de bureau, se toquer de sa bonne !... Si je la tenais !... (*Un temps. Avec exaltation.*) C'est bien fait !... C'est bien fait !... C'est bien fait !... (*Un temps.*) Le baron Luzard, un ami... un homme que j'aimais comme un frère... Eh bien, après tout, tant mieux !... Qu'elle aille se faire pendre ailleurs... Quant à ce Luzard !... Ah ! qu'il ne remette jamais les pieds dans cette maison !... Que jamais, je n'entende parler de lui, ni d'elle !...

Paraît Félicie.

SCÈNE 11

Voussanges, Félicie.

FÉLICIE.

Té, monsieur... vous êtes encore là !

VOUSSANGES, *allant à elle et lui saisissant les poignets.*

D'où viens-tu ?

FÉLICIE.

Vous me faites mal !

VOUSSANGES.

Je veux que tu me dises d'où tu viens !

FÉLICIE.

Mais qu'est-ce que vous avez ?... D'où je viens ?... Je viens d'accompagner mon père et Victor jusqu'au théâtre...

VOUSSANGES, *éclatant.*

Menteuse ! Je sais tout ! Je sais que tu m'as toujours trompé ; je sais que tu es une ingrante, une drôlesse ! (*L'empoignant à la coiffure et jetant son chapeau à terre.*) Une misérable !

FÉLICIE, *hors d'elle-même.*

Mais vous êtes fou, monsieur, lâchez-moi !

Elle se dégage.

VOUSSANGES, *se croisant les bras.*

Ah ! tu te figurais que ça durerait toujours, que je ne verrais pas tes gueuseries¹ avec tout le monde, que je serais éternellement ta dupe et le jouet de monsieur Lizard !... Va-t-en !... Je te chasse ! Tu vas faire ta malle... Va le retrouver ton baron... Il t'a prise ! Qu'il te garde !... Il est riche, lui, il te donnera les quatre mille francs qu'il te faut !... Tu partiras, demain, entends-tu, demain !...

FÉLICIE.

Non, monsieur, tout de suite ! (*Elle sort précipitamment.*)

VOUSSANGES, *qui est demeuré un instant abasourdi, court à la porte et appelle d'une voix étranglée.*

Félicie !... Félicie !...

1. Actions méprisables.

SCÈNE 12

Voussanges, M^{me} Voussanges.

M^{ME} VOUSSANGES, *accourant.*

Qu'y a-t-il, Isidore ?... Tout ce bruit...

VOUSSANGES, *se dressant.*

Il y a que Félicie, cette fille en qui nous avons mis toute notre confiance... il y a que Félicie... nous trompait... qu'elle est une coquine et que je viens de la chasser !...

M^{ME} VOUSSANGES, *ahurie.*

Tu as chassé Félicie ? (*Un temps.*) Mais, tu n'y penses pas, mon ami...

VOUSSANGES, *noblement.*

Je l'ai chassée, parce que je tiens à l'honneur de la maison et que je veux faire respecter mon foyer !

Rideau.

ACTE IV

Décor du deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

M^{me} Voussanges, puis M^{me} Mercœur.

M^{ME} VOUSSANGES.

Ah ! te voilà, Céleste... Je suis bien aise de te voir...

M^{ME} MERCCEUR, *s'avançant.*

Bonjour, Valentine. Eh bien, tout s'est-il arrangé, comme tu le désirais ?...

M^{ME} VOUSSANGES.

Pas encore !... (*Un temps.*) Tu ne soupçonnes pas le mal que tu nous as fait... Heureusement, madame Bagois va le réparer. Je l'ai vue, hier, elle a été épouvantée des résultats de l'indiscrétion qu'elle a commise par ta faute ! Et elle a dû, ce matin, aller chez Félicie pour la décider à revenir... Tu sais qu'en principe le mariage devait se faire chez nous... (*Un temps, très agitée.*) Et madame Bagois n'arrive pas !... (*Un temps. – On sonne. M^{me} Voussanges courant ouvrir.*) Pourvu que ce soit elle !

SCÈNE 2

Les mêmes, M^{me} Bagois, puis Voussanges.

M^{ME} BAGOIS, *entrant.*

Ça y est !

M^{ME} VOUSSANGES.

Elle va venir ?

M^{ME} BAGOIS, *embrassant M^{me} Voussanges.*

Je ne sais pas. (*Un temps.*) Mais, je le pense, et la preuve, c'est que nous voilà sous les armes, Évariste et moi.

BAGOIS. *Il porte les palmes d'officier d'Académie.*

J'ai mis mon habit... Bonjour, mesdames... Monsieur Voussanges va bien ?

M^{ME} BAGOIS.

Tais-toi, Bagois, tais-toi ! (*Se tournant vers M^{me} Mercœur.*) Ah ! vous m'en donnez, vous, du travail, avec vos racontars ! (*Lui tendant la main.*) Je ne devais pas vous serrer la main... Enfin, je crois avoir réussi.

M^{ME} VOUSSANGES, *impatiente.*

Viendront-ils ?

M^{ME} BAGOIS, *s'asseyant.*

Laissez-moi respirer... Depuis ce matin, j'en ai dit... J'en ai dit ! Oh !... Enfin, voilà !... À huit heures, nous sortons, Évariste et moi

et nous arrivons hôtel du Delta. Je laisse Bagois dans une voiture et je monte...

VOUSSANGES, *entrant.*

Comment ? Vous ne les ramenez pas ?... (*Serrant la main à Bagois.*)
Bagois, qu'a-t-elle répondu ?

BAGOIS.

Moi, monsieur le chef de bureau, je ne sais pas... j'étais dans la voiture.

M^{ME} BAGOIS.

Tais-toi, Bagois ! Attendez, monsieur Voussanges... Je l'ai trouvée dans sa chambre, seule, et elle s'occupait de sa toilette... Pauvre fille ! Elle m'a remué l'âme. (*Pleurant.*) Ça lui faisait gros cœur de s'habiller dans ce meublé, elle qui avait chez vous son petit chez elle... J'ai essayé de la ramener... Oh ! non, m'a-t-elle dit, en essuyant des larmes, je ne veux pas me retrouver en présence de Monsieur... ça me causerait trop de chagrin, après la manière dont il m'a traitée, avant-hier... (*Un temps.*) Et tout ce que j'ai obtenu, c'est que le père Barba viendrait ce matin, vous parler, – avant le départ pour la mairie et l'église.

VOUSSANGES, *agité.*

Il faut que ça s'arrange, il le faut, madame ! (*Un temps.*) On sait dans la maison que nous marions Félicie, et notre défection à la dernière heure, serait du plus déplorable effet !

M^{ME} MERCCEUR.

Comme vous vous laissez aveugler par le respect humain, Isidore !

VOUSSANGES.

Oh ! toi, Céleste, je t'en prie, pas un mot de plus !... Ce serait vraiment une manière de se libérer par trop commode et peu

délicate... Nous avons promis à notre servante quatre mille francs, et nous avons l'air de chercher un prétexte pour ne pas les lui donner... C'est indigne de nous !

M^{ME} VOUSSANGES.

Tu as raison, Isidore, tu as raison !

VOUSSANGES.

Le grand coupable, ce n'est pas Félicie, mais bien le baron Lizard, un monsieur auquel je me réserve tout à l'heure de dire son fait... Ah ! certes, c'est un cavalier, un homme élégant ; il a des dehors, et je comprends qu'il plaise aux femmes et que Félicie n'ait pas résisté à ses séductions. (*Un temps.*) Il m'a bien trompé, moi !

M^{ME} VOUSSANGES, *épouvanté.*

Mon ami...

VOUSSANGES.

Parfaitement ! La maison lui était ouverte ; on avait pour lui toutes sortes d'égards ; on le traitait comme un prince...

M^{ME} VOUSSANGES, *rassurée.*

Isidore, tu oublies ses excellents procédés envers nous... Combien de fois n'a-t-il pas mis sa voiture à notre disposition ! Et dernièrement encore, tu sais combien il s'est dérangé pour ta croix...

VOUSSANGES.

Ah ! Je te conseille d'en parler ! J'avais des sénateurs, des députés, heureux de me recommander, tous les sénateurs, tous les députés de mon département ! (*Un temps.*) L'autre soir, au Grand Café, à la table de ces messieurs, le préfet de Seine-et-Manche, qui lisait *Le Temps*, me dit : – Eh bien, Voussanges... et ce ruban rouge. – Monsieur le Préfet lui répondis-je, c'est fait ! – Ah ! bravo !

bravo ! intervinrent les autres hommes politiques, nous étions prêts à apostiller¹ chaudement votre demande ! Je les remerciai de tout mon cœur, et à cette table pour ainsi dire officielle, d'où sont bannies les légèretés de nos boulevardiers et où s'élaborent les plus graves problèmes administratifs, un membre de la commission du Budget leva son verre en l'honneur de ma croix ! (*Un temps.*) Âne ! Trois fois âne ! Je m'en rapportais à monsieur Luzard ! Il n'avait qu'à demander !... C'était entendu ! Il m'avait engagé sa parole de gentilhomme... et il m'a menti comme on ne ment pas à un honnête homme ! Il m'a menti... et la croix que j'ai méritée par vingt-cinq ans d'un dévouement inaltérable à tous les ministres qui se sont succédé... cette croix, Bagois, va échouer sur la poitrine d'un collègue plus jeune que nous !...

BAGOIS.

Mizerolles !

M^{ME} BAGOIS, *rectifiant.*

Muzerolles ! Ernest Muzerolles !...

BAGOIS.

Muzerolles ? Un blanc-bec qui ne sait pas seulement ce que c'est que le cadastre !

M^{ME} VOUSSANGES.

Mais, Isidore, le dernier mot n'est pas dit !... Il n'y a rien de désespéré...

M^{ME} BAGOIS.

Mais non, monsieur Voussanges ! (*On sonne.*) Qu'est-ce que je vous disais ?... Les voilà !

Mouvement général. M^{me} Voussanges court ouvrir.

1. Recommander.

M^{ME} VOUSSANGES, *apercevant Barba et Victor.*

Bonjour, messieurs... Eh bien, et Félicie ?

SCÈNE 3

Les mêmes, Barba, Victor.

Ils entrent très graves, Barba en jaquette, Victor en habit, la boutonnière fleurie d'un bouquet de marié.

VICTOR, *très digne.*

Monsieur Voussanges, nous venons seuls, mais, avant de prendre la parole, je vous prierai d'éloigner ces dames (*désignant Bagois*) et monsieur.

M^{ME} BAGOIS.

Nous sommes au courant, monsieur Victor.

VICTOR.

Madame, c'est une conversation d'homme à homme que j'ai l'honneur de demander à monsieur Voussanges, au nom de mon futur beau-père (*un temps*) et au mien.

VOUSSANGES.

C'est tout naturel... (*Se tournant vers M^{me} Voussanges.*) Valentine, veuillez conduire nos amis dans la salle à manger.

M^{ME} BAGOIS *à son mari, qui sur ces mots, s'est assis.*

Eh bien, Bagois ?

BAGOIS, *sans bouger.*

D'homme à homme !

M^{ME} BAGOIS, *l'entraînant.*

Raison de plus ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE 4

Voussanges, Victor, Barba.

VOUSSANGES, *indiquant des sièges.*

Asseyez-vous, messieurs, je vous en prie. (*Tous trois s'asseyent.*) Eh bien, Félicie continue donc à faire la mauvaise tête ?

BARBA.

Elle ne fait point la mauvaise tête, notre monsieur. C'est une fille... comme toutes les filles de chez nous... Ça se connaît et c'est fier, et dame, une fois qu'on lui z'a manqué... Je vous demande excuses si je ne m'explique pas bien... C'est pour ça que j'ai mené Victor... Avec lui, je suis plus tranquille... Il a de l'instruction, et comme on dit au pays, quand y s'habille le matin, il n'habille pas un enfant.

VOUSSANGES.

Voyons, Barba, j'admets que je me suis montré un peu vif, mais j'avoue que j'ai été surpris, affligé d'un manque de convenances auquel, certes, Félicie ne nous avait jamais habitués...

VICTOR, *froissé.*

Un manque de convenances, monsieur ? Mademoiselle Félicie en est incapable ; et jusqu'à plus ample informé, vous me permettez d'en douter.

BARBA

Tous ceux qui vous ont raconté des histoires ont dit des menteries¹ !... (*Un temps.*) Et moi qui la connais de tout en tout,

1. Des mensonges.

je ne peux pas lui donner tort... Ah ! ça, quel mal qu'elle a fait, la Félicie ?... Quand bien même que ce soir-là, elle se serait un peu oubliée... pour l'heure ?... Est-ce que depuis deux ans, vous avez eu un reproche à y faire ?... depuis que vous y avez fait cet affront, la pauvre, elle ne mange, ni ne boit... Ah ! ça a du cœur... plus de cœur que les maîtres !

VOUSSANGES.

Barba, mon cher Barba...

VICTOR.

Mon Dieu, monsieur, je me résumerai. Je ne dois pas vous laisser ignorer combien il m'a été... pénible, pour le léger manquement que vous pouvez reprocher à mademoiselle Félicie, de vous voir user envers elle d'un procédé aussi peu chevaleresque (*avec hauteur*), je dirai aussi discourtois (*avec condescendance*), et tout au moins bizarre chez un homme occupant votre situation et revêtu de votre caractère.

BARBA, *se levant et éclatant.*

Et puis, ce n'est pas tout ça !... Est-ce qu'elle n'a pas fait votre bonheur à tous ?... (*Un long temps.*) Et voilà la récompense !... On vous jette dehors comme une voleuse, comme une traînée, *coumo no loueiro* ! (*Un temps.*) Encore heureux qu'elle soit tombée sur Victor, ah ! un brave drôle, celui-là, qu'a pas cru à toutes ces inventions de méchanceté...

VOUSSANGES, *se levant.*

Messieurs, messieurs, nous parlons beaucoup pour ne rien dire.

VICTOR, *se levant.*

Monsieur, j'abonde complètement dans votre sens. En fin de compte, que décidons-nous ?

VOUSSANGES.

Nous allons essayer de réparer les choses... Dites à Félicie que je l'accompagnerai... Où est-elle ?...

BARBA, *finaud*.

En bas, dans la voiture... Seulement je ne sais point si elle voudra monter, rapport à ce qui a été convenu, et tant qu'elle saura point si ça tient toujours...

Victor s'éloigne discrètement vers le fond en emportant sa chaise.

VOUSSANGES.

Ne vous inquiétez de rien, Barba, ce qui est promis, je le tiendrai.

VICTOR, *s'avançant la main tendue*.

Monsieur Voussanges, nous n'attendions pas moins de votre loyauté.

BARBA.

Si vous le permettez, notre monsieur, je vais lui faire signe de monter...

VOUSSANGES.

Faites donc !

BARBA, *allant à la fenêtre ouverte*.

Félie eh ! Félie !... monte donc, Féli...e !

VOUSSANGES.

Alors, messieurs, faites-moi le plaisir de passer dans la salle à manger. Un dernier conseil à donner à Félicie...

VICTOR.

Nous vous en prions.

SCÈNE 5

Voussanges, Félicie. Elle apparaît à la porte, en toilette de mariée.

FÉLICIE, *avec un geste de pudique hésitation.*

Seul ?

VOUSSANGES, *allant à Félicie après avoir refermé la porte.*

Félicie, tu m'as fait beaucoup de peine... Voyons, dis-moi la vérité, tu es allée au rendez-vous avec le baron Luzard ?

FÉLICIE, *simplement.*

Oui, monsieur.

VOUSSANGES.

Mais, alors ?...

FÉLICIE, *d'un ton absolument naturel.*

Oh ! monsieur, pour qui me prenez-vous ?... (*Un temps.*) C'était pour vous.

VOUSSANGES, *au comble de la stupéfaction.*

Comment... pour moi ?...

FÉLICIE.

Depuis quelque temps, je voyais que monsieur était triste, et madame m'avait conté que c'était rapport à la croix... Madame disait que si monsieur le baron voulait s'en occuper sérieusement, ça ne dépendait que de lui !... et pourtant ça ne marchait pas. Alors...

VOUSSANGES.

Alors ?...

FÉLICIE.

Alors, je l'ai vu... je lui ai parlé... et il m'a promis que vous le seriez aujourd'hui. (*Éclatant en sanglots.*) Vous voyez bien que c'était pour vous !...

VOUSSANGES.

Décoré ? Tu as fait ça ?... (*L'étreignant avec amour.*) Sur mon cœur !... Là !... plus près !... (*On sonne, Félicie se dégage comme pour aller ouvrir.*) Non !... pas toi !... pas dans ce costume !

SCÈNE 6

Les mêmes, M^{me} Voussanges.

M^{ME} VOUSSANGES, *entrant, inquiète.*

Isidore, c'est monsieur le baron !...

VOUSSANGES, *enthousiasmé.*

Qu'il entre, ce cher ami ! que tout le monde entre !...

On ouvre à deux battants les portes de la salle à manger. Luzard entre par la porte de l'antichambre.

SCÈNE 7

*Les mêmes, Luzard, M. et M^{me} Bagois, M^{me} Mercœur,
Barba, Victor, Raphaël, Mullot, en costume de brigadier
de la garde républicaine, tenue de ville.*

LUZARD.

Mon cher Voussanges, en ce jour de fête pour toute la famille, je suis heureux d'être le premier à vous annoncer que demain matin vous serez à l'*Officiel*... Permettez-moi, cher ami, de vous en féliciter...

Il lui presse les mains.

VOUSSANGES, *débordant d'émotion.*

Mon cher baron, mes chers amis, la distinction si flatteuse dont je vais être l'objet me touche plus que je ne saurais le dire et elle rejaillit sur toute la famille, sur tous les amis... Le gouvernement peut compter sur mon dévouement !

Congratulation générale.

SCÈNE 8

Les mêmes, Léonce.

LÉONCE, *accourant.*

Papa, j'arrive de la Sorbonne... je suis bachelier !...

M^{ME} BAGOIS.

Tous les bonheurs le même jour !

VOUSSANGES, *embrassant son fils.*

C'est bien, mon fils ; désormais, tu es un homme !... Embrasse ta mère !... Embrasse madame Bagois !...

Léonce après avoir embrassé M^{me} Bagois, va pour embrasser Félicie. Il trouve le baron devant elle.

LUZARD, *embrassant Léonce.*

Très bien, Léonce ! (*bas*) Je te mènerai au Moulin-Rouge !

Congratulation générale à Léonce.

VOUSSANGES.

Et maintenant que chacun a eu sa part de joie dans ma famille, n'oublions pas nos amis... Approchez, monsieur Victor. (*À Victor qui s'est avancé.*) Ce n'est pas quatre mille francs que je mets dans votre corbeille de mariage, c'est six mille, monsieur Victor !

Il lui remet six billets.

1. Cabaret parisien fondé en 1889.

BAGOIS, *tirant de sa poche un immense rouleau.*

Mon cher Victor, au nom de madame Bagois et au mien, je vous prie d'accepter cet exemplaire de mon mémoire sur l'impôt. Les lois fiscales y sont envisagées...

M^{ME} BAGOIS, *l'interrompant.*

Non, Bagois... pas tout le temps !

VICTOR.

Très flatté, cher maître.

LUZARD, *écartant Bagois.*

Et moi, mon cher Victor, je suis heureux de vous offrir ce chronomètre... (*Il lui remet un écrin et se tourne vers Félicie*)... ainsi qu'à mademoiselle, – bientôt madame – ce petit souvenir !...

Il remet à Félicie un écrin contenant un bracelet.

VICTOR, *avec componction.*

Monsieur le baron, nous sommes très sensibles à votre attention ; et ce chronomètre marquera éternellement l'heure de notre gratitude...

BARBA, *emballé.*

Vous êtes de braves gens, vous autres, et il y a plaisir à travailler pour vous !

VOUSSANGES, *attirant Victor à part et lui désignant les deux témoins adossés immobiles contre la cheminée du fond.*

Victor, quels sont ces messieurs qui sont là-bas, collés à la cheminée ?

VICTOR, *présentant.*

Monsieur Raphaël, président du syndicat de la coiffure, et mon

pays, monsieur Mullot, brigadier de la garde républicaine, qui ont bien voulu me servir de témoins.

VOUSSANGES *serrant la main de Raphaël et Mullot.*

Enchanté, messieurs... bien heureux de faire votre connaissance...
(*Il se tourne vers Félicie.*) Ma chère Félicie, c'est moi qui vous conduirai à l'autel.. Vous permettez, monsieur Barba... Allons, messieurs, le bras aux dames... Nous y sommes ?

Le cortège s'éloigne dans l'ordre suivant : Voussanges et Félicie, Lizard et M^{me} Voussanges, Victor et M^{me} Bagois, Léonce et M^{me} Mercœur, Raphaël et Mullot, Bagois et Barba.

Rideau.

BOURRÉE PÉRIGOURDINE

Arrangée par Alfred Fock, chef d'orchestre du Théâtre des Variétés.

FÉLICIE *Allegro*
Ribà, riba sount arri - ba

PIANO
f

Lous galantous qué fan bis - quâ Lous galantous qué

VICTOR
fan bisquâ Viel - la bou gra Lous galantous qué

Allegro
fan vi_r à Gen.ta dro - la

The musical score is written in 2/4 time with a key signature of one sharp (F#). It features a vocal line for FÉLICIE and a piano accompaniment. The piano part includes dynamic markings such as *f* and *mf*, and articulation like accents (^). The tempo is marked *Allegro*. The lyrics are in Occitan, a regional language of the Pyrenees region. The score is divided into four systems, each with a vocal line and a piano accompaniment. The piano accompaniment consists of a right-hand melody and a left-hand bass line. The lyrics are: 'Ribà, riba sount arri - ba', 'Lous galantous qué fan bis - quâ Lous galantous qué', 'fan bisquâ Viel - la bou gra Lous galantous qué', and 'fan vi_r à Gen.ta dro - la'.

FÉLICIE et VICTOR BOURRÉ

Si mo maï vou_lïo Lo bourréio, lo

bourré

bourré_ïo, Si mo maï Vou lïo Lo bourréio fo - rio Si

rio Mo maï né vo pas Lo bourréio, lo bourréio, Mo

2^a

ma_ï né vo pas Lo bourréio faran pas Mo - pas Si

1^a *2^a*

LA BONNE À TOUT FAIRE
CHRONIQUE DE FRANCISQUE SARCEY

CHRONIQUE

En 1886, Francisque Sarcey, critique littéraire et dramatique, écrit une chronique régulière dans le quotidien La France, celle du samedi 27 novembre est consacrée au roman de La Bonne à tout faire...

Vous savez que c'est une habitude des étrangers, et surtout des Allemands, de prendre au pied de la lettre les jugements que nous portons sur nous-mêmes et de nous condamner sur notre propre réquisitoire. Ils s'emparent des romans où nos écrivains affichent la prétention de peindre nos mœurs, et ils ne manquent pas de s'écrier : « Vous voyez bien ! nous ne leur faisons pas dire ! quelle corruption ! toutes les femmes sont des riens du tout ; tous les hommes des misérables. »

Il faut bien avouer qu'ils sont dans leur droit en parlant de la sorte et que c'est nous qui avons eu la sottise de leur donner barres sur nous. Tandis que les autres nations affectent une décence officielle et une pudeur hypocrite, nous autres, qui sommes des fanfarons de vices, nous étalons avec je ne sais quelle absurde vanité nos plaies vraies ou fausses.

Ainsi je ne vois pas sans un vif déplaisir flamboyer à la suite d'un roman nouveau ces mentions affriolantes : *études de mœurs bourgeoises* ou *roman parisien*. Je me dis tout de suite, connaissant le tour d'esprit et l'imagination de nos romanciers d'aujourd'hui : je suis sûr qu'il y a là-dedans un tas d'horreur à faire frémir la nature !

Le mal ne serait pas grand, s'il n'y avait que nous pour les lire. Nous savons qu'il faut, comme on dit, en prendre et en laisser, en laisser plus

qu'en prendre. Mais le diable est que les Allemands nous guettent. Ils se couvrent en rougissant la face de leurs doigts écartés, et ils répètent en se l'appliquant le mot du pharisien qui remerciait Dieu de ne l'avoir pas fait semblable à quelqu'un de ceux-là.

Toutes ces réflexions me sont montées à l'esprit comme je lisais un roman paru d'hier chez Dentu, *La Bonne à tout faire*, de M. Dubut de Laforest ; et en sous-titre : *roman parisien*.

Bonne à tout faire ! je n'ai pas besoin, j'imagine, de vous expliquer les malicieux sous-entendus qui frétilent sous ce mot énigmatique.

Félicie est, en effet, dans tous les sens du terme, une bonne à tout faire. C'est une belle fille du Midi qui, après avoir mené, à Bordeaux, une vie de bâton de chaise, est arrivée à Paris avec l'idée de se mettre domestique dans une bonne maison, d'y faire rapidement sa pelote par tous les moyens possibles, de se marier ensuite et de faire souche d'honnêtes gens.

Elle est tombée chez M. Théodore Vaussanges, un brave chef de bureau qui vit honnêtement avec sa femme et sa fille, suffisamment amoureux de l'une qu'il n'a jamais trompé ; père indulgent pour l'autre, qu'il songe à marier le mieux possible. Il a encore un fils qu'il a mis au collège et qui travaille. Tout ce monde est heureux, d'un bonheur régulier et tranquille, quand Félicie entre dans la maison.

Elle commence par tourner la tête de M. Vaussanges, que nous voyons toujours pendu à ses jupes. Elle devient sa maîtresse et se fait grassement payer par lui. Tous ses amis ne tardent pas à s'apercevoir du commerce honteux que la femme seule, comme il arrive toujours, continue à ignorer. On rit sous cape du mari aux ordres de sa bonne ; mais on ne lui fait pas pour cela plus mauvais visage.

Un soir pourtant, la femme surprend ce mystère d'ignominie ; son premier mouvement est de flanquer à la porte la bonne à tout faire. Mais Félicie est une fine mouche. Elle a remarqué qu'un des amis de monsieur serrait de près la bourgeoise, et que la bourgeoise avait un petit faible pour ce beau jeune homme.

Elle s'arrange pour ménager une entrevue aux deux amoureux. Elle réussit. La voilà en possession du secret de madame qui désormais

aura besoin de ses services, et qui par cela même n'ose plus la chasser. Elle tient monsieur par l'amour, madame par la crainte. Elle règne dans la maison où elle est servante ; elle reçoit de toutes mains et arrondit son magot.

Elle est même la maîtresse d'un coiffeur, grand faiseur de phrases, qui rêve de renouveler en France l'art de la coiffure et qui a besoin pour s'établir d'une grosse somme, c'est elle qui la fournira. Mais avant de trôner sur le boulevard, dans un bel atelier, il faut qu'elle ait rongé les Vaussanges jusqu'à l'os.

La chose est en bon chemin ; car, à son souffle empesté, la famille va se désagrégant tous les jours.

M^{lle} Vaussanges, qui a pénétré le double adultère de sa mère avec un amant, de son père avec la domestique, se laisse pervertir à ces funestes exemples. Elle tombe amoureuse d'un jeune vicomte qui la séduit en lui parlant mariage. Elle a, pour aller au rendez-vous qu'il lui indique, besoin de la complicité de sa bonne. Félicie est une fille complaisante. Elle favorise les amours de la jeune fille, comptant tirer encore de ce côté de beaux bénéfices.

Ce n'est pas tout. Le fils Vaussanges, qui vient à la maison paternelle tous les dimanches et pendant les deux mois de vacances, s'amourache à son tour de cette belle fille. Elle le traite en gamin ; mais un jour il dévisse la serrure de sa porte ; il entre la nuit dans la chambre et, tout fier de son bel exploit, il se jette sur elle.

Le père s'est glissé de son côté en tapinois derrière le lit de la bonne. Les voilà tous les deux, le père et le fils, en présence et se crachant au visage l'un de l'autre des reproches ignobles.

Nous ne sommes pas au bout.

M. Vaussanges, pour suffire aux dépenses de la maison, joue à la Bourse, gagne d'abord, puis perd des sommes considérables, emprunte de toutes mains pour payer et soutenir son train de vie ; de toutes mais, même de celles de l'amant de sa femme... Un dernier coup de ruine.

Il est obligé de révéler le désastre à sa femme qui, abandonnée par son amant, se jette par la fenêtre. Il apprend, en fouillant ses papiers,

qu'il a été trompé lui-même ; et sa fille, dans le premier affolement du désespoir, laisse échapper son secret : elle va être mère.

Et Félicie sort triomphante de cette maison de ruine pour aller épouser le coiffeur qui sait toutes ses fredaines et ne fait qu'en rire puisqu'elle a le sac.

Voilà le roman que M. Dubut de Laforest appelle un roman parisien. Eh bien ! quand j'ai achevé ce récit qui n'est pas sans talent, bien que d'une brutalité et d'un cynisme rare, j'éprouve le besoin de crier aux Allemands et aux Anglais : « Ne croyez pas un mot de toute cette histoire. C'est une exception, une monstrueuse exception, qui n'a rien de particulièrement parisien. L'auteur aurait pu tout aussi bien transporter ces scènes à Berlin ou à Londres. »

Francisque Sarcey, *La France*, 27 novembre 1886.

Jean-Louis Dubut de Laforest réagit à cet article en adressant au critique une lettre qu'il publie avec la reprise du roman dans Les Derniers Scandales de Paris...

Monsieur,

La critique d'un maître bienveillant et autorisé tel que vous est toujours accueillie avec gratitude par le jeune écrivain auquel vous l'adressez. Mais, tout en vous remerciant de l'analyse profonde et savante de *La Bonne à tout faire*, que vous venez de publier dans *La France*, je proteste contre la philosophie spéciale, et, à mon sens, inexacte, que vous avez tirée de ce livre.

Désireux d'élever, en la généralisant, la libre discussion, j'ai laissé un intervalle entre l'attaque et la défense. Sur mon propre terrain, j'aurai le bon goût d'oublier l'auteur et l'œuvre elle-même, dans la revendication des droits imprescriptibles et absolus de l'homme de lettres.

« Les Allemands, dites-vous, s'emparent des romans où nos écrivains affichent la prétention de peindre nos mœurs, et ils ne

manquent pas de s'écrier : « Vous voyez bien ! Nous ne le leur faisons pas dire !... Quelle corruption !... Toutes les femmes sont des riens du tout ; tous les hommes sont des misérables !... »

Vous ajoutez :

« ... Ils se couvrent, en rougissant, la face, de leurs doigts écartés, et ils répètent, en se l'appliquant, le mot du pharisien qui remerciait Dieu de ne pas l'avoir fait semblable à quelqu'un de ceux-là... Toutes ces réflexions me sont montées à l'esprit comme je lisais *La Bonne à tout faire*, de M. Dubut de Laforest, et en sous-titre « Roman parisien... »

Vous allez presque jusqu'à faire entendre qu'une histoire de nos mœurs mauvaises est entre les mains de MM. les Allemands aussi précieuse que le serait la description d'un nouveau fusil ou la théorie d'un canon nouveau !

Alors, Monsieur, vous pensez que les Prussiens qui entrent chez nous toutes portes ouvertes, qui visitent nos provinces et notre capitale, assistent aux séances du Parlement, suivent nos manœuvres militaires, se grisent dans nos brasseries et font la cour à nos filles comme nous faisons la cour à leurs femmes, – vous croyez que les Prussiens sont assez niais pour ne pas observer le milieu qui les aide à corrompre ?... Et, quand bien même nous leur dévoilerions nos misères intimes, en seraient-ils plus forts ?

Ce n'est pas le souci de la santé morale des Germains qui vous importune, et j'ai la certitude que vous, lettré et bon patriote, briseriez les sourdines et chercheriez le piment vengeur, si nos observations présentaient un réel danger, si, en un mot, nous avions le pouvoir de terrasser l'ennemi, à la manière des marchands de l'Afrique centrale, en offrant le poison de la luxure, au lieu du poison de l'alcool.

Malheureusement, il n'en est rien : les Allemands sont éduqués.

Je veux admettre qu'à l'encontre des écrivains étrangers, de ces friands révélateurs des hontes de leur patrie, les écrivains français s'interdisent désormais le domaine du vice et se contentent d'exalter les vertus de leurs concitoyens, la fidélité des femmes,

l'honneur du mari, l'amour du loto. S'en suivra-t-il qu'on les croira sur parole ? Les étrangers, ornés des scandales de Londres, des scandales de Berlin, des scandales de toute la terre, s'imagineront-ils pour cela que Lutèce est devenue tout d'un coup une sorte de Paradis terrestre – avant le grand scandale de la pomme d'Ève ? Pour provoquer cette bienheureuse illusion, il faudrait supprimer d'abord la *Gazette des Tribunaux*, la chambre des réalités où nous puisons nos documents, la véritable « chambre des horreurs » ; il faudrait ensuite placer un bandeau sur les yeux des Allemands et des Anglais de passage à Paris. Avec cette réjouissance de colin-maillard, nous serions tous de petits saints, à la condition encore de nous taire !

En somme, Monsieur, nous promenons le fer rouge sur les plaies sociales, non pas seulement de la France, mais de l'humanité et les droits éternels de la pensée nous permettent de continuer notre œuvre, indifférents aux sarcasmes des pharisiens de tous les pays. Nous avons un devoir que je vais résumer dans une espérance un peu chimérique : s'il advient que l'on crée au palais de Versailles une école d'apprentis littérateurs, je forme le vœu qu'on impose aux jeunes romanciers un serment nécessaire à la rédemption de notre art, le serment que le magistrat demande au témoin : « Historiens de mœurs, vous jurez dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité... »

Dubut de Laforest, *Les Derniers Scandales de Paris*, livre 23.

TABLE

Préface de Victor Flori	11
La Bonne à tout faire, roman parisien	21
I	25
II	41
III	51
IV	69
V	83
VI	97
VII	115
VIII	129
IX	147
X	157
XI	173
XII	179
XIII	191
XIV	201
XV	213
XVI	229
La Bonne à tout faire, comédie en quatre actes et en prose	243
Acte premier	249
Acte II	287
Acte III	331
Acte IV	383
Bourrée périgourdine	403
La Bonne à tout faire, chronique de Francisque Sarcey	405

AU CATALOGUE DU LIVRE UNIQUE

LA TRAITE DES BLANCHES, MŒURS CONTEMPORAINES, Jean-Louis Dubut de Laforest, édition critique en quatre volumes, 2009, 2010.

LES DAMES DE LAMÈTE, Jean-Louis Dubut de Laforest, édition critique en trois volumes, 2009, 2010.

BRUMES DE FJORDS, Renée Vivien, édition de Victor Flori, 2009.

CONTES, Louise Ackermann, édition de Victor Flori en deux volumes, 2011.

CONTES DE FÉES, Robert de Bonnières, édition de Victor Flori, 2008.

BAĬ GANIO FAIT DES ÉLECTIONS, Aleko Konstantinov, édition bilingue de Téodora Stéfanova, 2009.



